

BIBLIOTHÈQUE DES MÈRES DE FAMILLE.

LA

MAISON DES HIBOUX

TOME I.

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT. — MESNIL (EURE).

LA

MAISON DES HIBOUX

2

ROMAN POSTHUME

DE E. MARLITT

1

TRADUIT DE L'ALLEMAND

Par M^{me} Emm. RAYMOND.

TOME PREMIER & II. (*2 vols. in 1.*)

M^o 295776

MERCANTILE LIBRARY,

PARIS

OF NEW YORK.

LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT ET C^{ie}

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56

1889

Tous droits réservés

THE
LIBRARY OF THE
MUSEUM OF COMPARATIVE ZOOLOGY
AT HARVARD UNIVERSITY
1280 DIVINITY AVENUE
CAMBRIDGE, MASSACHUSETTS 02138

LA
MAISON DES HIBOUX.

MERCANTILE LIBRARY,
— * —
OF NEW YORK
I.

Les bosquets de syringas, les épines doubles, les boules-de-neige, dont était plantée la cour, dans la propriété de la famille de Gérold, avaient autant de fleurs que de feuilles; la fontaine chassait avec vigueur, dans un déversoir de pierre, son filet d'eau illuminé par un soleil de mai, et sur tous les toits les moineaux s'adressaient de bruyants appels. Il semblait qu'une vie plus intense que jamais se dégageait de tout ce qui fleurissait et s'agitait dans le parc du château d'Altenstein, domaine

des Gérold. Il y avait là comme un sentiment d'allégresse, celui que l'on éprouve quand on n'est point arraché à sa demeure, quand il est permis d'y rester, d'y vivre et d'y mourir; en effet, les bosquets, la fontaine qui bavardait sans relâche, les moineaux qui s'interpellaient joyeusement, rien de tout cela n'était troublé dans ses coutumes, rien ne se ressentait de l'agitation éprouvée par les araignées et les cloportes, brusquement délogés de leurs refuges, et jadis protégés par les armoires et les bahuts séculaires meublant le château. Le spectacle que celui-ci offrait était, de fait, lamentable : on eût dit que la guerre, avec tout ce qu'elle comporte de malheurs et de ruines, avait passé comme un ouragan au travers de ce vieux logis; les murs étaient dépouillés, et le parquet de la salle à manger se trouvait couvert d'objets hétéroclites jetés au hasard. Tout ce que plusieurs générations de maîtresses de maison habiles et bien avisées avaient accumulé dans leurs armoires à linge, tout ce que leurs époux avaient acquis par héritage ou de leurs deniers, en fait d'argenterie, d'armes, de meubles, était parsemé dans cette vaste pièce, exposé

aux regards des acquéreurs, et destiné à s'éparpiller dans toutes les directions.

Combien était poignante dans sa monotonie indifférente la voix du commissaire-priseur, désignant les lots, et répétant : « Une fois... deux fois... » ! En vérité, il y avait lieu de s'étonner que l'un des Gérold ne se réveillât pas de son sommeil séculaire, qu'il ne quittât point sa demeure souterraine située sous la chapelle de l'habitation, et qu'il ne vint pas protester, la lance au poing, contre cette « autorité de justice » à lui inconnue. Il y avait sous cette chapelle plus d'un Gérold à forte poigne capable de défendre avec obstination ce qui lui appartenait à titre légitime, ou même illégitime. Mais leur descendant, le dernier propriétaire, celui qui voyait enlever tout ce qu'il possédait en biens meubles, était d'humeur plus accommodante ; c'était un homme d'une beauté délicate et noble, aux yeux voilés, au front méditatif, que la pensée avait creusé et qu'elle éclairait à la fois.

Il était assis dans une petite chambre devant une fenêtre voilée par des bosquets de syringas ; à chaque souffle de vent, les branches souples

des arbustes venaient heurter à cette fenêtre, qui, sourde à leur appel, restait hermétiquement close afin de ne point livrer passage aux échos de la vente, faite par *autorité de justice*.

M. de Gérold écrivait sur la table en bois de sapin dont on lui avait concédé l'usage avec magnanimité. Il lui importait peu, évidemment, que son manuscrit reposât sur une table jusqu'ici reléguée à l'office; son esprit, momentanément enlevé au monde extérieur et visible, était plongé dans une profonde méditation, tandis que sa main traçait sur le papier des caractères délicats; il ne semblait revenir à la réalité des choses qu'au moment où les branches des arbustes frappaient les carreaux, comme l'aurait pu faire une main amie, et à ce moment un sourire joyeux venait éclairer ses traits.

Il n'était point seul dans cette chambre; il y avait dans l'embrasure de la fenêtre une petite fille dont la tête était couverte d'une épaisse chevelure blonde. Elle aussi s'absorbait du monde extérieur dans la contemplation de tout ce qu'elle préférait; elle avait accumulé autour d'elle tous les objets auxquels son cœur

était attaché : le beau service en porcelaine décorée, destiné à une table enfantine, qui lui avait été envoyé par la bonne Altesse ; puis toutes les poupées, les belles dames, traînant majestueusement leurs robes à queue, sans compter les bébés, capables de pousser un cri strident quand on les pressait, mais ayant sur les vrais bébés cette supériorité de ne point crier quand on ne les y invitait pas ; chacun de ces personnages, que les enfants ne peuvent se résoudre à considérer comme étant réellement vivants, ni véritablement inertes, lui avait été envoyé pour Noël, ou pour les jours anniversaires, dans de longues caisses portant cette adresse tracée par la tante Claudine : « A ma petite Élisabeth de Gérold... » Papa avait toujours lu cette adresse à sa fillette.

Maintenant Élisabeth restait immobile au milieu de ses richesses, tenant tendrement dans ses bras l'un des bébés, — le plus chétif de tous, — et fixant ses grands yeux bleus, qui exprimaient l'inquiétude et l'effroi, sur cette porte par laquelle avaient passé de vilains hommes inconnus, emportant les derniers tableaux et la belle horloge qui faisait toujours tic tac.

Elle rangeait soigneusement le lit portatif du bébé à grosse tête de porcelaine, mais en observant un silence religieux; quand il écrivait, papa sursautait lorsqu'elle lui adressait la parole il fallait donc se taire : ... et elle se tut, même quand la porte s'ouvrit doucement; seulement le bébé glissa hors des genoux de la petite fille, sans qu'elle eût cure du dommage qui pourrait résulter de cette négligence; la petite fille se leva et courut, non sans trébucher, au travers de la chambre, pour tendre les bras et lever un visage radieux vers la dame qui venait d'entrer.

Elle était venue, la tante Claudine, la belle tante; comme l'enfant la préférait à cette institutrice si dédaigneuse, à miss Hapkins, qui trouvait que la maison était trop pauvre, et qui avait été fort impolie avec papa, et qui avait voulu partir! Elle était partie, et la petite avait soigneusement essuyé ses joues pour en effacer la trace du froid baiser que miss Hapkins y avait mis en partant... C'était bien différent maintenant! Deux bras la soulevèrent avec tendresse pour l'embrasser affectueusement. La jeune dame avançait de son

pas léger à peine perceptible ; seulement sa robe de soie foncée bruyait un peu autour d'elle lorsqu'elle posa sa main sur l'épaule de l'homme qui, penché sur son manuscrit, continuait à écrire.

— Jean!... dit-elle doucement, en se penchant vers son visage.

Il tressaillit violemment, et aussitôt se trouva debout.

— Oh! Claudine!... s'écria-t-il avec effroi, — ma sœur bien-aimée, mon enfant chérie, il ne fallait pas venir ici. Tu le vois, je supporte aisément tout ceci ; j'y étais d'ailleurs préparé ; mais toi ! Comme tu vas souffrir en assistant à cet effondrement, en voyant disperser aux quatre points cardinaux tout ce que tu as connu et aimé ici, tout ce qui représentait pour toi le passé, le tien et celui de notre famille ! Pauvre, pauvre enfant ! Combien je souffre en voyant tes yeux meurtris par les larmes !

— J'ai un peu pleuré ; mais rassure-toi, seulement quelques petites larmes, répondit-elle d'une voix douce, qui témoignait cependant d'une émotion douloureuse... Et sais-tu

par qui mon courage a été mis en déroute? Par le vieux cheval, que j'ai rencontré au moment où on l'emmenait, et qui m'a reconnue, la brave bête...

— Oui, Pierre est parti, dit la petite Élisabeth; il ne reviendra plus, le bon Pierre; et la voiture est aussi partie; papa va être obligé de s'en aller à pied à la maison des Hiboux.

— Non, mon cœur, car j'ai amené une voiture, répondit la tante Claudine, en consolant l'enfant; je ne quitte pas mes vêtements de voyage, Jean...

— Et je ne t'y engage pas, dans cette maison devenue étrangère; je ne puis même pas t'offrir un rafraîchissement quelconque. La cuisinière nous a servi ce matin notre dernier potage, puis elle est partie pour prendre son nouveau service... Tu le vois... ce sont là autant de petites amertumes dont tu prends ta part et que tu aurais pu ignorer; il faudra du temps pour que tu oublies cette vision de la misère dont tu seras hantée, même après ta rentrée à la cour.

Elle secoua doucement la tête.

— Je ne retournerai plus à la cour; je reste

près de toi, dit-elle d'un ton à la fois doux et ferme.

Jean fit quelques pas en arrière.

— Comment?... tu veux rester près de moi?... Partager ma misère... Jamais, Claudine, jamais! Notre beau cygne, la joie et la consolation de tous ceux qui la connaissent, irait s'ensevelir dans le nid des hiboux! Pour qui me prends-tu, si tu crois que je pourrai jamais accepter une pareille immolation? Je me retire volontiers, et même l'âme paisible, dans ce vieux logis qui t'appartient par héritage, et dont tu m'as généreusement offert l'abri. J'y vivrai tranquille et même satisfait, parce que j'ai mon fidèle compagnon, qui est mon travail. Il me délivre de tout souci, il adoucit mon pain sec et jettera des reflets dorés sur ces vieilles murailles dénudées; mais toi? Toi!...

— J'ai prévu cette protestation, et j'ai agi en conséquence, répondit Claudine, en levant sur son frère ses yeux aux paupières garnies d'une épaisse frange formée par ses cils... Je sais que tu n'as pas besoin de moi, que tu es un ermite patient et silencieux. Mais que deviendrait ta petite Élisabeth?

Il jeta un regard de confusion sur l'enfant, qui s'efforçait d'endosser un petit manteau rond en indienne semblable aux manteaux que portent les paysannes de la Thuringe.

— ... Mais, fit-il en balbutiant, M^{lle} Lindenmeyer nous reste.

— M^{lle} Lindenmeyer a été une bonne et fidèle femme de chambre pour notre grand'mère; elle a un cœur d'or : mais elle est âgée et débile; il est impossible que nous lui imposions la charge de veiller sur l'enfant. Il ne s'agit pas d'ailleurs seulement des soins matériels à lui donner : as-tu songé à son instruction ainsi qu'à son éducation? Va! laisse-moi agir à ma guise, ajouta-t-elle en souriant, je ne suis pas tout à fait sans reproche : je n'aurais pas dû m'attacher à cette chère vieille Altesse. J'aurais dû refuser la fonction de dame d'honneur, rester près de toi, enrayer suivant l'état de mes forces la roue qui était entraînée sur la pente; à ce moment-là déjà, la maison Gérold ne connaissait plus la prospérité.

— Et ton frère, agissant comme un fou, a ramené d'Espagne une femme frêle de corps et d'esprit, qui n'a pu s'accoutumer à notre rude

climat, ni accepter nos habitudes, qui a languie toujours souffrante, jusqu'au moment où Dieu l'a délivrée de ses maux en la reprenant, n'est-ce pas, Claudine? fit M. de Gérold avec amertume.

— ... En outre, il était un homme inutile, un détestable chef de maison, qui étudiait au travers de son microscope la structure des plantes et célébrait leur grâce et leur beauté, au lieu de les traiter en pâturages productifs : oui, cela est exact ! La fortune déjà ébranlée de notre famille ne pouvait tomber en de pires mains. Mais suis-je donc uniquement responsable de cette triste situation ? Est-ce ma faute s'il n'y a pas dans mes veines une seule goutte de ce sang paysan qui s'était fort bien mélangé au sang bleu de nos ancêtres ? La culture de la terre, l'élève des bestiaux, avaient fondé la fortune des Gérold, actuellement détruite et jetée aux vents... Et je dois rougir devant le plus pauvre journalier du village, qui, lui du moins, a su conserver et cultiver le champ de pommes de terre représentant son héritage. Je n'ai rien... je n'emporte rien, sinon ma plume et une poignée de monnaie destinée à

payer un peu de pain pour mon enfant et pour moi jusqu'au jour où mon manuscrit sera terminé et livré... C'est pourquoi je travaille avec tant d'application... Il s'arrêta un moment. Puis, souriant avec amertume, il se rapprocha de sa sœur et posa ses deux mains sur ses épaules.

— ... Vois-tu mon enfant, ma sœur par le cœur autant que par le sang, nous deux les derniers de la lignée, nous sommes des oiseaux inquiets, que la vieille race des Gérold a couvés involontairement à l'issue de sa longue carrière. Déjà, quand nous étions tout petits, nous nous engageons instinctivement dans une voie qui s'écartait de nos traditions. Un rêveur amoureux des étoiles, épris d'idéal... Toi, tu étais un rossignol aux chants cristallins, une sorte de déesse de la bonté et de la générosité, soumettant toutes les âmes, à force de dévouement aux peines et aux besoins d'autrui... Et tu voudrais te soustraire à ta mission, qui est de répandre sur le monde la paix et la joie, pour venir t'ensevelir près d'un malheureux homme distrait, d'un rat de bibliothèque, d'un être incapable d'apporter le moindre agrément

à ses semblables et qui, pour n'être point un égoïste, doit vivre seul... en égoïste? Non, tu ne passeras pas le seuil de la maison des Hiboux, fit-il en secouant la tête avec énergie. Remonte en voiture, retourne là-bas. Mes jambes se sont rouillées à force de rester immobiles pendant que je travaille dans ce réduit où je m'abritais contre toute distraction. La course à fournir d'ici à la maison des Hiboux me fera grand bien, et notre vieux et fidèle Frédéric portera l'enfant quand elle sera fatiguée de marcher près de moi. Adieu donc, Claudine!

Il tendit les bras pour embrasser sa sœur, mais elle recula.

— Sais-tu seulement s'il m'est possible de retourner là-bas? lui dit-elle. J'ai demandé et obtenu mon congé. Ma chère vieille Altesse m'a comprise et sans qu'une seule question m'ait été adressée par elle, la situation lui est connue. Et... je t'en prie, Jean... ajouta-t-elle, tandis qu'une faible rougeur s'étendait sur son visage, ne m'interroge point... Sache seulement qu'en dehors du désir que j'éprouve de vivre près de toi, de veiller sur toi et sur ton enfant, j'ai

encore un motif qui me fait désirer la solitude. Prends-moi telle que je viens à toi, le cœur tout rempli de tendresse fraternelle... Veux-tu?

Il l'attira vers lui en silence et baisa son front.

Elle respira profondément.

— Sans doute, reprit-elle en souriant, nos ressources seront modiques. Mais il n'est pas question de misère. Son Altesse n'a pas consenti à ce que je renonce aux appointements qu'elle m'avait attribués, et l'héritage de notre grand'mère jette chaque année une jolie petite somme dans mon escarcelle. Nous n'avons donc pas la perspective de mourir de faim ensemble, et je ne souffrirai pas que tu travailles comme un manœuvre. C'est dans le repos d'un esprit assuré du lendemain, et uniquement pour ta satisfaction, que tu procéderas à l'achèvement de ton bel ouvrage... Et maintenant il faut faire tes derniers préparatifs et nous mettre en route.

Son regard, en interrogeant la pièce absolument vide, s'arrêta sur une petite malle.

— Oui, dit Jean qui avait suivi ce regard, c'est tout ce qui m'appartient, tout ce que j'ai

le droit d'emporter avec moi... un vêtement de rechange... Mais que dis-je? et quelle ingratitude est la mienne! fit-il en se frappant le front, tandis qu'un rayon joyeux passait dans son regard. Vois, Claudine, combien cela est extraordinaire! Connais-tu un ami de notre famille prenant de la main droite une somme de deux mille thalers et la donnant, tandis que sa main gauche en ignore l'emploi? Je n'en connais point, et mon imagination interroge vainement ma mémoire pour découvrir ce riche honteux qui se cache d'être bon, généreux et délicat. Voici ce qui s'est passé : hier, on a déposé dans la chambre voisine plusieurs caisses dont j'aurais, suivant les porteurs, racheté le contenu aux enchères... Moi; pauvre Job!... je leur ai vainement représenté l'invraisemblance de cette explication. Ils sont partis, et m'ont laissé en possession de mes livres, de ma chère et précieuse bibliothèque... Des larmes avaient rempli mes yeux lorsque j'avais vu ces volumes aimés et familiers feuilletés par des mains profanes et dédaigneusement rejetés dans les grands paniers à linge pour y attendre des acquéreurs... mes chers

livres!... les compagnons bien-aimés de ma solitude. Si seulement celui qui me les a rendus savait qu'il a rendu la vie et le courage à mon intelligence... qu'il m'a donné l'appui nécessaire pour supporter tous les maux! Ah! quel qu'il soit, je le bénis, cet inconnu au cœur d'or... Tu ne devines pas plus que moi, n'est-ce pas, Claudine?... Je crains bien que cette énigme ne demeure insoluble pour nous.

Tout en parlant, il introduisit son manuscrit dans un portefeuille préparé pour cet objet, tandis que Claudine plaçait tous les trésors d'Élisabeth dans une grande corbeille, sous la surveillance et avec l'aide de l'enfant.

Dix minutes plus tard, cette chambre, dernier refuge de la famille, était abandonnée et le propriétaire dépouillé traversait le corridor en donnant la main à sa fille, tandis que sa sœur s'appuyait sur son bras.

On ne pouvait voir un plus beau couple que celui de ce frère et de cette sœur, qui arrêtèrent un instant leurs regards mélancoliques sur le berceau de leur famille, sur ce vieux nid que les Gérold avaient depuis plusieurs siècles embelli, orné, et qui allait être

livré à des inconnus : la propriété avait été acquise à un prix très élevé par un acheteur anonyme.

II.

Ils rencontrèrent dans le vestibule une dame qui s'apprêtait à monter les marches de l'escalier ; elle relevait précisément avec soin l'ourlet de sa robe brune : il y avait en effet une épaisse couche de poussière sur les marches de l'escalier, cette poussière d'une nature spéciale qui s'abat partout et prend rapidement possession de tout lieu négligé par l'incurie ou abandonné en conséquence d'une catastrophe ; une vive rougeur monta à son visage lorsqu'elle aperçut le frère et la sœur.

— Ah!... pardon, fit-elle d'une voix un peu rude, en reculant... Je vous barre le chemin.

M. de Gérold hésita un instant, et ses lèvres murmurèrent tout bas : « Faut-il que je boive encore ce calice?... » Mais il domina cette pénible impression, et répondit en s'inclinant poliment :

— Le chemin qui nous conduit loin de cette maison n'est que trop largement ouvert; un instant de répit nous semble doux.

— Il y a une poussière épouvantable sur cet escalier... véritablement horrible, murmura la dame, sans paraître accorder la moindre attention à la réponse de M. de Gérold. Et tout en secouant ses jupes, elle continua son monologue : C'est pour éviter ce contact avec la vieille poussière engourdie, accumulée depuis un temps immémorial, et tout à coup rendue à la liberté et se répandant au travers des espaces, que je ne me rends jamais à une vente aux enchères... Jamais ! Par principe d'hygiène, afin de ne point m'exposer à avaler de la vieille et malpropre poussière. Mais j'ai dû me rendre aux instances de Lothaire; il m'a adressé deux lettres pressantes et j'ai été forcée, quoique à mon corps défendant, de venir ici, pour faire l'acquisition de l'argenterie... qui du reste a atteint des prix extraordinairement élevés...

Tout ceci était dit sans lever les yeux sur les auditeurs, et tandis que le visage de la dame rougissait et pâlissait tour à tour.

— En souvenir de ma grand'mère, je suis reconnaissante à ton frère d'avoir voulu faire cette acquisition, Béate; elle tenait beaucoup à cette argenterie de famille, dit Claudine.

— Hé! sans doute, fit la dame en haussant les épaules... Mon frère ne pouvait guère agir autrement; nous possédions déjà la moitié de cet héritage, et ne pouvions consentir à voir des objets marqués d'armoiries qui sont les nôtres passer en des mains étrangères. Mais ne t'appartenait-il pas, Claudine, précisément en mémoire de ta grand'mère, de te porter acquéreur de cette argenterie? Si je ne me trompe, elle t'a légué une somme de quelques milliers de thalers, qui aurait pu être employée à cet usage.

— Oui, elle m'a donné par testament un peu d'argent; mais ma chère grand'mère, qui était l'incarnation de la sagesse, eût été la première à me blâmer si j'avais employé cette somme à remplir un buffet avec de l'argenterie, tandis que l'armoire au pain resterait vide.

— Du pain! Toi, Claudine, toi... l'orgueilleuse dame d'honneur, accoutumée à toutes

les recherches d'une existence luxueuse... tu manquerais de pain!

— Étais-je donc orgueilleuse?... elle secoua la tête en souriant doucement, — accoutumée à la mollesse qu'engendre le luxe?... Ceci est bien possible après tout; ce n'est point à la cour que l'on prend le goût et l'habitude du travail.

— Quant à cela, tu n'y as jamais eu de dispositions, Claudine, répondit la dame avec vivacité... c'est-à-dire... fit-elle en essayant d'atténuer ce que ce propos pouvait avoir de blessant; mais elle ne put réussir à passer de l'intention au fait, en formulant l'atténuation.

— Ne t'interromps pas, répondit Claudine avec calme; tu as raison; le genre de travail auquel tu fais allusion n'est point de ceux que l'on enseigne à l'institut; mais il est encore temps pour moi de m'y appliquer; rien n'est au-dessus des forces de ceux qui ont en eux le ressort de la volonté; je *veux* devenir une excellente ménagère dans ma vieille maison des Hiboux.

— Comment?... qu'entends-tu par là?

— Simplement, que je vais désormais habiter avec Jean : n'a-t-il point, plus que jamais, besoin de soins et d'affection? Et Claudine s'appuya plus fort sur le bras de son frère en le regardant tendrement.

Le visage de son interlocutrice devint pourpre; elle se pencha brusquement sur la petite fille et voulut caresser ses joues; mais l'enfant jeta un regard farouche en s'écriant : Laissez-moi!... Allez-vous-en.

M. de Gérold voulut intervenir pour réprimander sa fille.

— Ah! laissez-la donc tranquille; je suis accoutumée à l'antipathie des enfants, dit la dame avec rudesse, tout en étendant une main protectrice sur la tête de la petite fille. Je voulais seulement dire, Claudine, que pour toi l'apprentissage sera pénible et probablement coûteux... Il n'y a qu'à regarder tes mains et cette tenue de princesse... Il se passera du temps avant que tu renonces à tes toilettes élégantes, pour leur substituer le tablier de toile bleue, compagnon fidèle du fourneau de la cuisine, comme aussi tu feras bien des écoles avant de savoir préparer un repas pas-

sable... Oui, les résolutions héroïques sont conçues avec enthousiasme, et dans ces moments d'ivresse on ne prévoit ni les impossibilités ni même les difficultés des entreprises... c'est-à-dire... fit-elle en jetant un regard confus sur la jeune fille qui l'écoutait les yeux baissés. Pardonne-moi, mon enfant! Loin de moi la pensée de te blesser ou de te décourager; je sens que je suis maladroite; je voulais seulement te prémunir contre les premières difficultés auxquelles tu vas te heurter, et te proposer pour les premiers temps de ton installation l'une de mes servantes... Mes gens sont bien dressés.

— Cela est universellement connu : votre renommée de ménagère incomparable, est répandue bien au delà du cercle de la famille, dit M. de Gérold, non sans une légère ironie. Mais nous ne pouvons accepter votre proposition, tout en vous en exprimant notre reconnaissance; vous comprenez que nous ne pouvons nous accorder le luxe d'une servante, même pour un temps très court. Quelle que soit la façon dont ma sœur s'acquittera de la tâche qu'elle assume si généreusement, je me

tiendrai pour satisfait et lui en serai éternellement reconnaissant. Elle est et restera mon ange gardien, quand même nos repas ne seraient point passables.

Il souleva son chapeau en s'inclinant profondément, et la famille s'éloigna; la dame les suivit en silence pour regagner, elle aussi, sa voiture qui l'attendait à la porte de l'habitation.

Pendant le temps qu'avait duré cette conversation, le vieux Frédéric, l'ancien cocher de la maison, avait porté la malle et revenait chargé du grand panier qui contenait les richesses d'Élisabeth; le cliquetis du beau service de table inquiéta l'enfant, et elle se dressa sur la pointe des pieds pour inspecter l'état de ses propriétés; précisément, l'une de ses poupées favorites se trouvait dans une situation fort dangereuse : penchée sur le bord du panier, elle était sur le point de faire une chute qui eût brisé sa tête sur le pavé. M^{lle} Béate saisit prestement la poupée, pour ainsi dire au vol.

— Tu vas faire du mal à Charlotte avec tes grandes mains!... s'écria l'enfant en s'accro-

chant à la robe de Béate et la tirant violemment.

— Voyez-vous cela!... Voyez ce poussin, déjà imbu des lois de l'étiquette de cour! Elle trouve sans doute qu'il est inconvenant, de ma part, d'oser sauver sa poupée, à laquelle je n'ai jamais été présentée! Ah! ah! ah! fit Béate en riant... Mais elle reprit aussitôt son ton bourru en s'apercevant que Claudine mettait la main sur la bouche de l'enfant pour la faire taire... Et pourquoi voulez-vous l'empêcher de dire ce qu'elle pense, et ce qui est la vérité? Certainement mes mains sont grandes; des compliments ne les affinaient pas, et leur maladresse en tout ce qui concerne les opérations délicates est de la dernière évidence... La petite en est frappée, comme l'ont été toutes nos camarades de pension... Tu ne l'as pas oublié, Claudine? Je n'inspire décidément pas de confiance à qui que ce soit; et il semblerait que la nature m'a condamnée à la maladresse matérielle comme à la maladresse morale; je crois d'ailleurs que l'une et l'autre sont inséparables.

Et, s'inclinant gauchement, elle se dirigea

vers la porte en faisant signe à la voiture de la venir rejoindre. Tandis qu'elle se tenait sous la voûte de la porte, on pouvait reconnaître que sa taille, quoique peut-être trop robuste, était belle et imposante. Mais ses mouvements anguleux étaient disgracieux et son visage, bruni par le grand air, entouré de bandeaux plats, n'adoucissait point l'impression déplaisante que Béate provoquait.

M. de Gérold recula avec confusion dès qu'il eut passé le seuil de la demeure qui lui avait appartenu. Il se fût volontiers réfugié dans le coin le plus obscur pour éviter la foule, qu'il fuyait d'instinct, même en dehors des circonstances pénibles qui avaient fait affluer sur la place devant le château la population locale, et même celle des environs. Maintenant il lui fallait affronter une cohue assez semblable à celle qui peuple un champ de foire, entendre les quolibets des uns, les plaintes des autres, suivant qu'ils jugeaient leurs emplettes plus ou moins avantageuses. Il voyait charger sur une voiture de déménagement les meubles couverts de peluche qui, hier encore, garnissaient son salon, — traîner les matelas et toute

la literie du château, tandis que le cliquetis de la batterie de cuisine, empaquetée en plein air, accompagnait d'une note joyeuse ce spectacle affligeant.

Fort heureusement, la voiture de louage qui attendait Claudine se trouvait tout près de la porte. On y monta rapidement. Frédéric posa sur le siège de devant le grand panier qu'Élisabeth surveillait d'un regard inquiet. Il referma la portière, en adressant à ceux qui avaient été de bons maîtres pour lui un regard d'adieu troublé par les larmes, et la voiture s'ébranla. Elle passa devant l'enclos de la propriété, baigné par le soleil du printemps, devant les écuries et les remises maintenant vides, devant les massifs d'arbustes, les corbeilles de fleurs et les fontaines jaillissantes, devant les tapis de gazon du jardin fruitier encore jonchés de la blanche floraison secouée par les arbres. Puis la ligne claire que la grande route traçait au milieu des champs faisant jadis partie de leur domaine, se dessina devant eux, bornée à l'horizon par la masse sombre d'une forêt; mais, avant d'atteindre celle-ci, un large chemin de traverse s'inclinait à gau-

che et les voyageurs purent apercevoir, s'y engageant, l'équipage élégant qui appartenait à M^{lle} Béate de Gérold.

— N'étions-nous pas assez malheureux, dit M. de Gérold en soupirant, et faut-il que ta peine ait encore été aggravée par cette rencontre!... et d'un coup d'œil il désignait la jolie voiture qui fuyait à l'horizon.

— Elle ne m'a point fait de peine, Jean. Je la connais mieux que personne, et n'ai point contre elle les préventions qu'elle inspire généralement, répondit Claudine. Elle avait assis sa nièce sur ses genoux et pressant son visage dans l'épaisse chevelure blonde de la petite fille, elle avait évité de jeter autour d'elle les regards désolés que son frère attachait sur ce payage si familier. Béate est rude, elle blesse involontairement, elle semble indifférente aux peines d'autrui, par timidité et maladresse bien plus que par malveillance. Il y a des êtres auxquels la nature a refusé le don de se faire comprendre, et par conséquent de se faire connaître. Ils sont pendant toute leur vie jugés sur les apparences que l'on n'a point le loisir ou la bonne foi de

vérifier, et je t'assure que ces êtres sont dignes de pitié.

— Non, non, mon enfant. Cette définition est plus charitable qu'exacte. Béate n'est point bonne, dans le sens divin de ce mot. Elle n'a point dans son cœur, et elle n'a pas non plus dans son intelligence, cette chaleur qui enveloppe de sympathie, de pitié, de tendresse, suivant les cas, tout ce qui respire, tout ce qui souffre ici-bas. Ma pauvre Dolorès possédait ce don inestimable, et toi aussi, toi qui es venue prodiguer ta mansuétude au pauvre pécheur qui est là près de toi. Il n'y a pas un atome de tendresse, de commisération ou seulement de sympathie, même platonique, pour ses semblables, dans l'âme de cette femme barbare.

L'ombrelle de couleur claire sous laquelle s'abritait cette « femme barbare » apparut encore un instant, au travers des branches d'arbres, grâce au coude fait par la route que sa voiture suivait. Puis elle devint invisible derrière les bouquets d'arbres qui marquaient la limite des biens appartenant jadis à Jean de Gérold.

Non loin de la forêt, là-bas vers la montagne, se trouvait encore une maison seigneuriale de style moderne, dépourvue de tout ornement. Une maison de couleur claire, aux volets peints en blanc. Là on ne voyait aucune fontaine jaillissante, et le luxe des fleurs était lui-même contenu en des limites fort restreintes. Il était aisé de s'apercevoir que l'agrément, systématiquement écarté, avait laissé la place tout entière à l'utilité. Mais la propriété possédait des ombrages dont il était difficile de trouver ailleurs l'équivalent. De vieux tilleuls gigantesques étendaient leur ombre sur les murs et une partie de la cour. La façade de la maison seule était dégarnie. Un beau colombier s'élevait au milieu de la vaste pelouse qui précédait l'habitation, et le soleil jetait ses rayons sur les fenêtres, qui étincelaient comme autant de foyers de métal en fusion.

Cette habitation était, elle aussi, la propriété d'un Gérold : c'était la demeure des seigneurs de Gérold-Maisonneuve.

III.

Dans les temps reculés, les biens situés dans la vallée et les forêts qui s'étendaient sur la montagne étaient réunis dans la même main. Les Gérold d'Altenstein avaient régné sur toutes les créatures qui vivaient à plusieurs lieues à la ronde, sur les paysans poussant leur charue, sur le gibier qui gîtait dans les forêts comme sur cet autre gibier aquatique dont les cours d'eau et les étangs étaient largement pourvus. Plus tard, — il y avait de cela un peu plus de deux siècles, — un seigneur Bruno de Gérold, depuis longtemps guerroyant à travers le monde et dont on n'avait plus ouï parler, revint au bercail. Il eut un nouveau rejeton de son nom, et, pris de tendresse pour ce dernier-né, il résolut de diviser les terres d'Altenstein entre celui-ci et son fils aîné. Ainsi fut créée la ligne de Gérold-Maisonneuve; pendant un temps assez long, cette ligne demeura obscure, eu égard à la branche aînée, et ses biens n'augmentèrent point. Puis la des-

tinée changea. Plusieurs riches héritières épousèrent, dans le cours des années, des Gérold de Maisonneuve. Quelques-uns de ceux-ci se distinguèrent dans les guerres, et leurs héritiers bénéficièrent des services qu'ils avaient rendus. Ils montèrent degré par degré l'échelle des honneurs, se poussèrent dans les cours, dans les emplois importants, et enfin le point culminant de cette prospérité toujours croissante, parut atteint lorsque le plus jeune et le plus beau des Gérold-Maisonneuve épousa une princesse de race souveraine.

M^{lle} Béate de Gérold pouvait donc s'adosser dans sa belle voiture avec assurance et contempler de haut les gens qu'elle rencontrait : elle était la sœur unique de ce jeune et beau Gérold qui avait attiré un si vif éclat sur son nom, et, si jeune qu'elle fût, elle administrait d'une façon remarquable les biens de la famille. Elle entendait l'exploitation de la vaste propriété et la direction du ménage aussi bien que pas une des dames Gérold, en remontant dans le passé aussi loin que cela était possible. Comme les châtelaines économes et bien avisées des temps les plus reculés, M^{lle} de Gérold

était sur pied avant le jour et son regard inspectait même le recoin le plus obscur de son vaste domaine. Grâce à son activité, elle semblait avoir le don d'ubiquité, et toute la contrée était persuadée qu'elle avait, en outre, le don de seconde vue en ce qui concernait les serviteurs du logis. Il suffit, répétait-on, qu'une servante ou bien un domestique se repose un peu, au lieu de faire sa besogne, pour que M^{lle} Béate, qui se trouvait au grenier ou bien à la cave, surgisse immédiatement près du délinquant. Les gens du village disaient que, jusqu'à une époque assez rapprochée de l'époque actuelle, le rouet, antique héritage des châtelaines, était toujours en mouvement pendant tout l'hiver et que l'on tissait au château les pièces de toile dont on avait filé le chanvre à la quenouille, comme on le faisait dans les temps reculés. En un mot, une activité de fourmi, une surveillance jamais lassée, telles étaient les grandes qualités de M^{lle} Béate, qui n'avaient point été étrangères à la grande prospérité de la famille.

Les Gérold-Altenstein, dont le dernier rejeton venait de quitter pour toujours l'habi-

tation que sa famille possédait depuis plusieurs siècles, avaient possédé, eux aussi, des maîtresses de maison diligentes et intelligentes. Leur domaine était régi aussi soigneusement que celui de M^{lle} Béate. Mais la propriété était située dans la vallée et, pendant un certain nombre d'années, des orages et des inondations vinrent non seulement dévaster les récoltes, mais détruire le sol lui-même. Malgré l'assiduité au travail, l'habitude de l'économie, malgré leur courage et leur persévérance, les propriétaires commencèrent à voir leur fortune décliner.

Ces catastrophes se produisirent précisément durant la vie d'un homme qui résumait en lui toutes les vertus de sa race : la capacité de l'agriculteur, la valeur du soldat, la fidélité à la foi jurée. Le colonel de Gérold était le digne représentant de la vieille famille dont il était issu. Sur un point, un seul, mais capital, il s'écartait de la ligne tracée par ceux qui avaient illustré son nom : la passion du jeu avait pris possession de son âme et prépara la décadence de sa race. Il joua d'abord à d'assez grands intervalles et en se cachant... puis tou-

jours plus souvent, et ses pertes furent assez considérables pour que l'on ne pût réparer les désastres causés par les inondations; dans cette situation, le plus petit fardeau pèse lourdement. L'épargne qui eût pu combattre la ma-lechance avait été dévorée, et il fallait à la fois vivre sur la terre, dont le rendement allait toujours se réduisant, et faire face aux dépenses nécessaires pour réparer ou prévenir les catastrophes. Cette existence, de plus en plus livrée au désordre, prit fin brusquement; une querelle engagée à une table de jeu entraîna un duel qui, en un instant, raya du nombre des vivants le colonel de Gérold, tué par une balle de pistolet. Le monde, qui commençait à connaître ses désordres, lui fit une courte oraison funèbre en répétant : « Il est mort à temps. » En quoi le monde se trompait. Il était mort à temps pour lui, ayant perdu presque tout ce qu'il possédait, mais trop tard pour ses enfants.

Les regards de la belle dame d'honneur s'arrêtèrent sur le visage de son frère, assis près d'elle dans la voiture qui les emportait. Ce visage, pâli par l'étude, par la vie séden-

taire, par la lutte avec l'impossible, semblait se rasséréner à chaque tour de roue. Une grande paix s'établissait dans son âme. Ce rêveur, cet amoureux des étoiles, ainsi qu'il se définissait lui-même, séjournait en Espagne lorsqu'il fut rappelé par la nouvelle de la catastrophe qui allait le mettre aux prises avec des difficultés plus insurmontables encore pour lui, que pour tout autre. On le rappelait pour qu'il sauvât ce qui pouvait encore être conservé. Il n'avait pu y réussir, et d'autant moins qu'il s'était marié en Espagne, que sa jeune femme était une enfant, inconsolable d'avoir quitté son pays, et qui mourut à petit feu du regret de son expatriation. Non seulement elle ne fut pas une aide pour son mari, une compagne pouvant prendre sa part du fardeau qui tombait sur les épaules débiles de Jean de Gérold, mais encore elle lui fut une entrave. Son intelligence demeurée enfantine ne pouvait admettre la possibilité de s'interdire la satisfaction d'un caprice, et son mari employa ses dernières ressources à l'entourer d'un bien-être et d'un luxe illusoires; cela dura quelque temps. La jeune femme mourut, son mari vit

s'écrouler autour de lui l'édifice miné par les fautes de son père.

Claudine, dont les souvenirs se reportaient à la voie douloureuse suivie par son frère, voyait celui-ci se ranimer près d'elle. La catastrophe était complète sans doute; mais la lutte était terminée; mais il n'y avait plus à redouter les humiliations qui sont le lot des gens assez malavisés pour perdre leur fortune; mais il n'avait plus en perspective l'abandon du logis familial échangé contre un toit étranger. Elle suivit la direction du regard qu'il levait vers le sommet de la montagne voisine... Il apercevait déjà la calotte d'ardoises qui surmontait une tour attenant à la maison des Hiboux, le logis dont elle pouvait offrir le refuge au pauvre Jean de Gérold. Si pauvre qu'il fût, il n'avait pas à chercher une demeure pour lui et pour son enfant. Là où il allait, il se trouvait encore sur le sol appartenant à sa famille, quand même ce sol n'était qu'une parcelle de terrain enclavée dans la grande forêt. Quand elle occupait son poste à la cour, Claudine avait recueilli plus d'une raillerie parce qu'elle employait toutes ses économies

à la réparation ou bien à l'embellissement du vieux logis, pour obéir à la volonté testamentaire de sa grand'mère. Maintenant, en contemplant l'expression de contentement qui se peignait sur la physionomie de son frère, elle recevait sa récompense.

Elle pouvait quitter le sol brûlant du palais qu'habitait la cour, et se retirer dans la paix et la fraîcheur des grands ombrages... Et là elle était à *la maison*... chez elle. *A la maison!* quel calme, quelle sécurité résident dans ces trois mots, et combien on les apprécie après les émotions et les dissentiments qui ont marqué les derniers mois passés à la cour! Et elle emmenait avec elle son frère, qui, lui aussi, allait recouvrer la paix dans ce refuge destiné, semblait-il, de toute éternité à recueillir les âmes que le combat de la vie jette, blessées, sur le champ de bataille. Jadis, en effet, sur cette pointe extrême de la montagne se dressait le couvent de Sainte-Varbourg, précisément sur la limite qui séparait les biens des deux branches de la famille Gérold. Ce couvent avait été construit par une pieuse dame de cette famille à une époque fort reculée. La guerre des pay-

sans détruisit en partie cette maison, prospère jusque-là, et le sol fit retour à la branche aînée de la famille, qui jadis avait élevé le couvent; les bâtiments, ou plutôt ce qui en restait, entourés d'un peu de terrain, furent attribués aux Gérold de Maisonneuve. Ce site romantique, mais improductif, n'eut pour eux aucune importance. Ils abandonnèrent les constructions croulantes à l'action du temps, qui acheva lentement l'œuvre de destruction commencée par les hommes. Un seul corps de logis, celui qui contenait jadis le parloir des religieuses et qui avait été relativement épargné par l'incendie, fut maintenu habitable. Il y fallait loger un garde. En somme, ce petit bien abandonné était considéré comme un fardeau par ses propriétaires : aussi avaient-ils accueilli avec empressement les propositions d'un Gérold-Altenstein, grand-père du dernier survivant de la branche aînée et de Claudine. Il offrait un lopin de terre attenant aux biens des Gérold-Maisonneuve en échange de cette ruine située dans la forêt... « C'est un plaisant et romanesque caprice, » se dirent les Gérold-Maisonneuve lorsque le chef de la famille leur eut expliqué

que sa femme désirait acquérir cet inutile coin de terrain : il fut donc acquis au nom de la grand'mère de Claudine et la maison des Hiboux devint sa propriété particulière.

On apercevait maintenant le portail passablement conservé de l'église du couvent. Une rosace en pierre sculptée remplissait la grande baie ronde et se dessinait comme une dentelle, dont on eût pu compter les filaments, sur la verdure qui croissait librement à l'intérieur de l'église. La grand'mère, éprise de son acquisition, n'avait rien épargné pour arrêter la dévastation de ces ruines. Depuis bien des années déjà, il ne se détachait plus une seule pierre des ruines de l'église, et ce qui constituait jadis le parloir des religieuses était devenu peu à peu un logis habitable, où, devenue veuve, M^{me} de Gérold passa les dernières années de son existence. Elle n'avait plus quitté la maison des Hiboux depuis le jour où elle avait fermé pour toujours les yeux de son mari, et elle avait cultivé les plus belles fleurs sur le sol qui entourait l'église et qui avait été jadis le cimetière des religieuses.

Heinemann, le jardinier du château, avait

suivi dans son ermitage sa vieille maîtresse, dont il était devenu le factotum. Il avait employé son expérience et son activité à la transformation de ce sol demeuré en friche depuis si longtemps, et tenait à sa création comme à un enfant tendrement aimé. Aujourd'hui encore il habitait au rez-de-chaussée la chambre qui lui avait été attribuée et dont il devait rester en possession sa vie durant, d'après les dispositions testamentaires de M^{me} de Gérold. Elle n'aurait pu choisir un gardien plus vigilant des ruines qu'elle avait aimées. Il veillait sur le moindre fragment de pierre, pour en empêcher la chute moyennant l'emploi de plusieurs sortes de ciment dont il avait le secret. Il surveillait tout ce qui germait sur ce sol, par lui créé, pour en écarter toute plante dont le vent avait transporté la graine depuis la forêt ou la prairie : « Il compte les brins d'herbe!... c'est un cerbère!... » disait de lui M^{lle} Lindenmeyer, l'ancienne femme de chambre de M^{me} de Gérold. Elle aussi avait trouvé un asile dans la maison des Hiboux et sa maîtresse le lui avait assuré pour le restant de ses jours. Elle habitait la plus belle pièce du rez-de-chaussée, celle dont

la fenêtre principale, située à l'angle du bâtiment, lui permettait de suivre du regard les voitures et les piétons qui cheminaient sur la grande route. C'est près de cette fenêtre qu'elle s'asseyait chaque jour, en compagnie de quelques travaux de couture ou de tricot, et ayant à sa portée une bibliothèque composée de romans qu'elle ne se lassait point de relire.

Ces deux vieilles gens vivaient paisiblement ensemble et faisaient leur cuisine sur le même fourneau sans jamais se quereller, même lorsqu'il arrivait que M^{lle} Lindenmeyer éloignât avec indignation de son chocolat ou de sa soupe au vin la marmite dans laquelle Heine-
mann faisait cuire sa choucroute.

Claudine avait averti les deux vieillards de son arrivée ainsi que de celle de son frère. Elle aperçut avec satisfaction, au-dessus de la cime des arbres, un mince filet de fumée qui s'élevait lentement et témoignait de quelques apprêts faits pour les recevoir. M^{lle} Lindenmeyer venait, en effet, de préparer le goûter, sous forme de café au lait, et le potage du soir était déjà en bonne voie. On entendait au loin la voix du coq, lequel résidait avec les poules dans un recoin

des ruines aménagé à cet effet. Haut, bien haut au-dessus des cheminées, volaient les pigeons élevés par Heinemann, et qui, étalant sur le ciel bleu leurs ailes argentées, semblaient être des paillettes mouvantes.

La grande route décrivait une courbe en inclinant à droite, et dès que l'on avait atteint cette courbe, on apercevait les ruines, qui, embellies par les plantes grimpantes et par les belles fleurs remplissant le petit jardin y attaché, se détachaient vigoureusement sur l'ombre projetée par la forêt. Là se trouvait une étroite maison construite avec les pierres du vieux couvent et littéralement couverte d'un inextricable réseau formé par les couches de ciment reliant entre eux et maintenant en place les matériaux brunis par l'incendie et noircis par le temps. Sans doute ce n'était point là une résidence convenant à une famille noble, et les couvées de hiboux repoussées dans les ruines de l'église auraient été mieux d'accord avec ce logis qu'une compagnie de gens élégants, vêtus d'habits de cour. Peu importe ! C'était, malgré tout, un nid poétique, et dont pouvaient se contenter les âmes dépourvues de

vanité, les intelligences cultivées, les cœurs fiers ou blessés. Ce nid était entouré d'une fraîche verdure, l'incomparable verdure du mois de mai, et ses fenêtres neuves garnies de rideaux semblaient, dans ce vieux bâtiment, des yeux jeunes et clairs, s'ouvrant avec curiosité.

— Juste au plus beau moment de l'année, Mademoiselle, dit Heinemann en ouvrant la portière de la voiture... Les plates-bandes sont encore bien garnies de narcisses et de tulipes, et les rosiers sont couverts de boutons rebondis à crever... Et déjà les enfants courent dans la forêt avec des touffes de muguet.

Heinemann avait de loin aperçu la voiture et était descendu jusqu'à la grande route au-devant des survenants. Nu-tête, le soleil de midi tombant à plein sur une énorme chevelure jaune et grise, il les aida à quitter la voiture.

— Qu'en dites-vous, petite demoiselle?... fit-il en prenant Élisabeth dans ses bras... Ça sent bon par ici, n'est-ce pas?

L'enfant aspirait en effet, à pleins poumons, l'air parfumé qui l'enveloppait.

— Oh ! vous pouvez respirer à l'aise, reprit le vieillard avec une joie orgueilleuse. C'est de l'air de premier choix, de la meilleure qualité et qui n'a pas servi, — comme dans les villes, — à un tas de gens qui ont des tas de maladies... Tout ici est fleuri, et, de quelque côté que l'on se tourne, il faut remercier Dieu et admirer ce qu'il nous accorde.

Le vieux Heinemann avait raison. Les narcisses dégageaient un parfum intense, auquel s'alliait celui des lilas fleuris.

— Voulez-vous aller voir M^{lle} Lindenmeyer?... reprit-il, en adressant à la petite fille un coup d'œil d'intelligence en même temps qu'une grimace comique logée, on ne savait comment, dans un coin de sa large et dure moustache... La voilà là-bas, elle a mis le plus beau de ses bonnets, après avoir préparé depuis ce matin toutes sortes de gâteaux, si bien qu'il n'y a plus un seul œuf dans toute la maison.

Claudine le précéda en riant et se dirigea vers la porte, flanquée de deux ifs taillés en boule, entre lesquels apparaissait en effet une coiffure en rubans grenat, posée sur une chevelure grise relevée au-dessus du front. Le tout

accompagnait l'honnête visage de M^{lle} Lindenmeyer.

Cette digne et excellente personne avait à sa disposition un certain nombre de citations empruntées aux œuvres de Gœthe ou Schiller et qu'elle plaçait avec plus ou moins d'à-propos dans les circonstances importantes... Mais aujourd'hui sa présence d'esprit l'abandonnait. Ses lèvres tremblaient, ses yeux étaient voilés... Ce beau, ce noble Jean de Gérold, qui avait été son idole pendant son enfance, son orgueil plus tard, quand il était devenu un jeune homme, lui qui portait un des plus vieux noms de son pays, lui qui avait été l'un des plus riches propriétaires de la contrée, il venait chercher un asile dans la maison des Hiboux!... Quelle pitié et quel deuil!

Mais voilà qu'il saisit avec empressement la petite main de la vieille fille, que l'émotion faisait trembler et qui cherchait son mouchoir pour essuyer ses yeux, et il serra affectueusement cette main.

— Je voudrais bien savoir, dit-il, si M^{lle} Lindenmeyer me comprend toujours aussi bien que jadis, lorsque j'étais un faible petit enfant,

et qu'il s'agissait d'obtenir pour lui, de sa grand'mère, la réalisation d'un désir à peine exprimé? Et, tout en parlant, il se penchait et regardait affectueusement la vieille fille.

Les yeux de M^{lle} Lindenmeyer étincelèrent.

— Oh! oui, répondit-elle vivement... du moins je l'espère... J'ai préparé la chambre du clocher! s'écria-t-elle d'un ton triomphant.

— Tout juste! Comme vous me connaissez et me devinez bien, répondit Jean; il n'y en a pas sur la terre qui soit plus délicieuse à habiter! Un vrai nid de poète; une âme capable de sentiment ne pouvait s'y méprendre.

Il sourit encore en lui serrant la main, et son regard parcourut le jardin. Du côté opposé au portail de l'église en ruine, et sur la même ligne que le bâtiment jadis dévolu au parloir des religieuses, s'élevait la tour du clocher. L'incendie, les intempéries et les années avaient enlevé à ce clocher la pointe effilée qui se dressait vers le ciel. Sa partie supérieure avait croulé; mais l'espace réservé aux cloches était demeuré intact, et la grand'mère de Jean et de Claudine avait enrayé la destruction. Elle avait réuni la tour et l'habitation par un petit

corps de logis qui, au rez-de-chaussée, avait été aménagé en serre et dont le toit plat, garni de balustrades, servait de communication entre la maison et la tour. Au-dessus de ces différents corps de logis brillaient les fenêtres de la chambre du clocher, plus élevées que toutes les autres.

Tandis que Heinemann enlevait hors de la voiture et emportait les malles et la corbeille, tout le monde se dirigea vers la maison. Claudine s'arrêta un instant avant d'en passer le seuil; elle se pencha, comme pour sentir au passage une branche de syringa qui effleurait son épaule, mais ses pensées erraient au loin, remontant la chaîne des années écoulées. Trois ans auparavant, elle avait quitté ce vieux logis pour aborder une existence dévolue au luxe, à l'éclat, aux plaisirs les plus raffinés. Pour obéir à l'ardent désir exprimé par sa grand-mère, elle était devenue dame d'honneur près de la duchesse douairière. Il n'avait pas été aisé d'obtenir cette fonction si ardemment, si généralement désirée et enviée; non, cela n'avait pas été aisé. Son regard se voila un instant, et ses lèvres eurent un frémissement... Elle était

vite devenue l'enfant sinon gâtée, du moins préférée de la duchesse, et celle-ci avait su trouver dans la noblesse de son âme des moyens ingénieux pour garantir la jeune fille contre les menées des ennemis qui ne pouvaient lui faire défaut, et contre les manœuvres des envieux que sa beauté, sa grâce, sa droiture et ses succès soulevaient autour d'elle. Ainsi protégée, ainsi aimée, Claudine avait connu d'une cour, seulement, les côtés brillants et intéressants; et tout cela gisait dans le passé. Tout cela était à jamais abandonné... Et son cœur ressentait une étreinte brûlante, douloureuse, tandis qu'un élan passionné la reportait vers la douce et noble duchesse qui avait été pour elle une seconde mère... Il n'avait pas été aisé non plus de plier sa volonté à la nouvelle vie qu'elle s'était tracée : être une mère pour l'orpheline, pour l'enfant de son frère, porter le fardeau des soins matériels et des soucis d'argent, qui eût été trop lourd pour celui-ci, compter avec chaque liard et vivre de privations, pour que le nécessaire ne manquât point à la maison des Hiboux, telle était la tâche qu'elle s'était donnée, elle l'ignorante, elle qui n'avait aucune

expérience de tout ce qui concernait la direction d'un ménage. Mais il le fallait... la nécessité imposait l'accomplissement de cette tâche, de même qu'elle avait imposé cette brusque rupture avec la cour.

Elle secoua la tête en étouffant un soupir et se dirigea vers l'escalier de bois, étroit mais étincelant de propreté, qui menait au premier étage. Quand elle entra dans la chambre qui avait été celle de sa grand'mère, elle respira profondément, et se dit qu'elle ne pouvait, sans s'abandonner à une faiblesse coupable, laisser faiblir son courage, ici, dans ce lieu où se retraçait à elle l'existence, paisible et digne, d'une âme très douce mais très énergique. Tout ici, depuis les anciens meubles jusqu'aux vieux portraits suspendus aux murs et qui souriaient doucement, tout parlait de cette femme forte suivant l'Évangile... Sans doute les salons à la cour étaient tendus de soie, ornés de glaces monumentales. Les pieds s'enfonçaient dans les tapis qui avaient l'épaisseur et la douceur de la mousse. Un baldaquin sculpté et doré soutenait les rideaux de soie qui entouraient son lit... Mais ces belles glaces de Venise avaient

déjà reflété l'image de la dame d'honneur à laquelle Claudine succédait, et ces rideaux de soie avaient protégé son sommeil... Sous peu de jours, une autre la remplacerait dans cet appartement, car il lui avait été seulement *prêté*... Il appartenait à la fonction, non à la personne. Mais ici, dans cette pièce où elle venait d'entrer, encore enveloppée de son manteau de voyage, pour s'y installer définitivement, ici, elle était chez elle; tout lui appartenait en propre. Ce logis était sa propriété avec tout ce qu'il contenait, avec ses meubles simples mais commodes, avec l'antique bibliothèque qui avait appartenu à ses ancêtres, avec cette crédence sur laquelle étaient posés les ustensiles de porcelaine et d'étain dont sa grand-mère faisait usage. La petite Élisabeth la rejoignit, tenant un gros morceau de gâteau dans sa main, le visage rayonnant de joie. Sur la table, la cafetière de cuivre de la grand-mère laissait échapper une vapeur odorante. La porte qui conduisait vers la plate-forme, sorte de terrasse située au-dessus de la serre, était grande ouverte et introduisait les parfums dont le jardin était saturé. En s'avancant vers

la terrasse, elle apercevait au delà d'une porte vitrée la petite chambre située au rez-de-chaussée de la tour du clocher, et qui lui était jadis attribuée. Elle passait toutes ses vacances près de sa grand'mère et n'avait point oublié combien il lui était doux, au sortir de l'institution dans laquelle elle était élevée, de rentrer dans la maison des Hiboux. Tous ces souvenirs ranimaient son courage; mais plus encore l'aspect de son frère ranimé, joyeux, ayant retrouvé l'élasticité de sa démarche; et, lorsque plus tard elle monta avec lui à la chambre du clocher, il plaça son manuscrit sur une simple table en bois de sapin et lui dit : « L'image est devenue banale à force d'avoir été employée, mais je n'en ai jamais mieux compris la justesse qu'en cet instant. Je suis dans la situation d'un malheureux naufragé qui avait perdu tout espoir et se trouve tout à coup rejeté sur le sol natal. Il voudrait s'agenouiller et baiser ce sol avec tendresse et reconnaissance. »

IV.

Deux semaines s'étaient écoulées depuis l'installation dans la maison des Hiboux; deux semaines dévolues au travail, à la fatigue, mais apportant avec elles sa récompense qui ne fait jamais défaut au labeur. Vraiment les choses pouvaient marcher ainsi. Il y avait bien par ici par-là une étincelle malencontreuse qui venait s'incruster dans le tablier de cuisine tout neuf; quelques débris d'ustensiles témoignaient aussi de la maladresse due à l'inexpérience de celle qui les maniait. Les blanches mains de la jeune fille ne touchaient pas encore sans répugnance à certains travaux grossiers. M^{lle} Lindenmeyer avait, dès le premier jour, obligeamment offert ses services. Mais Claudine ne les avait point acceptés; la frêle vieille fille se tenait difficilement debout et avait elle-même besoin de soins. En revanche, Heine-
mann était vraiment un aide précieux; il ne consentait jamais à laisser la rude besogne

peser sur la jeune fille et s'en acquittait avec autant de soin que de ponctualité.

C'est ainsi que s'était peu à peu installé le nouveau ménage. Aujourd'hui, pour la première fois, Claudine avait trouvé un moment de loisir et l'avait employé à monter sur le sommet de la tour. Le soleil du matin éclairait l'espace jadis occupé par les cloches, qui jadis, mises en mouvement par le poing robuste des paysans, passaient par-dessus la forêt et se faisaient entendre jusque dans les vallées les plus écartées. Actuellement cet espace s'était couvert de toute la floraison qui naît sur les ruines; il n'était point de fissure, de fente ou de crevasse qui ne fournit son contingent de giroflées jaunes ou de verdure. Si vieux qu'il parût et qu'il fût en réalité, le vieux bâtiment pouvait encore donner la vie. Le peuple des oiseaux gazouillait sur les corniches; du jardin, des pins résineux qui agitaient lentement leurs branches semblables à des drapeaux de deuil dans les ruines de l'église, montait un bourdonnement incessant, témoignant de l'activité des abeilles d'Heinemann, qui recueillaient dans la forêt, sur les fleurs des champs et sur celles du jar-

din, le suc dont elles préparaient un miel embaumé.

Au-dessus de Claudine s'étendait un ciel bleu, à peine traversé par le vol d'un oiseau et qui semblait une coupole de cristal azurée, élevée comme la pensée de Dieu, planant sur les soucis et les efforts de l'humanité... Plus loin, au point extrême de l'horizon, ce bleu intense touchait aux versants des montagnes et se confondait avec eux... Là s'étendait la vallée de Pauline qui confinait à ces versants et apparaissait couverte d'une poussière d'or, laquelle, pour les gens positifs, était simplement un brouillard matinal traversé par les rayons du soleil. Cette poussière couvrait le palais ducal ; on ne pouvait distinguer ses lignes majestueuses, ses tours élancées, ses escaliers de marbre, au pied desquels les cygnes qui sillonnaient la pièce d'eau d'éclairs argentés venaient s'arrêter, ni ses magnolias et ses orangers, plantation féerique dont le parfum faisait battre les tempes et le cœur. On ne pouvait apercevoir non plus les fenêtres immenses derrière lesquelles une jeune femme de race royale, frêle et pâle, errait avec angoisse,

guettant un regard de ces beaux yeux sombres qui eux-mêmes cherchaient le regard d'une autre.

Claudine, qui avait pâli, se détourna brusquement. Est-ce pour cela qu'elle était montée sur la tour sous ce beau ciel bleu?... Pour retrouver les anxiétés et les troubles qui l'avaient fait souffrir et qu'elle avait fuis? Était-ce donc que dans son âme, comme là-bas à l'horizon, le ciel touchait à la terre, l'élévation à l'abaissement?

Elle détourna son regard de cette direction à laquelle il revenait involontairement, et le fixa vers le nord. C'était la forêt, et encore la verte forêt, si loin qu'elle pût voir. Seulement là-bas, au point où la grande route se séparait d'un beau chemin de traverse, on apercevait en perspective, comme un tableau de proportions réduites, l'habitation des Gérold de Maisonneuve. Sa façade se détachait vigoureusement sur les rangées de tilleuls qui l'encadraient. Là régnait une règle sévère, mais saine, sous le sceptre de Béate. Depuis longtemps déjà il existait une tension dans les rapports des deux branches de la famille. Les

Maisonneuve ne s'étaient point interdit de critiquer avec vivacité la funeste passion du jeu à laquelle le colonel de Gérold s'était abandonné; précédemment il y avait eu plusieurs mariages entré les membres des deux branches, qui actuellement étaient devenues étrangères l'une à l'autre; il n'y avait plus de rapports entre elles, et Lothaire ainsi que Jean, les chefs actuels des deux branches, s'étaient toujours soigneusement évités, quoiqu'ils fussent contemporains; seules, Béate et Claudine, élevées dans la même institution, ne s'étaient point perdues de vue.

Cette inimitié n'avait pas été remarquée, jusqu'au moment où deux Gérold se rencontrèrent inopinément à la cour et se mesurèrent froidement du regard : Lothaire, l'officier élégant et hautain; Claudine, la nouvelle dame d'honneur. En pleine possession de tous les succès, flatté par tous ceux qu'il rencontrait, touchant à l'apogée de la grandeur, Lothaire lui avait semblé fort imposant. Cette rencontre avait eu lieu peu de temps avant son mariage avec la princesse Catherine, cousine du duc régnant. Claudine ne lui avait jamais pardonné

la froideur et l'indifférence par lui témoignées à cette parente appartenant à la branche aînée, mais appauvrie, de sa maison ; elle pensait avec justesse que les âmes très basses étaient seules accessibles à cette sorte de vanité que la prospérité exalte jusqu'à l'impertinence, jusqu'à la sottise. Cette branche aînée avait compromis l'éclat d'une famille que lui, Lothaire, relevait si haut... En considération de son mariage, le duc régnant venait de lui conférer le titre de baron ; l'apparition de cette cousine pauvre projetait une ombre fâcheuse sur la voie triomphale de ce favori de la fortune : Claudine l'avait deviné, et elle lui témoigna par dignité une froideur au moins égale à celle qu'il lui marqua par vanité.

Tous ces incidents se représentèrent un moment à sa mémoire, tandis que son regard demeurait fixé sur l'habitation dans laquelle Lothaire était né ; combien cette habitation lui parut simple et même commune quand, par la pensée, elle évoqua le souvenir d'une grandeur sans exemple!... Elle le revoyait près de la princesse, entouré de tous les honneurs que comportait une semblable alliance, debout

devant les marches de l'autel : la débile petite princesse, qui disparaissait sous les flots de dentelle et de satin, s'appuyait contre lui avec une énergie farouche, cette énergie qu'elle avait déployée pour obtenir la faveur de se mésallier; elle paraissait craindre jusqu'au dernier moment qu'on la séparât de celui qu'elle aimait, et fixait sur lui un regard qui témoignait d'une passion malade.

Et lui? Lui était mortellement pâle, et le *oui* qui le liait fut prononcé d'une voix rauque... Avait-il été pris de vertige en atteignant ce sommet que la plus haute ambition n'avait pu convoiter, ou bien eut-il en ce moment un presentiment l'avertissant qu'il ne jouirait pas longtemps de son bonheur... que ces yeux noirs attachés sur lui, et témoignant d'une si vive tendresse, se fermentaient pour toujours avant qu'une année fût écoulée, sous les pins et les palmiers de la Riviera, où les voitures de voyage des nouveaux mariés les emportèrent dès que la cérémonie nuptiale fut terminée?... Oui, là-bas, dans une villa délicieuse, la princesse, était morte en mettant au monde une petite fille, et là vivait encore ce jeune veuf

afin d'élever son enfant débile dans un air doux et fortifiant, disait-on; peut-être aussi parce qu'il ne pouvait se décider à s'éloigner du lieu où il avait joui d'un bonheur si rapidement brisé. Il n'était plus revenu dans sa patrie, et la maison solitaire et silencieuse que Claudine apercevait ne serait probablement plus habitée par lui, même s'il se décidait à rentrer dans son pays... Cela valait mieux ainsi, et cela était désirable pour les ermites de la maison des Hiboux, qui auraient pu redouter de voir troubler la paix de leur oasis dans la forêt.

Claudine se pencha en souriant sur le mur d'appui de la tour et contempla le jardin qui s'étendait en dessous d'elle comme un échiquier vivement colorié avec ses planches de fleurs et de légumes. Élisabeth se promenait dans l'allée du milieu en tenant dans ses bras sa poupée, revêtue d'un manteau d'indienne rose, et la berçait en chantant une chanson de nourrice. Heinemann avait orné le chapeau de la petite fille d'une touffe de mugnets, et M^{lle} Lindenmeyer la surveillait, tout en formant des paquets d'asperges appartenant à Heinemann. Le vieux jardinier vendait beaucoup de

légumes au marché de la petite ville voisine et le produit lui en appartenait en vertu des dispositions testamentaires prises par la grand-mère de Claudine.

Il arrivait précisément en portant une brassée de petit bois, et l'on entendit sonner onze heures à la vieille horloge placée dans la pièce principale.

— Le travail n'est pas honteux... au contraire, se dit Heinemann en entrant dans la cuisine et jetant un coup d'œil sur la poêle que Claudine avait posée près du fourneau... non certainement, et quelques taches de suie ne déshonorent aucune main, pas plus que mes beaux narcisses si blancs ne se ressentent de la terre point toujours propre dont ils sont issus. Mais venir directement de la cour au fourneau de la cuisine... c'est comme si mes beaux gloxinias étaient exilés dans le bûcher, ou forcés de camper dans le poulailler... Pauvres fleurs! Et il n'y a pas à dire : quelque chose me remue le cœur quand je la vois faire tous ces ouvrages... Encore s'il le fallait! Mais cela n'est pas indispensable... Je le sais bien! Certainement l'économie est une belle chose, et

je veille sur mes sous, que je tiens sous clef... Seulement il faut ce qu'il faut, dit-il en contemplant le très petit morceau de beurre que Claudine mettait dans la poêle afin d'y rôtir deux pigeons.

— C'est de la cuisine de chartreux, cela!

Et il secoua la tête.

— Il n'y faut pas regarder de si près... nous ne sommes pas si dénués... Nous sommes plus riches que vous ne le pensez, Mademoiselle! »

Il prononça ces derniers mots d'un ton bas et mystérieux. Claudine le regarda en ouvrant ses grands yeux.

— Vous avez donc trouvé un trésor dans les ruines, Heinemann?... dit-elle en riant.

— Peut-être bien, répondit-il en faisant une grimace qui ressemblait à un sourire et qui formait des plis innombrables autour de ses yeux brillants de joie; ce n'est pas de l'or, ni de l'argent : on aurait beau retourner les ruines pierre par pierre, on ne découvrirait rien de pareil... La bande des incendiaires et pillards qui a détruit le couvent pour voler ce qui s'y trouvait n'a rien laissé derrière elle.... Ces scélérats n'ont-ils pas arraché à la robe de Jésus

enfant jusqu'à ses petits ornements et ses paillettes d'or? Il n'y a pas ici de pot de terre rempli de monnaie... Mais, voyez-vous, beaucoup de terres appartenaient jadis au couvent; les jeunes religieuses qui venaient s'y enfermer avaient du bien, et tout cela augmentait la richesse du couvent; il s'y trouvait des quintaux de blé, du bétail, du miel, et Dieu sait combien de choses encore; ici, dans ces ruines, coulaient des ruisseaux de lait et de miel, tout comme dans la terre de Chanaan, et les religieuses, qui étaient des femmes bien intelligentes, s'entendaient à gouverner tout cela, ainsi qu'à transformer cette abondance de biens en bonne monnaie sonnante et trébuchante. Bien souvent des camions s'arrêtaient à la porte du couvent pour emporter des caisses et des barils : elles n'étaient point sottes, je vous en réponds, ces religieuses, et ceux qui les accusaient d'oisiveté étaient des imbéciles ou des menteurs; elles se levaient avant le jour, elles surveillaient, travaillaient, en un mot, savaient administrer les biens du couvent, qui étaient en même temps la ressource des pauvres de la contrée. Les bruyères, les fram-

boises, les myrtilles, c'est-à-dire la nourriture que les abeilles préfèrent, abondent ici; aussi les religieuses avaient-elles des ruches d'abeilles, auxquelles on pourrait à peine comparer cette industrie telle qu'on la pratique de nos jours dans quelques contrées de la Hongrie. Eh bien donc, — et c'est pour cela que j'étais descendu hier dans les caves, — je m'étais aperçu qu'il y avait dans le mur quelques pierres branlantes : seulement il y a au printemps beaucoup d'ouvrage qui ne peut se retarder; j'avais donc remis mon inspection de jour en jour; en outre du jardin, il a fallu ranger la maison pour votre arrivée. Hier, je me suis dit qu'il était nécessaire de savoir où l'on en était, et aussi que vous me considérez comme un paresseux, un régisseur négligent, si je tardais plus longtemps à examiner le mur; et comme j'étais certain d'avance qu'il exigerait certaines réparations, je me suis muni de mortier et d'une truelle : lorsque j'ai saisi la première pierre, qui ne tenait plus... Seigneur, mon Dieu!... toutes les pierres voulurent la suivre; il n'est pas étonnant que ce mur-là ne fût pas aussi solide que les autres. puisqu'il avait été

construit à la hâte et dans l'angoisse des périls... Voilà donc le mur qui croule par tous les côtés, et, avant même que j'aie pu me reconnaître, je me suis trouvé en face d'un trou immense ayant la hauteur d'un homme... en face d'une voûte dont personne n'avait connaissance et qui était entièrement rempli, on peut dire bourré de... de cire!

Heinemann fit une pause, comme pour revoir encore par la pensée le lieu de la découverte; puis il reprit :

— Oui, de la cire, belle, pure, jaune, de la cire de première qualité; on avait entassé là des milliers et encore des milliers de pains de cire qui remplissaient une belle cave bien sèche, laquelle se trouve juste sous la tour.

Il secoua la tête.

— C'est comme un conte de fées, Mademoiselle; et, malgré mon âge, je les lis encore avec tant de plaisir! Et depuis hier il me semble que je joue moi-même mon rôle dans un de ces contes et que j'ai découvert un trésor caché sous la montagne... Après tout, ce qui remplit la cave découverte a autant de valeur que la meilleure monnaie. Sans doute les reli-

gieuses ont travaillé pendant plusieurs années pour préparer cette provision ; il y en a des quintaux ; et les religieuses connaissaient mieux que personne la valeur de cette provision , puisqu'elles ont pris la peine de la murer quand leur couvent a été menacé par les bandes de voleurs qui disaient d'avance qu'ils mettraient le feu au couvent par haine des religieuses, et ce n'était pas vrai, car ils étaient attirés bien plutôt par l'amour de l'or et de l'argent qu'ils espéraient trouver ici. Et moi-même, est-ce que je ne sais pas ce que cela vaut ? J'ai des abeilles, et je vends ce que mon laborieux petit peuple va chercher pour moi dans les champs et les forêts.

Pendant que Heinemann faisait cette narration un peu prolixie, Claudine avait involontairement abandonné la poêle qu'elle tenait, et suivait avec attention les incidents qui lui étaient contés. Sur le large et honnête visage du vieux jardinier se peignaient tour à tour la joie et l'orgueil de la découverte s'unissant à une expression sinon de ruse, du moins de finesse.

— Oui, oui, dit-il après avoir réfléchi pen-

dant quelques instants, il y a là quelques milliers de thalers!... et un coup d'œil joyeux alla chercher le regard de la jeune fille; c'est une petite dot que les bonnes religieuses ont préparée pour vous, et même avant de quitter le sol et le toit que votre famille leur avait donnés.

La jolie dame d'honneur sourit.

— Je ne crois pas, Heinemann, répondit-elle, que nous ayons le droit de garder votre trouvaille pour nous seuls... Elle doit appartenir aux précédents propriétaires.

Le vieux jardinier recula en tressaillant.

— Ho!... ceux-là ne voudraient pourtant pas... fit-il en respirant avec peine... Hé! qui sait? Mais ce serait une honte et un péché! Ce Maisonneuve auquel une fortune princière est tombée du ciel, il n'oserait pourtant pas dépouiller la pauvreté et prendre une part dans cette petite trouvaille... Sans doute... fit-il en courbant les épaules, tandis que son visage s'allongeait, on ne peut savoir... Il y a comme cela des hommes qui n'ont jamais trop, et même jamais assez d'argent; cela se voit tous les jours, et il suffirait que M. le baron eût

envie d'un cheval ou d'un tableau pour ne point refuser sa part... Mon Dieu! fit-il en se grattant l'oreille avec colère, j'aurais plutôt prévu la chute du ciel que d'imaginer que ces Maisonneuve nous pouvaient mettre un bâton dans les roues. Cela s'appellerait tout bonnement voir avec résignation quelqu'un nous enlever le beurre que nous allions étendre sur notre tartine.

Il soupira, et se dirigea vers la porte.

— Mais il faut encore réfléchir, Mademoiselle, fit-il en s'arrêtant; ne vous décidez pas trop vite; je vais déblayer le terrain devant la cave, puis aussi m'assurer que la voûte tient bon et qu'il n'y a aucun danger... Après cela, on verra!

Peu après, Claudine, en compagnie de son frère et du vieux jardinier, descendit à la cave.

C'était une belle cave voûtée, bien saine et très sèche, ainsi que l'on pouvait s'en assurer à la lueur de la lanterne que tenait Heinemann. C'étaient là des murs solides construits à une époque où l'on ne vivait pas seulement dans le moment présent, où l'on s'appliquait à durer plutôt qu'à briller, où l'on songeait non pas

seulement à soi, mais aussi à ceux qui succéderaient dans la vie et la propriété. A cette époque, on ne plaçait pas son bien, son travail, ses efforts, en viager. Ces murs avaient l'épaisseur d'une toise; ils étaient construits en belles pierres bien cimentées et n'avaient nulle part la moindre trace d'humidité. Il était donc très naturel que la provision de cire faite par les religieuses y fût demeurée intacte; et les pains de cire étaient là empilés, tels que les avaient placés des mains depuis longtemps réduites en poussière. Le contour en était bruni; mais l'on voyait, à quelques cassures, que la cire, d'une belle couleur jaune, était pure.

— Aussi bon que des lingots d'or, dit Heinemann, en désignant de la main les piles de pains de cire... aussi facile à monnayer... Et dire que tout cela est l'œuvre de ces petites ouvrières en culottes jaunes!

— Et la source à laquelle elles ont puisé tout cela fleurissait il y a plusieurs siècles... Si cette trouvaille m'appartenait, je voudrais que personne n'y touchât, dit Jean de Gérold.

— Monsieur, que dites-vous là! s'écria Heinemann avec effroi.

— Lors même qu'aucun style n'a gravé aucune pensée sur ces tablettes de cire, poursuivait Jean sans prêter l'oreille à l'exclamation du jardinier, elles n'en sont pas moins un témoignage tangible de l'active existence que l'on menait dans les cloîtres... Quelles étaient les pensées des religieuses tandis qu'aussi actives, aussi industrieuses que les abeilles, elles tiraient si bien parti du travail de celles-ci? Je voudrais bien le savoir!

— Avec votre permission, Monsieur, je peux vous le dire très exactement, répondit le jardinier... Elles pensaient à la quantité d'argent qu'elles pourraient retirer de cette belle provision... Pas à autre chose.

M. de Gérold se mit à rire.

— Car c'étaient de fameux administrateurs, ces supérieures et toutes les religieuses qui leur obéissaient. Les couvents s'enrichissaient, mais pourquoi? Parce que les religieuses n'ont pas de dépenses à faire pour des plumes, des rubans et le reste; parce qu'elles n'ont point de vices à nourrir; parce qu'elles travaillaient ferme. Au lieu de les haïr pour leur esprit d'ordre et d'épargne, on aurait bien dû les

imiter : il y aurait moins de pauvres et moins de mécontents ici-bas.

Il promena la lumière de sa lanterne sur tous les murs.

— Pour une belle cave, pour sûr, on peut dire que c'est une belle cave. Il n'y a pas la moindre trace de l'incendie qui a détruit le couvent. A elle seule, cette cave est déjà une jolie trouvaille et qui nous servira bien, Mademoiselle. Tous les autres caveaux sont croulants et, pour ainsi dire, inabordables. Il n'y a que ce pauvre petit cellier sous la maison, et on n'y trouverait même pas la place nécessaire pour la provision de pommes de terre. Raison de plus pour que la provision de cire soit démenagée tout de suite, Mademoiselle.

— Cela n'est pas possible, répondit Claudine; cette trouvaille doit rester ici et y rester intacte, jusqu'à ce que les ayants droit, c'est-à-dire les Maisonneuve, en aient pris connaissance sur place. Veux-tu écrire à Lothaire?... dit-elle en s'adressant à son frère.

— Moi! s'écria-t-il avec un effroi comique. Cher cœur, tout ce que tu voudras, cela excepté! Tu sais...

— Oui, je sais, fit Claudine en l'interrompant et lui souriant... Moi aussi, je désirerais n'avoir aucun rapport avec le baron de Maisonneuve... Allons, j'exposerai la situation à Béate. Elle pourra venir elle-même ou bien, à son choix, envoyer un fondé de pouvoir.

Jean inclina la tête en signe d'approbation.

— Il ne sera pas inutile, en effet, d'avertir les Maisonneuve le plus tôt possible. Le monde est rempli de gens qui sont méchants, soit par légèreté, soit parce qu'ils jugent toujours leur prochain d'après eux-mêmes. On entendra parler d'une découverte faite dans les ruines. On en décuplera l'importance ou bien on la travestira, et des soupçons pourraient s'élever... Rien de pareil ne doit atteindre ma sœur. Lothaire, au surplus, sera du même avis que moi. Le trésor de cire des religieuses est un bien depuis longtemps tombé en déshérence. Il appartient au propriétaire du sol qui le contenait... cependant, d'après le droit romain et le droit commun, seulement jusqu'à concurrence de la moitié de sa valeur. L'autre moi-

tié revient de plein droit à celui qui l'a découvert, par conséquent à notre Heinemann.

Le jardinier recula en tendant les mains, comme pour repousser une attaque.

— A moi ! Il me reviendrait la moitié de ce qui a été découvert sur le sol appartenant aux Gérold, d'un bien dont ils ont été à l'origine les généreux donateurs, puisqu'ils ont construit le couvent et l'ont doté ! Voilà un joli droit que le droit romain... Que les Romains le gardent, car il est à l'envers du vrai droit. Et quant au droit commun, il n'a pas le sens commun. En quoi suis-je cause que ces pierres branlaient et qu'en voulant les fixer je les ai fait crouler ? D'ailleurs, Dieu merci, et grâce à votre grand'mère, j'ai tout ce qu'il me faut. Je ne connais pas de soucis, et c'est à elle que je dois ce bonheur. Non, Monsieur, non, Mademoiselle, il ne faut pas me faire tort en me parlant d'un partage. Ce serait à croire que vous me considérez comme un avare, un tésauriseur, un homme sans cœur, en un mot. Mais je crois que vous avez raison en voulant que l'on prenne connaissance de cette découverte. Qu'ils viennent donc y mettre leur nez.

Cela écrasera l'œuf dans lequel toutes les bavardes de la contrée auraient couvé et fait éclore cent commérages absurdes.

V. MERCANTILE LIBRARY.

— * —
OF NEW YORK.

Dans la matinée du lendemain, Claudine se dirigea au travers de la forêt vers l'habitation des Maisonneuve : elle voulait causer avec Béate et avait choisi l'étroit sentier qui, après bien des détours, se rattachait à la grande route près de laquelle était situé le château des Gérold-Altensteiner, dont son frère venait d'être dépossédé.

Il y avait une course assez longue à fournir ; mais Claudine marchait sur un tapis de mousse aussi doux que du velours et au-dessus de sa tête se croisaient les branches des arbres gigantesques de la forêt. Elle s'avavançait, — le beau cygne des Gérold, comme l'avait surnommée son frère, — vêtue d'une robe d'été de couleur claire, son chapeau rond, en paille blanche, pressé sur son front, semblable à un rayon de lumière se détachant vivement sur

la sombre verdure dont elle était environnée; elle atteignit la grande route, après laquelle elle traversa des taillis, puis les champs de trèfle et de blé.

Elle se pencha involontairement pour cueillir une poignée de pissenlits qui semblaient la regarder de leurs yeux d'or; peu après elle vit briller les fenêtres de l'habitation des Maisonneuve, placée sur une élévation de terrain et entourée de pentes de gazon soigneusement entretenu.

Claudine monta l'une des allées qui contournaient les pelouses; elle marchait le front baissé et ne leva les yeux qu'au moment où elle se trouva devant les tilleuls qui servaient de cadre à la maison; alors elle s'arrêta tout à coup, désagréablement surprise et visiblement indécise : Béate avait des hôtes.

Une dame se promenait à l'ombre des tilleuls; elle était grande, et de beaux yeux pleins de flamme étincelaient dans un visage d'une blancheur mate; elle était vêtue d'un élégant déshabillé en soie gris clair et portait dans ses bras une pauvre petite créature décharnée, au visage jaune, aux traits tirés, ensevelie dans

les flots de dentelle qui garnissaient sa longue robe blanche.

Le regard de Claudine s'arrêta sur le visage de l'enfant; elle reconnaissait ces yeux brillants, plutôt gros que grands, ce nez aquilin tombant sur des lèvres épaisses, ce front bas, à moitié couvert par une abondante et rebelle chevelure noire... C'était le type de la branche cadette de la famille régnante.

— Veux les avoir... dit la petite fille d'un ton impérieux en tendant la main vers la touffe de fleurs que tenait Claudine.

Celle-ci les lui présenta en souriant; mais la dame qui portait l'enfant recula avec précipitation, comme s'il s'agissait de défendre la petite fille contre une agression ou bien un attentat.

— Non, non, je vous en prie, je ne puis permettre cela, dit-elle, tandis que son regard hautain toisait la jeune fille, vêtue, il est vrai, d'une robe extrêmement simple. L'expression de ce visage était hostile et dédaigneuse.

Durant ce débat, la petite fille fit entendre des cris perçants.

Au même moment, un homme apparut à l'angle de la maison.

— Pourquoi l'enfant crie-t-elle de la sorte? dit-il d'une voix forte, en se rapprochant à grands pas.

Claudine prit involontairement l'attitude froide et réservée qui, à la cour, avait été son égide et son arme défensive. Le baron Lothaire était revenu, et cette petite fille exigeante et rageuse était son enfant.

— Veux l'avoir, répéta la petite fille parmi ses cris et ses sanglots, en désignant la touffe de fleurs objet du débat.

Le baron Lothaire la menaça sérieusement du doigt, et aussitôt elle se tut avec confusion; une rougeur de contrariété avait envahi son visage et le regard qu'il attacha sur l'attitude calme et digne de l'ex-dame d'honneur n'était rien moins qu'amical; cependant il la salua profondément avec une parfaite courtoisie.

— Enfant, dit-il en plaisantant à la petite fille, tout en essuyant avec son mouchoir les traces de larmes qui couvraient son visage, tu sauras que l'on ne demande pas une grâce sur le ton du commandement; tu sauras aussi que les dames se plaisent toujours à refuser ce que l'on désire le plus vivement.

Claudine regardait avec une surprise indicible cet homme qui était l'idole de toutes les femmes; mais elle écouta impassible cette remarque qu'elle avait tout lieu de croire désobligeante.

— Ce n'est point à cause de moi, dit-elle doucement, que cette enfant fera cette première et cruelle expérience; même je n'ai aucun droit sur ces fleurs qui ont été cueillies dans votre prairie... Maintenant, permettez-vous?... fit-elle en se tournant vers la dame qui portait la petite fille.

— Maintenant?... répéta Lothaire sur un ton d'interrogation, en se tournant vivement vers cette dame. Comment cela? Que s'est-il passé?

— Je craignais que Léonie ne portât les fleurs à sa bouche, répondit-elle d'un ton bref qui témoignait d'un vif mécontentement.

Il serra les lèvres.

— Et toutes ces fleurs des prairies dépecées, détruites, qui forment là un tas près de la voiture de l'enfant et dans sa voiture même, étaient-elles moins dangereuses? Qui donc les lui a données, Madame de Berg?

M^{me} de Berg se tut, en détournant la tête.

Claudine se hâta de tendre les fleurs à l'enfant, car la scène devenait pénible; la petite fille s'empara du bouquet et se mit immédiatement en mesure de le dépecer et de le réduire en atomes. Claudine pensa involontairement à la mère de l'enfant, à la princesse Catherine, dont on disait qu'elle effeuillait toutes les fleurs à sa portée pour leur faire dire qu'il l'aimait beaucoup ou passionnément.

Peut-être le baron Lothaire était-il hanté par le même souvenir; il regardait, les sourcils froncés, ces petites mains de vandale accomplissant hâtivement leur œuvre de destruction et haussa les épaules.

— Je vous prierai, Madame, dit-il, de remettre l'enfant dans sa voiture, où elle peut se tenir étendue; elle est assise depuis longtemps déjà sur votre bras et doit être fatiguée : on s'en aperçoit à son dos qui est courbé.

M^{me} de Berg se dirigea silencieusement vers la voiture d'enfant qui se trouvait à quelques pas, tandis que Claudine s'inclinait devant le maître de la maison avant de le quitter; mais il la suivit en se tenant à ses côtés.

Au moment où ils contournaient l'angle de la maison, un souffle de vent agita légèrement les branches des tilleuls; Lothaire, levant le bras, cueillit une feuille au passage.

— Il semblerait que l'on se dit là-haut, fit-il en désignant les arbres, des choses mystérieuses... Savez-vous ce que l'on se raconte au-dessus de nous? On cause des Montechi et des Capuletti de la contrée.

Claudine sourit avec froideur.

— Pendant le temps que l'on passe à l'institut, répondit-elle, on ne s'occupe guère des discussions de famille; on s'aime entre compagnes, et l'on ne se demande pas s'il est permis de s'aimer. Si j'ai passé aujourd'hui le seuil d'une maison qui est devenue étrangère à ma famille, c'est en souvenir d'une camarade de pension; je suis déjà venue ici, du reste, pendant mes dernières vacances; je connais ces beaux vieux arbres, et ils ne m'ont jamais parlé des petits différends humains: je pense qu'ils les ignorent ou les dédaignent.

Lothaire s'inclina en silence, et Claudine entra dans le vestibule. Il ne lui fut pas nécessaire de demander Béate: la voix de celle-ci se

faisait entendre avec énergie derrière l'une des portes ouvrant sur ce vestibule.

— Allons, allons, disait cette voix avec un ton bourru, pas tant de façons ni d'enfantillages!... Je n'ai pas de temps à perdre... Voyons cette main...

Il y eut un moment de silence.

— Regardez... voyez comme la plaie est belle et en bonne voie de guérison. Bientôt nous pourrons enfiler et tirer l'aiguille.

Un léger cri, poussé par une voix très jeune, se fit entendre; puis tout rentra dans le silence.

Claudine poussa doucement la porte. Une épaisse buée de repassage la saisit à la gorge. Une longue table occupait le milieu de la pièce. Trois femmes s'y tenaient pour repasser du linge, tandis que Béate, debout devant une fenêtre, pansait la main d'une jeune servante et l'entourait d'un bandage conforme aux règles de la science.

Elle ne vit pas Claudine, mais son regard actif avait à peine quitté le dernier nœud fait au bandage, qu'il s'arrêtait sur la table à repasser.

— Louise!... petite maladroite... que faites-vous donc là! Seigneur!... mais c'est mon plus beau col qu'elle maltraite de cette façon.

Elle reprit des mains de la servante le col brodé que celle-ci maniait avec inexpérience, il faut le reconnaître, l'aspergea d'eau et le roula.

— Je réparerai moi-même plus tard cette erreur, dit-elle; puis elle se dirigea vers la porte et resta frappée de surprise en apercevant Claudine. Et c'étaient une surprise joyeuse et une joie sincère qui vinrent animer son visage aux lignes dures et sévères.

— De l'eau chaude et la machine à café, dit-elle d'un ton bref, en se retournant vers les servantes. Puis elle posa son bras sur les épaules de la jeune fille et l'emmena dans son grand et beau parloir aux meubles de vieil acajou massif, avec ses rideaux drapés à l'ancienne mode. Tel il était aujourd'hui, ce parloir, tel il avait été bien avant la naissance de Lothaire et de Béate.

Les stores garnissant les trois fenêtres situées au midi étaient baissés. Les deux autres fenêtres au contraire, garanties par le feuillage

des tilleuls, étaient grandes ouvertes sur la campagne ensoleillée et fleurie.

— Allons, mets-toi bien à ton aise, ma chère camarade, dit Béate en faisant asseoir Claudine près de l'une des fenêtres ouvertes. Elle lui enleva son chapeau et caressa doucement de la main cette chevelure magnifique, négligemment tordue et nouée.

— Voilà, dit Béate, ce que toutes à la pension nous admirions tant en toi : ces cheveux ondulés qui frisent naturellement à la nuque et sur le front. Allons, tu n'as point porté de crépons, de chignons, ni de boucles d'emprunt. Le coiffeur de la cour n'a point endommagé avec son fer à friser, et surtout à brûler, ces belles ondes que la nature a placées sur ta tête. En somme, tu sors passablement saine de cette... Babylone!

Claudine rit doucement et s'accouda sur la table à ouvrage de Béate. Là se trouvaient, avec une certaine quantité de linge fin à repriser, quelques volumes de poésie élégamment reliés.

Tout en s'occupant à préparer le goûter, Béate avait aperçu le regard que Claudine attachait sur ces volumes.

— Vois-tu, mon cœur, lui dit-elle en s'excusant, une créature préposée comme un gendarme à tancer la paresse, à redresser la négligence de ceux qui l'entourent, et le plus souvent forcée de refaire un travail imparfaitement exécuté, a besoin de s'accorder quelquefois une heure de jouissance. C'est pour cela que je fais acheter ce qui paraît en fait de livres, et que je les empile dans mon coin favori.

Elle enleva prestement les livres et le linge, étendit une petite nappe sur la table à ouvrage, puis alla chercher une vieille boîte à sucre en étain, pourvue d'une serrure fermant à clef. Elle ouvrit la boîte et son visage exprima la contrariété.

— Ces choses-là sont faites pour moi... Ne voilà-t-il pas que cette boîte est remplie avec du sucre d'office!... Je vous demande un peu! Cela n'est pas étonnant pourtant que j'aie un peu perdu la tête, avec toutes ces allées et venues. Ce Lothaire m'a joué un tour impardonnable. Je lui avais écrit pour lui annoncer la vente de votre argenterie, au sujet de laquelle il m'a répondu en m'adressant les ins-

tructions que j'ai suivies. Puis il ajoutait qu'il allait revenir ici. Je l'attendais pour le mois de juillet, au plus tôt, et ne m'occupais pas du tout des préparatifs nécessités par son retour. Le voilà-t-il pas qui arrive hier avec des malles, son personnel, ses grands et ses petits paquets, au beau milieu de notre grande lessive ! C'était effroyable. Je ne sais comment on s'en serait tiré si je n'avais gardé mon sang-froid, car les domestiques rivalisaient de sottise et de bévues.

Tout en parlant, elle avait allumé la lampe à esprit-de-vin et coupait des tranches de gâteau. Claudine l'examinait et se disait que cette sévère tenue de ménagère, cette robe simple, ce grand tablier blanc, ce col, ces poignets de batiste, formaient le cadre qui convenait à sa personne. Son aisance, dans ce rôle modeste, était presque imposante. Il y avait loin de la Béate qui circulait dans son domaine à celle qui était apparue gauche, maladroitement, empêchée, lorsqu'on l'avait naguère rencontrée lors de la vente du mobilier d'Altensteiner ; si bien que Jean l'avait très mal jugée.

— Si Lothaire était arrivé seul, continua

Béate, tout en posant sur la table un panier de fraises hâtives, il ne nous eût pas causé tant de tracas, quoiqu'il soit par le fait fort gâté et accoutumé à beaucoup de soins; mais cette grappe humaine qu'il a apportée suspendue à lui! C'est M^{me} de Berg, sa femme de chambre, une bonne d'enfants, et je ne sais combien de domestiques. Tous ces serviteurs-là ont besoin d'être servis. Et l'enfant!... l'enfant! Jamais les murs de notre maison n'ont contenu un aussi piteux petit ver de terre! Grand Dieu, si mon grand-père Ulrich de Gérold apercevait cet échantillon de sa postérité! De quelle colère il serait saisi en voyant ce pauvre petit être qui n'a point de sang, point d'os, point de chair, rien du tout! La pauvre créature ne peut se tenir sur ses jambes, et quand on voit les petits fuseaux qui lui en tiennent lieu, on ne peut en être surpris, quoiqu'elle ait deux ans déjà. Des bains d'herbes bien fortifiants comme je me chargerais de lui en faire prendre et de bon lait feraient du bien à cette pauvre petite créature; mais le régime compliqué auquel M^{me} de Berg l'a soumise ne peut être modifié par nous... Elle est infallible autant que le pape.

La belle-mère de Lothaire, la vieille princesse Thécla, l'a investie de toute autorité sur sa petite-fille. Elle est absolument aveuglée, ensorcelée par cette M^{me} de Berg, qui m'inspire tout le contraire de la sympathie.

Béate leva les épaules, versa le café dans les tasses et s'assit. Claudine pouvait enfin aborder le sujet de sa visite.

Béate remuait le sucre dans sa tasse et écoutait le récit que lui faisait sa cousine. Quand elle connut la nature de la trouvaille, elle se mit à rire.

— Hé quoi!... de la cire!... J'espérais mieux. Je comptais que le vieux Heinemann avait découvert des caisses remplies d'ostensoirs et de calices d'or ornés de pierres précieuses... De la cire! Voyez-vous ces religieuses! Si l'on en croit leurs ennemis, elles sont des paresseuses. Si l'on en croit les poètes, ce sont des victimes émaciées, qui contemplant derrière leurs grilles le monde auquel elles ont été arrachées... Et pas du tout; elles sont d'actives et diligentes ménagères. Dans notre généalogie nous trouvons, du reste, deux filles de notre maison religieuses dans ce couvent. Ce sont elles peut-

être qui ont présidé au rangement de cette provision et qui l'ont si habilement murée quand le couvent a été attaqué par les bandes de brigands... J'en aurais fait autant ! C'est vraiment une histoire singulière, ma chère Claudine... Et il n'est pas moins singulier de te voir assise en face de moi pour me proposer sérieusement de partager tes pains de cire avec nous !... Sans doute la cire peut toujours être utile, quand ce ne serait que pour donner un peu de raideur au fil avec lequel on fait de la couture. Mais je ne puis prendre aucune décision en cette matière. C'est à la cour de cassation, e'est-à-dire à Lothaire, qu'il appartient de juger. Il faut donc que tu lui parles de tout cela.

Elle se leva et quitta la chambre.

Claudine ne fit aucun mouvement pour la retenir.

Quoiqu'elle ne souhaitât point une nouvelle entrevue avec son cousin, elle s'y résignait en se disant que mieux valait terminer immédiatement cette affaire. Elle se leva avec calme lorsque, après une attente assez prolongée, elle entendit ses pas résonner dans le vestibule.

Lothaire entra en compagnie de sa sœur ;

Claudine l'avait toujours vu à la cour vêtu de son uniforme, beau et brillant comme le dieu de la guerre, disaient les vieilles douairières, tandis que les dames moins âgées et les jeunes dames ne cessaient de chuchoter en le regardant. Aujourd'hui il portait un très simple habillement civil, et Claudine fut forcée de reconnaître que l'effet par lui produit n'était pas dû uniquement à l'uniforme, et que même auprès du duc, si beau et si imposant, Lothaire pouvait être considéré comme l'un des hommes les plus remarquables que l'on pût voir.

Elle quitta la fenêtre près de laquelle elle se tenait, et voulut prendre la parole; mais il leva la main en souriant.

— Pas un mot là-dessus, je vous en prie, dit-il. Ma sœur m'a conté que votre romantique demeure vient de vous livrer ses trésors... faisant jadis partie des biens du couvent; cela est vraiment curieux; j'aime à croire que les religieuses sont revenues tout exprès pour entamer la muraille et livrer leur épargne à l'héritière légitime.

Claudine écoutait avec surprise cet homme qui s'exprimait avec une grâce aimable. Hé

quoi!... était-ce bien Lothaire qui parlait?... celui qui, aux côtés de la princesse, n'avait jamais songé à lui adresser un mot affectueux et n'avait jamais fait allusion à leur parenté... celui qui ne l'avait jamais regardée qu'à la dérobée avec un dépit et une contrariété dont témoignait l'expression de son visage?

Béate avait repris sa place près de la table.

— Allons, Claudine, dit-elle, trêve aux cérémonies. Nous ne sommes pas à la cour. Mais assieds-toi donc! Tes petits pieds de Cendrillon, qui émerveillaient toutes nos compagnes, — t'en souviens-tu encore? — doivent être fatigués d'avoir fourni une si longue marche.

La jeune fille s'assit et Lothaire se tint devant la table, les mains appuyées sur le dossier d'une chaise.

— C'est une longue course, en effet, dit-il sérieusement, et peut-être une femme ne devrait-elle pas s'engager sans escorte dans cette grande forêt. Ne craignez-vous pas de faire des rencontres pénibles ou seulement désagréables?

— Je n'ai aucune crainte; la forêt m'est connue; elle m'a toujours été aussi familière que

ma demeure ; j'ai, au contraire, cette confiance que j'y trouverais une protection plutôt qu'un péril.

— Moi aussi, dit Béate en riant. Je confesse mes instincts de vagabondage, surtout quand il s'agit de me plonger dans une forêt. Nous sommes bien, toutes deux, des enfants de la Thuringe. Mais ce chemin est vraiment trop pénible pour ta fine chaussure, ma chère Claudine.

— Et, en outre, vous vous êtes imposé un sacrifice inutile en vous laissant diriger par un scrupule, je ne dirai pas exagéré, il ne peut y avoir d'exagération en matière de scrupule, mais erroné, reprit Lothaire. Il n'est point nécessaire d'en appeler à la sagesse de Salomon pour reconnaître que nous n'avons pas le moindre droit sur la découverte qui a été faite chez vous. La maison des Hiboux appartient depuis bien longtemps à votre branche, celle des Altenstein. Comment pourrions-nous élever des prétentions qui ne pourraient s'appuyer que sur une injustice ? A vrai dire, je n'ai jamais pu m'accoutumer à cette pensée que mon grand-père avait consenti à un échange lui apportant

de fort beaux champs en retour d'un amas de ruines.

— C'est tout à fait mon opinion, dit Béate en inclinant énergiquement la tête. Dis à ton vieux Heinemann que sa découverte est en bonnes mains puisqu'il l'a indiquée à celle qui a tous les droits légitimes d'en user... Si cela peut te rapporter un petit revenu annuel aidant aux dépenses de ton ménage, la découverte ne sera point à dédaigner.

— Toujours pratique, cette Béate, riposta Lothaire d'un ton de moquerie amicale... Quant à moi, je protesterais, si j'en avais le droit, contre cet emploi de la succession des religieuses. Ne serait-il point plus poétique de convertir en quelques belles pierreries cet héritage recueilli par les abeilles des siècles précédents sur les fleurs de vos domaines? Et vous pourriez porter quelques diamants lorsque vous réparaîtrez prochainement à la cour.

Claudine leva les yeux sur son interlocuteur.

— Le pain est plus nécessaire que les pierreries, répondit-elle; la satisfaction de pouvoir écarter quelques privations de ceux qui m'entourent est plus considérable que toute autre,

et voilà pourquoi je me range tout à fait à l'opinion si pratique de Béate... Et comment irai-je à la cour? Vous semblez ignorer que j'ai donné ma démission des fonctions que j'occupais.

— Je l'ai entendu dire en effet, mais je n'ai pas accordé une foi implicite à cette rumeur; d'ailleurs votre nom, l'affection si enviée qui vous a été vouée par la duchesse douairière, vous donnent le droit et vous offrent la facilité d'y reparaitre quand cela vous conviendra.

— Je m'y rendrais, depuis ma pauvre maison des Hiboux?... dit Claudine les lèvres tremblantes et le regard étincelant.

— En effet, la distance serait bien considérable, répondit-il d'un ton incisif, dans lequel on sentait une intention ironique... Huit longues heures de trajet... Mais il n'y a rien d'impossible pour les puissants de la terre; si vous ne pouvez aller à la cour... eh bien! la cour fera peut-être comme Mahomet : c'est elle qui viendra à vous... qui se rapprochera de vous.

— Comment cela serait-il possible? dit Claudine d'une voix opprimée... En dehors d'un pavillon de chasse délabré, situé dans la forêt,

la maison ducale ne possède aucune propriété dans nos environs.

— Et ce pavillon, reprit Béate, ne contient que trois chambres inhabitables dont les murailles ressemblent à des gouttières intérieures, tant elles sont remplies d'eau.

Le baron Lothaire se tut il marchait lentement, en se promenant d'un bout à l'autre de la chambre.

— Avant-hier, dit-il en s'arrêtant tout à coup, je me suis arrêté pendant quelques heures au palais avant de regagner ma maison; la princesse Thécla désirait naturellement voir sa petite-fille; là, j'ai ouï parler vaguement d'un projet de déplacement et de villégiature formé par le duc...

En prononçant ce mot, Lothaire fixa un regard perçant, pour ainsi dire hostile, sur le beau visage de Claudine, qui se couvrit de rougeur.

On discutait, on combinait toutes sortes de plans; vous connaissez les commérages et les commentaires à perte de vue de ce monde oisif : cela pousse à vue d'œil; cela se fait entendre à la fois sur les points les plus opposés;

cela se glisse partout, et cependant demeure insaisissable ; mais cela laisse des traces.

Claudine releva sa tête qui était penchée.

— Je connais en effet les commérages qui forment l'unique fonds dans lequel les gens ignorants et malveillants peuvent puiser des sujets de conversation. Mais, les connaissant, je n'ai jamais daigné leur attribuer une importance quelconque, et par conséquent ils n'ont jamais eu d'influence sur mes jugements ou mes déterminations.

— Bravo, ma camarade!... s'écria Béate ; tu es revenue de là saine et vaillante.

Ses regards semblaient étudier avec curiosité les physionomies animées des deux interlocuteurs.

— Mais laissons ces réminiscences de cour, reprit-elle en fronçant les sourcils... assez de cour, comme cela : j'ai toujours détesté les commérages ; qu'ils viennent de la cuisine, de l'antichambre ou de la cour, ils se valent : tous sont à la fois bas, communs et odieux. Parlons plus tôt de toi, Claudine ; dis-moi comment tu supportes ta nouvelle existence.

— Je ne te caherai pas que les commence-

ments ont été pénibles, répondit Claudine avec un sourire à la fois doux et mélancolique ; mes mains et mes tabliers portent encore la trace des maladresses que j'ai commises dans la cuisine ; mais cette première étape est heureusement franchie, et je trouve encore le temps de jouir de notre existence paisible et de me complaire dans la satisfaction de Jean.

— Vraiment?... Il est satisfait en vous voyant accomplir la rude besogne d'une servante grossière?... et le regard de Lothaire reflétait un sentiment moqueur.

— Croyez-vous donc que je ne sais point prendre mes mesures pour lui épargner la vue de certains travaux pénibles?... répondit Claudine, en s'obstinant à ne point tenir compte de l'ironie, à peine voilée, dont témoignait la physionomie de Lothaire. Et véritablement il n'est pas nécessaire d'user avec lui d'une diplomatie bien habile. Jean travaille pendant toute la journée à son livre sur l'Espagne, dans lequel il fait figurer ses plus belles pièces de vers, ce sera un ouvrage très original : dans lequel l'érudition et la poésie se prêteront une aide mutuelle. Enseveli dans cette besogne

bénié, il est littéralement étranger à la vie réelle, aux soucis qu'elle entraîne, comme au travail grossier qu'elle impose; Jean dormirait aussi bien sur le plancher que dans un lit moelleux, et se nourrirait volontiers de laitage et de pain noir. Mais sa nature si tendre a besoin d'affection, et son talent très incontestable ne saurait être privé d'une compagne dévouée qui le soutient, l'encourage, et prête sans effort son attention à ce qui occupe son intelligence; cela, il le trouve toujours quand il quitte la chambre du clocher pour nous rejoindre. Oui, je crois que je puis me rendre ce témoignage d'avoir compris les devoirs que comporte ma nouvelle existence. Jean est un artiste et il m'a été confié par Sa Majesté la Poésie en personne.

Elle se leva pour prendre son chapeau et ses gants.

— Maintenant, fit-elle, il faut que je rentre au logis pour préparer le souper, et entre autres une omelette... Voyons, Béate, ne ris pas, — et, quoi qu'elle en eût, Claudine ne put s'empêcher de s'unir au rire de sa camarade de pension. — Ma bonne Lindenmeyer est tout

à fait charmée de la façon adroite avec laquelle je retourne l'omelette dans la poêle.

— Si la duchesse douairière assistait à cette occupation de sa favorite!... dit Béate en continuant à rire.

— Elle en serait aise, j'en ai la certitude; elle a tous les instincts d'une admirable ménagère, en dépit de sa naissance royale.

— Mais serait-elle bien aise que la nécessité l'expulsât soudainement du salon dans lequel elle donne ses audiences pour l'exiler près d'un fourneau de cuisine? répondit Béate. Le contraste entre la lumière et l'ombre est vraiment trop complet, et, malgré ton courage, la transition a dû te paraître bien pénible; je ne saurais y songer sans avoir le cœur serré.

— Calme-toi, Béate, lui dit son frère avec une ironie évidente. Cette épreuve ne durera pas longtemps; ce n'est qu'un épisode de courte durée, un passage qui mène de l'ombre à une lumière rendue plus éclatante par le contraste au sujet duquel ta compassion s'est émue. Avant longtemps le soleil cherchera la fleur cachée dans l'ombre... un soleil tel que les roses de Schiraz peuvent le souhaiter.

Tandis que Lothaire parlait ainsi, il avait échangé à la dérobée un regard d'intelligence avec sa sœur. Puis il s'inclina profondément devant Claudine et quitta la chambre.

— Il divague... dit Béate en haussant les épaules, et je n'irai pas me fatiguer à chercher le sens de toutes ces énigmes.

Tout en parlant, elle se dirigeait vers la chambre voisine.

— Attends-moi un instant, Claudine, dit-elle ; je vais changer de vêtements pour t'accompagner.

VI.

Claudine, restée seule, se rapprocha de la fenêtre. Ses joues étaient brûlantes et ses fins sourcils se rapprochaient sous l'empire d'un sentiment de contrariété. Combien de méchancetés frivoles devaient s'exhaler à la cour pour que l'écho l'en vint poursuivre jusqu'ici et pour que l'on trouvât encore moyen de lui jeter la pierre, même dans la solitude où elle s'était plongée, même dans l'exercice d'un devoir qui n'était

point dépourvu d'épines! En quoi avait-elle pu s'attirer l'aversion de cet homme qui venait de s'éloigner après l'avoir traitée avec une politesse à peine égalée par le dédain de son incrédulité et de ses remarques pénibles? Il était bien évident, quoiqu'elle n'eût pas compris le sens de ses paroles, qu'il ne croirait jamais à un bon sentiment de sa part et qu'il la soupçonnait d'un calcul intéressé. Mais lequel?

Dehors, devant la fenêtre, se trouvait la voiture de l'enfant. Était-il aigri par le malheur d'avoir perdu sa femme, et l'amertume qu'il éprouvait se traduisait-elle, comme cela arrive trop souvent, hélas! en attaques injustes et passionnées, en antipathie pour ses semblables? Cela pouvait être, après tout. Celle à laquelle il devait une élévation sans exemple lui avait été enlevée pour toujours, et l'immense fortune qu'elle lui avait laissée ne suffisait pas à communiquer à son enfant assez de force pour qu'elle pût se tenir debout. Quelles luttes n'avait-on point livrées pour retenir en cette pauvre petite créature la vie qui semblait toujours vouloir la quitter! Sa grand'mère, la princesse Thécla, qui n'avait jamais pu se con-

soler de la perte de sa fille préférée, s'était rendue en Italie pour demander qu'on lui confiât son enfant ; mais le baron Lothaire avait nettement refusé de s'en séparer. Et maintenant on se répétait tout bas à la cour que la princesse avait arrêté et poursuivait le plan de marier sa dernière fille, la princesse Hélène, à son gendre, afin que la petite orpheline ne dépendît jamais d'une belle-mère étrangère. Les plus avisés et les mieux informés se répétaient tout bas à l'oreille que la jeune princesse était d'autant mieux disposée à adopter ce projet que déjà, lors des fiançailles de sa sœur, elle cachait mal l'inclination que son beau-frère lui inspirait... La princesse Hélène était plus jolie que la défunte ; mais elle avait, comme celle-ci, de gros yeux noirs étincelants, un peu effrayants, ceux-là même que l'enfant, étendue dans ses oreillers, promenaient sans cesse sur la voûte des tilleuls, en même temps que ses doigts, agités d'un mouvement nerveux, essayaient de déchirer la couverture de satin rose qui l'enveloppait. Une garde assise près d'elle lui racontait des histoires accompagnées d'une vive pantomime.

Les roues d'une voiture ébranlèrent le sol sous les pieds de Claudine et, peu après, Béate, revêtue d'une très simple toilette de promenade, vint la rejoindre. Elle portait un petit panier d'osier et le remplit avec des fraises.

— C'est pour ta petite Élisabeth, dit-elle en rougissant. Elle prit encore dans l'armoire quelques bonbons et quelques gâteaux; puis les deux cousines s'éloignèrent.

Devant la porte du vestibule se trouvait une voiture dont la portière était ouverte. Le baron Lothaire était assis sur le siège et tenait les rênes des chevaux.

Claudine recula vers la porte du vestibule.

— Allons, pas de façons, Claudine, dit Béate en saisissant son bras; monte bien vite. Ces quadrupèdes, — elle désignait les deux jeunes chevaux qui, pleins d'ardeur, se débattaient sous le harnais, — descendent en droite ligne des chevaux qui conduisaient le char du Soleil. Tout au moins, ils en ont l'ardeur et l'impatience.

Peu après la voiture roulait sur la grande route. Le baron Lothaire gouvernait son bouillant attelage avec un sang-froid et une sûreté

de main incomparables. L'attention qu'il donnait à ses chevaux ne l'empêchait point d'examiner en connaisseur les champs de seigle et de betteraves que la route traversait, ainsi que les arbres dont les branches étaient chargées de fruits en préparation. Mais il ne se tourna pas vers l'intérieur de la voiture. L'hésitation manifestée par Claudine au moment de monter en voiture ne lui avait pas échappé, pas plus que le mécontentement dont sa physionomie avait témoigné. Claudine le savait, car à ce moment-là leurs regards s'étaient croisés, regard ironique du côté de Lothaire et qui avait fait bouillonner le sang dans ses veines; mais, de gré ou de force, on se trouvait réunis. Les Montechi et les Capuletti étaient emportés dans la même voiture, une voiture élégante doublée de soie de couleur claire, et qui, avec ses harnais étincelants, son fringant attelage, égalait un équipage de la cour.

La vallée, imprégnée des senteurs des champs et des bois, baignée par les rayons glorieux d'un coucher de soleil d'été, traversée par les capricieux méandres d'une petite ri-

vière, apparaissait comme dans une apothéose. Cette rivière, qui prenait sa source là-haut dans les montagnes, était çà et là voilée par les arbres de ses rives et tout à coup étincelait au soleil comme un sentier d'argent. C'était la grâce, la parure, la vie de la vallée... hélas!... et parfois cela avait été son fléau. En l'admirant telle qu'elle se montrait, vive sans doute, mais contenue par ses rives, qui eût dit qu'elle avait si largement contribué, par ses inondations, à la ruine des Gérold?

Partout où le regard pouvait atteindre, on travaillait encore avec ardeur dans les champs. La faux semait des étincelles au travers de la prairie, en tranchant l'herbe par un mouvement régulier. Dans les sillons formés entre les buttes des pommes de terre il y avait des colonnes de femmes au dos courbé, maniant la houe. Près des rives du cours d'eau et entre les bouquets de pruniers sauvages, des petites filles aux pieds nus, tricotant sans cesse, menaient et surveillaient des chèvres ou des troupeaux d'oies. La forêt envoyait à la vallée l'écho des coups mesurés et réguliers de la hache des bûcherons. De toutes parts s'élevaient sur le

passage de la voiture des saluts respectueux et d'amicales paroles, auxquelles il était répondu affectueusement, et Claudine se dit que ni l'une ni l'autre des personnes en ce moment assises dans cette élégante voiture n'avaient sujet de rougir de leur oisiveté, en face de cette laborieuse population. Elles n'étaient point comme le lis inutile qui ne travaille ni ne file, ni comme les frêlons dans la ruche : elles travaillaient; l'une gouvernant et dirigeant, non seulement par le précepte, mais par l'exemple, tous ceux qui l'entouraient; l'autre volontairement, parce qu'elle avait voulu préserver sa dignité, devenir utile et veiller sur un frère tendrement aimé.

Pendant un instant on aperçut, au-dessus des cimes des arbres du parc, les toits couverts d'ardoises du château des Gérold-Altensteiner. La hampe destinée à soutenir le drapeau des habitants s'élevait nue dans les airs... Cette demeure patrimoniale, si amèrement pleurée, était toujours vide. Son nouveau propriétaire ne l'habitait pas encore; mais on apercevait sur la route une voiture chargée de meubles, suivie d'un camion sur lequel se trouvait une

caisse dont la forme indiquait le contenu : on transportait un grand piano à queue.

— Notre nouveau voisin emménage, dit Béate à mi-voix en se parlant à elle-même et attachant son regard sur les voitures.

Au même instant le baron Lothaire se retourna vivement vers Claudine.

— Vous savez par qui le château de votre famille a été acheté?... dit-il avec la hâte qu'apporterait un juge à adresser à un délinquant une question très brusque, afin de le prendre au piège, avant qu'il ait eu le loisir de préparer sa réponse.

— Comment pourrais-je le savoir?... répondit Claudine, secrètement blessée et par le ton et par la nature de cette question, cruelle pour elle. Nous nous appliquons à oublier, mon frère et moi, que jadis nous étions chez nous dans cette forêt, et ne nous occupons aucunement de ceux qui nous succéderont dans la vieille demeure que nous avons perdue.

— Personne ne sait cela dans la vallée, Lothaire, dit Béate. Les plus alertes commères du village se cassent les dents sur un secret trop bien gardé; je suis parfois hantée par la

crainte d'apprendre que l'acheteur est quelque riche industriel ou quelque banquier enrichi... Et les voitures que nous venons de rencontrer semblent confirmer cette crainte. Ces gens-là, qui n'ont pas été familiarisés avec la richesse dès leur bas âge, croient toujours qu'ils doivent s'entourer de tous ses signes palpables et s'appliquent à attirer l'attention à force de tapage et d'étalage. Il est triste de se dire que notre beau pays va être la proie de cette fausse élégance, de ce luxe de mauvais aloi et de mauvais goût.

Le baron Lothaire s'était depuis longtemps retourné sur son siège; il ne répondit rien et laissa flotter son fouet sur la croupe de ses chevaux. La voiture s'était engagée dans la forêt et Béate attachait des regards charmés sur un paysage bien connu cependant, et toujours nouveau pour elle. Là-bas, à l'horizon, la route semblait se terminer brusquement et le ciel de loin entrevu donnait l'illusion d'une vue sur la mer immense. A droite et à gauche, les jeunes taillis fraternisaient en unissant leur feuillage qui formait une voûte de verdure au-dessus de la mousse veloutée, parsemée de

fleurettes. Elle tenait la corbeille sur ses genoux et l'avait couverte d'un petit mouchoir de batiste pour garantir les fruits qui s'y trouvaient.

— Vois donc, vois comme la maison des Hiboux forme un joli tableau, s'écria-t-elle tout à coup en apercevant les ruines du couvent. Depuis la visite que j'ai faite à ta grand'mère ainsi qu'à toi, je ne suis pas revenue de ce côté. Ton logis s'est paré d'un bien beau manteau de verdure.

Elle disait vrai. Durant les dernières années de sa vie, la propriétaire défunte avait fait planter près de la tour quelques pieds de vigne vierge qui avaient prospéré. Quinze jours auparavant, les branches, habillées d'un très léger feuillage, étendaient sur les vieilles murailles un treillage d'un joli ton roux; mais actuellement ces branches, qui s'étaient garnies, avaient jeté sur tout le bâtiment un voile d'un vert intense et les feuilles s'étaient si largement développées que les fenêtres se trouvaient à moitié envahies. La verdure s'étendait non seulement autour de la chambre du clocher, dont elle encadrait la porte vitrée, mais

encore sur la balustrade de la terrasse, où elle apparaissait comme un tapis étalé au soleil.

Heinemann venait justement de montrer à la petite Élisabeth un nid d'oiseaux placé assez haut dans les branches d'un arbre. L'enfant était encore sur son bras. Il vint au-devant de la voiture. Ce fut avec une anxiété à peine déguisée qu'il accueillit ces visiteurs inattendus... Peut-être venaient-ils après tout, prendre leur part de sa découverte.

La voiture s'arrêta. Le vieux jardinier ouvrit la portière en faisant un salut respectueux. Mais la jeune maîtresse descendit seule. Béate resta dans la voiture et tendit à la petite fille la corbeille préparée à son intention. Claudine constata avec surprise qu'un doux et tendre sourire pouvait, à l'occasion, éclairer la physionomie austère de sa compagne de pension. La petite fille devina instinctivement que ce sourire était chose rare, et partant précieuse, car elle se pencha en avant pour poser son bras autour du cou de Béate; puis elle saisit avec un empressement joyeux la corbeille que lui présentaient « les grandes mains » qu'elle avait naguère écartées avec inquiétude lors-

qu'elles avaient voulu toucher à sa poupée favorite. Puis elle s'agita pour quitter le bras d'Heinemann et se précipiter dans la maison.

Béate annonça à la « châtelaine » de la maison des Hiboux sa très prochaine visite. Mais elle viendrait « sur ses pieds, » déclara-t-elle, persuadée que cette promenade au travers de la forêt lui ferait un bien infini en chassant tous les tracas du ménage dont sa cervelle était hantée. La voiture tourna immédiatement et reprit le chemin qu'elle venait de parcourir.

Le baron Lothaire n'avait plus prononcé une parole ; mais il s'était profondément incliné devant Claudine et avait adressé au jardinier quelques paroles amicales.

— Saperlotte!... La vérité avant tout, fit Heinemann en mettant sa main au-dessus de ses yeux pour les garantir contre le soleil couchant et pouvoir suivre du regard, avec un intérêt croissant, la voiture qui s'éloignait... Je ne suis pas l'ami de ces gens de Maisonneuve — pas du tout ; c'est plutôt le contraire qui serait vrai. Ils ont eu plus de bonheur que de mérite, et les Altensteiner ont dû malheureusement baisser pavillon devant eux. Mais il n'y a

pas moyen de ne point reconnaître qu'il est magnifique, cet homme-là; il a la tournure d'un prince; il est sérieux, mais point raide, comme ceux qui ne semblent pas se douter de l'existence des gens qui n'ont pas autant d'argent ou pas autant de titres qu'eux; ce qu'il y a réellement en lui, on le sait trop... Un orgueil démesuré, qui a été porté jusqu'aux nues par son mariage princier... Et quant à la petite affaire, — Heinemann fit, avec l'index et le pouce de sa main, le geste de compter de l'argent, tout en attachant un regard inquiet sur le visage de Claudine, — je crois... hem... qu'il prend volontiers ce qu'il peut, et partout où il le peut.

Claudine sourit.

— Vous vous trompez, Heinemann, et pouvez être tout à fait tranquille en ce qui concerne votre découverte; pas plus que sa sœur, il n'a, dit-il, aucun droit à réclamer une part de votre travail. Vous pouvez en faire tel usage que vous voudrez.

— Vraiment?... C'est bien vrai?... Ils ne prendront rien?

Et Heinemann se tenait à quatre pour ne

point battre un entrechat... « Une pierre, que dis-je? un quintal de pierres était sur mon cœur, et vous me l'avez enlevé. Combien le temps m'a paru long pendant votre absence! Dieu merci, ce danger est écarté... Et maintenant, Mademoiselle, vous verrez de quoi le vieux Heinemann est capable; ce vieux fripon, Balz, le richard de la ville, qui ne peut jamais se procurer assez de cire et qui accapare toute celle dont disposent les éleveurs d'abeilles par ici, va être mené rondement. Je veux extraire de son escarcelle toute son épargne, en la pressurant à ma manière. Et vous verrez que la maison ne paraîtra plus si misérable. Cela est bien nécessaire, Mademoiselle, car vous pourrez recevoir la visite de gens distingués. Bien des choses peuvent faire encore très bonne mine, et nous en sommes redevables à ma bonne maîtresse, votre honorée grand-mère. Elle avait des ustensiles en étain qui sont très beaux; je les emporterai demain à la ville pour les faire bien nettoyer par un homme du métier, qui les rendra étincelants comme de l'argent. Il faut aussi se procurer un pot à crème pour le goûter... Hé! hé!... ce ne serait

pas de trop non plus si nous achetions des rideaux neufs pour le parloir. Depuis la dernière lessive, M^{lle} Lindenmeyer a passé beaucoup de longues journées à reprendre et raccommoder tout cela, et, quoiqu'elle soit bien habile... eh bien! les pièces qu'elle a mises se voient un peu au grand jour.

— Mais, mon Dieu, à quoi bon tout cela?... dit Claudine d'un ton surpris. M^{lle} Béate...

— Ah! il n'est pas question d'elle; chacun sait qu'elle reprise ses rideaux et leur met des pièces, même quand ils sont en loques, et qu'elle s'en sert comme si de rien n'était; elle est tout à fait économe : il n'y a pas à dire, c'est une ménagère accomplie, et ce n'est pas elle qui se moquerait des reprises de M^{lle} Lindenmeyer. Mais, — fit-il en désignant du pouce, par-dessus son épaule, la chambre occupée par cette dernière, — il y a là la gazette du village, la femme du garde forestier d'Oberlauter, qui centralise toutes les nouvelles, sans que l'on puisse deviner par quelles voies elle les reçoit; puis, dès qu'elle en a une petite collection, elle les range dans son panier à tricot et se met vite et vite en route

pour les colporter chez tous ceux qui ont deux oreilles pour l'écouter ; bien entendu, on lui offre, en échange de ses communications intéressantes, de bons petits goûters qu'elle aime beaucoup. Si Mademoiselle se rapprochait un peu de la maison, elle sentirait l'odeur du chocolat : M^{lle} Lindenmeyer, pour reconnaître le plaisir que lui cause cette visite, prépare un chocolat si épais que la cuiller s'y tient debout. — Brrr ! Et demain notre vieille Lindenmeyer restera au lit, le nez sur son oreiller, en se plaignant de ses maux d'estomac... Après tout, cela la regarde... Elle est majeure, et libre d'agir comme bon lui semble. La nouvelle que le messenger enjuponné de la contrée nous a apportée est un peu pénible... Mais qu'y pouvons-nous faire ? Notre duc régnant a acheté notre cher beau château des Gérold-Altens-teiner. »

Claudine se tenait encore près de l'un des deux arbres plantés sur chaque côté de la porte d'entrée. Elle s'y adossa tout à coup, comme si elle eût cherché instinctivement un appui, et son visage se couvrit de pâleur.

— Bon Dieu !... s'écria Heinemann, comme

cela la bouleverse!... et il s'approcha pour la soutenir. Je ne suis qu'une vieille bête d'avoir été lui dire cela si brusquement... Mais pourtant je ne pouvais m'attendre... Et chacun savait bien que le château était vendu. Ne vaut-il pas mieux, après tout, que le domaine soit tombé en pareilles mains? Et si on l'avait acheté pour y établir une fabrique? Si l'on avait installé des machines et des métiers à tisser dans les beaux salons et les grandes galeries où vivaient vos ancêtres? C'est un honneur et peut-être un bonheur pour le pays si la famille régnante vient y séjourner pendant une partie de l'année... Et votre belle jeunesse, Mademoiselle? Ah! si vous pouviez interroger celles qui sont là-dessous, dit-il en frappant du pied le sol qui avait fait partie de la cour de l'église du couvent... Croyez-vous que chacune d'entre elles ne se serait pas envolée avec bonheur de cette solitude si seulement elles avaient trouvé une issue dans ces murailles si hautes, si hautes qu'elles semblaient atteindre le ciel? C'est même ce qu'il y a de plus beau dans toute l'affaire, Mademoiselle : vous allez vous retrouver dans la belle compagnie,

dans votre véritable élément. Mon Dieu, chaque fleur a besoin d'un terrain particulier. Toute la cour va passer l'été dans le château d'Altensteiner. Le duc veut faire installer une vacherie tout exprès pour sa jeune femme. Il paraît qu'elle n'est pas forte de la poitrine, et que l'on veut la faire vivre autant que possible dans une étable.

Il se gratta l'oreille.

— Mais, mon Dieu! ce remède-là me fait tout à fait l'effet du cautère que l'on avait posé sur la jambe de bois de l'invalidé.

Claudine s'éloigna silencieusement et s'avança dans le jardin; ses lèvres pâlies semblaient scellées, et sa démarche était si lente qu'Heinemann la suivit du regard avec sollicitude. Ce doux et beau visage, qu'il connaissait depuis le jour où s'étaient ouverts pour la première fois ses yeux bleus si profonds, témoignait d'une lutte intérieure dont la cause principale lui échappait. Ce n'était point le regret occasionné par le souvenir de la demeure paternelle perdue, ainsi qu'il l'avait tout d'abord supposé; c'était bien plutôt une lutte engagée contre une force ennemie qui

s'était abattue sur elle et soutenait contre elle une controverse animée, quoique ses lèvres demeuraient closes. Il vit que ses petites mains se tordaient avec angoisse, que la tête se rejetait en arrière comme pour échapper à une vision détestée... Elle paraissait avoir complètement oublié la présence du vieux jardinier.

Aussi ne dit-il mot, et s'appliqua à travailler dans la plus proche planche de légumes : il attendit qu'elle se rapprochât de la maison pour l'aborder et lui demander la permission de se rendre le lendemain à la ville pour négocier la vente de la cire; elle inclina la tête en souriant faiblement et monta l'escalier.

Là-haut, dans sa chambre silencieuse, elle se laissa tomber sur un siège et couvrit son visage de ses deux mains, dans une attitude de profond découragement... Eh quoi! tout ce qu'elle avait tenté et accompli était-il donc vain?... Fallait-il qu'elle fût poursuivie par le cruel souci qu'elle avait fui?... Non, la situation n'était plus la même... Elle n'était plus privée de toute protection et de tout appui. Son frère n'était-il point à ses côtés? Et ne pou-

vait-elle dire maintenant : « Ma maison est ma forteresse : je puis en interdire l'accès à quiconque ne doit pas en passer le seuil. »

Dès l'aube, Heinemann se dirigea le lendemain matin vers la ville; près de lui marchait un gamin du village qui poussait une petite voiture à bras remplie de légumes; le prudent factotum de la maison des Hiboux utilisait son voyage pour son commerce. Les ustensiles d'étain étaient restés au logis et la permission relative à l'achat des rideaux neufs avait été refusée avec énergie. Ce n'était point sans quelque appréhension qu'Heinemann s'éloignait du logis. Suivant sa prédiction pessimiste, M^{lle} Lindenmeyer avait la migraine. Elle gisait dans son lit et avait besoin d'aide et de soins. Il aurait donc préféré ne point quitter le logis, vers lequel il tournait la tête anxieusement, jusqu'à ce que l'épaisseur du feuillage en interceptât la vue. Mais il avait cueilli ses légumes avant le jour et il fallait les livrer.

Sa jeune maîtresse était donc toute seule; car celui qui restait toujours enfermé dans la chambre du clocher ne comptait vraiment pas. Quand il avait sa plume entre les doigts, — et

il ne la quittait guère, — le monde extérieur n'existait pas pour lui, tout pouvait crouler, tout pouvait brûler autour de lui sans qu'il s'en aperçût, pour peu que la chambre du clocher demeurât intacte et que l'encre ne séchât point dans l'écritoire... Cette opinion d'Heinemann ne comportait cependant, si inébranlable qu'elle fût, aucune dose de blâme ni aucune intention de critique; tout au contraire, car il était imbu d'un respect à toute épreuve pour son jeune maître. Mais, suivant lui, ce jeune savant était l'un de ces hommes qui avaient autant besoin de soins et qui étaient tout aussi incapables d'aide que l'innocente petite créature dont il était le père, qu'Élisabeth, en un mot.

Il avait fait tout ce qui était possible pour que son absence ne portât aucun préjudice à la jeune maîtresse de maison. Il avait trait les chèvres, déniché des œufs frais dans le poulailler, écosé des petits pois pour le dîner; du petit bois, coupé bien fin, était placé près du fourneau de la cuisine; l'escalier de la maison avait été soigneusement lavé et, dans la chambre de M^{lle} Lindenmeyer, à sa portée, il avait placé la pharmacie homéopathique avec des

instructions qu'il avait pris la peine d'écrire en gros caractères, afin qu'elle les lût facilement... Et il s'entendait à soigner les malades mieux qu'un médecin, assurait M^{lle} Lindemeyer, car il est sans exemple que les ignorants n'aient pas plus de confiance dans un ignorant placé à peu près à leur niveau social et intellectuel que dans un homme qui a fait ses études. Cependant Heinemann ne pouvait se pardonner un oubli. Jamais il ne fermait la porte du jardin, qui était le lieu de passage de tous les habitants de la maison. Il avait négligé de prendre cette précaution avant son départ. Précaution inutile d'ailleurs à tous les points de vue. Le chien de garde, enchaîné près de la porte, aboyait avec fureur dès que l'on poussait celle-ci de dehors en dedans. Et que serait-on venu prendre dans le jardin?... Hélas! la maison non plus n'était point pourvue de façon à attirer les rôdeurs. Les poules étaient parquées en arrière des ruines, derrière une grille de bois. Et le chat de la maison utilisait, il est vrai, l'une des fenêtres de l'église en ruine, quand ses instincts vagabonds le portaient à faire une promenade en forêt; mais cette fenê-

tre était située à une hauteur qui en interdisait l'accès à toute créature moins bien préparée par la nature pour les sauts vertigineux. Mais il n'avait pas pensé à l'enfant, à la petite Élisabeth. Elle était sa compagne inséparable et hantait avec lui tous les coins du jardin ; elle le suivait pas à pas et lui parlait sans cesse ; tandis que ses grosses mains travaillaient la terre, il lui répondait avec une patience inaltérable, lui expliquait ses travaux, lui en montrait les résultats, lui racontait des histoires et, de temps à autre, était forcé d'essuyer ses mains à son tablier pour ramener en avant le chapeau de la petite fille, qui avait glissé et ne garantissait pas sa tête mieux que ne l'aurait fait une auréole de sainteté, ou bien pour aider à remettre un peu d'ordre dans la chevelure de la poupée. Jamais la petite fille n'avait eu la tentation de quitter le jardin et Claudine savait que le gros chien de garde lui causait une terreur salutaire. Elle n'avait donc aucun souci de ce genre et vaquait à ses travaux de ménage, tandis que l'enfant jouait au jardin. Par la fenêtre ouverte arrivait jusqu'à elle le bruit de la voiture des poupées roulée sur le

gravier, et souvent elle souriait en entendant cette voix enfantine réprimander ses chères poupées ou leur adresser des discours caressants.

Il était à peu près midi. La chaleur allait croissant; quelques rares nuages passaient devant le soleil et jetaient dans le jardin une ombre momentanée; on eût dit qu'un oiseau gigantesque interposait tout à coup ses ailes déployées entre le soleil brûlant et la terre haletante, afin de protéger les fleurs qui penchaient languissamment leurs corolles.

Claudine s'approcha d'une fenêtre et appela la petite fille; mais sa propre voix lui causa une sorte d'effroi : tout était si silencieux autour d'elle! Le chien de garde, arraché à sa torpeur, sortit de sa niche et, dressant les oreilles, fixa son regard sur la fenêtre d'où l'appel était parti. L'enfant ne répondit pas, et l'on n'apercevait la petite robe de couleur claire ni dans les allées ni dans les bosquets.

Cependant Claudine ne s'abandonna pas immédiatement à l'inquiétude qui surgissait soudainement en elle. Parfois l'enfant montait directement du jardin à la chambre du clocher pour

porter quelques fleurs à son père ou pour lui montrer les beaux cailloux dont elle remplissait son tablier. Claudine se hâta de monter; mais dans cette chambre fraîche, protégée par des rideaux verts contre l'ardeur du soleil, son frère était assis devant la table placée près de la fenêtre exposée au nord. Il était plongé si avant dans son travail qu'il répondit à sa question en secouant la tête avec distraction, non cependant sans lui adresser un affectueux regard, avant de reprendre le cours de ses pensées. L'enfant ne se trouvait pas non plus près de M^{lle} Lindenmeyer, et Claudine s'élança dans le jardin, sans vouloir encore s'avouer ses craintes toujours croissantes.

Elle aperçut, sous le feuillage d'un arbre, la voiture des poupées contenant le bébé chéri, dont le visage de cire était soigneusement recouvert avec le tablier de la petite Élisabeth; mais celle-ci n'était pas là; pas davantage devant la barrière de bois qui contenait les ébats des chèvres et des poules, ni dans les ruines de l'église, où elle s'égarait si volontiers pour se rouler sur l'herbe drue, ou pour y chercher des petites fleurs sauvages, afin de les porter à

« ces pauvres dames » : c'est ainsi qu'elle désignait les diverses abbesses qui s'étaient succédé dans le gouvernement du couvent, et dont les pierres tumulaires, arrachées à leur sépulture violée, lors de la guerre des paysans, étaient actuellement dressées contre les murailles de l'église. Les recherches et les appels, réitérés avec angoisse, demeuraient inutiles.

En s'avancant sur le seuil de la porte qui avait accès sur la grande route, elle aperçut une grosse pivoine d'un rose vif, et elle ne douta plus que l'enfant, un bouquet à la main, eût quitté le jardin. Sans prendre le temps de la réflexion, elle s'élança sur la grande route, dont la longue ligne blanche s'étendait vide, silencieuse jusqu'à perte de vue. Depuis que les chemins de fer arrivaient près de tous les centres de la contrée, la grande route avait été peu à peu délaissée ; il était fort rare qu'une voiture traversât la forêt ; c'était un danger de moins à compter parmi les périls que l'épouvante évoquait dans l'imagination de Claudine : du moins la petite fille n'avait pu être écrasée... Elle avait évidemment fait une moisson considérable dans les plates-bandes de Heinemann,

si considérable que ses petites mains ne l'avaient pu contenir... On apercevait, en effet, parsemés sur la route comme les cailloux du Petit Poucet, tantôt un brin de réséda et tantôt une branche de jasmin.

Elle devait avoir quitté la maison depuis un temps assez long ; tout au moins , le chemin qu'elle parcourait semblait à Claudine être d'une longueur interminable ; l'angoisse étreignait son cœur et ses yeux ne pouvaient plus retenir leurs larmes... Enfin, se baissant, elle ramassa le chapeau de la poupée... hélas!... tout près du taillis qui bordait la route et commençait la forêt... C'est probablement dans la forêt que l'enfant s'était engagée... Où la chercher?... Comment la retrouver dans cette immensité?... Égarée, perdue, elle n'avait probablement plus la force d'appeler à son secours ; tout à coup, au moment où Claudine allait élever la voix pour appeler la petite fille, elle entendit le langage d'une enfant qui causait avec vivacité, et à laquelle répondait une voix masculine : c'était à la place où la grande route décrivait une courbe tellement brusque, que l'épaisse forêt apparaissait tout

à coup, comme sur une scène de théâtre bien organisée surgissent les grands arbres au signal donné par le maître machiniste. Involontairement Claudine prêta l'oreille, en pressant ses mains contre sa poitrine oppressée... Oui, c'était le baron Lothaire qui parlait; l'enfant était avec lui... Elle fit quelques pas dans la direction où les voix se faisaient entendre, et aperçut le baron Lothaire; il avait mis pied à terre, et de la main gauche tenait la bride de son cheval, tandis que la petite fugitive était commodément assise sur son bras droit; son chapeau rond était rejeté, suivant la coutume, sur sa nuque et son épaisse chevelure blonde couvrait son front et ses joues empourprées par la chaleur; elle avait, suivant toute apparence, amèrement pleuré sur son escapade, car ses yeux étaient gonflés par les larmes que le repentir et peut-être aussi la peur lui avaient fait verser; mais ni les larmes ni les craintes qu'elle avait ressenties ne lui avaient fait abandonner sa Charlotte, car elle tenait la poupée serrée contre son cœur.

Dès qu'elle aperçut Claudine qui accourait, elle se mit à crier :

— Je voulais porter des fleurs à la dame qui m'a apporté des fraises, mais c'est si loin !... si loin !... Et Charlotte a perdu son chapeau neuf, ma tante !

Elle retira son bras gauche, passé autour du cou de Lothaire, en s'apprêtant à le quitter pour courir se remettre sous la protection de Claudine ; mais il la retint avec fermeté.

— Tu resteras maintenant avec moi, lui dit-il d'un ton d'autorité. L'enfant se ramassa sur elle-même, comme un oisillon craintif, et contempla avec confusion le visage barbu qui se trouvait près du sien. Ce ton ferme et sérieux ne lui était point familier.

— C'est toi qui es responsable de ceci, petite vagabonde, dit-il, en désignant le visage contracté et les yeux remplis de larmes de la belle dame d'honneur.

Elle était maintenant près de lui, et luttait contre l'oppression pour lui adresser quelques mots de gratitude.

— Et te voilà toute disposée à me quitter brusquement, reprit-il en continuant à s'adresser à l'enfant, sans même te demander si ses bras pourraient te porter ? Car tu es inca-

pable de marcher... Tes pauvres petites jambes fatiguées ne pourraient te soutenir... Non, non, laissez-la-moi, dit-il en voyant que Claudine tendait les bras à l'enfant pour le décharger de son fardeau.

Elle ne pèse pas plus qu'une mouche sur mon bras. Allons, enfant, remets ton bras autour de mon cou, comme tantôt, et ne me regarde pas d'un air si effrayé... Ma barbe ne t'a point causé de crainte quand je t'ai rencontrée... Et vois comme mon brave cheval est docile. Il se laisse conduire et marche bien tranquillement près de moi... En outre, si je ne me trompe, voilà le malheureux chapeau dont la perte t'a fait verser tant de larmes.

La petite fille sourit joyeusement en voyant Claudine mettre le chapeau sur la tête de la poupée et le nouer solidement.

Le baron Lothaire examinait pensivement les belles mains de la dame d'honneur, célèbres, à la cour, pour leur petitesse et la pureté de leur forme; tandis que ces mains fonctionnaient si près de lui, il y distinguait une ligne brune qui s'étendait sur le pouce et l'index.

— Les taches que laisse le travail ne sont

point honteuses, suivant mon vieux Heinemann, dit-elle en rougissant sous le regard qui était fixé sur ses mains.

— Non certes, elles ne sont point honteuses... Mais que vous soyez obligée de les subir!... N'y a-t-il vraiment pas à la maison des Hiboux quelqu'un en état de vous épargner cette grossière besogne? — et, tandis qu'il parlait ainsi, un sourire d'incrédulité ironique se dessina sur son visage, — et le temps ne viendra-t-il pas, poursuivit-il, où vous considérerez cette phase de votre existence avec une certaine confusion?

Tandis qu'il parlait ainsi, son regard ne quittait pas le visage de Claudine.

Elle leva les yeux sur lui avec une expression de dignité sévère.

— Est-ce donc, répondit-elle, que les comérages de la cour vous ont fait entendre que j'étais fausse et capable de jouer la comédie?... Faut-il donc que je vous réitère cette douloureuse affirmation, que si mon frère a quitté sa demeure en honnête homme, car, Dieu merci, tous les créanciers ont été intégralement payés, il l'a quittée aussi pauvre que peuvent

l'être les mendiants des grandes routes?... Nous ne pouvons plus avoir de serviteurs, et je sais mieux que personne qu'il ne peut être question de dépenses en faveur du superflu, quand les ressources suffisent à grand'peine pour le nécessaire.

— Ces taches, fit-elle en regardant ses mains, ne me causeront jamais d'autre confusion que celle de me rappeler le souvenir de mes maladresses... Mais cela aussi s'améliore de jour en jour, fit-elle en souriant gaiement. Peut-être avait-elle aperçu sur le visage de Lothaire une rougeur de mécontentement, et avait-elle pensé que, pour se montrer très susceptible, le moment où il tenait encore dans ses bras l'enfant fatiguée était mal choisi... Bientôt je pourrai jouir de mes triomphes et je vous assure qu'hier mon omelette avait été si bien faite suivant toutes les règles de l'art, que j'aurais pu inviter avec confiance Béate à souper.

— Je suis convaincu, et il ne me reste plus qu'à solliciter humblement mon pardon, répondit Lothaire d'un ton qui n'était rien moins qu'humble et convaincu. Vous ne paraissez pas seulement être une Cendrillon... vous l'êtes

réellement. Il est difficile à un homme de se rendre compte de tous les détails dont vous avez bien voulu m'entretenir. Toujours est-il qu'il doit y avoir un contraste piquant à errer sous les vêtements gris de la gardienne du foyer, et à se montrer plus tard dans tout l'éclat que commandent certaines situations.

Elle s'interdit toute réponse, sachant qu'elle ne pourrait, sans éprouver une peine trop intense, effleurer même d'une seule parole un sujet qui rouvrirait en elle une plaie soigneusement cachée, dont il semblait avoir le secret, et qu'il se plaisait à raviver avec une sorte de jouissance haineuse; mais l'effort fut pénible à accomplir, car l'expression méchamment ironique du visage de Lothaire lui causait une irritation qu'elle contenait difficilement.

Elle s'écarta pour lui livrer le passage de l'étrroit sentier dans lequel ils s'étaient rencontrés. Ils marchaient du côté de l'ombre, sous les branches qui les garantissaient contre l'ardeur du soleil. Pendant quelques instants on n'entendit que le pas élastique et ferme de Lothaire et le bruit des sabots du cheval qui l'accompagnait; mais la petite Élisabeth interrompit le

silence en adressant quelques mots affectueux à ce « brave et bon cheval, si patient et si obéissant ».

— Elle n'a pas la moindre ressemblance, cette petite fille blonde, avec sa mère aux cheveux noirs. Elle n'a rien pris de l'Espagne, dit le baron Lothaire en regardant attentivement le charmant visage de l'enfant penchée vers la tête du cheval... Elle a les yeux des Altensteiner. Nous avons à Maisonneuve le portrait de l'une de nos aïeules, qui était, ainsi que vous le savez, une Altensteiner. J'ai été un enfant sauvage et j'employais bien plus volontiers mon temps à courir la campagne et à dénicher des oiseaux qu'à examiner nos portraits de famille. Et pourtant, quand je pouvais me glisser inaperçu dans la galerie des portraits, je m'arrêtais toujours volontiers devant le grand tableau qui représente cette aïeule. Le duc Ulrich, alors régnant, l'avait surnommée le Lis de la vallée. Mais elle était une femme fière autant que prudente. Elle n'a jamais voulu reparaitre à la cour depuis le jour où le duc lui avait baisé la main avec trop d'empressement.

Le silence se rétablit. De nouveau on n'en-

tendit plus d'autre bruit que celui des pas de Lothaire et de Claudine, auquel se mêlait le pépiement des petits oiseaux tendant curieusement la tête hors de leurs nids.

— Il y a là de petits oiseaux dans l'arbre. Je le sais, dit la petite fille d'un ton de convoitise, car Heinemann me lève toujours dans ses bras pour que je puisse les voir.

Lothaire se mit à rire.

— Cela est trop haut pour nous, petit lutin. Nous ne pouvons atteindre la branche de ce grand arbre... Mais voyez donc comme ces yeux bleus peuvent étinceler!... Je ne crois pas que le doux regard de mon aïeule ait jamais pu prendre cette expression ardente. Chez les Gérold de Maisonneuve, cette tête féminine aux cheveux blond cendré n'a plus reparu. Aucune de ses descendantes, et elles ont été nombreuses, n'a hérité de son radieux visage. Et je ne pouvais m'empêcher de penser qu'elle avait dû être unique dans ce type. Ce n'est que plus tard, beaucoup plus tard, que j'ai acquis la preuve de mon erreur. J'ai reconnu que si notre branche n'avait pas hérité de cette ressemblance, celle des Altensteiner avait été

mieux partagée. C'était à notre cour. J'avais suivi la chasse avec le duc et nous sommes rentrés tard dans le salon de la duchesse douairière, précisément au moment où une nouvelle dame d'honneur s'approchait du piano pour chanter la *Violette* de Mozart.

Il se pencha vers elle pour la regarder attentivement.

— Tout naturellement, vous ne vous rappelez pas cette soirée?... reprit-il.

Elle secoua la tête en rougissant subitement.

— Non, répondit-elle. J'ai chanté si souvent cet air qu'aucun souvenir particulier ne peut s'y rattacher pour moi.

Il avait pour un instant suspendu sa marche. Il la reprit plus vivement que jamais. Un peintre eût volontiers fixé l'esquisse de ce groupe, et l'eût pu faire servir pour un tableau représentant une famille en fuite. Le beau cavalier grand, mince, qui portait avec tant d'aisance l'enfant fatiguée, et près de lui cette forme féminine si gracieuse dans sa beauté, ayant, pour marcher plus vite, relevé dans sa ceinture les plis de sa robe très simple, la tête décou-

verte garnie seulement d'une massive chevelure ondulée, dans laquelle les rayons du soleil piquaient çà et là une étincelle ou bien faisaient ruisseler une nappe d'or; oui, c'était bien une famille fuyant un péril quelconque. Cet homme et cette femme devaient partager entre eux les joies et les peines, comme cela doit être entre ceux que « Dieu a unis ».

Peu après on aperçut les vives couleurs des plates-bandes du jardin, au travers des taillis qui s'éclaircissaient, et les aboiements du chien se firent entendre. Jean de Gérold avait compris, après l'apparition de sa sœur dans la chambre du clocher et ses appels réitérés, qu'il se passait quelque chose d'insolite. Et sans doute il s'était appliqué à chercher la petite fugitive, car il accourut à pas pressés, tandis que près des arbres plantés sur chaque côté de la porte se penchait une tête féminine couverte d'un bonnet de nuit et entourée de compresses : M^{lle} Lindenmeyer, en proie à l'anxiété, s'était oubliée au point de gagner la porte dans ce costume réprouvé par l'étiquette; mais en apercevant la haute stature de Lothaire elle retrouva les forces qui lui faisaient naguère

défaut et se sauva vers le maison, ses jupons faisant office d'ailes déployées.

Peu de jours auparavant, Jean de Gérold était peu disposé à considérer ses voisins les Maisonneuve comme des parents avec lesquels on pourrait établir quelques rapports agréables... il comptait bien rester avec Lothaire dans les termes de froide politesse qui avaient été, de part et d'autre, leur règle de conduite à l'université dans laquelle tous deux avaient fait leurs études. Mais, la veille, ce parent s'était montré courtois pour sa sœur, et aujourd'hui il lui ramenait son enfant. Il s'avança donc vivement vers Lothaire, et lorsque Claudine l'eut mis en peu de mots au fait de l'incident qui s'était produit, les deux hommes se serrèrent chaleureusement la main, tandis que Jean de Gérold exprimait sa reconnaissance. Le baron Lothaire ne se mit pas en disposition de remonter à cheval et de continuer sa promenade. Il causa, tout en marchant entre le frère et la sœur, et quand on eut atteint la porte du jardin, il accepta sans hésiter l'invitation de Jean, qui l'engageait à entrer et à prendre connaissance par lui-même de la trouvaille de Heine-

mann. Avait-il donc dirigé sa promenade de ce côté, attiré, comme il l'avoua lui-même, par le charme romantique de la maison des Hiboux, dont il avait été frappé la veille?

Claudine se hâta de précéder son hôte et son frère; sur le seuil de la maison, elle se retourna et ne put s'empêcher de sourire : ce brillant et hautain Lothaire, entouré de tout l'éclat qui peut s'attacher à un homme, menait son cheval par la bride, attentif à ce que, sur son passage, aucune des fleurs cultivées par Heinemann pour en faire commerce ne fût atteinte... Et elle qui jadis était la favorite de la duchesse douairière, elle qui vivait dans les raffinements d'un luxe intelligent, elle allait se hâter de descendre les degrés branlants de la cave pour y prendre l'une des rares bouteilles de vin qui s'y trouvaient encore, depuis que la grand'mère les y avait fait placer. N'était-ce point un conte de fées?... A rebours cependant; car, au lieu de transformer Cendrillon en princesse, une fée malveillante avait transformé la princesse en Cendrillon. Lothaire mena son cheval dans l'un des angles de l'église en ruine, qui était situé à l'ombre, et l'attacha solide-

ment au tronc d'un acacia qui avait crû de lui-même dans l'enceinte abandonnée; puis il entra dans la maison.

Il ne jeta qu'un coup d'œil distrait dans la cave qui contenait les pains de cire. Il était facile de s'apercevoir que cette constatation ne lui offrait qu'un intérêt fort secondaire et n'avait point contribué à faire naître en lui le désir de visiter la maison des Hiboux. Il confessa, du reste, lui-même que la vue dont on devait jouir depuis le faite du bâtiment entouré de vigne vierge lui semblait préférable à la contemplation du « trésor » des religieuses.

Claudine plaça une table près de la porte vitrée de la terrasse. Elle y mit un bouquet de fleurs, des verres et la bouteille de vin; tout près de là, contre le mur du bâtiment qui unissait la maison à la tour, se trouvait le dernier des arbres qui jadis formaient une allée, un tilleul pétrifié, dont le tronc, mort, en apparence, avait pourtant produit une branche qui avait les apparences de la vigueur, et dont le feuillage en rejoignant le toit fournissait au-dessus de la balustrade un coin ombreux; de cette place, on apercevait deux minces piliers qui

s'élevaient dans les airs : c'étaient les derniers parmi ceux qui jadis soutenaient le vaisseau de l'église ; derrière les piliers se dessinait l'ogive d'une fenêtre située dans l'un des murs de l'église ; dans l'autre fenêtre se pressaient les branches des arbres que la forêt avait poussés toujours plus près des ruines ; du sol s'élevaient d'infatigables gazouillements : ceux du peuple ailé qui trouvait dans ces ruines le gîte et la nourriture. Les piliers et la fenêtre en ogive servaient de cadre à un paysage forestier, et sur la petite prairie que l'on apercevait par cette ouverture, le gibier errait sans crainte et sans danger.

Les bras croisés, Lothaire se tenait près de la balustrade en contemplant cette jolie perspective.

— La forêt de la patrie est belle, elle aussi, dit Jean, qui avait tant voyagé, de sa voix douce et pénétrante.

— Quoi?... Comment?... fit Lothaire, comme si on l'eût réveillé en sursaut... *Elle* aussi? Ah! dites plutôt que seule elle est belle! Que m'importent les palmiers et les lauriers-roses, et les orangers, et l'air du Midi imprégné de par-

fums amollissants, qui sont pour mon visage semblables à une caresse importune?... J'ai eu la nostalgie des forêts de la Thuringe, de son haleine robuste et saine, de ses ombres profondes, de ses buissons humides contre lesquels lutte le chasseur... J'ai eu la nostalgie des ouragans d'hiver qui passent au travers des arbres, comme une charge ennemie, qui me saisit et m'oblige à déployer toute ma force pour lui résister. Non, — et je le confesse, au risque de passer pour un barbare, — même les trésors d'art de la terre étrangère ne pouvaient adoucir le regret que j'éprouvais d'être éloigné de la terre natale. Ces trésors me laissaient indifférent, parce que je ne les comprends pas... pas plus, du reste, que la plupart des touristes qui vont en pèlerinage pour les admirer.

Jean se mit à rire; cette déclaration d'ignorance, cette hautaine revendication au droit de ne point admirer ce que chacun admire, avait le mérite de la nouveauté et celui de la sincérité; mais Claudine, qui versait du vin dans les verres, leva les yeux vers Lothaire.

— Vous ferez bien exception pour un art, lui dit-elle, car vous comprenez la musique.

— Qui a pu vous dire cela? fit-il en fronçant les sourcils.

Il se rapprocha de la table.

— On n'a jamais pu constater mon savoir, ou mon incapacité à la cour, reprit-il; m'avez-vous jamais vu effleurer les touches d'un piano? Mais, voyez-vous, fit-il en se tournant vers Jean, on a fait courir le bruit que je m'enferme dans une chambre située bien à l'écart de tout auditoire importun pour y célébrer dans la solitude le culte de mes dieux, Bach et Beethoven. On considère ce point comme dénotant une faiblesse, et l'on essaie de m'y atteindre et même l'on s'en empare pour m'attacher à une chaîne. Si je n'avais ma petite fille, j'irais vivre dans les pampas d'Amérique ou dans quelque autre lieu de même genre; mais ils veulent avoir cette enfant près d'eux, par conséquent à la cour, et voilà pourquoi Son Altesse le duc a conçu l'idée surprenante de me nommer surintendant des théâtres... toujours en raison de mon goût pour la musique auquel il vient d'être fait allusion.

Il se mit à rire avec quelque dédain.

— C'est là une idée lumineuse? — Il fau-

drait manier les fils d'archal qui font mouvoir cette tribu de marionnettes, m'accoutumer à respirer la poussière des coulisses et de la scène, m'appliquer à concilier les inconciliables vanités des êtres qui n'ont de sensible en eux que l'amour-propre, et qui en sont revêtus des pieds à la tête, c'est-à-dire des danseuses, des chanteuses, des comédiens et des comédiennes de tout ordre, et surtout réussir à devenir moi-même un intrigant, pour ne point sombrer dans l'océan des intrigues!... Pour rien au monde! Je préférerais me retirer complètement à Maisonneuve, ou bien dans mon domaine de Saxe. Je chasserais, pêcherais, planterais, en un mot je mènerais la vie enviable d'un *gentleman farmer*; pas même cela... je mènerais plutôt la charrue si je n'avais pas d'autre alternative, et pourrais du moins rester, de la sorte, sain de corps et d'âme.

Il prit l'un des verres que Claudine lui offrait sur un plateau.

— Et vous?... dit-il brusquement. Je ne vois que deux verres sur ce plateau... A la cour, vous avez toujours manœuvré avec tant l'habileté que vous avez toujours réussi à éviter

de heurter votre verre contre le mien. Je comprenais cette répugnance, puisque nous n'étions rien moins que les deux représentants des Montechi et des Capuletti; aujourd'hui il n'en peut être ainsi. Je suis votre hôte, et dans le cas où vous ne consentiriez pas à accueillir un toast qui vous concernerait personnellement, je vous prierais de boire avec moi à la santé de notre duchesse douairière, honorée et aimée de tous!

Claudine se hâta d'aller chercher un verre et bientôt on entendit le son cristallin des trois verres qui se heurtaient pour porter cette santé.

— Ces vieux arbres doivent éprouver quelque surprise, reprit le baron Gérold avec gaieté, en désignant du regard la cime des vieux chênes qui avaient jadis vu un manteau de flammes revêtir de pourpre le fier couvent et réduire en cendres la statue de sa sainte patronne couverte de soie et couronnée de diamants... Depuis les bacchanales hideuses qui ont eu leur siège ici même et durant lesquelles les tonneaux de vin défoncés alimentaient l'ivresse des révoltés, on ne doit pas avoir entendu ici le son des verres que l'on choque amicalement. Et puisque nous avons si bien

commencé, il nous faut porter une autre santé, complétant la précédente, celle d'un homme que j'honore entre tous, quoique j'aie toujours vécu éloigné de lui. C'est un noble esprit, un protecteur éclairé des arts, et des sciences, aimant la poésie... A la santé de notre duc !

A cet instant, le vieux vin du Rhin qui remplissait le verre du baron jaillit, doré, étincelant, hors du verre, et celui-ci, échappant à la main qui le levait, se brisa sur les dalles.

— Oh ! pardon... fit-il, c'est là une maladresse inexcusable... Le pis, c'est que notre duc sera peut-être privé des bons effets des vœux que je formais pour lui. J'espère cependant qu'une fois au moins, l'intention suffira. » Il mit ses gants et saisit sa cravache. « J'ai mal reconnu votre cordiale hospitalité, et mon bannissement immédiat et volontaire équivaldra peut-être à une expiation. J'aurais bien volontiers prolongé cette agréable visite, car votre solitude est délicieuse... J'aurais aussi aimé de visiter la chambre du clocher... Ce sera pour une autre fois, si on me le permet. Et maintenant, approche-toi un peu, petite coureuse de grande route.

Il souleva dans ses bras la petite Élisabeth, qui se tenait tranquillement assise dans son petit fauteuil, où semblait l'avoir clouée la surprise de tous les événements qui s'accomplissaient en cette matinée.

— Tu ne sortiras plus jamais seule hors du jardin?... lui dit-il d'un ton sévère. Quand tu voudras visiter la dame aux fraises, tu me le feras savoir. Je viendrai te chercher en voiture, aussi souvent que tu le voudras. Tu m'as compris?

La petite fille courba affirmativement la tête et baissa les yeux avec confusion.

— Est-ce que l'oncle Lothaire était fâché? demanda-t-elle à son père, qui revenait après avoir accompagné le baron jusqu'à la porte.

— Non, mon enfant, il n'était pas fâché... Seulement un peu bizarre, répondit-il. Ce pauvre verre, et ce vieux vin si précieux!... fit-il en souriant. Mais, dis-moi, Claudine, Lothaire n'était-il point le favori déclaré du duc?

Claudine, penchée sur la balustrade, semblait prêter encore l'oreille au trot du cheval qui s'éloignait.

— Il l'est toujours, répondit-elle sans dé-

tourner son visage; tu viens d'entendre que l'on cherche à l'attacher plus étroitement que jamais à la cour.

Sa voix était hésitante, et sur ses lèvres, un peu contractées par un mouvement nerveux, errait un sourire incertain. Elle passa devant son frère pour se rendre à la cuisine, afin de préparer le dîner. Au centre du parloir, une table à trois couverts était dressée. C'étaient de vieilles assiettes d'étain qui étaient préparées pour le repas; quand sa grand'mère s'était retirée dans son ermitage, elle n'avait rien emporté de l'argenterie de la famille, qui par son ancienneté et la beauté de son travail constituait un trésor indivisible. Elle s'était contentée de la vaisselle d'étain qui lui était venue par héritage, et qui, suivant elle, convenait tout à fait à une veuve ayant renoncé à toutes les vanités terrestres. Comme elle s'était réservé un revenu peu important, encore diminué sur sa demande instante lors des embarras pécuniaires de son petit-fils, cette vaisselle incassable lui était utile. Les couverts placés près de ces assiettes avaient des manches en bois passablement usés, et une toile cirée rempla-

çait la nappe ; cet ensemble était tout à fait bourgeois , et témoignait d'une économie anxieuse , tout en ayant l'attrait d'une propreté irréprochable.

Lothaire avait aperçu cette table en quittant la terrasse, et Claudine s'en félicita intérieurement. On ne l'attendait pas. Il avait pris sur le fait la pauvreté de ses parents , et avait pu constater par lui-même que leur existence était plus que simple... presque nécessaire. Il savait maintenant qu'elle n'avait point joué la comédie , et que sa retraite était sérieuse et forcée , quoique volontaire.

VII.

La maison régnante possédait plusieurs beaux châteaux disséminés dans la contrée ; c'étaient de vieux châteaux à tourelles , entourés de jardins et de parcs magnifiques. Mais tous étaient situés dans le voisinage d'une ville ou dans les plaines , tellement éloignés de la forêt , que celle-ci n'apparaissait dans un lointain horizon qu'à l'état d'une ligne de couleur foncée , tra-

cée par un pinceau. Les prédécesseurs du duc actuel aimaient les grands espaces découverts, les champs cultivés, confinant aux avenues de leurs parcs, l'active vie de la campagne s'unissant à la vie des cours. Ils s'étaient tenus à l'écart de la montagne envahie par la forêt puissante, profonde et mystérieusement obscure; quelques-uns parmi eux avaient été des chasseurs passionnés; mais ils s'étaient contentés de construire, çà et là, de petits pavillons en guise de rendez-vous de chasse, dans lesquels ils trouvaient à l'occasion un abri pour y passer la nuit, et un repas chaud.

L'acquisition du château des Altenstein était par conséquent justifiée, et avait reçu l'approbation de toute la contrée; l'air balsamique de la montagne et de la forêt devait être particulièrement profitable pour les trois jeunes princes, fils du duc, et la santé extrêmement faible de sa femme pouvait, suivant toute apparence, s'améliorer durant le séjour d'été qu'elle y venait faire. On s'expliquait actuellement le prix extrêmement élevé que le château avait atteint aux enchères poussées avec ardeur.

La jeune duchesse désirait passionnément

cette acquisition. Elle la désirait avec cette impatience qui caractérise les vœux des malades. Tous les traitements, les eaux, les climats, avaient été essayés pour lui rendre ses forces primitives. et l'avaient été vainement. C'est en raison de cette hâte avec laquelle elle voulait prendre possession d'une demeure qui devait la rappeler à la santé, qu'ordre avait été donné par le duc de ne rien changer à l'habitation plus qu'à la disposition des jardins et du parc; quand on communiqua au duc un projet pour transformer l'antique et massive fontaine de la cour en un monument élégant, il avait refusé d'en prendre connaissance et avait ordonné que tout restât en l'état actuel. Aussi avait-il manifesté un mécontentement excessif, et vraiment hors de proportion avec la cause qui l'avait fait naître, en apprenant que l'on avait coupé les bosquets de syringas et les lilas qui, placés dans un coin de la cour, assombrissaient l'une des chambres destinées aux dames d'honneur. Il y eut, parmi la domesticité de la cour, de sourdes révoltes et bien des déceptions lorsqu'elle apprit que, d'après les ordres du duc, le vieux Frédéric Kern, réunissant na-

guère en sa personne, dans la maison des Gérold-Altenstein, les fonctions de cocher, de jardinier et de valet de chambre, était promu à la dignité de régisseur du château. Tous les principes de la hiérarchie se trouvaient bouleversés, puisqu'on donnait en quelque sorte comme chef au personnel ducal l'obscur serviteur d'une famille ruinée, assez peu soucieux de sa dignité pour résumer en lui des fonctions qui, honorables quand elles sont séparées, deviennent serviles quand on condescend à les exercer simultanément; certes, ni les cochers, ni les jardiniers, ni les valets de chambre ne pouvaient considérer comme leur égal celui qui avait été à la fois cocher, jardinier, valet de chambre, et voici qu'un caprice le leur imposait comme un supérieur!... Le tout parce que Son Altesse s'était probablement dit qu'un si fidèle serviteur serait un gardien fidèle.

Le château avait donc conservé sa physionomie à bien peu de choses près. Même à l'intérieur, il y avait beaucoup de meubles que le duc avait fait racheter par des intermédiaires pour les réintégrer aux places qu'ils avaient

occupées. Ainsi l'on retrouvait dans l'un des salons une précieuse garniture, girandoles et lustres, en vieille porcelaine de Meissner, et les bahuts qui portaient les initiales et les armoiries des Altensteiner incrustées en argent et nacre de perles. Sans doute beaucoup de meubles nouveaux avaient été introduits dans la vieille demeure, et les ancêtres qui dormaient sous la chapelle du château n'auraient pas facilement reconnu leur demeure, car de leur temps ces raffinements de luxe étaient inconnus.

On travaillait fiévreusement jour et nuit dans le château, et les trains du chemin de fer transportaient chaque jour des caisses énormes contenant le mobilier qui était envoyé de Paris et de Vienne. On pouvait espérer, vu cette diligence extraordinaire, que la cour pourrait s'établir vers la fin du mois de juillet dans le château nouvellement acquis.

Quelques changements s'étaient aussi produits à la maison des Hiboux. Heinemann avait fait des affaires extraordinairement avantageuses, ainsi qu'il l'affirmait en se frottant les mains. Une voiture vint s'arrêter un jour devant

la porte du jardin, et le trésor des religieuses, depuis si longtemps caché sous terre, revit la lumière du soleil pour aller se disperser dans le monde et devenir utile. Et quand Heinemann posa sur la table de sa jeune maîtresse un petit paquet de billets de banque, il lui dit, avec le bon sourire qui éclairait sa large face, que l'on pourrait maintenant mettre dans la marmite un plus gros morceau de viande... et qu'au surplus il serait bien difficile de se soustraire à la dépense des rideaux neufs : tant de voitures et tant de gens passaient maintenant sur la grande route et attachaient des regards curieux sur la maison des Hiboux!

Et c'était la vérité. Les passants, à pied, à cheval, en voiture, se croisaient sur cette route. Ce mouvement était si intéressant à observer, que les lunettes de M^{lle} Lindenmeyer reposaient bien plus sur son front que sur l'arête sèche de son nez. Bien souvent elle laissait tomber les mailles de son tricot et ne faisait plus de lectures qu'à bâtons rompus... tant il y avait de tapage au dehors, disait-elle en se plaignant. Cependant cette plainte ne devait pas être très sérieuse ; le plaisir de se plaindre est si vif chez

quelques personnes, qu'elles se plaignent même de la distraction qu'elles désirent et qui les satisfait. Sans doute, se disait-elle, la solitude dans une forêt est un état délicieux, et la meilleure preuve qui en puisse être donnée, c'est que tous les poètes l'ont par tous les pays chantée et désirée, malheureusement pour eux vainement désirée, car c'est surtout dans les villes bien pourvues de distractions qu'ils composent leurs vers en l'honneur de la solitude et de la verte forêt, et de ses frondaisons, et des superbes envolées des nuages qui se poursuivent au-dessus de la cime des arbres séculaires. Cependant, quand la journée se passe sans que l'on aperçoive de la fenêtre une forme humaine, fût-ce celle d'un charretier conduisant du bois, pas même un ouvrier se rendant à l'ouvrage, ou bien une paysanne portant son beurre à la ville... eh bien, mon Dieu, on pouvait avouer, avec tout le respect dû aux poètes qui chantent la solitude, que cela était peut-être un peu ennuyeux.

Les trois jeunes princes étaient arrivés les premiers au château d'Altenstein, avec leurs gouverneurs et leur domesticité. Sans doute

la route qui passait devant la maison des Hiboux leur plaisait beaucoup, car on les y voyait tous les jours. C'était là un spectacle nouveau et d'un puissant intérêt, et M^{lle} Lindenmeyer, assise et tricotant près de sa fenêtre, en jouissait pleinement : ils étaient si gracieux, ces jeunes princes, sur leurs poneys parés de pompons ! Et c'était un spectacle presque aussi beau lorsqu'on voyait poindre sur la route le bel équipage des Maisonneuve. On pouvait le contempler à son aise, car il montait lentement, fort lentement. Dans le fond, on voyait la belle M^{me} de Berg tenant dans ses bras la pauvre petite créature, l'enfant de la défunte princesse Catherine. C'était le baron Lothaire qui conduisait lui-même la voiture dans laquelle on promenait son enfant malade.

Tout au contraire de M^{lle} Lindenmeyer, Heine-
mann accordait peu d'attention au passage de cette belle voiture. Il était toujours fort occupé au moment où l'on pouvait l'apercevoir, et ses rosiers l'absorbaient si complètement qu'il tournait le dos à la grande route. La belle et corpulente M^{me} de Berg, qui, adossée aux coussins de la calèche, jetait autour d'elle des re-

gards méprisants, lui semblait décidément odieuse. N'avait-il pas vu, de ses yeux vu, qu'un jour sa jeune maîtresse, vêtue de la robe blanche qu'elle mettait le dimanche, belle comme un ange, étant accoudée à la balustrade, M^{me} de Berg, l'apercevant, avait détourné brusquement la tête... « absolument comme si un crapaud venimeux avait sauté sur sa large figure fardée »? Et lorsque, pour la première fois, elle avait passé devant le cher vieux logis entouré de son jardin, ne l'avait-elle point examiné au travers de son lorgnon avec une expression dans laquelle l'ironie le disputait à l'aversion?... Ne l'avait-elle point toisé avec dédain de la tête aux pieds, lui le vieux Heinemann, et n'avait-elle point paru surprise qu'il ne se mit pas aussitôt au port d'armes pour lui adresser sa plus respectueuse révérence? Ah! bien, elle pouvait l'attendre longtemps!

C'était tout à fait différent quand le baron Lothaire passait sur son beau cheval. Heinemann cueillait immédiatement la plus belle rose du jardin et l'offrait, par-dessus la palissade, au cavalier, lequel ne manquait jamais

de la mettre à sa boutonnière en remerciant cordialement le vieux jardinier. Celui-ci se confessait à lui-même que ses dispositions à l'égard des Gérold-Maisonneuve s'étaient peu à peu modifiées. Il ne comprenait plus rien à sa vieille tête ordinairement si obstinée; mais le fait était qu'il ne retrouvait plus en lui l'animosité naguère encore vouée à la branche des Maisonneuve... Et il y avait plus encore : Heine-
mann ne pouvait se lasser de contempler la belle prestance de Lothaire et d'admirer ses yeux au regard si vif, si ferme et si loyal à la fois.

Béate avait déjà fait plusieurs visites à la maison des Hiboux. Elle venait toujours à pied et causait pendant une couple d'heures avec sa cousine, tout en prenant une tasse de thé ou de café. Quoiqu'elle fût remarquablement concentrée et qu'elle évitât systématiquement toute manifestation affectueuse, elle répétait souvent que, durant toute la semaine, elle pensait avec joie à cette visite; et les deux compagnes de pension s'asseyaient l'une près de l'autre sur la terrasse, occupant leurs doigts à quelques travaux féminins, tandis que la petite Élisabeth,

extraordinairement revenue de ses préventions primitives, sautait autour des deux cousines ou jouait sur les genoux de Béate, à qui elle confiait maintenant ses plus chers trésors : ses poupées et leurs ajustements. Et quoique Jean de Gérold ne se fût encore point décidé à se montrer durant ces visites, — il frissonnait encore au souvenir de la rencontre faite sur l'escalier de son château, — il voyait cependant, de la fenêtre de la chambre du clocher, avec quelle tendresse son enfant passait le bras autour du cou de la « bonne tante », dont les « grandes mains » la caressaient doucement. Le baron Lothaire arrivait ponctuellement à l'heure désignée pour le retour, afin d'escorter sa sœur. Heinemann gardait son cheval tandis qu'il montait à la terrasse pour saluer la maîtresse du logis; puis il se rendait à la chambre du clocher pour causer avec le solitaire qui l'habitait.

Leurs Altesses étaient arrivées au château d'Altenstein, et le drapeau à leurs couleurs flottait au-dessus de la façade de l'habitation. Tous les habitants du village et même des villages environnants avaient fait la haie sur

les bords de la grande route pour admirer les brillants équipages des souverains, et ceux, presque aussi beaux, qui transportaient une légion de domestiques. Il ne devait plus y avoir même une chambrette vide dans ce logis, habité par un peuple de serviteurs de tout grade. Et cependant le vieux château était un bâtiment d'une importance exceptionnelle : chacune des générations de la famille y avait ajouté une construction quelconque, appropriée à ses goûts ou bien à ses besoins. Par ses proportions grandioses, ses salons, ses galeries immenses, le château des Altenstein méritait, véritablement, de devenir la résidence d'un chef d'État.

Le soleil du matin éclairait la façade du château, flanquée par deux tours imposantes, et sa lumière soulignait, pour ainsi dire, toutes les lignes puissantes et fines à la fois de la construction ; par toutes ses grandes fenêtres largement ouvertes s'introduisait l'air parfumé de la forêt... Un air incomparable !... qui charriait la force et la vie, et les infusait dans les veines... Ma fontaine de santé, disait la jeune duchesse Élise, de sa voix douce et voilée.

C'était le lendemain de son arrivée; hier, elle n'avait point quitté son lit de repos, d'après la prière des médecins quelque peu anxieux sur les suites d'un voyage fatigant pour une personne débile. Mais aujourd'hui, merveilleusement fortifiée, disait-elle, la duchesse, appuyée sur le bras de son mari, parcourait l'enfilade des pièces qui composaient le premier étage. Et véritablement, en jouissant de toutes les beautés qu'offrait cette contrée enchantée, on ne pouvait guère songer, sans déplaisir, aux autres résidences d'été, exposées à l'ardeur du soleil, dont les rayons n'arrivaient ici que tamisés par le feuillage des arbres séculaires.

— Ici, vous le verrez, disait la duchesse à son mari, je vais retrouver la force. Je ne vous causerai plus de soucis, vous me verrez renaître à la vie. Je redeviendrai votre Élise bien-aimée... N'est-ce pas, Adalbert?... » fit-elle en adressant un regard affectueux au duc. Elle se raidissait, et redressait sa taille si frêle, et s'efforçait d'assurer son pas pour le conformer à celui de son mari... Oui, quelque faible qu'elle parût, si pâle que fût l'image vêtue de blanc que lui renvoyaient les grandes glaces des sa-

lons et des galeries, elle retrouverait rapidement la santé; les forces reviendraient. Ce pauvre petit visage amaigri s'arrondirait, sa taille retrouverait la grâce, et sa démarche l'élasticité, lesquelles jadis, — dans un temps peu éloigné, — l'avaient fait surnommer la Nymphé de la cour. Deux mois passés ici dans cette atmosphère balsamique suffiraient pour rejeter bien loin dans le domaine des souvenirs tous les petits maux dont elle souffrait depuis quelque temps.

Elle habitait la chambre principale de l'aile située au levant, à laquelle confinait la salle à manger ayant vue sur la cour; un salon commun, consacré aux audiences, séparait seul son appartement de celui qui, situé au couchant, avait été attribué au duc. La dernière pièce de cette longue enfilade était la chambre à coucher du duc, qui par l'un de ses angles communiquait avec la tour voisine. Cette pièce était décorée de peintures à fresque, représentant des paysages principalement espagnols, qui resplendissaient d'un éclat particulier : celui du soleil dans ces contrées méridionales. Une immense portière de peluche violette était

drapée sur la porte qui conduisait à la tour.

Au milieu de cette chambre était dressée une échelle. Le vieux Frédéric, ou plutôt M. le régisseur Kern, comme on l'appelait maintenant, suspendait au plafond une lampe de nuit, nouvellement arrivée; il se hâta de quitter son échelle, en apercevant le duc et la duchesse.

Celle-ci s'arrêta involontairement sur le seuil de la chambre.

— C'est la chambre qu'habitait la pauvre belle Espagnole... dit-elle de sa voix vibrante, quoique basse et voilée. Et c'est sans doute ici qu'elle est morte?

Elle fixait ses grands yeux fiévreux sur l'honnête visage du régisseur, qui s'était profondément incliné devant elle. Il secoua négativement la tête.

— Non, elle n'est pas morte ici, je puis l'affirmer à Votre Altesse. Notre jeune seigneur lui avait fait préparer cette chambre et l'avait fait peindre, ce qui lui avait coûté beaucoup d'argent, pour lui rappeler son pays qu'elle regrettait toujours. Mais elle n'a habité ici que durant quelques heures. Cette chambre était

située trop près de la cour où se trouvaient les étables et les poulaillers. Elle ne pouvait entendre le beuglement d'une vache, et lorsque les fléaux étaient mis en mouvement dans la grange, elle fuyait au travers du château, ses deux mains appliquées sur ses oreilles, jusqu'à ce qu'elle ait trouvé un petit coin bien à l'écart, où elle se pelotonnait comme un jeune chat effrayé. Certainement, elle n'était pas née pour être la femme d'un agriculteur. Elle restait toujours silencieuse et triste, et refusait la nourriture qu'on lui offrait, grignotant seulement par-ci par-là une tablette de chocolat. C'est de cela qu'elle vivait. En dernier lieu, elle a habité le pavillon du jardin, et quand le temps était beau, on l'enveloppait dans ses couvertures, on l'établissait dehors, tout près des arbres de la forêt, qui touche au jardin. C'était l'endroit qu'elle préférait, dans ce pays au pâle soleil, comme elle disait en parlant de notre belle Thuringe. Et c'est là aussi que, par une belle après-midi d'automne, elle s'est endormie pour toujours, subitement : on dit que c'est le mal du pays, la nostalgie, qui l'a tuée.

La duchesse était entrée dans la chambre, et examinait les peintures, tout en prêtant l'oreille avec attention au récit qui lui était fait.

— La nostalgie... dit-elle en secouant la tête... La nostalgie ne l'aurait pas atteinte si elle avait aimé son mari, et, ne l'aimant point, elle a eu tort de l'épouser. Pour moi, fit-elle en baissant la voix et se penchant vers son mari, je vous aurais suivi même dans les glaces polaires, et près de vous je n'aurais rien regretté.

Le duc sourit en la regardant affectueusement, et elle se laissa tomber dans un petit fauteuil, recouvert de peluche violette, qui était placé près de la fenêtre. Elle contempla avec admiration le paysage qui s'étendait devant elle.

— Quelle vue incomparable!... fit-elle en joignant ses petites mains d'une blancheur de cire. Vraiment les Gérold avaient choisi le lieu de leur résidence mieux que nos ancêtres, Adalbert, dit-elle après quelques instants de silence; aucun de nos châteaux ni de nos maisons de plaisance ne nous offre une vue com-

parable à celle-ci. Qui donc habitait cette aile du château? demanda-t-elle au régisseur, qui avait replié son échelle et s'apprêtait à disparaître.

— Aussi longtemps que j'ai demeuré ici, répondit Frédéric, cette aile n'a jamais été habitée que par les dames du château : d'abord la vieille dame, grand'mère de notre jeune maître; elle y est restée jusqu'au moment où elle s'est retirée dans la maison des Hiboux; puis la mère de notre jeune maître. Deux chambres plus loin, — il désigna la porte qui donnait accès sur l'extrémité de l'aile, — habitait notre jeune maîtresse.

— Ah! la belle Claudine? dit la duchesse d'un ton interrogateur.

— Comme le dit votre Altesse, M^{lle} Claudine de Gérold. C'est là aussi qu'elle est née. Je ne l'ai pas oublié. Ce jour-là on nous l'a montrée enveloppée dans ses oreillers, et elle ressemblait à un ange.

— La favorite de maman!... Vous entendez, Adalbert? dit la jeune duchesse, qui s'adressait en riant à son mari. Celui-ci s'était rapproché et, absorbé par ses pensées, ne semblait

prêter aucune attention aux détails que la duchesse se faisait donner.

— Le Cygne, comme l'appelle son frère le poète, cette étrange jeune fille qui a quitté la cour pour vivre dans la pauvreté, afin de soutenir son frère et d'élever sa nièce... Cela s'appelle le nid des Hiboux, n'est-il pas vrai, ce coin de la forêt dans lequel M^{lle} de Gérold vit actuellement? demanda la duchesse en se tournant vers le régisseur.

Il s'inclina.

— Ce lieu s'appelle, en réalité, le couvent de Walburg. C'est la grand'mère de M^{lle} de Gérold qui l'a appelé la maison des Hiboux, lorsque pour la première fois elle se promena au clair de la lune dans les ruines du couvent, où l'on entendait de tous côtés le hululement des oiseaux de nuit; et ce nom lui est resté, quoique les oiseaux pourchassés aient à peu près disparu. La tour est restée presque intacte et l'on dit qu'elle est tout à fait agréable à habiter... Cette tour... et il passa involontairement la main sur son menton actuellement rasé, oubliant qu'il ne pouvait plus y trouver la barbe qu'il caressait jadis... toute la contrée

s'occupe depuis quelques jours de cette tour ; on dit partout que l'on y a découvert un trésor de très grande valeur caché dans la cave qui est située sous la tour.

— De l'or?... fit le duc en se retournant brusquement et regardant le régisseur en face.

Le vieux Frédéric haussa les épaules.

— Que ce soient des lingots d'or ou d'argent, je ne le pense pas. On parle seulement d'objets d'or et d'argent et d'une grande quantité de pierres précieuses. Mais, ajouta-t-il, tandis qu'un sourire moqueur se dessinait sur ses traits, je connais les gens d'ici, leur crédulité et leur passion pour le merveilleux. Je connais aussi mon vieil ami Heinemann, qui habite la maison des Hiboux. C'est un madré compère. Il se moque de tous ceux qui l'interrogent en leur faisant des récits fantastiques. Peut-être bien tout cela se réduit-il à la découverte d'un calice ou d'un ostensor.

Les grands yeux de la duchesse restaient fixés sur le visage du régisseur avec cette expression à la fois inquiète et charmée des enfants auxquels on dit un conte de fées.

— Vraiment on dit qu'il y avait là un tré-

sor?... reprit-elle, pour retenir le régisseur qui allait disparaître.

Tout à coup elle s'interrompit et l'expression gaie et bienveillante de son visage se transforma, et ce fut avec une froideur hautaine qu'elle accueillit un homme, lequel, écartant la portière, vint se courber humblement devant elle. Elle inclina à peine la tête et se détourna aussitôt, tandis que ses lèvres se contractaient nerveusement. La voix du duc, au contraire, s'éleva gaiement, et ce fut d'un ton très bienveillant qu'il accueillit le nouveau venu.

— Eh bien! Palmer, lui dit-il, quelle contrariété nouvelle venez-vous me communiquer? Avez-vous trouvé des champignons dans quelque partie de ce vieux château, ou bien des revenants ont-ils troublé votre sommeil?

— Votre Altesse aime à plaisanter, répondit Palmer. Les observations que j'ai cru devoir faire avant la conclusion de l'achat du château m'étaient commandées à la fois par mon devoir de serviteur fidèle et par mon dévouement aux intérêts de Votre Altesse. Je ne doute pas que Votre Altesse ne m'ait bien compris. Je viens aujourd'hui, au contraire, en messenger

de nouvelles agréables : le baron Lothaire sollicita l'honneur de saluer Vos Altesses.

La duchesse se tourna vivement.

— Oh ! très volontiers, s'écria-t-elle. Il sera le très bienvenu... Et lorsque, peu d'instants s'étant écoulés, Lothaire parut, elle lui tendit la main en lui disant :

— Mon cher baron, quelle joie de vous revoir !

Lothaire avait respectueusement porté cette main à ses lèvres ; puis, s'inclinant devant le duc, il dit de sa voix profonde et sonore à la fois :

— Je reviens pour ne plus quitter mon pays.

— Il était temps, mon cousin, répondit le duc en lui tendant la main. Vous nous avez fait beaucoup attendre ce retour.

— Combien il est à déplorer, mon cher Gérold, dit la duchesse, que vous reveniez seul !... Elle aussi lui tendit ses deux mains tandis que ses yeux se remplissaient de larmes. Pauvre Catherine !

— Je ramène mon enfant avec moi, répondit Lothaire d'un ton grave.

— Je sais, Gérold, je sais... Mais un enfant... ce n'est qu'un enfant, et ne peut tenir lieu de la compagne de votre vie.

Elle s'exprimait avec un ton passionné et son regard cherchait le duc. Appuyé sur une crédence, il contemplait le paysage et semblait n'avoir pas accordé d'attention à la conversation.

Le silence se fit. La jeune duchesse baissa les yeux et quelques larmes rapidement essuyées roulèrent sur son visage.

— Il doit être si pénible de mourir en plein bonheur ! dit-elle à voix basse.

Le silence se fit encore. Il n'y avait plus dans la chambre que le duc, la duchesse et Lothaire. Le régisseur s'était éclipsé depuis longtemps, et Palmer, le secrétaire privé du duc, dont il paraissait être le favori, s'était retiré dans le salon voisin derrière une portière et s'y tenait immobile comme une statue.

— A propos, mon cher baron, reprit vivement la duchesse, avez-vous ouï parler des objets précieux qui ont été découverts dans la maison des Hiboux ?

— Par le fait, le vieux bâtiment a livré son

trésor, répondit le baron Lothaire. Votre Altesse n'a donc pas été induite en erreur.

— Vraiment?... dit le duc en souriant avec incrédulité. Et de quoi s'agit-il? Des objets servant au culte?... de l'or monnayé?

— Rien de tout cela; je me vois forcé d'enlever à cette découverte tout caractère élégant et poétique. C'était de la cire... de simple cire jaune, cachée et murée par les religieuses quand on leur eut signalé la bande des incendiaires et des voleurs.

— De la cire!... s'écria la duchesse en riant gaiement.

— Que Votre Altesse ne s'y trompe pas. De la cire très pure est chose rare à notre époque de falsifications universelles. C'est, je n'oserais dire de l'or, mais c'est vraiment de l'argent en barre.

— Vous avez vu cela? dit le duc vivement.

— Certainement; j'ai examiné la découverte sur place.

— Je croyais qu'il y avait entre les deux branches de votre maison une rupture très regrettable, mais absolue, dit le duc d'un ton indifférent.

— Je dirai à Votre Altesse que ma sœur Béate et Claudine de Gérold sont amies depuis leur enfance, répondit Lothaire avec non moins d'indifférence.

— Ah !... vraiment? répondit le duc d'un ton distrait ; puis il se retourna vers la fenêtre.

— Vous ne savez pas, mon cher Gérold, reprit la duchesse... je meurs d'envie de voir cette cire authentique et antique... Oh ! cela m'amuserait beaucoup !

— Il faudrait alors que Votre Altesse ne perdît point de temps, car les marchands spéciaux en font le siège avec l'avidité que des guêpes apporteraient à se gorger non pas de cire, mais du miel qui se trouvait dans ces rayons.

— Vous entendez, Adalbert? Si nous y allons?

— Demain, après-demain, Élise, quand vous voudrez, dès que nous aurons la certitude de ne point causer de tracas aux habitants de la maison des Hiboux.

— Des tracas, à Claudine ! Vous la connaissez peu : elle sera très certainement contente de recevoir notre visite. Sa solitude doit bien

lui peser. Je vous en prie, Adalbert, donnez les ordres nécessaires pour que nous partions tout de suite.

Le duc se détourna; il avait légèrement pâli.

— Tout de suite?... répéta-t-il d'un ton indécis.

— Oui, tout de suite, je vous en prie.

Elle s'était levée avec vivacité pour se rapprocher de son mari. Elle posa sa main sur le bras du duc en levant sur lui ses yeux si brillants dans lesquels on lisait un désir enfantin.

Il regarda au dehors, comme pour interroger l'état du temps. « Mais le retour au travers de la forêt, dans la fraîcheur de l'après-midi... murmura-t-il en se parlant à lui-même.

— L'air de la forêt ne peut que me faire grand bien, s'écria la jeune femme. Et d'ailleurs, je suis bien portante maintenant, tout à fait bien portante.

Il s'inclina en signe d'obéissance et, appelant Palmer, qui parut aussitôt, il lui donna l'ordre de faire préparer les voitures. Puis, après avoir invité Lothaire à les accompagner,

il offrit le bras à la duchesse qui se rendait dans son appartement pour y changer de toilette.

Lothaire les suivit des yeux avec quelque tristesse. Qu'était devenue, pendant son absence, cette jeune femme délicate sans doute, mais vive, élégante, accessible à l'enthousiasme pour tout ce qui était noble et beau, protectrice des arts, qu'elle aimait passionnément, mais avec discernement ; cette jeune femme qui remplissait avec tant d'ardeur ses devoirs d'épouse, de mère, de souveraine et qui était devenue la consolatrice de tous les affligés, la mère de tous ceux qui souffraient?... Elle n'était plus que l'ombre d'elle-même et la flamme qui animait ses yeux était celle de la fièvre. La vivacité gracieuse, dont jadis elle était pour ainsi dire imprégnée, s'était transformée en une agitation nerveuse et fébrile.

Et lui? La portière venait précisément de retomber derrière cet homme beau et imposant entre tous, l'image même de la force en pleine possession d'elle-même. Lui n'avait pas changé. Son épaisse chevelure blonde était toujours aussi belle. Ses yeux bleus, à la fois

caressants et impérieux, témoignaient toujours d'une indomptable obstination que nul obstacle ne pouvait jamais faire fléchir. Involontairement, la mémoire de Lothaire évoqua le souvenir d'une partie de chasse. Le duc avait aperçu un superbe cerf douze cors, et le poursuivait vainement. Il s'acharna à sa poursuite, le jour, la nuit, suivi seulement par un garde, dont il partagea les privations et les fatigues. Ses compagnons de chasse le revirent seulement le quatrième jour, trempé jusqu'aux os, — un violent orage avait éclaté durant la dernière nuit, — avec une chaussure couverte de boue et à demi mort de faim. Mais il avait tué le cerf le matin. Oui, il était obstiné et portait cette obstination en toutes choses. En outre...

Lothaire, perdu dans ses pensées, fixait toujours son regard sur la portière violette. Il ne s'aperçut de la présence de M. de Palmer qu'au moment où celui-ci se rapprochait familièrement de lui.

— Permettez-moi aussi, Monsieur le baron, dit cet élégant petit homme, dont les tempes commençaient, hélas! à s'argenter, permettez-moi de vous saluer à mon tour et de vous of-

frir mes félicitations à propos de votre retour sur le sol natal. Vous avez été éloigné de notre cour pour des causes bien pénibles, et tous ceux qui font partie de la maison ducale s'unissent dans le même sentiment d'allégresse pour fêter votre retour.

Le baron Lothaire contemplait son petit interlocuteur du haut de sa stature élevée, avec un mélange de méfiance et de dédain. « C'est une physionomie bizarre, se dit-il à lui-même. Il y a là un mélange d'astuce, de bassesse, d'outrecuidance, de friponnerie et même de férocité; ce doit être l'un de ces hommes qui ne connaissent d'autre loi que celle de leur intérêt et sont capables de poursuivre la satisfaction de celui-ci au travers de toutes les vilenies. »

Le visage qui se dressait vers lui avait le teint jaunâtre des Orientaux; les yeux, foncés, étaient surmontés de sourcils épais; le front très dégarni, eût été bas si la calvitie ne l'avait exhaussé.

— Très obligé, fit Lothaire en s'inclinant avec froideur. Puis son regard se fixa sur les peintures de la chambre.

— Comment trouvez-vous l'aspect de Son Altesse? poursuivit le petit homme en baissant la voix et prenant un ton plaintif.

Et comme Lothaire, absorbé par sa contemplation, semblait ne point avoir entendu la question et tout au moins la laissait sans réponse, M. de Palmer ne se découragea point et reprit d'une voix de plus en plus mystérieuse et plaintive :

— Ah! je crains bien que nous n'ayons un hiver bien triste... Elle est mourante... Et alors...

Lothaire se retourna tout d'une pièce et toisa son interlocuteur.

— Et alors?... répéta-t-il d'un ton d'interrogation.

La question demeura sans réponse, car on annonça que les voitures étaient prêtes. Lothaire passa devant Palmer sans insister pour qu'il s'expliquât.

Il s'assit en face du duc et de la duchesse. La voiture roulait sur la grande route, si bien entretenue, qui menait dans la forêt de sapins au parfum fortifiant. Sur les coussins de soie, d'un rouge foncé, qui garnissaient la voiture,

la duchesse apparaissait plus pâle encore que de coutume, et cependant tout en elle, attitude, gestes, expression de physionomie, tout révélait, avec l'ardent désir de vivre, le ferme, l'invincible espoir de recouvrer la santé. Ses lèvres blêmes et amincies s'ouvraient sur ses petites dents blanches. Sous le simple chapeau de paille rond, garni seulement d'un ruban rouge, son regard brillant cherchait avec anxiété à pénétrer l'ombre mystérieuse de la forêt, tandis que sa poitrine s'élevait et s'abaissait avec ardeur comme si elle avait espéré que chaque aspiration devait lui apporter un soulagement.

« Oui, se dit Lothaire, qui, pâle et pensif, l'examinait à la dérobée, cela est vrai; elle est mourante... Et après?... après?...

Le duc, assis près de sa femme, semblait n'avoir d'autre préoccupation que celle d'examiner le treillage s'étendant sur la lisière de la forêt pour y parquer le gibier.

Et après?... Le baron Lothaire ne connaissait que trop bien le secret qui n'en était plus un pour personne. Le secret avait emprunté des ailes et l'était venu trouver jusque dans la

villa qu'il habitait au bord de la Méditerranée. M. de Gérold n'avait pas été surpris d'apprendre par quelle passion le duc était envahi. Il l'avait vue naître et avait passé par des transports de fureur en entendant son nom, son propre nom rapproché de celui du duc dans les commentaires malveillants des courtisans.

La duchesse se mit à causer. Elle lui parlait sans cesse de Claudine et il se vit contraint de lui répondre, quelle que fût d'ailleurs la répugnance qu'il éprouvait à s'entretenir de sa cousine en présence du duc.

Derrière la voiture occupée par Leurs Altesses venait une seconde voiture, contenant la plus âgée des dames d'honneur de la duchesse, M^{me} de Katzenstein. Près de cette vieille dame, à la physionomie affable et bonne, était assis M. de Palmer, qui souriait avec ironie. Il lui semblait un peu... comment dire?... un peu imprudent, de la part du duc, de se rendre, dès le lendemain de son arrivée, à la maison des Hiboux. Il y avait là une hâte vraiment bien juvénile. Après tout, chacun sait que les amoureux, à tout âge, sont incapables de patience.

Tout à coup les voitures cessèrent d'avancer. Palmer se pencha par-dessus la portière, et son sourire ironique s'accrut. La voiture ducale s'était arrêtée près d'un équipage facilement reconnaissable à la magnificence des chevaux qui le conduisaient, ainsi qu'à la cocarde noire et jaune que portaient le cocher et le valet de pied. C'était la voiture de Lothaire, et celui-ci, ayant mis pied à terre, tendait à la duchesse un paquet orné de dentelles blanches et de rubans roses... son enfant.

— Ah! c'est M^{me} de Berg avec la petite fille de la pauvre princesse Catherine, dit la dame d'honneur après avoir dirigé son lorgnon sur ce groupe. On dit que c'est un pauvre avorton à peine né viable... Vraiment, je plains M^{me} de Berg. Sa tâche est lourde et sa responsabilité l'est encore davantage.

M. de Palmer avait repris sa place dans le fond de la voiture et ne répondit pas à cette dernière réflexion. Il souriait toujours.

— Comme tout ici se passe avec une simplicité rustique! dit-il. Cela va être une charmante vie de famille et de campagne, échappant à toutes les règles de l'étiquette.

Les voitures se remirent en mouvement et celle du baron Lothaire, qui venait en sens inverse, les croisa au passage. Ce fut avec une profonde déférence que le petit homme s'inclina pour saluer la belle M^{me} de Berg qui tenait l'enfant sur ses genoux, et fixait sur lui, avec une expression singulière, ses grands yeux d'un bleu d'acier.

— Elle est encore belle!... murmura la dame d'honneur en lui rendant son salut avec une nuance de réserve... et cependant elle ne peut guère être jeune... Attendez un peu, Palmer... Je crois bien qu'elle nous a été présentée, il y a quinze ans environ, à Baden-Baden, durant un séjour qu'y faisait la duchesse douairière avec son fils, notre jeune duc régnant. Cela se passait chez la comtesse Schomberg. Peu après elle vint s'établir avec son vieux mari à la résidence ducale, disant que le changement d'air ferait du bien à celui-ci. La physionomie de la vieille dame se revêtit d'une expression de gaieté un peu moqueuse.

Je ne veux pas me faire l'écho des mauvais propos qui circulèrent à ce moment-là. Le fait est qu'elle vécut durant une année dans

les plaisirs les plus brillants. Au bout de cette année, notre duc se maria, et depuis lors il a toujours été le modèle des époux.

— Nul n'ignore, Madame, que le duc marche toujours dans la voie de la vertu, même aujourd'hui, même en ce moment : qui pourrait en douter ?

La vieille dame regarda bien en face son interlocuteur, et la rougeur de l'indignation montant à ses joues, elle lui dit vivement :

— Je vous prie, Palmer, de garder pour d'autres que pour moi vos insinuations sarcastiques. Je comprends très bien la signification de vos allusions qui ne contiennent, je vous l'affirme, pas un atome de vérité. Claudine Gérold...

— Mais, grand Dieu, qui donc s'avise de médire de Claudine de Gérold?... la plus pure parmi les femmes les plus irréprochables!... répondit Palmer en levant son chapeau au-dessus de son front dépouillé.

M^{me} de Katzenstein rougit encore davantage, se mordit les lèvres et garda le silence... Ce Palmer avait vraiment un esprit venimeux. Il connaissait l'art d'atteindre sans se décou-

vrir, de nuire sans courir le risque d'être pris sur le fait, d'insinuer les pires choses en se réservant une porte de sortie, en entourant ses insinuations malveillantes d'éloges qui, en apparence, mais seulement en apparence, les semblaient combattre et démentir : le tout à seule fin de se ménager un alibi, et de telle sorte que, tout en se livrant au dénigrement, on n'eût pu citer un seul mot établissant nettement son désir de nuire.

— Nous sommes arrivés, dit-il en désignant de la main le fronton du cloître en ruine, dont les arabesques, finement découpées, ressortaient sur la verdure comme le dessin d'une dentelle sur un coussin de velours. Au-dessus de la tour, environnée d'arbres séculaires, voletaient les pigeons d'Heinemann qui sillonnaient le ciel d'éclairs argentés, et les plates-bandes de fleurs, au brillant coloris, se détachaient vivement sur les taillis touffus.

— Véritablement, Madame, reprit Palmer, cette maison des Hiboux est un logis fait à souhait pour la plus romantique des idylles. Ce nid, que l'on nous avait dépeint comme repoussant, est créé tout exprès pour y rêver un

bonheur à venir, ou pour y cacher un bonheur échu.

VIII.

Sur la terrasse de la maison retentit un éclat de rire. Il n'était pas précisément mélodieux, tel qu'on s'attend à l'entendre quand il résonne sur les lèvres d'une jolie femme. Peut-être aussi aurait-on pu le trouver un peu bruyant. Mais ce rire était si clair, si franc, qu'il donnait confiance et devenait communicatif. Le solitaire de la tour du clocher ressentit lui-même cette impression, car, après avoir prêté l'oreille avec une certaine impatience, un sourire vint éclairer sa physionomie.

Mais aussi le moyen de résister à ce rire sonore, frais et sain ? Il en était ému, et ne put s'empêcher d'évoquer l'image d'une source limpide et cristalline coulant sur une fraîche verdure, dans l'ombre de la forêt. Ce rire était charmant... Et c'était Béate, « cette personne méchante et barbare », qui riait ainsi !

Il secoua la tête, et reprit sa plume; mais le rire se faisait toujours entendre, et troublait ses pensées; à quelques pas de lui, Béate s'essuyait les yeux, car elle avait tant ri, que les larmes avaient jailli.

Elle était assise près de Claudine sur un banc que Heinemann avait construit avec des tiges de bouleau, et lui donnait une leçon pour lui apprendre à se servir d'une machine à coudre, posée devant les deux cousines, sur une table de bois peinte en vert. Les belles mains de l'ex-dame d'honneur essayaient de se familiariser avec le mécanisme dont Béate lui expliquait le secret.

— Non, tu ne sais pas à quel point ta maladresse est amusante!... Mais, mon enfant, tu ne t'aperçois pas même qu'il n'y a plus de fil dans ton aiguille, et tu continues à coudre avec ardeur!... Tiens, voilà le fil, et maintenant tu peux marcher.

La belle jeune fille, vêtue d'une très simple robe de toile, avait les joues en feu, tant elle s'appliquait à son travail.

— Un peu de patience, Béate, je ne te demande qu'un peu de patience; le temps vien-

dra où tu me jugeras capable de t'aider dans tes propres travaux de couture.

— Il ne manquerait plus que cela !... s'écria Béate. La maison est remplie de femmes de service, qui, à force d'être nombreuses, se créent des loisirs l'une à l'autre, et tu viendrais encore m'aider ? Tu as bien assez d'occupations dans ton logis, et si tu pouvais conquérir quelques heures de liberté, c'est à ton piano qu'il les faudrait employer ; ou bien tu te remettrais un peu à la peinture... Si seulement je pouvais faire travailler quelqu'un, je m'appliquerais à obtenir ce résultat du côté de cette M^{me} de Berg ; cette femme qui ne fait œuvre de ses dix doigts a le don de m'agacer furieusement. Il y a toujours quelque chose d'inquiétant dans l'oisiveté d'une femme ; cette oisiveté indique toujours, me semble-t-il, un peu de désordre dans les idées, ou beaucoup de désordre dans les sentiments et les habitudes. Toujours est-il que je lui ai porté, l'autre jour, quelques paquets de laine, la plus fine qui se puisse imaginer, filée sous mes yeux. Je lui ai dit : « Ma chère dame, vous devez vous ennuyer, car nous n'avons ici d'autre

distraktion que le travail, et je vois que vous n'en usez pas. Voici une laine de qualité supérieure, avec laquelle vous pourriez tricoter quelques paires de bas pour l'enfant. Il faudrait s'y prendre dès à présent, car l'hiver est précoce dans nos montagnes. » La voilà qui a blêmi sous ses peintures, mais blêmi!... jusqu'à son nez qui est devenu tout blanc. Et elle m'a répondu d'un ton pincé : « Son Altesse la princesse Thékla entend s'occuper elle-même de tous les détails qui concernent la toilette de sa petite-fille. Elle a sur ce sujet des principes hygiéniques, et considère l'usage des bas de laine comme particulièrement malsain. — Vraiment? lui ai-je répondu. Ai-je l'air malsain? Et le père de l'enfant vous fait-il l'effet d'un valétudinaire? Eh bien! chère dame, nous avons toujours porté l'un et l'autre des objets exécutés avec de la laine pareille à celle-ci, et avec le fil préparé dans notre maison. Vous voyez que nous ne nous en sommes pas trop mal trouvés. Cela ne nous a pas empêchés de grandir et d'avoir une bonne santé. » Elle n'a pas osé me répondre, mais son visage!... Ah! quelle expression de méchanceté sour-

noise ! Elle essaya de commander à son irritation , puis elle m'expliqua d'un ton posé qu'elle avait reçu, concernant l'enfant, des instructions tellement précises, qu'il lui était impossible d'assumer aucune responsabilité, et qu'elle se trouvait obligée d'obéir passivement. Mais au nom du ciel, parce que cette enfant est la fille d'une princesse, est-ce que Lothaire n'est plus son père ? Il est vraiment par trop sot... Car je lui ai conté tout cela, et il s'est borné à lever les épaules, en gardant le silence. Si je gouvernais seulement pendant quatre semaines cette pauvre petite créature affamée, exténuée à force de soins imbéciles, tu verrais un miracle se produire sous tes yeux, Claudine. Elle deviendrait aussi fraîche que ton Élisabeth...

Et Béate désignait de la main la petite fille, qui, assise devant une table proportionnée à sa taille, jouait avec un petit ménage, que sa tante avait, le matin même, extrait d'une armoire dans laquelle on avait conservé les jouets qui lui avaient appartenu lorsqu'elle était elle-même une petite fille.

— Au surplus, ajouta-t-elle, l'air de la campagne est merveilleusement profitable à ta

propre santé. Si tu te voyais avec tes yeux brillants et sur tes joues cette teinte rosée que tu avais tout à fait perdue à la cour! Il est heureux, ma chère, qu'il n'y ait ici personne en disposition de perdre la tête... Tu la lui ferais tourner, bien sûr, car...

Claudine, la tête baissée sur sa machine, souriait à la narration si vivement faite par Béate. Elle n'accorda aucune attention à son mutisme soudain, et ne put non plus s'apercevoir de l'expression de surprise effarée qui se peignit soudainement sur son visage tandis qu'elle regardait du côté de la grande route. Dieu de bonté!... Ce qu'elle voyait, c'était bien la livrée ducale, rouge, galonnée d'or, qui ressortait là-bas sur la verdure de la forêt.

— Claudine!... Leurs Altesses! En vérité, elles viennent de ce côté!

Claudine s'appuya contre le dossier du banc, fixant un regard d'angoisse sur les voitures qui s'arrêtaient devant sa maison; dans l'allée principale du jardin, Heinemann s'efforçait de se délivrer de son tablier, dans le dessein d'aller endosser sa vieille livrée. Les fenêtres de M^{lle} Lindenmeyer se heurtèrent sous un choc

convulsif, et Béate se préparait à prendre la fuite, quand son regard tomba sur sa cousine.

— Qu'as-tu donc?... dit-elle à voix basse, en saisissant sa main... Viens, il faut aller au-devant de tes hôtes... Es-tu soudainement devenue malade?... Voyons, parle!

Claudine avait rapidement repris possession d'elle-même. Elle descendit vivement l'escalier et se dirigea vers la porte d'entrée, avec la grâce aisée qu'elle déployait aux bals de la cour, lorsqu'elle glissait, « pareille à une déesse », disait-on, sur les parquets brillants, portant non pas une robe de toile, mais vêtue du grand habit de velours bleu, à longue queue. Béate la suivit, avec une surprise admirative; quelle déférence pleine de dignité dans le mouvement qui courba sa taille si souple, et avec quel mouvement de reconnaissance enjouée elle baissa le front que la duchesse baisa affectueusement! Béate se penchait pour contempler les souverains, mon Dieu!... C'était Lothaire qui marchait là près du duc, tandis que la duchesse les précédait en s'appuyant sur le bras de Claudine. Béate rentra vivement dans la maison, traversa la pièce qui servait

de salon, et se précipita dans la chambre de M^{lle} Lindenmeyer. La pauvre vieille demoiselle avait littéralement perdu la tête. Elle se tenait devant son miroir et assurait, d'une main tremblante, son plus beau bonnet garni de rubans rouges. Toute sa personne offrait du reste un aspect bizarre. Elle avait passé à la hâte le corsage d'une robe de soie noire... mais avait oublié que le jupon de ladite robe était encore suspendu dans l'armoire, dont les portes étaient restées largement ouvertes.

— Ma chère Lindenmeyer, ne vous agitez pas, je vous en prie, dit Béate gaiement; dites-moi seulement tout de suite où vous avez serré les assiettes de cristal de la grand'mère, et, aussi, où Claudine met les petites cuillers d'argent. Après quoi, vous vous assoirez bien tranquillement dans votre fauteuil près de la fenêtre; votre toilette, qui sera vue seulement en buste, convient on ne peut mieux à la situation; vous contemplerez Leurs Altesses bien à votre aise quand plus tard elles se promèneront dans le jardin.

La vieille Lindenmeyer avait l'esprit profondément troublé; elle assura que, dût sa vie en

dépendre, il lui était impossible de savoir où se trouvaient les assiettes... et les cuillers pas davantage. Béate la quitta en riant, et se dirigea vers la chambre du clocher. Il y avait là aussi un rêveur, et il était urgent de l'arracher à ses songes. Il n'avait pas le plus léger soupçon de l'honneur qui était fait à sa maison, et demeurait plongé dans son travail. Béate secoua la tête, en rougissant un peu, et frappa à la porte. « Entrez, » lui fut-il répondu ; et à ce moment la figure énergique de Béate se transforma.

— Jean, lui dit-elle d'une voix devenue douce et harmonieuse, mettez votre habit le plus présentable et descendez tout de suite. Vous avez des visites : Leurs Altesses sont descendues de voiture à votre porte.

Et lorsque Jean leva la tête avec mécontentement, cette nouvelle invraisemblable n'étant, suivant lui, qu'une plaisanterie destinée à l'enlever à son travail, elle se mit à rire, de ce même rire sonore et frais qu'il avait naguère entendu.

— Mais ne perdez donc pas de temps. Leurs Altesses vont s'apercevoir qu'il ne manque rien

à la réception qu'on leur fait, sinon la présence du maître de la maison... Je vous suivrai avec quelques rafraichissements.

Jean passa ses mains dans sa chevelure brune avec une perplexité voisine du désespoir... On n'était donc plus en sûreté, même dans la maison des Hiboux? Grand honneur certainement!... mais combien gênant! Et qu'avait-on besoin de poursuivre dans son refuge un homme ruiné?... Ah! Claudine... Ils veulent reprendre Claudine, et peut-être la viennent-ils chercher?

Ce fut avec un visage fort sombre que Jean de Gérold quitta sa chambre. Béate y resta seule un instant. Elle examinait ce qui l'entourait avec la confusion que ressent un enfant lorsqu'on le mène pour la première fois à l'église. Puis elle s'avança sur la pointe des pieds, le cœur battant, et jeta en rougissant un regard sur les feuilles de papier en travers desquelles la plume était tombée. Cette écriture, fine et serrée, n'était pas encore sèche. Elle se pressait sous un titre écrit en grandes lettres : *Quelques réflexions sur le rire...* Elle secoua la tête en souriant avec satisfaction...

Puis elle descendit l'escalier et se dirigea vers l'office, situé derrière la pièce qui servait de salle à manger. Elle disposa de fraîches fraises des bois, ainsi que du sucre pilé, sur un plateau, et, suivie par Heinemann, qui avait enfin réussi à trouver la vieille livrée des Gérold et frémissait de joie en songeant à l'honneur insignifiant dont la vieille maison des Hiboux était investie, elle arriva sur la terrasse au moment où la duchesse se soulevait pour visiter la cave, qui ne contenait qu'un faible reste du trésor des religieuses.

Béate de Gérold avait été présentée à la cour. Lors du mariage de son frère avec une princesse appartenant à la maison régnante, elle avait passé trois jours pleins au palais. Elle avait été obligée de faire des visites et d'en recevoir. Elle avait dîné chez la princesse Thékla et avait « subi », disait-elle, un *rout* à la cour. Elle avait porté un jour une robe en soie bleu de ciel, un autre jour une robe en satin jaune, et sa mémoire assimilait ces trois journées au plus insupportable des martyres. Elle avait été, disait-elle, *bouclée* dans ses corsages comme dans la cangue chinoise qui est, on le

sait, un supplice très douloureux. Mais la couturière l'avait ainsi exigé, en affirmant que cela était inévitable. Quand elle était revenue dans son château, elle avait repris avec une inexprimable satisfaction ses toilettes simples et commodes, et s'était bien juré qu'elle ne reverrait plus jamais tout ce monde qui se mettait à la torture pour s'ennuyer en nombreuse compagnie. C'est sans doute en constatant que les circonstances l'avaient obligée à rompre son vœu, que Béate s'inclina devant Leurs Altesses avec tant de mauvaise grâce et que son visage reprit cette expression de dureté jadis qualifiée de « barbare » par Jean de Gérold.

— Nous nous rendons dans la cave nouvellement découverte, Messieurs, dit le duc, en posant soigneusement sur les épaules de sa femme un chaud petit mantelet de peluche.

Claudine prit une grosse clef dans une corbeille placée près de la machine à coudre et dit à Heinemann de précéder les visiteurs. Jean les accompagna, tandis qu'elle se hâtait de rentrer dans la maison pour y chercher les cuillers et les assiettes, toujours introuvables, ainsi qu'une belle nappe.

Ses mains tremblaient, tandis qu'elle se livrait à ces soins. — Pourquoi, se disait-elle à mi-voix, pourquoi faut-il être troublée même ici?

Elle appuya sa tête sur la vieille armoire de chêne qui contenait le linge de sa grand'mère, comme pour chercher un appui matériel dans la lutte qui s'élevait de son âme. — Allons, il faut dominer cela... fit-elle en posant sa main sur son cœur qui battait à coups précipités.

Elle pouvait ce qu'elle voulait. Quand elle reparut quelques instants plus tard, afin de suivre Leurs Altesses dans leur course d'exploration, sa physionomie ne trahissait aucun trouble.

— Arrêtez!... dit une voix sonore sous la voûte de la cave. Vous ne pouvez aller plus loin. La cave est extrêmement froide, et vous êtes légèrement vêtue.

C'était le baron Lothaire qui s'exprimait ainsi.

— Si vous pouvez refréner votre impatience pendant quelques instants encore, ma cousine, poursuivit-il, mieux vaut que vous n'alliez pas plus loin. Il me semble que Leurs

Altesses remontent l'escalier de la cave; oui, c'est bien la voix du duc... Me trompé-je?

Claudine le regardait avec surprise et ne lui répondit pas. L'expression du visage de Lothaire était rigide, même dure.

— Mieux vaut que nous attendions Leurs Altesses sur la terrasse. Ici...

Il s'interrompt. Claudine s'était retournée et montait les degrés qui conduisaient à la terrasse. Il la suivit, s'appuya sur la porte vitrée et fixa ses regards sur la table qui était dressée. Rien ne témoignait là d'un passé prospère : il n'y avait sur cette table que de fort simples assiettes de verre et des petites cuillers fort usées. L'argenterie de la maison Gérold se trouvait actuellement dans les armoires du château de Maisonneuve. Mais la nappe damassée portait, dans l'un de ses angles, les armoiries des Gérold, chef-d'œuvre de tissage. La vieille dame, quand elle s'était retirée dans la maison des Hiboux, avait emporté cette nappe comme souvenir du jour où l'on s'en était servi pour la première fois : le jour du baptême de son fils.

— Ce sont nos armoiries, dit Lothaire en

désignant du doigt une biche portant au front une étoile. Cet écusson a toujours été sans tâche, si loin que l'on puisse remonter dans les siècles écoulés. L'éclat de l'étoile ne s'est jamais voilé; des événements malheureux ont pu atteindre nos ancêtres. Ils ont dû parfois plier sous une destinée ennemie, mais l'honneur est toujours resté sauf, chez les hommes comme chez les femmes, jusqu'à nos jours.

La jeune fille tressaillit comme elle l'eût pu faire au contact d'un serpent et ses beaux yeux bleus adressèrent un regard déchirant à son interlocuteur. Mais les paroles expirèrent sur ses lèvres, car Leurs Altesses se montraient, et Lothaire s'empressa d'aller à leur rencontre. Le duc, marchant près de Jean, suivait la duchesse, qui avait pris le bras de sa dame d'honneur. Derrière eux s'avancait un couple étrange : Béate donnait le bras à M. de Palmer, qu'elle dépassait de sa tête. Elle écoutait, avec un dédain à peine dissimulé, ses discours empressés, et se hâta de chercher près de la table un siège qui l'éloignât de lui.

— Et toute la cave était remplie de cire?... dit la duchesse en s'asseyant. Puis, sans attendre

de réponse, elle s'écria : — Des fraises des bois ! C'est ce que j'aime le plus ! Comme leur parfum est mille fois meilleur que celui de nos fruits cultivés dans... dans du fumier !... Mon ami, fit-elle en se tournant vivement vers le duc, nous ferons une jolie partie dans la forêt. Nous prendrons les enfants et nous irons cueillir des fraises. Monsieur de Palmer, occupez-vous, je vous prie, d'organiser cela le plus vite possible et de faire chercher une place où nous trouverons beaucoup de fraises. Mais tout de suite, vous entendez ? Nous voulons bien employer ce beau temps.

On s'était placé autour de la table et Claudine présenta les fruits à ses hôtes. Elle se trouvait devant le duc. Il la remercia de la main sans la regarder, tout entier aux récits de voyage qu'il avait demandés à Jean. Elle s'approcha du baron Lothaire. Lui aussi remercia en refusant. Elle revint sur sa chaise et baissa les yeux sur sa nièce, qui s'était glissée dans la réunion et se pressait contre elle. Claudine, perdue dans ses pensées, ne revint à elle qu'au moment où la duchesse lui adressait la parole.

— Ma chère demoiselle de Gérold, lui disait-

elle, il faudra que vous veniez souvent à Altens-
tein. Le duc et moi nous nous sommes promis
de nous affranchir de toute étiquette pendant
notre séjour dans cette contrée délicieuse.
Nous voulons vivre comme de simples parti-
culiers, visiter nos voisins, les recevoir chez
nous et faire, en leur compagnie, d'agréables
parties de campagne. Nous attirerons aussi les
Maisonneuve... Oui, oui, Mademoiselle de Gé-
rold, fit-elle en se retournant vers Béate, n'es-
sayez pas de vous défendre! Je désire voir de
près la puissante et ingénieuse organisation
que vous avez su donner à votre ménage,
m'a-t-on dit, et j'espère que vous nous visi-
terez à Altenstein.

— Ce sera pour notre maison, si jamais
Votre Altesse daignait la visiter, un honneur
dont nous serions profondément reconnais-
sants, répondit Béate de sa voix sonore. Mais
Votre Altesse daignera m'excuser. Mon ménage,
doublé d'une exploitation agricole, ne me per-
met pas de m'éloigner souvent, ni pour long-
temps. Les fonctions que je remplis m'absor-
bent d'autant plus qu'elles concernent des in-
térêts autres que les miens, et que je les exerce

au lieu et place d'une maîtresse de maison. On a d'autant plus de responsabilité que l'on agit pour autrui.

La duchesse écoutait Béate avec une surprise qu'elle avait peine à dissimuler. Tout à coup son visage s'éclaira et reprit l'expression bienveillante qui lui était habituelle.

— Je sais, dit-elle, que tous les Gérold sont esclaves de leurs devoirs. Cela est trop digne de louange pour que je n'en accepte pas une fois de plus la preuve, fût-elle faite à mon détriment. Mais vous, Mademoiselle Claudine de Gérold? Nous pouvons compter sur vous avec certitude. N'est-il pas vrai, Adalbert?... ajouta-t-elle en s'adressant au duc.

— Comment? De quoi s'agit-il? Excusez-moi, je vous prie. Je n'ai pas suivi la conversation, occupé que j'étais à écouter la narration d'un bien beau voyage en Espagne, répondit le duc en s'inclinant gracieusement vers son hôte.

— Il faut que vous m'aidiez, reprit la duchesse, dans une entreprise que j'ai à cœur de faire réussir. Vous m'êtes témoin que j'ai toujours exprimé le désir de voir très souvent près

de nous une jeune fille que notre mère aime tendrement, M^{lle} Claudine de Gérold, ici présente. N'est-il point vrai, Adalbert?

Pendant un instant, le silence se fit sur la terrasse. Le soleil couchant dorait chaque feuille des arbres. Ses rayons, passant au travers des branches, décrivaient sur le sol des arabesques bizarres que formait l'alliance de l'ombre avec la lumière. Quelque chose d'analogue se passait dans l'âme de Claudine, car elle apparaissait tantôt pâle, tantôt envahie par une subite rougeur.

— Par le fait, Mademoiselle de Gérold, dit une voix qui maîtrisa subitement, tant elle était froide et indifférente, l'orage qui grondait dans son âme... par le fait, la duchesse m'a dit, en effet, qu'elle désirait faire de la musique avec vous à Altenstein.

Puis, se retournant vivement vers Jean et reprenant sa conversation, il lui demanda :

— Et l'homme? Est-il mort de sa blessure?

— Il a guéri et vit encore.

C'était un récit de chasse que le duc avait provoqué en questionnant Jean. Et quand le duc causait de chasse, il devenait, chacun le

savait, étranger à tout ce que l'on disait près de lui. Seul, M. de Palmer eut un léger sourire d'incrédulité en regardant Claudine qui semblait respirer plus librement.

— Hé bien?... fit la duchesse en insistant avec l'impatience qui caractérise ceux qui ont pour coutume de voir tous leurs caprices accomplis.

— Si Votre Altesse l'ordonne... répondit Claudine à voix basse; mais il y a bien longtemps que je n'ai chanté et je ne crois pas être capable maintenant... sans avoir fait aucun exercice.

La duchesse fut empêchée de répondre : elle toussait légèrement, et le duc, se levant avec vivacité, constata qu'un vent assez frais venait au travers des arbres.

— Il faut partir de suite, dit-il... les voitures!

L'un des valets de pied, qui n'avait point quitté la porte d'entrée du jardin et s'était toujours tenu en vue, employant ses loisirs à examiner les passants, aperçut le geste que lui adressait M. de Palmer. Le départ de Leurs Altesses fut immédiat. Quelques minutes plus

tard, le bruit des voitures qui les emportaient s'éteignit dans le lointain.

— Nous aussi, il est temps que nous prenions congé de nos hôtes, n'est-il pas vrai, Lothaire?... dit Béate à son frère.

Il baissa la tête en signe d'acquiescement, et secoua la main de Jean. Quand il se retourna pour saluer Claudine, elle avait disparu.

Béate, allant à la recherche de son chapeau et de son ombrelle, rencontra Claudine, qui, fort paisible en apparence, s'occupait, dans la cuisine, à remplir avec des fraises une petite assiette destinée à M^{lle} Lindenmeyer, ainsi qu'elle le dit à sa cousine.

— Je ne savais où tu nichais, répondit Béate, et t'ai demandée à tous les échos d'alentour. Nous partons, Claudine. Hé bien! j'espère que tu as eu une après-midi fort accidentée. Je te félicite de ce voisinage princier; et quand je te dis que je t'en félicite, je m'entends. Rien de plus terrible que d'avoir des voisins oisifs. Comme ils sont accablés du poids de leur oisiveté, ils cherchent toujours à le diminuer et portent leur fardeau à tous ceux dont ils sont entourés, afin qu'on les aide à le supporter.

Tu peux t'attendre à ce que ces visites se renouvellent. Cela sera tout à fait charmant. Aussi je t'engage à avoir toujours sous la main quelques gâteaux présentables ou toute autre chose de même genre. La duchesse aime à pénétrer chez ses sujets... On la dit fort disposée à faire des promenades... Hé!... pauvre femme! Je crois bien qu'elle cherche à s'étourdir et qu'au fond de l'âme elle sent bien qu'elle est rudement atteinte. As-tu remarqué comme elle respire avec peine? Mais il faut que je te quitte. Je suis sûre que ma grosse Berg est déjà affamée. D'abord elle l'est toujours; elle grignote quelque chose pendant toute la journée, mange comme deux à ses repas, et la nuit va rôder autour du garde-manger. Elle m'a joué un tour! Figure-toi que l'on devait faire le lendemain un chafroid de canard; la cuisinière avait soigneusement préparé tous les morceaux, enlevant les nerfs, les peaux, etc.; puis elle s'était allée coucher. Le lendemain explosion, fureur de la cuisinière qui criait : « Elle m'a mangé ma poitrine! » Les plus beaux filets des canards avaient disparu, engloutis par ma grosse Berg, et cependant ce n'est pas la nourri-

ture qui lui manque ! Depuis ce jour ou plutôt cette nuit, l'office est fermée à clef et la clef est dans ma poche. Au revoir, Claudine ! Amène-moi bientôt ta nièce.

Elle lui serra la main, et se hâta de rejoindre son frère.

Claudine porta les fraises à M^{lle} Lindenmeyer, qui était encore coiffée de son plus beau bonnet ; elle tenait Élisabeth sur ses genoux, et lui contait une histoire merveilleuse, dans laquelle une jeune fille admirablement belle épousait un prince qui était beau comme le jour.

— Ce devait être un duc régnant, dit la petite fille après avoir réfléchi... Puis, apercevant Claudine, elle lui demanda : — Ma tante, puis-je encore rester ici, pour savoir la fin de l'histoire ?

Mais Claudine ne lui répondit pas : elle ne l'avait pas entendue, occupée qu'elle était à écouter le roulement, toujours plus lointain, de la voiture qui emportait les Maisonneuve.

— O Jésus !... Mademoiselle Claudine !... s'écria M^{lle} Lindenmeyer en joignant les mains avec jubilation, heureuse de pouvoir enfin

parler de l'événement qui venait enfin de se produire. Combien notre duc est beau ! Quand je l'ai vu marcher dans le jardin près de notre jeune maître, je me suis rappelé ce que Schiller a dit : « Le poète doit marcher près du roi, car tous les deux ils habitent les sommets de l'humanité. » Oh ! Mademoiselle ! Si seulement votre grand'mère avait vécu jusqu'à ce jour, pour vous voir là, assise sur la terrasse, en famille, pour ainsi dire avec nos souverains et mangeant des fraises avec eux !... Je ne crois pas que l'on puisse voir un homme plus beau que notre duc !

— Tante Claudine, dit la petite fille, mon oncle Lothaire me plaît mieux que le duc : d'abord il est aussi beau ; et puis ses yeux sont meilleurs.

Claudine se détourna, et se dirigea vers la porte ; elle monta l'étroit escalier qui menait à la chambre de Jean. Elle le trouva se promenant en long et en large, avec une intense expression de découragement empreinte sur son visage.

— Tu me trouves absolument désarçonné, dit-il en adressant à sa sœur un regard na-

vrant... O ma chère et belle solitude!... Claudine, il ne faut pas te méprendre sur le sens de mes paroles; tu sais à quel point je suis attaché à nos souverains, et certes je suis fier de voir que le mérite de ma sœur suffit à les attirer dans notre pauvre demeure; mais, ma chère Claudine... tu es fâchée de m'entendre parler ainsi?... fit-il en remarquant l'ombre qui s'étendait sur les traits de sa sœur.

Elle secoua la tête.

— Non, Jean, pourquoi en serais-je fâchée? Mais je suis contrariée pour toi, et nous dirons franchement à Leurs Altesses que tu ne peux pour aucune cause... tu m'entends?... *pour aucune cause*, être distrait de ton travail.

Il s'arrêta devant elle, et, du bout des doigts, caressa affectueusement ses joues.

— Non, mon enfant; tu as été dame d'honneur à la cour, et tu sais mieux que personne à quel point il est impossible d'agir de cette façon. En venant chez nous, Leurs Altesses nous ont donné une marque d'amicale condescendance, qui nous honore, et dont nous devons être profondément reconnaissants. Nous ne pouvons nous comporter envers eux avec

la rudesse dont Béate a tantôt fait preuve dans son refus; j'en ai été consterné et à la fois humilié, pour elle et pour nous; je ne comprends pas la placidité et l'indifférence avec lesquelles Lothaire a assisté à ce dialogue.

— Mais ton travail, Jean?... Tu peux être certain que la duchesse elle-même serait inconsolable si jamais elle apprenait que sa présence a jeté la perturbation dans tes habitudes de travail.

— Elle a une belle âme, Claudine, un esprit doué de façon que tout ce qui est beau et bon l'attire invinciblement; mais elle est malade, très malade... Ah! je le sais mieux que personne! Quand je l'ai entendue tousser, j'ai cru entendre la toux de ma pauvre femme, et j'en ai eu le cœur percé comme par une lame de couteau... Non, ma chère Claudine, il ne sera pas dit que cette vie, à moitié éteinte, aura connu, par nous, même une légère contrariété: la maison des Hiboux sera à sa disposition, à toute heure.

Claudine ne répondit pas; elle s'était rapprochée de la fenêtre en ogive, au travers de laquelle passait la lumière rouge du soleil à son

déclin et son regard s'attachait sur la cime des arbres. Non, elle ne pouvait, elle ne devait pas lui donner de nouveaux sujets de préoccupation ; elle ne devait pas troubler son repos. Et d'ailleurs... qui sait?... Peut-être s'était-elle éteinte, cette passion aveugle, qui semblait prête jadis à briser toutes les barrières. Aujourd'hui elle n'avait pas rencontré sans cesse un regard ardent dans sa fixité... Il semblait l'avoir à peine aperçue. Elle inclina machinalement la tête comme pour répondre à une voix intérieure, et s'encourager dans cette voie, qui pouvait la mener à la sécurité toujours si ardemment poursuivie... Il était possible, en effet, que ses sentiments chevaleresques, que sa magnanimité, aient triomphé dans le combat qui se livrait en lui : cela devait être... Et puis le spectacle de cette existence menacée qui s'éteignait sous ses yeux... Oh ! oui, elle pouvait être tranquille ; désormais il lui était permis d'espérer.

Son frère l'avait rejointe et, saisissant sa main, lui dit avec tendresse : — Cette solitude te pèse ? Aujourd'hui où les rayons de ton existence naguère si brillante ont éclairé

notre pauvre demeure, elle m'est apparue si dénuée, si misérable! Et je suis tourmenté par cette pensée que, t'enfermant ici en te faisant partager ma misère, je commets pour ainsi dire un meurtre.

— Tu ne peux savoir, mon cher Jean, répondit-elle en souriant avec un regard humide, à quel point je suis satisfaite de vivre ici près de toi, combien notre pauvreté m'est douce, quel appui et quelle protection cette pauvreté m'accorde... Si tu le savais, tu ne me parlerais plus jamais de la sorte. Non, je ne suis pas triste; je ne fais pas de retour sur le passé, sinon pour bénir le présent. Et précisément je n'ai jamais eu le cœur plus léger qu'en ce moment, où tu m'as surprise dans une méditation dont le sujet était contraire à celui que tu as supposé. Maintenant il faut que je descende pour m'occuper du souper, qui se compose, il est vrai, seulement d'œufs frais et de salade... Mais les salades d'Heinemann sont mille fois plus tendres que celles de la cour!

Elle lui tendit son front à baiser, et se sauva. Jean, resté seul, écoutait les pas pressés qui s'é-

loignaient de lui et avait retenu, avec les affectueuses paroles de Claudine, le son harmonieux et clair de la voix qui les prononçait... Oui, c'est ainsi que la sincérité s'exprime : seulement était-il possible de la concilier avec ce regard triste autant qu'inquiet?

Quelques heures plus tard, la maison des Hiboux était silencieuse et semblait endormie, bercée par le bruissement de la forêt. Cependant il y avait encore de la lumière dans la chambre de Claudine ; elle s'était assise devant un antique petit secrétaire, aux pieds grêles, qui avait fait partie du mobilier affecté à la chambre de sa grand'mère, tandis qu'elle était encore une jeune fille. Claudine avait ouvert plusieurs tiroirs contenant des lettres, des fleurs desséchées et autres menus objets. La belle dame d'honneur, au maintien digne et réservé, était après tout une jeune fille au cœur timide, partagé entre la crainte et l'espoir mystérieusement enfouis et voilés par une apparente indifférence. S'il n'en avait pas été ainsi, quel intérêt eût-elle pris à remuer ces témoignages tangibles du passé? Pourquoi aurait-elle relu, les yeux remplis de larmes,

une petite feuille de papier sur laquelle se trouvaient quelques notes de musique, et sous ces notes une ou deux lignes, commençant ainsi : « Si tu voulais me donner ton cœur...? »

Cette feuille de papier évoqua immédiatement l'épisode auquel elle se rattachait. C'était à la cour; la vieille duchesse douairière avait exprimé le désir de l'entendre chanter ce vieil air; mais il ne se trouvait pas dans la bibliothèque musicale du palais. L'un des assistants, faisant partie du cercle de la duchesse, avait déclaré qu'il pouvait reconstituer l'air, et, s'approchant d'une table, il l'avait écrit de mémoire. Elle l'avait chanté. Et à ce moment-là elle avait ressenti dans sa plénitude le sentiment d'absolue satisfaction qu'éprouvent les grands artistes en quelques rares circonstances. Elle avait compris que pour elle la perfection relative avait été atteinte. Quand elle avait eu terminé ce vieil air, aux applaudissements enthousiastes des assistants, elle avait surpris un regard attaché sur elle exprimant une surprise admirative... regard que jamais plus elle n'avait rencontré et qui n'avait duré qu'une seconde, peut-être, pour s'abaisser aussitôt sur

la princesse Catherine assise, près de laquelle il se trouvait debout. Il avait l'attitude d'un fier chevalier et se tenait attentif près de la dame de ses pensées. Les yeux noirs de cette petite princesse ne le quittaient point et dans ce moment semblaient lui répéter les premières paroles du vieil air : « Si tu voulais me donner ton cœur... ? »

Tous ces incidents s'étaient sans doute depuis longtemps effacés de sa mémoire. S'il en avait été autrement, il n'aurait point accueilli avec tant de froideur l'allusion que naguère elle avait faite au goût jadis professé par lui pour la musique. Quant à elle, il lui avait été impossible d'oublier cette soirée, gravée à plus d'un titre dans ses souvenirs. N'était-ce point ce soir-là que d'autres yeux s'étaient attachés sur elle, faisant naître en elle l'épouvante avec la confusion, semblant, eux aussi, lui répéter le vieil air : « Si tu voulais me donner ton cœur... ? »

Elle se leva avec précipitation, se dirigea vers la fenêtre, revint vers le secrétaire en proie de nouveau aux agitations, aux inquiétudes qu'elle connaissait si bien. Son regard

errait éperdu autour d'elle, cherchant partout l'appui qu'elle ne rencontrait nulle part. Ce regard s'arrêta sur un portrait au pastel dont le cadre finement sculpté portait les armoiries de sa famille : l'étoile, reproduite en métal, brillait à la lumière qui éclairait Claudine. Une contraction amère et douloureuse contracta ses lèvres.

— Maman!... dit-elle à voix basse... Oh! maman! Si tu vivais, je pourrais tout dire, à toi... mais à toi seulement!... Mais tu m'as quittée, et je suis seule... si seule!

Elle joignit les mains sans quitter ce portrait du regard et lui adressant une muette mais éloquente prière.

IX.

Le lendemain matin, un violent ouragan s'abattit sur la montagne et glissa de là sur la forêt. Le vieux Heinemann contemplait en soupirant ses œillets courbés jusqu'à terre, pliant sous le poids d'une pluie battante qui creusait des rigoles dans les planches de lé-

gumes récemment transplantés et trop faibles pour se défendre.

— O Jésus! disait-il en soupirant, dans la cuisine où il vaquait avec adresse aux fonctions d'une laveuse de vaisselle; voyez, Mademoiselle, quelle pluie se prépare!...

Et il désignait au delà de la fenêtre les cimes des montagnes d'où s'élevait çà et là une sorte de fumée grise.

— Le cerf fume sa pipe là-bas, dans la forêt. La pluie ne cessera pas avant trois jours, vous pouvez y compter... Heureux encore si nous en sommes quittes au bout de ce temps!

Et de fait la pluie redoubla d'intensité, l'une de ces pluies de montagne qui, plus que toutes les autres, évoquent l'image du déluge. La route était transformée en canal. Le petit ruisseau qui traversait la forêt avait pris une méchante allure et une laide couleur d'argile, et toutes les fleurs courbaient leurs têtes désolées.

La petite fille, sa poupée dans ses bras, se tenait contre la fenêtre dans la chambre de M^{lle} Lindenmeyer, aplatissant son nez contre

la vitre et ne se lassant pas de demander quand cesserait cette vilaine chose et quand elle pourrait aller jouer au jardin où l'on s'amusait bien mieux qu'ici. Sa vieille compagne tricotait avec activité, et, ne pouvant renoncer à une chère habitude, fixait sans cesse son regard sur la fenêtre afin d'examiner les passants. Peine inutile : la route était déserte. Seule, la messagère boiteuse, ruisselante comme une naïade, marchait près du cheval étique. Elle avait relevé sa robe sur sa tête et bouclé sur le dos du cheval un morceau de toile cirée. La petite voiture qu'il traînait, nageait littéralement dans l'eau.

Claudine étudiait le maniement de la machine à coudre, et la joie d'avoir réussi à faire une couture irréprochable rougissait ses joues. Oui, le travail, fût-ce un travail mécanique, que l'on fait profession de mépriser, est toujours une bénédiction. Quel qu'il soit, il nous enlève aux pensées pénibles, aux inquiétudes poignantes, et nous place, pendant sa durée, dans une atmosphère paisible. Jean était littéralement plongé dans ses livres. Ce temps, suivant lui, était particulièrement favorable au

travail. Aussi, dès qu'il eut pris la nourriture qui lui était destinée, il s'était retiré dans sa chambre et n'avait plus quitté la table qui lui servait de bureau.

Le lendemain il pleuvait toujours, et le surlendemain davantage encore. Les habitants du château d'Altenstein semblaient conformer leur humeur à l'aspect qu'offrait la nature. La duchesse était languissante et toussait un peu plus que de coutume. Ce temps, doublement lugubre pour ceux qui vivent dans l'oisiveté, l'inclinait vers de tristes pensées. Elle s'était appliquée à dominer cette disposition en écrivant à sa sœur ; mais des larmes inondèrent tout à coup le papier sur lequel elle écrivait... Elle ne voulait pas infliger à cette jeune veuve, déjà si éprouvée, le contre-coup de ses souffrances physiques et des inquiétudes que sa santé lui inspirait. Elle était descendue, pour assister dans le grand hall, aux leçons d'escrime qu'y prenaient ses deux fils aînés, et durant quelques instants elle était restée sous le charme du spectacle que lui donnaient l'adresse et la fière allure de ses enfants ; mais elle avait été prise de faiblesse, et M^{me} de Kat-

zenstein, mandée près d'elle, l'avait aidée à regagner sa chaise longue. Peu après elle fit apporter près d'elle le plus jeune des trois princes, enfant robuste et charmant, qui, en venant au monde, avait ravi à sa mère tout ce qui lui restait de forces et de santé. Elle le contempla avec une fierté joyeuse. Il était si beau ! Et il ressemblait trait pour trait à son père, cet époux tant aimé. Tout à coup elle se leva, et, tenant son enfant dans ses bras, elle traversa sa chambre en se dirigeant vers la porte.

M^{me} de Katzenstein et la femme de chambre, qui se trouvaient près d'elle, la suivirent pour lui reprendre le petit prince ; mais elle les écarta en riant. — Je veux surprendre le duc, leur dit-elle. Je vous en prie, restez ici.

Et, se glissant sur la pointe des pieds, elle traversa le salon qui séparait sa chambre de celle du duc et s'arrêta devant la porte en respirant péniblement.

N'était-ce point charmant de vivre ainsi côte à côte, de pouvoir, en faisant quelques pas seulement, se rendre chez son mari comme toute autre jeune mère, heureuse de porter

son enfant que ne lui dispute point l'étiquette? Elle prit la petite main de l'enfant et l'employa à frapper à la porte.

— Papa, dit-elle, cher papa, ouvrez-nous. Nous sommes ici ensemble, Élise avec Adi!

Un tiroir fut poussé vivement à l'intérieur, puis la porte s'ouvrit. Le duc, vêtu d'un veston de velours noir, apparut, visiblement surpris par cette visite. Devant le bureau, M. de Palmer était assis. Il tenait plusieurs papiers à la main et sur le bureau étaient étalées un grand nombre de lettres.

— Oh!... je vous trouble dans vos occupations, Adalbert, dit la jeune femme.

Dans le cabinet de travail s'élevait une intense fumée bleuâtre émanant de cigarettes de tabac turc.

— Vous désirez quelque chose, Élise?... demanda-t-il... Je ne vous attendais pas et j'ai, vous le savez, la détestable habitude de fumer en travaillant; cette atmosphère vous incommoderait certainement. Venez, je vais vous accompagner dans votre appartement.

Elle secoua lentement sa tête brune.

— Je ne désirais rien, répondit-elle... Et, je-

tant un regard sur Palmer, elle retint les paroles qu'elle allait ajouter... Je voulais seulement vous voir et vous apporter l'enfant.

— Rien !... reprit le duc, tandis qu'un léger mouvement d'impatience ironique se décelait en lui-même quand il enleva l'enfant dans ses bras... Mais avant tout, dit-il, il faut vous éloigner de cette pièce empestée.

Quelques instants plus tard, elle était de nouveau étendue sur sa chaise longue. Il travaillait. En ce moment il étudiait, elle le savait, le plan d'une grande construction qui devait servir d'école forestière. Et à la question qu'elle lui avait adressée : — Ne viendrez-vous pas prendre le thé avec moi, à cinq heures, Adalbert?... il avait répondu d'un air distrait : — Peut-être, ma chère. J'irai, si j'en trouve le temps; mais ne comptez pas sur moi.

Cinq heures sonnèrent, et elle attendait toujours. A ce moment, le roulement d'une voiture se fit entendre. C'était le duc qui s'éloignait... Il sortait malgré ce temps horrible... Ah!... elle avait oublié qu'hier encore il avait annoncé une excursion indispensable afin de

se rendre compte, par lui-même, des réparations qu'il était urgent de faire au vieux pavillon de chasse.

Elle enfonça sa tête dans l'oreiller avec découragement. Comme cela était triste d'être renfermée dans ces appartements inconnus, étrangers, avec ce mauvais temps qui l'y retenait prisonnière!... Et de s'y trouver si seule! L'enfant était retourné dans sa chambre, où il jouait sous la surveillance de sa gouvernante. Le duc n'avait pas voulu qu'elle le gardât près d'elle, dans la crainte que sa vivacité et le tapage de ses jeux ne lui causassent quelque fatigue. Il est vrai que le médecin recommandait chaque jour qu'elle vécût dans le calme le plus complet... Mais, mon Dieu, cela était bien dur de se priver même de la vue de son enfant! M^{me} de Katzenstein se tenait, il est vrai, dans la chambre voisine où elle sommeillait et lisait tour à tour. Mais elle aurait aussi bien pu ne pas rester à sa portée... L'excellente vieille dame ne lui apportait aucune ressource. Elle ne la comprenait point. Elle s'appliquait uniquement à entourer sa jeune maîtresse d'un bien-être purement matériel...

Pour le reste!... oh! cet isolement... Quel revers de médaille pour les grands de la terre et combien il est triste d'habiter sur les sommets!

Elle reprit un livre qui avait glissé hors de ses mains. Mais ses yeux étaient fatigués. Et puis ce roman ne l'intéressait pas. Dès le premier chapitre, il était aisé de deviner que l'héroïne allait aboutir au suicide. C'était la mode du moment; et l'on sait qu'il en est des romans comme des chapeaux : pour être vendus, il est indispensable qu'ils soient conformes à la mode du jour, celle-ci fût-elle grotesque ou malséante. Quand le temps est si mauvais, quand il développe la tristesse au lieu de la combattre, il faut éviter ces sortes de lectures qui se ressemblent toutes et dont on prévoit d'avance les diverses phases. Si seulement on avait près de soi quelqu'un avec qui on pût causer en toute confiance, comme elle le faisait jadis avec sa sœur quand elles étaient encore dans la maison paternelle! Il n'est point déplaisant, il est même doux, d'entendre la tempête se déchaîner au dehors, quand on cause amicalement près d'un petit feu allumé dans la cheminée.

Tout à coup une image se dressa devant elle : Claudine de Gérold, simplement vêtue, s'occupant activement de son petit ménage, soignant et servant son frère. Elle était heureuse ; elle jouissait en paix de la satisfaction qu'elle répandait autour d'elle. Dans toutes les circonstances, Claudine avait toujours paru si différente de toutes les autres dames d'honneur ! Pour rien au monde, la jeune duchesse n'eût désiré avoir près d'elle dans ce vieux château la petite comtesse de M... avec son visage de soubrette et son caquetage de com-mère... pas davantage M^{lle} de W... qui tenait toujours les yeux baissés, ce qui ne l'empêchait pas de tout voir, le bien excepté, et qui distillait son venin avec tant d'habileté que l'on constatait ses effets sans en apercevoir la trace... Mais Claudine, Claudine de Gérold !... Et tout à coup la jeune duchesse fut saisie d'un désir irrésistible : elle voulait voir près d'elle cette jeune fille paisible, aux beaux yeux bleus, sérieux et profonds. La duchesse pressa le bouton d'un timbre placé à sa portée et, se dirigeant vers son bureau, traça rapidement quelques lignes sur une feuille de papier.

— On portera cette lettre à M^{lle} de Gérold. Une voiture l'ira chercher. Mais faites vite!

Et alors elle fut la proie d'une impatience fiévreuse. Il faudrait attendre une heure. Au bout d'une heure, Claudine pourrait être ici. Elle ordonna d'allumer du feu dans la cheminée, près de laquelle elle fit préparer la table à thé.

Puis elle erra au travers de la chambre, se rapprochant de la fenêtre pour contempler le ciel gris et plombé, s'en éloignant pour consulter la pendule. Une heure s'était écoulée... personne ne venait... Si fait!... une voiture... Elle se détourna, le cœur battant comme celui d'une fiancée qui attend le bien-aimé et sourit elle-même de son émotion. — Christine, murmura-t-elle en pensant à sa sœur, me traiterait encore d'*âme passionnée*... lorsque, son extrême surprise, on lui annonça le baron de Gérold, qu'elle avait demandé. Aujourd'hui? Oui, c'était bien possible... Même c'était exact. Elle l'avait mandé pour connaître par lui quelques détails précis au sujet de la misère qui régnait à Wahlrode, un village voisin. Mais elle l'avait oublié.

Elle fut très aise de le voir et le questionna

sur les infortunés qu'elle voulait secourir. Mais elle l'écoutait avec distraction, occupée qu'elle était de prêter l'oreille aux bruits extérieurs.

— Vous devez me trouver peu attentive, cher baron, lui dit-elle en souriant. Mais j'attends une visite.

Et, tandis qu'il l'entretenait de la construction d'une maison de refuge, elle se dirigea rapidement vers la fenêtre.

— Devinez quelle est la personne que j'attends. Ou plutôt non, n'y pensez pas. Ne devinez pas. La surprise sera plus complète. — Donc, mon cher Gérold, si vous voulez présider à cette construction, vous pouvez compter que j'en prendrai les frais à ma charge.

— Votre Altesse est, comme toujours, l'incarnation de la bonté, répondit Lothaire en se levant.

— Son Altesse le duc!... dit tout à coup M^{me} de Katzenstein.

Le duc entra aussitôt.

— Ma chère Élise, dit-il en baisant tendrement la main de sa femme, je déclare que ce contraste de la tempête au dehors et de cette bonne installation près du feu est une chose

délicieuse... C'est vous, mon cher Lothaire?... fit-il en lui tendant la main. Sachez que je viens d'envoyer mon chasseur chez vous. Je pensais à faire une partie d'homme. Il me semble que ce temps nous convie aux jeux paisibles. Qu'en dites-vous?

— Je suis aux ordres de Votre Altesse.

Le due réprima un léger bâillement et s'assit près de la cheminée. La vieille dame d'honneur préparait le thé sur une table voisine; un maître d'hôtel, qui semblait glisser, plutôt que marcher, sur des semelles de velours, après avoir dressé la table, se tenait près de la porte, attendant des ordres pour présenter les tasses. Le crépuscule s'établissait rapidement et l'on n'apercevait plus que confusément les visages des assistants; de temps en temps une étincelle éclairait vivement le visage du due, mais s'éteignait aussitôt. Il semblait fort préoccupé, et passait régulièrement sur sa barbe sa grande main blanche.

— Altenstein est, il faut le reconnaître, un lieu fort solitaire, dit-il enfin. Nous sommes en dehors du monde, je n'ai rencontré sur mon chemin qui que ce soit, hormis votre

sœur, mon cher Lothaire. Elle marchait résolument sur la grande route, abritée sous un parapluie, enveloppée d'un waterproof, et semblait aussi satisfaite qu'elle aurait pu l'être en se promenant par une belle après-midi du mois de mai. Elle se dirigeait probablement vers la maison des Hiboux, car elle a quitté la grande route en inclinant à droite.

— Très certainement. Ma sœur n'est point d'humeur à se laisser arrêter par le mauvais temps quand elle se propose de faire visite à sa cousine.

Le duc soulevait à ce moment une tasse sur le plateau.

— Digne d'envie!... dit-il à demi-voix, en introduisant dans sa tasse un gigantesque morceau de sucre.

— Sa santé?... dit Lothaire... Votre Altesse a pleinement raison. Par le fait, aucun Gérold n'a jamais su ce que l'on nommait des nerfs. Ils possèdent ce que l'auteur favori de Votre Altesse met dans la bouche de l'oncle Brasig, des nerfs d'acier, des os d'ivoire.

— C'est en effet à cette enviable santé que je faisais allusion, dit le duc en vidant rapide-

ment sa tasse. Dites-moi, Élise, auriez-vous changé de goût? Jusqu'ici vous vouliez de la lumière... Toujours plus de lumière, comme disait Goethe... Aujourd'hui, au contraire, vous nous plongez dans l'obscurité.

— Mademoiselle Claudine de Gérold... annonça la vieille dame d'honneur.

On entendit aussitôt le bruissement d'une robe de soie. Une taille élancée se profila dans le demi-jour. Une voix douce et vibrante prononça ces paroles : — Votre Altesse m'a ordonné...

— Ah! ma chère Claudine, s'écria joyeusement la duchesse en désignant un siège près d'elle. Mon invitation, aussi instante que peu patiente, ne vous a-t-elle point causé quelques tracas?

Au même instant, on apportait plusieurs lampes dont l'éclatante lumière tombait sur le groupe placé près de la cheminée en le plaçant en relief sur le fond rouge des tentures couvrant les murs.

Le duc et le baron Gérold s'étaient levés et tous deux attachaient leurs regards avec une même expression de surprise sur la belle jeune

filles, qui se trouvait près de la duchesse. Un éclair avait un instant brillé dans les yeux du duc. Puis son visage avait aussitôt revêtu l'apparence apathique dont il était coutumier. Mais un pli profond s'était creusé sur le front de Lothaire. Lui aussi sut effacer cette marque de mécontentement. Claudine, revêtue d'une robe de soie noire qui l'habillait parfaitement, se tenait toujours debout près de la duchesse, après lui avoir fait une profonde révérence. Son visage était extrêmement pâle.

La duchesse lui désigna encore une fois une chaise placée près d'elle et lui parla d'une bonne soirée de causerie intime. Puis elle s'interrompit pour lui demander si elle était souffrante, en lui tendant un flacon de sels toujours placé à porter de sa main.

Le duc n'avait pas repris sa place dans le fauteuil qu'il venait de quitter. Adossé à la cheminée, il semblait prendre un très vif intérêt aux mouvements de M^{me} de Katzenstein, laquelle, s'étant emparée d'un petit panier rempli de pelotons de laine, se rapprochait de la chaise longue, puis, sur un geste de la duchesse, s'éloignait avec soumission. Il ne prit

aucune part à la conversation dans laquelle la duchesse avait attiré Lothaire. Celui-ci se tenait debout derrière la chaise de Claudine, faisant face au duc par conséquent. Il répondait assez brièvement et l'on eût pu croire, en l'écoutant, qu'une émotion contre laquelle il luttait vivement s'opposait à ce qu'il prit part à une conversation enjouée.

— Je pense que la table de jeu nous attend, dit le duc. Baisant au front sa femme, il s'inclina devant Claudine et, suivi de Lothaire, quitta la chambre.

— Chère Katzenstein, dit la duchesse, je sais que vous avez beaucoup de lettres à écrire. Ne vous gênez pas pour moi. Vous voyez que je suis en très bonne compagnie et vous ne doutez pas que M^{lle} de Gérold prenne votre service avec complaisance. Faites fermer les rideaux, enlever la table à thé et rapprocher ma chaise longue de la cheminée. Je trouve que le feu est une consolation quand le soleil nous fait défaut et m'en accommode très bien, quoique le calendrier prétende que nous sommes au sixième jour du mois de juin. Et avant de vous retirer, ma bonne Katzenstein, veuillez

faire ouvrir le piano et y faire poser les lampes... Vous chanterez un peu, n'est-il pas vrai?... dit-elle en se tournant vers Claudine.

— Si Votre Altesse l'ordonne.

— Oh ! non. Je vous en *prie* seulement. Mais d'abord nous allons causer.

La jeune duchesse, dont l'intelligence et l'humeur avaient conservé leur vivacité en dépit de la maladie, mit en œuvre toutes les séductions pour décider Claudine à lui donner la réplique dans cette partie de causerie. Elle étouffait dans cette pièce artificiellement chaude, et de chacun des angles, des moindres détails de l'ornementation qui lui étaient si familiers, des souvenirs douloureux pour elle se dressaient et se pressaient. Ici, dans ce beau salon, on préparait l'arbre de Noël pour Jean et pour elle. Ici avait eu lieu le bal donné pour fêter sa dix-huitième année. Ici elle avait reçu, vêtue de deuil, en pleurs, Jean et sa jeune femme, tandis qu'au rez-de-chaussée gisait sur un catafalque le cercueil de leur père. Alors chaque pièce était ornée de grenadiers, dont les fleurs devaient, en lui rappelant sa patrie, saluer la bienvenue de la jeune étrangère, et n'avaient

réussi qu'à remplir ses beaux yeux noirs de larmes de regret.

— Oh!... comme ces fleurs sont petites!... avait-elle dit. Elles semblent malades!...

Oui, ce temps avait été pénible à supporter.

Claudine remontait ainsi en arrière sur la voie douloureuse de toutes les épreuves qu'elle avait traversées. Mais la voix de la duchesse la rappela aux peines présentes; son attitude, l'expression de son visage témoignaient d'un si profond chagrin, que la duchesse se tut subitement. Mais sa main alla chercher celle de Claudine et la retint de force.

— Pardonnez-moi, lui dit-elle à voix basse, j'ai été égoïste... Hélas! nous le sommes toujours, et parfois involontairement, nous à qui tout le monde obéit. J'ai oublié combien il devait vous sembler douloureux de voir des visages étrangers dans votre demeure paternelle.

Cette voix était si pénétrante et si douce à la fois; la petite main brûlante, qui tenait sa main, la pressait si affectueusement, que Claudine détourna la tête pour refouler les larmes qui voilaient son regard.

— Non, lui dit la duchesse, ne vous contraignez pas; pleurez : cela vous soulagera.

Claudine secoua la tête, et s'efforça de dominer l'émotion qui s'était emparée d'elle. Mais la tâche n'était point facile : bien des causes s'unissaient pour porter le trouble dans son âme, et par-dessus tout cela il y avait cette divine bonté qui lui était témoignée.

— Que Votre Altesse me pardonne, dit-elle enfin, et me permette de me retirer bientôt. Je sens qu'il m'est impossible d'être aujourd'hui pour Votre Altesse la compagnie qu'elle désire.

— Oh ! non... Ma chère Claudine, vous ne me quitterez pas. Croyez-vous que je sois incapable de vous comprendre et que mes yeux ne connaissent point les larmes ? Moi aussi, j'ai pleuré aujourd'hui...

Et sur le visage fiévreux de la pauvre duchesse quelques larmes roulèrent aussitôt.

— J'ai passé une triste journée, reprit-elle ; je me sens si faible, si malade, que je ne puis écarter de moi la vision de... de la fin. Et alors je pense à mes enfants... le dernier est encore tout petit... au duc. Comment est-on assailli par des pensées funèbres, lorsqu'on est

encore si jeune et si heureuse? Car je connais le bonheur dans sa plénitude, c'est-à-dire l'amour dans le mariage. J'ai un mari qui m'aime par-dessus tout, et des enfants ravissants. Pourquoi donc ne puis-je chasser cette angoisse? Je me sens bien oppressée.

— Madame, répondit Claudine, l'air est si lourd, que tous nous respirons difficilement.

— Bien entendu : je sais cela ; je sais que j'ai seulement les nerfs malades et que cela passera, je le sais ; et c'est tellement vrai que, tenez, depuis que vous êtes ici, je me sens renaître. Venez me voir souvent, bien souvent. Je dois vous confesser, ma chère Claudine, que ma sympathie pour vous porte une date déjà ancienne... La duchesse connaît mon secret... Depuis le jour où je vous ai vue pour la première fois près d'elle, j'ai éprouvé le désir passionné de vous attacher à moi. Votre présence est calmante, si je puis m'exprimer ainsi. On éprouve près de vous cette paix si rare, faite de la loyauté du cœur et du naturel de l'esprit. Mais la duchesse tenait tant à vous, qu'elle n'a pas voulu consentir à une séparation ; je n'ai pu m'en étonner, mais j'ai bien regretté sa

résistance ; le duc lui-même a plaidé ma cause près d'elle , mais elle a persisté dans son refus...

Claudine écoutait, immobile ; mais ses yeux se baissèrent, tandis qu'elle rougissait.

— C'est pourtant surprenant, reprit la duchesse , car ma chère belle-mère n'a jamais repoussé aucune de mes prières ; et maintenant, ma chère Claudine, c'est à votre bon cœur que je m'adresse : restez avec moi, tout au moins pendant la durée de notre séjour ici.

— Votre Altesse me comble, répondit Claudine avec émotion... Mais elle sait que je ne puis disposer de moi. Je suis indispensable à mon frère, à son enfant.

— Oui, je sais que vous avez des devoirs impérieux à remplir ; promettez-moi, tout au moins, de me consacrer quelques heures chaque jour... Donnez-moi votre main pour sceller notre pacte... Je vous demanderai de temps à autre de me faire un peu de musique. Vous ne savez pas à quel point votre voix est belle et touchante. Vous ignorez quel bien infini elle me fait. Si vous le saviez, vous qui êtes bonne et charitable, vous ne vous montreriez point si hésitante.

Le visage amaigri de la jeune femme se penchait vers Claudine, et ses grands yeux brillants lui adressaient un regard suppliant. Combien il était pénible de lutter contre un désir si ardemment exprimé par une pauvre créature, dont les jours étaient comptés!... Si elle soupçonnait... Mais non, elle ne devait pas soupçonner.

— Madame... fit Claudine à voix basse.

— Non, non, ne parlez pas, si vous devez encore m'opposer des obstacles; je ne céderai pas d'ailleurs, parce que je ne poursuis pas seulement le projet de m'attacher une compagnie agréable; mon ambition est plus haute : je veux conquérir une amie, et ne saurais en avoir qui soit plus noble, meilleure et plus fidèle que vous. Pourquoi ne vous rendez-vous pas à ma prière? Essayez, vous serez toujours libre de vous retirer, si jamais vous constatiez que je veux avoir une amie, mais que je suis incapable d'être une amie. Tel n'est point le cas, croyez-moi.

— Madame!... Madame!... répondit en tremblant Claudine, vaincue, qui se pencha sur la main de la duchesse. Mais celle-ci l'arrêta au

passage, pour la baiser au front, en lui répétant : — Mon amie... vous serez pour moi une amie fidèle. »

Au même instant, la vieille dame d'honneur parut à la porte pour annoncer à voix basse que le duc désirait souper avec ses convives dans la pièce voisine du salon de jeu ; elle demandait en même temps où la duchesse désirait être servie.

— Dans le petit salon voisin, répondit celle-ci... Je m'étais pourtant réjouie, fit-elle en s'adressant à Claudine, de faire un souper moins solitaire. Nous aurions composé une jolie partie carrée, le duc, votre cousin, et nous deux... Oui, ma chère Claudine, poursuivit-elle en plaisantant, nous autres pauvres femmes, nous sommes toujours forcées de partager le cœur de nos maris avec quelques passions : la chasse et le jeu de l'homme m'ont déjà apporté quelques mécomptes et fait verser quelques larmes. Mais... heureuse la femme qui n'a point de plus graves sujets de pleurer !

Ce fut à neuf heures seulement que Claudine obtint la permission de se retirer. Tandis qu'accompagnée par la femme de chambre

de la duchesse, elle descendait le grand escalier, elle rencontra des valets de pied portant de grands seaux d'argent, garnis de bouteilles de vin de Champagne entourées de glace. Elle savait que le duc aimait beaucoup les parties accompagnées de force cigarettes et d'un certain nombre de coupes de vin de Champagne... Dieu merci!... ce goût avait prévalu aujourd'hui!

Claudine descendit, d'un pas léger, les marches de l'escalier recouvertes d'un tapis rouge. Devant la porte se tenait Frédéric Kern, le vieux serviteur de son père, actuellement revêtu de la livrée ducale, et son honnête visage resplendit de satisfaction en apercevant la jeune fille. Elle lui sourit au passage et pressa le pas. Ce fut en respirant avec soulagement qu'elle se laissa tomber sur les coussins de soie de la voiture. Jusqu'à la dernière minute, elle avait redouté une rencontre dans les corridors, sur l'escalier... Que sait-on? Mais rien n'était survenu. Elle était seule dans la voiture ducale, et cette voiture la conduisait à sa demeure, à cet étroit et pauvre logis. Jamais encore autant qu'à ce moment elle n'avait passionnément désiré se re-

trouver dans sa petite chambre. Tout d'abord elle s'abandonna à cette douce perspective, puis elle baissa rapidement l'une des glaces du coupé et passa sa main sur son front; qu'y avait-il donc? C'était le parfum préféré du duc, et bien des souvenirs pénibles se dressaient un à un autour d'elle. Ce parfum pénétrant, amollissant, entourait toujours le duc comme d'un nuage et souvent elle avait éprouvé des vertiges lorsque Son Altesse lui faisait l'honneur de la mener danser : rien ici-bas ne fait, mieux que le parfum, revivre le passé.

Elle baissa encore l'autre glace pour établir un courant d'air et chasser loin, bien loin d'elle les souvenirs qui remplissaient ses yeux de larmes douloureuses. Elle avait été forcée de repasser ce seuil. A quoi donc lui avait servi sa fuite? Absolument à rien... Il voulait donc réaliser la menace qu'il lui avait faite de se rapprocher d'elle... dût-il la suivre au bout du monde?

Les pensées se heurtaient dans son cerveau, en se contredisant. Tantôt elle se répétait qu'elle n'avait pu rebuter la duchesse; tantôt elle se reprochait d'avoir à peu près donné son con-

sentement à des rapports fréquents ou même quotidiens. Mieux aurait valu procéder avec la dureté de Béate et s'affranchir du joug. Ah!... cette Béate! Comme elle avait su se tracer une voie droite, dont elle ne s'écartait jamais!... Et tout à coup les fenêtres éclairées du château de Maisonneuve étincelèrent derrière le feuillage des tilleuls. Claudine, à cet aspect, fut saisie d'un désir irrésistible : celui de rencontrer l'honnête regard de sa cousine, qui ne savait celer aucun de ses sentiments, celui de voir dans ses yeux si réellement elle avait agi d'une façon blâmable en retournant à la cour. Elle pesa sur le cordon passé au bras du cocher et donna l'ordre de la conduire au château de Maisonneuve.

Dans le vaste vestibule du rez-de-chaussée, elle rencontra Béate, suivie d'une servante qui était chargée d'un énorme paquet de linge.

— Comment, c'est toi?... s'écria Béate de sa voix retentissante... Et d'où viens-tu donc à pareille heure?

Claudine se tenait sous la grande lanterne de fer forgé qui éclairait le vestibule. Son visage, entouré d'une écharpe de dentelle noire qui

couvrait sa tête, semblait taillé dans un bloc de marbre blanc.

— J'ai voulu te dire bonsoir en passant... répondit-elle d'une voix éteinte.

— Entre donc; tu viens sûrement d'Altens-
tein? Cela se voit à ta toilette. J'avais tantôt le
projet de vous faire visite; mais, tout près de
votre maison, j'ai rencontré M^{me} de Berg avec
la petite et, près d'elle, dans la voiture, était
assis... devine un peu : M. de Palmer! J'avoue
que cette rencontre a piqué ma curiosité. J'ai
fait signe au cocher, et j'ai demandé la permis-
sion, — vu le mauvais temps, — d'user de notre
voiture. Les deux promeneurs paraissaient un
peu penauds. Écoute-moi bien, Claudine. J'i-
gnore tout de ce qui se rapporte aux passions
comme aux complots de toute nature; mais je
réponds que ces deux êtres-là ont une seule
tête sous le même bonnet, ou, si tu le préfè-
res, qu'ils s'entendent comme larrons en foire.

Tout en parlant, Béate avait conduit sa cou-
sine dans sa chambre et l'avait assise dans l'un
des grands fauteuils garnis d'un solide drap
brun.

— Mais dis-moi, continua-t-elle en élevant la

voix, car elle se trouvait à l'extrémité de la chambre, cherchant dans sa table à ouvrage du fil et des ciseaux... Viens-tu d'Altenstein? La voiture t'attend? Oui?... Alors, mon enfant, il faut la renvoyer. Laurent le cocher te conduira en voiture.

Elle jeta un coup d'œil sur la grande horloge placée entre les portraits de son père et de sa mère.

— Dans cinq minutes la demie de neuf heures sonnera, reprit-elle. Tu peux bien m'accorder jusqu'à dix heures.

Sans attendre de réponse, elle se dirigea vers la porte et donna ses ordres à une femme de chambre accourue à son appel.

— N'as-tu pas vu Lothaire?... demanda-t-elle; le chasseur du duc est venu le mander; toi aussi, sans doute, on t'aura envoyée chercher?

Claudine pencha la tête affirmativement.

— Mais dis donc, mon trésor, tu as une mine bien piteuse!... dit Béate en souriant et s'asseyant près de sa cousine.

— Je ne suis pas tout à fait bien portante. J'aurais préféré rester chez moi.

— Pourquoi ne l'avoir pas dit franchement ?
Claudine rougit.

— Je n'ai pas cru pouvoir le faire, répondit-elle à voix basse. La duchesse m'avait adressé un billet si pressant et si affectueux...

— Par le fait, ma petite Claudine, dit Béate en tirant le fil avec lequel elle reprisait une grosse serviette, tu pouvais difficilement te dérober à ces instances : ils ont toujours été très bons pour toi à la cour, et la petite duchesse est, en dépit de son exaltation, une belle et bonne âme... Puis elle est si malade. En vérité, il n'eût pas été seulement impoli, mais en quelque sorte inhumain de ta part, de te refuser à l'aller trouver. Si tes visites, qui, probablement, se renouvelleront, te causent quelques soucis en ce qui concerne ton ménage, tranquillise-toi : je m'en occuperai.

Et Béate se leva aussitôt pour chercher un objet dans sa table à ouvrage. On eût pu croire qu'elle évitait de regarder Claudine.

— Tu es si bonne... murmura celle-ci avec distraction.

Ainsi on lui enlevait jusqu'au dernier prétexte auquel elle eût pu donner l'apparence

d'une raison. Tout semblait conspirer contre elle.

— Mais tu n'as pas répondu à ma question. Lothaire était-il à Altenstein?

— Il jouait à l'hombre avec le duc.

— Bien; je sais ce que cette occupation représente : une veillée prolongée. Quels étaient les autres partenaires?

— Probablement l'adjudant de service ou le chambellan, et peut-être M. de Palmer.

— Ah!... cet homme!... Oui, cela doit être. En quittant la voiture, il avait dit qu'il était très pressé de retourner au château. Je lui avais offert de le faire conduire; mais il a refusé, en disant qu'il avait grand besoin de faire une promenade à pied... Par cette pluie battante! Mais il y a des gens qui se livrent perpétuellement à la gymnastique du mensonge et qui, pour masquer les mensonges qui leur semblent utiles, font sans cesse des mensonges inutiles. Il s'est donc séparé de nous, M^{me} de Berg et moi... C'était parfait et je l'ai laissé détalé. La physionomie de cette femme, quand je suis montée en voiture, m'a amusée en raison de son expression. Elle tenait à la main la bou-

teille de lait de l'enfant, d'un geste tragique, comme si elle avait porté une coupe de ciguë. La bonne de l'enfant et le cocher m'ont dit que plusieurs fois déjà ils avaient rencontré M. de Palmer par hasard durant les promenades de l'enfant; qu'il était chaque fois monté en voiture, et qu'alors ils parlaient ensemble une langue dont on ne comprenait pas un mot: l'anglais probablement, puisque ce Palmer est, dit-il, d'origine anglaise... Comment, voilà Lothaire qui revient déjà!... Regarde ce chien!

Un beau chien de chasse s'était, en effet, éveillé et, tourné contre la porte, gémissait doucement. Un pas rapide, élastique, se rapprochait et le baron entra. Il fixa un regard surpris sur Claudine, qui s'était levée et rattachait sur sa tête son écharpe de dentelle.

— Ah! c'est vous, ma cousine!... fit-il en s'inclinant profondément... Je pensais que vous étiez encore dans les salons d'Altenstein. Son Altesse a brusquement interrompu la partie; et j'avais supposé l'intention, chez notre souverain, de passer un bout de soirée près de la duchesse. Il a, du reste, été remarquablement

malheureux au jeu. Peut-être cet augure lui semble-t-il favorable, car il est superstitieux, comme le sont tous les grands esprits. Il était, du reste, de riante humeur, car il m'a appelé son cousin six fois au moins dans le cours de la soirée. Cela se produit seulement quand le baromètre est au beau fixe.

Tout en parlant, il avait déposé son chapeau sur un meuble et enlevé ses gants.

— Fais-moi donner une boisson simple, dit-il à sa sœur... Les vins mousseux et l'odeur des cigarettes parfumées m'écoeurent... Un peu de bière fraîche me remettra. Vous partez déjà, ma cousine?

— Reste donc, dit Béate... Puis se tournant vers son frère : — Elle est un peu souffrante, continua-t-elle. Mais la duchesse lui avait envoyé la voiture avec un billet si pressant, qu'elle ne pouvait refuser l'invitation.

M. de Gérold sourit, et, après avoir bu le verre de bière écumeuse que lui présentait un valet de chambre, il reposa le verre sur le plateau en disant : — Cela est de toute évidence.

Claudine, qui ne s'était point rassise, pâlit

et tout à coup se rapprocha de lui, en se redressant avec dignité.

— Cela est de toute évidence, en effet, dit-elle les lèvres tremblantes... je ne pouvais repousser la demande de la duchesse : je m'y suis donc rendue, et retournerai près d'elle demain, après-demain, tous les jours, si Son Altesse me le commande. Je sais que Jean m'approuvera lorsqu'il saura que je puis alléger quelques heures de souffrance, qu'il s'agisse de la duchesse ou de la pauvre femme de journée qui vient parfois travailler dans notre jardin ; et l'approbation de mon frère me suffit.

Elle s'interrompit brusquement, en luttant visiblement contre le désir d'en dire davantage. Puis se retournant vers Béate :

— Fais avancer la voiture, je t'en prie, reprit-elle. Il est plus que temps de rentrer chez moi.

Le sourire qui avait irrité la jeune fille s'était effacé des lèvres de Lothaire. Il s'inclina, et prenant son chapeau : — Permettez-moi, lui dit-il, de vous accompagner.

— Je vous remercie, répondit Claudine : je désire être seule.

— Je regrette de vous infliger ma compagnie pendant un quart d'heure encore ; mais je ne vous laisserai point partir seule.

Elle saisit Béate par le cou et l'embrassa.

— Qu'as-tu donc?... demanda celle-ci... Tu trembles !

— Rien, ce n'est rien. Les nerfs un peu agités.

— Ne manque pas de m'avertir quand tu seras obligée de t'absenter : j'irai chercher la petite.

Peu après Claudine traversait la forêt silencieuse. Elle s'était appuyée dans l'angle du coupé, ramenant autour d'elle tous les plis de sa robe et les pressant dans sa main, comme si elle eût éprouvé le besoin de froisser quelque chose pour lutter contre son émotion. Près d'elle était assis Lothaire. Les lanternes de la voiture éclairaient le large anneau de mariage que sa main portait. Cette main était immobile comme Lothaire lui-même, qui semblait dormir. Aucune parole ne fut échangée dans cet étroit abri capitonné qui protégeait deux créatures humaines contre l'inclémence du temps et les affres de la nuit. Dans le cœur de la

jeune fille grondait une tempête de colère et de douleurs. Que pensait donc cet homme? Qu'était-elle à ses yeux? Elle n'osait pas envisager l'interprétation qu'il donnait à sa décision de se rendre tous les jours à la cour. Le sort en était jeté; elle agirait comme elle l'avait annoncé.

Claudine se pencha contre la glace de la voiture. Dieu merci! son supplice allait prendre fin. Elle apercevait la lumière qui éclairait la chambre de Jean. La voiture s'arrêta. M. de Gérold ouvrit la portière et sauta à terre en lui tendant la main pour l'aider à descendre; elle ne voulut pas s'en apercevoir et, ayant atteint la porte de sa demeure, elle s'inclina cérémonieusement devant le baron à la lueur de la lanterne qu'Heinemann élevait à bras tendu : il lui sembla que la physionomie de M. de Gérold exprimait une extrême préoccupation. Vision sans doute... Lothaire préoccupé, et à cause d'elle! Cela était vraiment trop invraisemblable.

Elle atteignit la maison à bout de forces, entendant le roulement de la voiture qui s'éloignait.

— Tout le monde dort, murmura Heine-
mann, en éclairant l'escalier devant Claudine.
Seul, monsieur travaille encore. La petite a
joué près de M^{llo} Lindenmeyer. Elle a goûté
avec des fraises et de la crème. Tout s'est très
bien passé : Mademoiselle ne doit s'inquiéter
de rien.

Elle inclina son pâle et sérieux visage, et
ferma derrière elle la porte de sa chambre. Là
elle se laissa tomber sur le siège le plus proche
et cacha son visage dans ses mains. Elle resta
ainsi longtemps, bien longtemps.

— Il ne vaut pas mieux que les autres, se
dit-elle enfin, en se soulevant et se préparant
pour la nuit. Lui non plus ne croit pas à l'hon-
neur, à la pureté des femmes.

A quoi lui avait servi sa retraite, dans laquelle
elle avait cru se mettre à l'abri? Ne croyait-il
pas lui... lui... à une comédie?... ne supposait-
il pas le pire? Son sourire ironique, ses paroles
à double entente l'auraient prouvé tantôt, si
elle n'avait compris depuis longtemps les soup-
çons dont elle était l'objet. Eh bien, soit!... le
monde entier pouvait la juger défavorable-
ment, pourvu que son âme restât pure et

qu'elle sentît toujours sa conscience en repos ; dans ces conditions , elle pouvait souffrir beaucoup , mais elle ne serait pas malheureuse.

Ses lèvres se serrèrent douloureusement. Elle saurait lui prouver qu'une Gérold pouvait côtoyer un précipice sans y tomber, et traverser même la fange sans recevoir une éclaboussure... Et, tout en réfléchissant ainsi, elle fixait un regard sur l'étoile des armoiries de sa famille... Ce n'est point elle qui en ternirait l'éclat!... Elle jeta un coup d'œil autour d'elle... Les traces de l'irrésolution de ses pensées et du désordre de son âme étaient partout visibles dans cette chambre habituellement si bien rangée. Là l'armoire était grande ouverte, — les tiroirs du chiffonnier étaient béants, — la commode était parsemée de rubans et d'épingles, — plusieurs robes avaient été jetées sur le lit et sur les chaises. Tout indiquait l'hésitation qui la dominait au moment de se rendre à Altenstein. Elle avait pris et rejeté au hasard, autour d'elle, les objets qui devaient servir à son habillement. Elle ne voulait pas, non, elle ne voulait pas se mettre en route, et cependant elle n'avait pas trouvé en elle le courage de

faire un mensonge pour se dispenser de répondre à l'appel de la duchesse. Au dehors les chevaux piaffaient avec impatience et le temps s'écoulait sans qu'elle pût se décider à monter dans la voiture ducale. Enfin Jean lui-même était venu frapper à la porte pour l'avertir que l'on ne pouvait faire attendre les chevaux plus longtemps.

Elle était partie.

Elle s'appliqua aussitôt à faire disparaître ces traces de désordre, et quand la chambre fut rangée, elle éprouva une sorte de soulagement. Maintenant sa décision était prise... dans un élan de colère et de douleur, il est vrai. Cette décision était-elle la meilleure qu'elle eût pu prendre?

X.

M^{me} de Berg était assise devant le bureau de son petit salon dans le château de Maison-neuve. La porte de la chambre voisine était ouverte. Là habitait l'enfant de M. de Gérold avec sa bonne. Les vitres des fenêtres ruis-

selaient et les branches des tilleuls s'inclinaient alourdies par la pluie. M^{me} de Berg écrivait sans doute sous l'empire d'une émotion quelconque, car sa plume volait littéralement sur l'épais papier teinté de *crème* dont elle se servait, et qui était déjà couvert d'une très fine écriture vulgairement caractérisée par la désignation de pattes de mouche.

Elle paraissait être de fort méchante humeur, et quand elle entendit résonner dans le vestibule la voix forte de Béate, elle dirigea contre la porte un regard chargé de ressentiment. Rien ne lui garantissait que ce dragon domestique ne viendrait pas jusqu'ici, forte de son autorité, sous prétexte de s'assurer que l'ordre régnait chez son hôtesse... La veille même, ne s'était-elle point introduite dans la voiture, sous prétexte que celle-ci lui appartenait? Et n'avait-elle pas troublé par sa présence une heure de causerie intéressante? Et ce qu'il y avait de pis dans la situation, c'est qu'elle se sentait impuissante. Le baron n'accordait que peu d'attention à son enfant, et M^{me} de Berg n'ignorait point qu'il avait d'autres sujets de préoccupations... Hier encore, ne l'avait-il point accompagnée

la nuit, malgré la tempête, jusqu'à la maison des Hiboux?

Elle reprit sa plume, et continua la lettre commencée, qui semblait avoir les proportions d'un rapport.

« Dans la lettre hebdomadaire que j'adresse à la princesse Thékla, afin de lui rendre compte de tout ce qui concerne sa petite-fille, j'ai placé quelques remarques, qui auront déterminé chez la princesse Hélène l'un de ces accès de rage dont elle est malheureusement coutumière : je ne crois pas que la jalousie puisse dominer une autre âme aussi complètement que celle de cette jeune princesse, et ce serait à l'occasion un puissant outil à manier; je vous ai souvent fait part de mes observations sur ce point.

« Au surplus, mon cher Palmer, j'ai entendu hier au soir, en passant devant le salon, — j'avais dû me rendre dans la lingerie pour un débat qui s'était élevé entre ma femme de chambre et les femmes de service, — j'ai entendu cette jeune oie, jadis surnommée le Cygne, déclarer à son fidèle adorateur, déclarer, dis-je, à haute et intelligible voix, qu'elle

avait le projet de se rendre tous les jours en pèlerinage à la cour. Votre prédiction se trouverait donc réalisée. Comment disiez-vous?... « Il n'y a pas de meilleur moyen, pour triompher des hésitations d'un homme amoureux et lui faire perdre la raison, que de jouer quelque peu à cache-cache avec lui. » Il est vrai que vous vous êtes un peu démenti, en me disant que le duc est visiblement refroidi... Permettez-moi de conserver quelques doutes sur ce dernier point : je connais le duc mieux que vous ne pouvez le connaître, et je n'ignore pas qu'il y a en lui une certaine force de dissimulation, indispensable du reste à tout homme qui règne sur un pays, grand ou petit, il n'importe.

« J'espère vous voir demain. M^{lle} Béate se prépare à pontifier, sous la forme d'un nettoyage universel. Son rôle consiste à envelopper sa tête dans un grand mouchoir blanc, puis à épousseter avec un grand balai les portraits de ses ancêtres. Quand cette besogne est accomplie, on fait de petits excès de table : on sert des boulettes de pomme de terre, avec des compotes de fruits frais... Oh! nous menons,

ici une vie tout à fait idyllique. Je ne la supporterai pas longtemps, mon très cher, je vous en donne l'assurance. Appliquez-vous à ce que nous ne restions pas ici éternellement. Il faut que mon esclavage prenne fin. Arrangez-vous pour que l'on trouve des bacilles de choléra dans la fontaine d'Altenstein; ou bien procurez-vous quelques familles de rats et une ou deux tribus de souris, pour les lâcher dans les greniers du vieux château; ou bien faites apparaître à l'heure classique de minuit l'ombre du colonel, ou le spectre de l'Espagnole : peu importe, pourvu que vous chassiez du château ses habitants actuels, et que je puisse enfin revoir les toits de la résidence. Je ne puis respirer dans cette atmosphère d'étable. »

Elle s'interrompt encore une fois, en tournant la tête vers la chambre voisine, où se faisaient entendre les gémissements de l'enfant. Une expression d'impatience hargneuse se peignit sur son visage. — O Dieu!... murmura-t-elle en se soulevant... je voudrais que...

— Madame, la petite est très agitée, dit la bonne.

— Eh bien ! donnez-lui du lait : elle a faim sans doute ; qu'y a-t-il encore ?

— Elle ne peut rien prendre, Madame.

— Promenez-la... arrangez-vous comme vous voudrez : il faut qu'elle se calme.

— Je ne puis promener l'enfant tant qu'elle est enveloppée dans son drap mouillé ; le médecin, qui lui fait suivre ce traitement pour la fortifier, me l'a expressément défendu.

M^{me} de Berg s'approcha du berceau.

— Taisez-vous ! taisez-vous ! cria-t-elle en frappant ses mains l'une contre l'autre. Son regard était si impérieux et si menaçant à la fois, que l'enfant terrifiée se tut subitement, pour crier plus fort que jamais, il est vrai, quelques secondes plus tard. Ces cris étaient si déchirants, et semblaient si bien implorer du secours, que la bonne se hâta d'allumer une lampe à esprit-de-vin pour chauffer une boisson, tandis que des pas pressés se faisaient entendre dans le corridor : au même instant, le baron parut.

— Léonie est-elle malade?... demanda-t-il en fixant un regard inquiet sur le berceau.

L'enfant lui tendit ses petits bras et se calma aussitôt.

M^{me} de Berg, qui se tenait au pied du berceau, répondit d'un ton boudeur :

— Non ; elle a faim, ou bien quelque caprice lui trotte en tête.

— Les cris que j'ai entendus n'étaient point ceux d'un enfant impatient, dit-il d'un ton bref.

— Il est possible, après tout, que ce climat lui soit contraire, répondit M^{me} de Berg ; je l'ai prévu depuis longtemps : on ne quitte pas impunément l'air doux et embaumé de la Riviera, pour nos contrées septentrionales et pour cet air si vif des montagnes.

Il la regarda fort sérieusement.

— Croyez-vous?... lui demanda-t-il d'un ton froid et posé, qui la fit rougir ; elle avait toujours redouté la calme ironie de son langage... Alors, fit-il, comment expliquer que les premiers médecins de Nice aient envoyé cette pauvre enfant directement dans cet air si vif de nos contrées septentrionales et montagneuses ! Il faudra malheureusement qu'elle s'y accoutume : il ne peut être question pour elle d'habiter Nice, puisque son père est forcé de rester ici. Au surplus, Madame, cet air vif et froid semble lui avoir fait du bien : je voyais

hier l'enfant se traîner avec vivacité dans la chambre, et se lever plusieurs fois sans autre aide que celle d'une chaise par elle rencontrée.

M^{me} de Berg haussa imperceptiblement les épaules.

— Qu'est-ce que cela, dit-elle d'un ton dolent, pour une enfant de deux ans?

— Tâchons d'être logique, ma chère dame ; il s'agit seulement d'établir si l'enfant a fait des progrès, ou bien si, au contraire, elle est bien moins portante qu'elle ne l'était lors de son arrivée ; l'âge de l'enfant est, pour le moment, chose étrangère à la question. Je veux, en outre, vous communiquer une nouvelle de nature à diminuer les inquiétudes que vous éprouvez sans nul doute au sujet de la santé de ma fille. Leurs Altesses les princesses Thékla et Hélène arriveront très prochainement et feront ici un séjour de plusieurs semaines, afin de se rendre compte de l'état de santé de leur petite-fille et nièce. Comment ont-elles appris que Léonie suit un nouveau traitement?

M^{me} de Berg changea de couleur, tout en haussant les épaules, et garda le silence.

— Dans mes lettres à Son Altesse, continua le baron, je n'avais pas mentionné cette circonstance. Je veux être le maître chez moi et je condamne absolument l'intrusion de toute volonté étrangère, comme aussi les comérages de toute nature. Vous ne savez pas, Madame, qui a pu faire ce rapport?

— Vraiment non, répondit M^{me} de Berg en secouant la tête.

Il n'écouta pas même cette dénégation. Il s'était, tout en parlant, rapproché de la fenêtre qui avait vue sur la grande route. Une voiture de la cour s'approchait au grand trot. Pendant une seconde, on aperçut un visage féminin derrière la glace du coupé, puis la voiture disparut. Claudine se rendait à Altenstein.

Le baron était fort pâle quand il se retourna. M^{me} de Berg le contemplait avec un mauvais sourire; elle aussi avait vu passer l'équipage ducal. Il ne s'en aperçut pas, se rapprocha du berceau de l'enfant, qui s'était endormie, et contempla longuement cette chétive créature.

M^{me} de Berg se retira à pas légers dans la chambre voisine. Le baron demeurait immobile; une expression de dureté s'était répandue

sur son visage. La bonne de l'enfant le regardait avec tristesse... sans doute il détestait la pauvre enfant qui avait coûté la vie à la jeune femme qu'il adorait? Oui, il arrive parfois qu'une pauvre créature pâtisse d'un malheur dont elle est pourtant innocente... Pauvre enfant! Son propre père la regardait avec tant de dureté!

Tout à coup Lothaire se détourna et s'éloigna avec rapidité. La bonne craignit que ces mouvements précipités ne nuisissent au sommeil de l'enfant; mais non... Dieu merci! elle continua à dormir.

Oui, Claudine se rendait à la cour; elle se tenait dans la voiture, digne et calme. Dès le matin, elle avait vaqué aux soins que son ménage exigeait. Après le diner, elle avait quitté son vêtement de Cendrillon et s'était habillée d'une robe de soie bleu foncé, élégante et souple, qui lui avait été livrée peu de jours avant qu'elle quittât la cour. Ce n'était pas par coquetterie qu'elle avait choisi cette robe si seyante à son teint; mais la duchesse l'avait priée la veille de ne point la venir voir vêtue d'une robe noire.

Lorsque Claudine alla trouver son frère avant de partir, il l'examina avec admiration.

— Comme tu es belle!... dit Jean avec fierté en la baisant au front.

Elle l'écouta avec angoisse et confusion.

— Je n'ai pas d'autre robe, répondit-elle à voix basse, et le temps est si sombre, que...

— Mais, mon enfant, je ne t'adresse pas de reproches, au contraire! s'écria Jean. Je suis charmé par l'harmonie qui existe entre cette belle couleur profonde, me semble-t-il, la couleur de tes cheveux et l'éclat de ton regard. Au revoir, sœurlette; pars en paix, l'enfant est près de M^{lle} Lindenmeyer et je travaille. Qu'as-tu donc?... Quelque chose te tourmente?

Elle avait fait, presque en chancelant, quelques pas pour se rapprocher de lui et ses lèvres semblaient prêtes à s'ouvrir pour parler... Mais elle se détourna brusquement, murmura un « au revoir » et s'éloigna. Non, elle ne pouvait dire son secret à ce rêveur dont l'imagination, accoutumée à hanter les domaines du beau et du bien, ne pourrait s'assimiler la laide réalité. Agir seule, sans compter sur aucun appui, telle était l'unique voie ouverte devant elle. Ce

fut dans cette disposition qu'elle monta en voiture, en proie au tourment qui, pour une âme élevée, est inséparable des situations ambiguës et des interprétations qui en peuvent résulter, mais décidée à prendre conseil de sa conscience dans toutes les éventualités pouvant se présenter.

Que pouvait-elle faire dans le moment présent ? La duchesse l'appelait : il fallait se rendre près d'elle. Puisqu'elle n'était point malade, elle n'avait aucun motif à alléguer pour se dérober à cette obligation. Elle eût pu, il est vrai, recourir au prétexte et, comme tant d'autres, arguer d'une indisposition fictive. Mais elle ne pouvait mentir, et elle ne pouvait non plus dire la vérité. Au surplus, la compagnie de la duchesse n'était-elle pas une protection ? Près d'elle, aucun regard importun ne pouvait la poursuivre ; dans l'atmosphère qui entourait cette noble femme, toute pensée répréhensible devait périr. Elle pressa son mouchoir sur ses tempes, comme si elle avait tenté d'arrêter leurs battements qui allaient toujours se précipitant.

On apercevait déjà, au-dessus de la cime

des arbres, les toits pointus, revêtus d'ardoises, qui recouvraient le vieux château d'Altentein. A ce moment, après plusieurs journées obscures et pluvieuses, le premier rayon de soleil traversa les nuages devenus légers et s'attacha sur le chapiteau doré de l'une des tours, comme pour lui souhaiter la bienvenue dans l'antique demeure de sa famille.

— Son Altesse vous attend avec une très vive impatience, murmura M^{me} de Katzenstein à l'oreille de Claudine dans le salon d'attente. Son Altesse veut que vous lui chantiez une romance de Schumann, et elle en a étudié l'accompagnement pendant deux heures dans la matinée. Mais ils me paraissent très émus, très nerveux, chère Gérold... Il y a eu une petite discussion entre Leurs Altesses.

Claudine fixa un regard interrogateur sur le visage de la dame d'honneur.

— Entre nous soit dit, reprit celle-ci, Son Altesse désirait que le duc vint prendre le thé chez elle cette après-midi, et il a refusé nettement, d'une façon presque désobligeante.

« Nous comptons faire de la musique, a repris Son Altesse en insistant, et je croyais, mon

ami, que vous vous intéressiez beaucoup au chant. L'hiver dernier, vous ne manquiez jamais les petites soirées musicales de la duchesse douairière? » Le duc a répondu : « Certainement, ma chère amie; mais, pour le moment, j'ai autre chose à faire et je suis forcé de m'interdire ce plaisir. J'ai commandé à Palmer de venir me trouver; le temps étant redevenu à peu près beau, je compte sortir. Vous n'ignorez pas que les médecins m'ont commandé de prendre beaucoup d'exercice... »

Claudine déroulait ses cahiers de musique. Elle rougissait et pâlisait alternativement. — Voulez-vous m'annoncer à Son Altesse?... dit-elle d'une voix altérée.

— Tout de suite, ma chère Gérold; laissez-moi seulement le temps de terminer mon récit... La duchesse s'est détournée en soupirant : « Tout cela signifie, Adalbert, que vous ne *voulez pas* passer l'après-midi près de moi! » Et il s'est éloigné sans protester contre cette interprétation, et un déluge de larmes a suivi son départ.

La duchesse était assise devant son bureau lorsque Claudine fut introduite; elle lui tendit

la main, en lui disant : — Vous m'apportez le soleil, ma chère Claudine, et votre aspect met en déroute toutes les pensées tristes; vous ne savez pas combien l'isolement est douloureux, et vous ignorez qu'on peut le trouver, même près de ceux qui devraient être et qui sont en effet tout pour notre cœur. A bout de courage, j'ai pris tantôt le journal quotidien dans lequel j'inscris tous les événements importants ou même futiles de ma vie; je l'ai feuilleté, et j'ai retrouvé un peu de calme. J'ai été heureuse, très heureuse, et cette vérité me console et excite ma gratitude. Asseyez-vous : m'apportez-vous les morceaux de musique dont je vous ai parlé?... elle prit les cahiers, et les feuilleta... Oui, c'est bien cela... Il faudra me faire entendre quelques-uns de ces morceaux; pour l'instant, je vous demanderai de faire une courte promenade avec moi; j'ai le plus vif désir de respirer un peu d'air frais, et Dieu merci!... le ciel devient toujours plus limpide et plus beau.

Après une promenade qui dura environ une heure, la duchesse fit servir le thé, et Claudine se dirigea vers le piano. La duchesse écoutait, étendue sur sa chaise longue, derrière laquelle

se tenait la dame d'honneur, attentive à ses moindres gestes.

La belle voix de mezzo-soprano de Claudine s'éleva dans le salon, que le crépuscule commençait à envahir; le cahier de musique était ouvert devant elle sur le pupitre, mais elle n'avait pas besoin de le consulter. Les airs succédaient aux airs; elle chantait avec un plaisir douloureux; le magnifique piano à queue devant lequel elle était assise se trouvait, par un singulier hasard, à la place et dans le salon où, jadis, elle avait fait poser son piano. Le bonheur complet dont sa première jeunesse avait été entourée revivait en elle, et, sans s'en apercevoir, elle commença la romance favorite de son frère :

Un chant bien doux,
Qui date de ma jeunesse,
Hante mon cœur et ma mémoire...
Oh! combien est loin, combien est loin
Tout ce qui jadis m'appartenait!...

Elle chantait avec toute la tristesse de son âme et jamais sa voix n'avait si fortement pénétré jusqu'au cœur de son auditoire, lorsque tout à coup l'accompagnement se perdit dans quel-

ques accords faux, tandis que le chant cessait brusquement.

Au même instant la duchesse disait à mi-voix : — Je l'espérais bien, Adalbert, que vous viendriez.

Claudine s'était levée et adressait une profonde révérence au duc, qui, après avoir baisé la main de sa femme, saluait la jeune fille.

— J'espère que vous voudrez bien continuer à chanter, Mademoiselle, lui dit-il; il y a bien longtemps que je n'ai eu la satisfaction de vous entendre.

Il s'assit près de la duchesse, le dos tourné contre la fenêtre : Claudine ne voyait donc pas son visage; mais elle savait que les derniers rayons du soleil couchant l'entouraient elle-même d'une lumière couleur de pourpre, sorte d'apothéose de féerie. Elle essaya de reprendre sa place au piano; mais sa voix était faible et voilée; elle murmura une excuse et quitta le piano.

— Quelle chose bizarre!... dit la duchesse d'un ton désappointé. On dirait d'une crampe, qui s'est portée à votre gosier! Avez-vous déjà éprouvé cet effet, ma chère Claudine?

— Jamais, Madame, répondit la jeune fille, qui était incapable de déguiser la vérité.

— Rien n'est plus inexplicable et plus soudain, dit le duc avec calme, que ces effets nerveux; peut-être, mon amie, aviez-vous déjà fatigué M^{lle} de Gérold en lui faisant faire beaucoup de musique?

— Mon Dieu!... combien je le regrette!... s'écria la duchesse. Ce doit être exact, en effet; pardonnez-moi, ma chère Claudine. Venez vous reposer ici près de moi...

Elle lui indiquait du geste la chaise basse que le duc avait quittée pour se promener d'un bout à l'autre du salon.

— Asseyez-vous de façon que je puisse voir votre visage; c'est que vous paraissez vraiment souffrante. Voilà vos couleurs qui se raniment; je crois presque que vous avez été effrayée par l'apparition du duc... Adalbert, fille en essayant de tourner la tête, — il s'était placé derrière elle, — c'est vous qui êtes responsable de cette interruption... Jamais elle n'avait chanté d'une façon plus adorable.

Claudine avait involontairement levé les yeux vers celui auquel s'adressaient les paroles de la

duchesse, — et elle rencontra ce regard, ardent et suppliant, qu'elle connaissait bien... qu'elle avait fui. Il la regardait par-dessus la tête de la duchesse, tout en s'adressant à elle d'une voix calme et mesurée.

— Je serais très puni, Mademoiselle, si mon arrivée devait vous réduire au silence; je ne veux pas admettre que ma présence ici, près de ma femme, puisse sembler inattendue, ou bien, effrayante.

— Oh!... non certainement, répondit Claudine en se redressant. Il s'agit d'une coïncidence et non d'une conséquence de l'arrivée de Votre Altesse; j'étais déjà très fatiguée, et je luttais contre les premières atteintes d'une migraine; je me trouve bien mieux portante maintenant.

— Tant mieux!... s'écria la duchesse souriant. Nous allons donc causer. Comme vous êtes silencieux, mon ami! Dites-moi donc pourquoi vous avez renoncé à la promenade que vous vouliez faire? Est-ce donc que le remords vous a ramené près de moi?

Elle le suivait des yeux avec bonheur, tandis qu'il se rapprochait d'elle, et, sans attendre une réponse qui ne se produisait pas, elle re-

prit : — Savez-vous que votre fils aîné est un poète? Il vient d'écrire les premiers vers qu'il a composés; son précepteur les a trouvés dans l'un de ses livres latins et me les a apportés. Voulez-vous les lire? Chère Claudine, là, sur mon bureau, à droite, sous le presse-papiers... Non, je me trompe... à gauche sous le buste du duc. Merci mille fois... Auriez-vous la complaisance de nous en faire la lecture? La composition est d'un enfant; la pensée et le sentiment déjà d'un homme.

Claudine prit la feuille de papier, se rapprocha de la fenêtre, et lut, à la clarté expirante du jour, ces vers tracés en grands caractères un peu enfantins :

J'ai pris une résolution ,
 Pour le jour où je serai un homme ,
 Je l'écris dans mon cœur ,
 Afin de ne la perdre jamais .
 Je veux être fidèle , telle est ma résolution ,
 Fidèle à mon Dieu , fidèle à mon peuple ,
 Toujours fidèle à mes amis ,
 Fidèle à mon devoir et fidèle à ma résolution ,
 Afin que cette fidélité garantisse ma fidélité envers tous .

Claudine ne pouvait apercevoir le visage de la duchesse; mais elle la vit tendre la main à

son mari, et l'entendit murmurer d'une voix émue : — C'est votre fils Adalbert, c'est tout dire... Puis, élevant la voix : — N'est-ce pas que cela est charmant?

Le duc s'était arrêté pour écouter cette lecture.

— Oui, Élise, cela est charmant; Dieu veuille diriger sa vie de telle sorte que jamais il ne lui semble difficile d'être fidèle.

— Cela ne peut jamais être difficile, répondit la duchesse.

— Jamais?

Elle secoua la tête.

— Jamais! Qu'en dites-vous, Claudine?

— Il peut se présenter des circonstances où la fidélité impose, en effet, un effort.

— Mais alors, répondit la duchesse, dont le visage devenait fiévreux, c'est une fidélité factice, et non celle qui s'appuie sur l'affection.

— En effet, dit le duc à demi-voix.

— Mais alors ce n'est plus de la fidélité, reprit la duchesse en s'animant; ce n'est rien de plus que le sentiment du devoir.

— C'est la fidélité envers le devoir, dit Claudine d'une voix douce. Si Votre Altesse veut

bien y réfléchir, elle découvrira que c'est peut-être le plus noble degré de la fidélité. Qu'est-ce que celle-ci, tant qu'elle n'a pas connu la lutte, et qu'elle n'a pas triomphé?

— Mon enfant, dit la duchesse, c'est là une dispute de mots... Il n'en est pas moins certain que lorsque la fidélité en arrive à la lutte, elle perd son nom... Et lorsqu'elle triomphe dans la lutte, elle ne retrouve pas ce nom, car elle ne peut plus aspirer qu'à celui de devoir. Prenons un exemple, aussi éloigné que possible de la réalité pour le rendre plus frappant : supposons que le duc, — elle s'arrêta un instant, tandis qu'un sourire gai et plaisant paraissait sur ses lèvres, — ait arrêté sa pensée une fois seulement sur... disons sur vous, Claudine. Sa fidélité conjugale n'existerait plus. Il ne serait plus un époux irréprochable. Entendez-vous, Adalbert?

Le duc, qui s'était détourné, regardait au loin par la fenêtre. Claudine immobile semblait frappée de stupeur. La duchesse n'accorda aucune attention à ces jeux de scène muets. Elle riait gaiement, tant son argument lui semblait comique. Elle continua à rire, avec la sé-

curité de ceux qui, certains de leur bonheur, se plaisent à envisager tous les périls qui le pourraient menacer, sûrs qu'ils sont d'y échapper.

— Claudine! s'écria-t-elle... vous êtes bien sérieuse. Ne vous fâchez pas, je vous en prie. Je suis très taquine. Le duc pourra vous confirmer cet aveu... Mais c'est que l'on dirait que vous figurez devant un tribunal!... Accusée, qu'avez-vous à dire... Ah! ah! ah!... Ce rire... il me fait mal... Et... Ah! ah!... Je ne puis l'arrêter...

Une effroyable quinte de toux l'interrompt.

— De l'eau!... de l'eau!... s'écria-t-elle.

La jeune fille, épouvantée, se précipita vers une carafe d'eau qui se trouvait en permanence sur une table près de la chaise longue, tandis que la dame d'honneur recevait dans ses bras la duchesse, qui étouffait. Le duc, sombre et pensif, se tenait près de la malade, qui avait saisi sa main et se cramponnait à lui; secouée par la toux, elle ne pouvait parvenir à avaler quelques gorgées d'eau.

Le médecin, appelé, arriva à pas légers, et Claudine s'écarta pour lui faire place.

— Cher docteur!... s'écria la duchesse, cela va mieux... C'est presque fini... O mon Dieu! voilà que je puis respirer.

L'obscurité était presque complète. Claudine s'était retirée dans l'embrasure d'une fenêtre, et contemplait avec anxiété le groupe qui entourait la duchesse. La malade, s'adressant au duc : — Vous avez eu bien peur?... Pardonnez-moi, lui dit-elle d'une voix entrecoupée.

Il secoua la tête en signe de dénégation, mais son visage exprimait l'impatience.

— Votre Altesse va se mettre au lit, dit le médecin après un court examen.

Le duc, qui s'était dirigé vers la porte, revint aussitôt sur ses pas. M^{me} de Katzenstein soutenait la malade, qui essayait de se soulever pour obéir à son médecin. Elle adressa un geste amical à Claudine. — Au revoir, ma chère enfant. Je vous ferai bientôt appeler... Bonne nuit, mon ami, continua-t-elle en se tournant vers son mari. Demain je serai tout à fait remise.

Quand la malade eut disparu derrière la portière, le médecin se rapprocha du duc.

— Il n'y a rien de sérieux, dit-il. Votre Altesse peut être tranquille. Seulement il faut beaucoup, beaucoup de ménagements... Point de conversations animées, point de discussions psychologiques comme les aime Votre Altesse. J'ai déjà beaucoup à faire pour lutter contre la vivacité de tempérament de mon auguste malade. Elle devrait vivre d'une vie calme et monotone.

— Mon cher docteur, vous connaissez la duchesse. Vous savez qu'elle ne pourrait se résigner à une vie végétative. L'accident qui vient de se produire est dû à un moment de gaieté, à une explosion de rire.

— Je ne puis qu'attirer l'attention de Votre Altesse sur les précautions à prendre, qui deviennent de plus en plus nécessaires, répondit le vieux médecin en s'inclinant.

Le duc l'écoutait avec distraction.

— Bonsoir, cher docteur, fit-il en le congédiant du geste.

Claudine, effrayée, s'enfonçait de plus en plus dans l'embrasure de la fenêtre, suivant d'un regard anxieux le médecin qui s'éloignait. Elle restait seule avec le duc. Ce qu'elle avait

toujours évité, ce qu'il s'était toujours efforcé d'amener, se produisait. Mais peut-être avait-il oublié sa présence? Il marchait avec agitation au travers de la chambre... sans doute il ne l'apercevrait pas. L'unique bougie que l'on avait précipitamment allumée, pour porter secours à la duchesse, éclairait à peine la cheminée qui la supportait; et le grand rideau la cachait bien.

Elle retenait sa respiration, en proie à l'anxiété qui s'empare d'un pauvre animal traqué par un chasseur, et ne trouvant plus dans son instinct un moyen de lui échapper. Elle entendait les battements de son cœur aussi distinctement que les pas du duc, étouffés par un tapis épais. Elle tressaillit... Les pas se rapprochaient... La haute taille du duc se dressa dans l'embrasure de la fenêtre, et sa voix tremblante prononça un seul mot : — Claudine!

Elle fit un pas pour quitter cette retraite qui ne l'avait point protégée...

— Claudine, cette scène vous a péniblement émue? Quoique je n'en sois pas responsable, je vous prie de me la pardonner.

Il lui tendit la main. La jeune fille n'accorda

aucune attention à ce mouvement et cacha la sienne dans les plis de sa robe. Elle ne répondit pas et resta ainsi, muette et hautaine, devant lui.

— Comment dois-je interpréter votre silence ?

— J'ai l'honneur d'être l'amie de Son Altesse, répondit Claudine avec hésitation.

Un sourire triste flotta un instant sur son visage.

— Je le sais. Pourtant vous n'êtes point de celles qui concluent une amitié du jour au lendemain... Mais peut-être pensez-vous que l'on peut tout utiliser ?

— Je crains que Votre Altesse ne m'attribue sa propre pensée.

— Moi ? Sur l'honneur, non, Claudine ! Mais vous ne pourriez en dire autant. A considérer l'emportement avec lequel vous vous êtes prêtée à un caprice de malade, on eût pu conclure que vous cherchiez surtout un refuge dans cette amitié, qui dressait une barrière entre vous et moi.

— Cela est vrai, répondit Claudine, et j'espère que Votre Altesse respectera cette barrière ; sinon...

— Sinon?... Je reconnais et j'honore la réserve dans laquelle vous vous êtes toujours renfermée, dit-il en s'interrompant et se tenant à distance respectueuse de la jeune fille. Elle devait vous suffire. Vous n'aviez besoin d'aucun autre refuge. Vous auriez tort de supposer que j'aie le dessein de vous poursuivre comme pourrait le faire un page énamouré. Rien ne doit vous rappeler que j'ai le malheur de vous aimer passionnément. Mais permettez-moi du moins de me trouver quelquefois en votre présence sans rencontrer en vous la froideur glaciale que vous me témoignez. Laissez-moi espérer... en un avenir dans lequel le soleil luirait pour moi... laissez-moi seulement cette espérance, Claudine.

— Je ne le puis, répondit Claudine, car ce serait tromper Votre Altesse... Qu'elle me permette de m'éloigner.

— Non... Encore un mot, Claudine. Je ne sollicite de votre part aucun encouragement : je sais trop que je ne l'obtiendrai pas, que l'heure et le lieu vous sembleraient également mal choisis, et vous auriez raison de porter ce jugement. Permettez-moi seulement de vous

dire que je n'ai pas fait un mariage d'inclination, que la raison d'État a déterminé cette union, que vous êtes mon premier et unique amour... En quoi suis-je répréhensible? Ce malheur a pu arriver à des hommes meilleurs que moi : il s'abat sur nous sans notre consentement; et avant que nous ayons reconnu sa puissance, il est plus fort que nous. Il grandit chaque jour, il grandit d'autant plus que nous le combattons davantage. Je ne sais si vous l'éprouvez comme moi... Je l'espère seulement et ne pourrais vivre si je n'avais cette espérance...

Il fit un pas pour se rapprocher d'elle, et se penchant en avant : — Un mot, un seul, Claudine... Puis-je espérer... Oui? Dites-moi seulement oui, et jamais rien, pas même un regard, n'indiquera que vous m'avez laissé l'espérance.

— Non ! Par la tendresse que je porte à mon frère, je jure à Votre Altesse que je ne l'aime pas.

Et Claudine recula vers la fenêtre.

— Vous en aimez un autre, Claudine ! Un autre, répéta-t-il avec désespoir.

Claudine ne répondit pas.

Le duc se détourna et se dirigea vers la porte. Puis, revenant vivement sur ses pas :

— Croyez-vous donc... mais, mon Dieu! il ne m'est pas permis de m'expliquer... croyez-vous que je ne sois pas aussi jaloux que vous-même de votre honneur et de votre bonne renommée?

— Je dois le croire en effet, puisque Votre Altesse me tient un pareil langage dans la chambre de sa femme malade.

— Comment pouvez-vous envisager la situation d'une façon aussi injuste? Je vous le répète, il m'est interdit de m'expliquer, même pour me défendre, près de vous, d'un soupçon outrageant. Tout au moins écoutez ce que je puis vous dire. Vous savez que mon frère aîné, le prince héritier, mourut subitement peu avant mon père?

Claudine baissa la tête en signe d'acquiescement.

— Mais vous ne savez peut-être point qu'à ce moment-là des négociations étaient entamées entre notre cabinet et la cour de X... Ces négociations avaient pour objet le mariage de mon frère avec la princesse Élise. Tout fut

rapidement conclu et mon frère allait se rendre à X..., lorsqu'il mourut subitement. J'héritai de ses droits, mais aussi de ses devoirs, et quand le deuil fut terminé, je me rendis à X... pour épouser celle qui lui avait été destinée.

— Votre Altesse agissait dans le plein exercice de sa liberté.

— Non ! ce mariage me semblait plus difficile encore à accepter que le fardeau du pouvoir. La princesse Élise, qui ne soupçonnait aucune des décisions prises en dehors d'elle, me regardait avec ses grands yeux enfantins et n'avait pas plus été avertie de la recherche de mon frère que de ma substitution à celui-ci. Elle donna aisément son consentement à ce projet qui me laissait indifférent. Tout d'abord je supportai difficilement cette exaltation permanente, qui alternativement l'enlève jusqu'aux plus hautes régions et la précipite dans les abîmes du désespoir. Cette âme troublée n'a jamais connu les régions sereines, et les torrents de larmes que je lui ai vu verser à propos des incidents les plus insignifiants m'avaient porté à éviter sa compagnie aussi souvent

que cela m'était possible. Plus tard je m'accoutumai à cette agitation perpétuelle, ou plutôt je réussis à m'en abstraire. J'ai été pour elle un mari attentionné, et depuis qu'elle est malade, j'ai cédé à tous ses caprices. J'honore en elle la femme à l'âme élevée, qui est la mère de mes enfants; mais mon cœur était indifférent, malgré l'extrême affection que je lui inspirais. Il ne dépendait pas de moi de changer la nature de mes sentiments. Je vous ai vue. Malgré les réflexions, les raisonnements, malgré les reproches que je m'adressais, malgré tout enfin, je vous ai aimée de toutes les forces d'un cœur jusque-là ignorant d'un sentiment de cette nature. Je sais... oh! je sais trop bien que vous ne l'avez pas encouragé. Je sais que vous me blâmiez, que vous vous êtes réfugiée dans une retraite assez éloignée pour m'interdire tout espoir de vous revoir. Cependant j'ai pu me rapprocher de vous, et maintenant vous vous êtes créé un refuge plus inaccessible que tous les autres, en mettant entre vous et moi l'amitié de la duchesse. Je vous ai tout dit. Je vous promets de me tenir à l'écart... Mais j'ai une prière à vous adresser : soyez sin-

cère. Répondez à cette question : Vous en aimez un autre ?

Claudine resta muette, tandis qu'une vive rougeur montait à son visage. En proie à un combat pénible, elle courba la tête.

— Dites-moi non... murmura le duc d'une voix éteinte.

— Son Altesse désire que M^{lle} de Gérold se rende près d'elle pour lui faire la lecture, dit M^{me} de Katzenstein en paraissant à la porte du salon.

Claudine adressa au duc un regard suppliant.

— Oui ou non, Claudine, avez-vous donné votre cœur à un autre ?

Elle s'inclina profondément devant lui.

— Oui!... répondit-elle. Et, prenant machinalement un volume qui se trouvait à sa portée, elle se dirigea vers la chambre de la duchesse. Faire la lecture ! Le pourrait-elle ? Elle se sentait emportée dans un tourbillon, et chaque incident lui apportait une nouvelle souffrance.

La duchesse reposait dans son grand lit à baldaquin placé sur une estrade. Les épais rideaux de soie rouge qui l'entouraient avaient

été rejetés en arrière pour activer la circulation de l'air. La pièce tout entière était uniformément tendue de rouge, couleur préférée de celle qui l'habitait. Une lampe couleur rubis était suspendue au plafond. Près du lit était placée une table basse recouverte de soie rouge, et la lampe qui y était posée était également garnie d'un abat-jour rouge. Un cadre contenait les photographies du duc et des trois petits princes. Vis-à-vis le lit, un cadre ancien, en bois sculpté, entourait une excellente copie de la Vierge à la chaise. Le premier regard de la duchesse, à son réveil, rencontrait cette image adorable.

La duchesse semblait tout à fait remise de son indisposition. Elle reposait avec nonchalance sous sa couverture de damas rouge et sourit en voyant Claudine.

— Asseyez-vous là, sur ce tabouret, ma chère enfant, et lisez-moi quelques poésies sur la Thuringe. Le duc était-il encore près de vous? Mon Dieu, combien je suis malheureuse quand en sa présence je suis atteinte par l'une de mes crises nerveuses! Il souffre tant de me voir souffrir; et s'il était plus indifférent, mes

souffrance seraient bien moindres. Était-il bien triste et bien inquiet?

La malade étudiait la physionomie émue de Claudine, qui ne pouvait trouver une réponse. Elle s'était assise et, pour gagner un peu de temps, se pencha pour relever son mouchoir.

— Claudine, dit la duchesse, je crois que vous me supposez, que tous me supposent bien plus gravement malade que je ne le suis; ne me répondez pas; lisez-moi quelque chose de ce volume, là où se trouve un signet.

Et Claudine lut d'une voix tremblante :

Telle est la vertu de la forêt
Qu'elle ne souffre aucune souffrance
Et qu'à son ombre, toute douleur
S'engourdit, puis meurt.

— Vous l'entendez! s'écria la duchesse. Moi aussi, je guérirai ici, dans la forêt. Demain le soleil brillera, et nous nous promènerons sous les pins pour y respirer la santé, pour y retrouver les forces perdues... O ma chère forêt!

XI.

Lorsque Claudine descendit l'escalier dans la soirée, pour regagner sa demeure, elle rencontra M. de Palmer qui l'accompagna, après avoir adressé, à son insu, un signe à la femme de chambre dont elle était suivie et qui disparut aussitôt.

— Mademoiselle, lui dit-il avec une exagération de respect qu'il n'eût pu accentuer davantage, même s'il s'était adressé à la duchesse, Son Altesse le duc m'a confié la mission flatteuse de remettre ce billet en vos mains.

Il tenait en effet une petite enveloppe cachetée aux armes ducales... — Ceci concerne Son Altesse la duchesse et n'exige point de réponse, ajouta-t-il en se courbant jusqu'à terre.

Elle ne pouvait, sans attirer une attention malveillante, refuser de prendre connaissance de ce message; cependant l'orage grondait dans son cœur. Comment le duc pouvait-il être assez imprudent pour charger un pareil homme

de lui remettre un billet scellé? Elle ouvrit l'enveloppe en sa présence et parcourut du regard le petit nombre de lignes qui s'y trouvaient renfermées.

« Claudine,

« Votre caractère est si peu banal que vous m'excuserez d'agir en dehors des conventions. Après le dernier mot que vous m'avez adressé, je n'ai plus qu'une demande instante à vous faire. Demeurez, malgré tout, l'amie de la duchesse; que l'aveu que je vous ai fait n'ait point pour résultat de vous tenir éloignée d'Altens-
tein. Cela n'est point nécessaire, Claudine! Sur ma parole, vous pouvez vous fier à moi!

« ADALBERT. »

Elle marcha rapidement vers la porte en tenant la lettre et l'enveloppe froissées dans sa main droite. M. de Palmer la suivit, et ce fut avec componction qu'il l'aida à monter en voiture; il ne confia à nul autre le soin de ranger dans le coupé la longue queue de sa robe

et s'en acquitta avec les précautions d'une mère conduisant sa fille au bal. Il se retira à reculons quand le valet de pied eut fermé la portière.

— Au revoir ! fit-il d'un ton profondément respectueux, au moment où, le valet de pied s'étant assis près du cocher, les chevaux se mettaient en marche.

— Il faudrait veiller plus soigneusement sur ces sortes d'autographes, belle Claudine, murmura-t-il en se baissant pour relever un papier tombé près de la place occupée par le coupé.

Il semblait tout à fait satisfait de sa trouvaille, et, chantonnant un air d'opérette, entra dans sa chambre située au rez-de-chaussée du château. Il s'enferma soigneusement, alluma un bon cigare et se jeta sur une chaise longue pour relire le billet perdu par Claudine. Il en connaissait déjà la teneur. Il lisait à peu près tout ce que le duc écrivait, de loin en se penchant un peu, lorsque cela était possible. Dans les cas importants, il ne reculait pas devant l'ouverture d'une lettre, opération qui lui était familière et dont il s'acquittait avec un art consommé. Lorsqu'il avait écrit ce bil-

let, le duc, très ému, s'était levé avant de le sceller dans son enveloppe, et même il avait eu la complaisance de quitter son cabinet de travail pendant quelques secondes. Malgré tout, il n'en était pas moins agréable de posséder ce billet et de le relire à tête reposée.

— Son Altesse me semble être dans un remarquable désordre d'esprit... Hum!... hum!... Il s'est déclaré; elle l'a vertueusement repoussé et l'a menacé de s'éloigner pour toujours!... Nous connaissons ces menaces. Et maintenant il la supplie, par égard pour la duchesse, de renoncer à ce cruel projet et lui promet de s'amender. Il se dit sans doute qu'il faut, avant tout, gagner du temps... et que ce gain rapporte d'autres gains pour qui sait les attendre. Tout cela est sincère, et jusqu'ici irréprochable... Hum! Elle est plus habile que je ne le pensais; elle le tiendra à distance; elle ne le couronnera pas avec des roses... Et si jamais elle en arrive à ses fins, ce qui est loin d'être impossible ni même invraisemblable, elle voudra gouverner. Toutes les femmes sont les mêmes; il leur plait d'enchaîner à leur char les plus orgueilleux, les plus puissants, et

de les montrer à la foule, soumis et domptés. Et les plus sages, les mieux avisés parmi les hommes sont si bien empêtrés dans leurs petits intérêts, les plus immédiats, qu'ils ne voient guère au delà de ces intérêts et ne prévoient guère les conséquences des faits qui se déroulent à leur portée. Et je pourrais bien être l'un de ces hommes habiles qui manquent d'habileté.

M. de Palmer envoya au plafond une bouffée de fumée et se replongea dans ses réflexions.

— Elle me déteste, cela est évident, se dit-il. C'est exactement le sentiment que Méphisto inspirait à l'innocente Marguerite. Il est certain qu'un jour viendra où, s'adressant à son Faust ducal, elle lui dira : « L'homme qui est auprès de vous m'est odieux... » et patati, et patata... C'est là ce que je ne veux pas. Je ne veux pas laisser arriver le jour où elle dirait au duc que je suis un fourbe; car elle en serait bien capable, et lui, ma foi, il serait bien capable aussi de se ranger à son avis, qui, après tout, il faut en convenir, ne serait pas dénué absolument d'exactitude. Attention! Il faudra veil-

ler au grain et diriger la barque dans le sens qui me serait le plus favorable. La Berg m'aidera à débrouiller tout cela. Cette Polonaise a le génie de l'intrigue; parfois elle me fait peur à moi-même!

— Le souper est servi, dit un valet de pied en ouvrant la porte.

M. de Palmer se souleva sans empressement, serra soigneusement le billet dans l'un des tiroirs de son bureau, dont il prit la clef et qui portait les armes des Gérold, rangea sa chevelure fort étiolée devant un grand miroir, parfuma ses mains fines et, se souriant avec complaisance, prit des mains du valet son chapeau et ses gants; après avoir consulté sa montre, qui marquait dix heures, il se rendit dans la salle à manger attribuée aux repas des hommes qui faisaient partie de la cour. Il y avait là le vieux chambellan, M. de Schlotbach, M. de Rinkleben, l'adjudant de service, le jeune M. de Meerfeldt, page de la vénerie. M. de Palmer fut accueilli avec froideur.

— Veuillez m'excuser, Messieurs, de vous avoir fait attendre. J'étais chargé, par Son Altesse, de vaquer à des soins extrêmement

importants. Agréable mission, du reste ! D'après les ordres de Son Altesse, j'ai aidé la belle Claudine de Gérold à monter en voiture.

— Comment ! s'écria le page, elle est encore venue ici aujourd'hui !

— Elle vient de quitter à l'instant l'appartement ducal...

— Vous voulez dire « l'appartement de la duchesse », Monsieur de Palmer, dit l'adjudant d'un ton dédaigneux, tandis qu'une légère rougeur montait à ses joues ridées.

— J'ai eu le bonheur de rencontrer la plus belle des dames d'honneur dans le corridor du premier étage, répondit Palmer en souriant et d'un ton qui comprenait beaucoup de sous-entendus.

— Vraiment !... on ne savait d'où elle venait... Elle a disparu comme une ombre légère... déclama le page en riant.

L'adjudant lui lança un regard mécontent. — M^{lle} de Gérold a passé la soirée près de la duchesse. Elle y a fait de la musique, puis l'a suivie dans sa chambre à coucher, dit-il à haute et intelligible voix.

— L'itinéraire est magistralement tracé, ré-

pondit M. de Palmer en s'inclinant; mais il est nécessaire d'en compléter la physionomie : le duc était près de la duchesse.

Aussitôt le souper terminé, l'adjudant se promenait côte à côte avec le page dans le grand corridor confinant aux chambres qui leur étaient attribuées.

— Je ne m'explique pas Claudine de Gérold, disait-il avec une sorte de tristesse en s'adressant à son jeune compagnon. Elle fait preuve d'un courage mal placé. Il est inconcevable que les meilleures parmi les femmes jouent leur bonne renommée contre je ne sais quelle satisfaction orgueilleuse consistant à braver et à dédaigner l'opinion qui se forme d'après les apparences. Elles imaginent qu'il suffit de rester irréprochables pour ne point être en butte aux reproches, et elles méprisent ceux qui les blâment; inutile d'essayer de leur faire comprendre que le monde n'a point le temps de pénétrer dans leur âme pour peser leurs mobiles, avant de juger leurs actions.

— Peut-être, répondit le page, cela l'amuse-t-il de danser sur la corde raide... ducale; si elle vacille, il y a là des bras depuis longtemps

ouverts pour la recevoir. Si elle conserve l'équilibre... eh bien!... il y a la jouissance de la difficulté vaincue, l'orgueil de rester inaccessible aux séductions que tant d'autres femmes auraient recherchées. Toujours est-il que le jeu dont nous sommes les témoins donne un peu d'intérêt à notre vie horriblement ennuyeuse dans cette solitude. J'aurais autant aimé passer la saison d'été chez les trappistes que dans ce vieux château enfoui dans les bois.

— S'il ne s'agissait point de Claudine de Gérold, répondit l'adjutant, qui avait à diverses reprises secoué la tête en signe de dénégation, je serais peut-être du même avis que vous. Mais, en ce qui la concerne, je vous demande de suspendre tout jugement défavorable et d'éviter toute critique. J'ai la certitude que vous-même vous vous pardonneriez difficilement, un jour, les plaisanteries faites sur une jeune fille sans protection, imprudente, je le crains, mais irréprochable, j'en suis sûr.

— Allons, adjudant de mon cœur, que Votre Chevalerie s'apaise, répondit le page en

riant. Il ne faut pas envisager les choses de façon si tragique. Je crois bien que vous avez raison, car Son Altesse n'a nullement la physionomie d'un homme heureux. Tout au contraire, le duc est de fort méchante humeur. Ah! l'ennui, l'ennui! Il perd les hommes et les femmes. Il suggère des méchancetés aux uns et des imprudences aux autres. Si jamais je commets une sottise dans cet odieux château d'Altenstein, je vous charge de plaider pour moi les circonstances atténuantes... au nom de l'ennui.

Lorsque Claudine descendit de voiture à la porte de sa maison, sa main tenait encore un papier convulsivement froissé. Le vieux Heinemann, qui depuis longtemps l'attendait avec une lanterne allumée, obtint à peine un salut distrait de sa jeune maîtresse. Elle se précipita dans la maison, et lorsqu'il se retira dans sa chambre après avoir verrouillé les portes, il put encore percevoir le bruissement de sa robe dans le corridor. Puis une porte se ferma et tout devint silencieux.

La chambre de la jeune fille restait obscure et l'on eût pu croire qu'elle était inhabitée.

Claudine, assise près de sa fenêtre, contemplait la mystérieuse obscurité de la forêt; elle s'efforçait de remettre un peu d'ordre dans ses pensées et d'envisager les événements qui s'étaient produits durant l'après-midi.

— Qu'est-il arrivé?... dit-elle en s'interrogeant... Eh bien!... il a osé se déclarer, et cela seul constitue une éclatante humiliation, malgré les allusions faites à un brillant avenir... allusions odieuses puisque cet avenir repose sur... sur la mort. Je l'ai repoussé... mais à quel prix!

Claudine cacha son visage dans ses mains. Les battements de son cœur se faisaient entendre presque distinctement dans le grand silence qui l'entourait. Pour se défendre, pour mettre entre elle et le duc une infranchissable barrière, elle s'était vue forcée d'avouer à celui-ci ce qu'elle n'avait pas encore osé s'avouer à elle-même. Soupçonnait-il qui elle aimait? Cette pensée était insoutenable. Des larmes brûlantes coulèrent sur son visage. Elle se leva, alluma une bougie et s'efforça de déplier le papier froissé qu'elle tenait encore. Elle n'avait plus que l'enveloppe : la mince

petite feuille de papier qui y avait été contenue, avait disparu.

Il n'était pas possible qu'elle l'eût perdue. Tout d'abord elle la chercha activement, mais sans inquiétude, sur la table, sur le parquet, à la place où elle s'était naguère assise. Elle secoua son manteau, inspecta les plis de sa robe. Enfin elle se décida à prendre une bougie pour éclairer l'escalier, qu'elle descendit avec les précautions d'une coupable... Puis elle porta plus loin ses recherches toujours vaines; elle poussa doucement le verrou de la porte d'entrée et examina les alentours. Préservant de la main la flamme de la bougie, elle parcourut l'allée conduisant à la grille de la porte d'entrée. C'est là qu'elle était descendue de voiture, là que, suivant toute probabilité, la feuille de papier avait glissé. La grille grinça sur ses gonds : elle se trouva au dehors, mais elle n'aperçut point ce qu'elle cherchait. Tout à coup sa bougie s'éteignit et l'obscurité lui parut d'autant plus profonde que ses yeux étaient restés fixés sur la lumière. Elle demeura pendant un instant incapable de se guider et de retrouver la porte du jardin.

Ah!... voici un phare. Là-haut la fenêtre de Jean était éclairée et envoyait une étroite raie lumineuse sur le jardin et sur la grande route. S'il avait soupçonné qu'elle errait là, en proie à l'angoisse! Elle envia la paix dont il jouissait dans sa modeste chambre. La barque de Jean était au port, et la sienne, hélas!... se trouvait ballottée entre tant d'écueils! Pourrait-elle jeter l'ancre? Lui serait-il donné de vivre, sans craindre des poursuites qui lui étaient odieuses, sans redouter des accusations qui, pour être imméritées, n'en étaient pas moins humiliantes et douloureuses?

Elle s'était involontairement retournée pour regarder au delà de la montagne, du côté où se trouvait le château de Maisonneuve. Précisément au-dessus de celui-ci les nuages s'étaient quelque peu écartés, comme des rideaux à peine entr'ouverts, et laissaient voir une seule étoile, mais si brillante! Elle sourit tout en pleurant, car elle ne put s'interdire d'attribuer à cette étoile une importance consolante. C'était peut-être un bon augure, une marque d'encouragement, une promesse de consolation qui brillait là-haut.

Tout à coup elle tressaillit et se réfugia à l'intérieur de la grille, qui était restée entr'ouverte. On entendait au loin sur la route les sabots d'un cheval lancé au galop. Le cavalier arriva devant la maison, s'y arrêta un instant et leva la tête vers la fenêtre de la tour. Claudine étendit la main sur les barreaux de la grille afin de se soutenir... Lothaire!... C'était Lothaire! Pourquoi était-il là? Un indicible sentiment de bonheur l'enveloppa tout entière. Ses mains se joignirent pour une prière, tandis que le flambeau roulait à ses pieds. Ne se trompait-elle pas? Était-ce bien vrai? Que voulait-il? Était-ce vraiment pour contempler sa maison qu'il s'était arrêté là? O Dieu miséricordieux!... Accordez-lui une preuve quelconque pour lui démontrer qu'elle ne rêve pas, et que c'est bien Lothaire qui se tient là sur la grande route!

Il retourna son cheval et s'éloigna lentement. L'obscurité l'enveloppa. Seul le pas du cheval retentit longtemps encore à son oreille. Enfin elle rentra dans la maison.

Elle ne pensait plus au billet perdu : elle ne pouvait plus penser d'ailleurs. Ses yeux étaient brûlants, ses tempes battaient. — Du

repos ! du repos !... se répétait-elle en enfonçant sa tête dans l'oreiller. Que Dieu m'accorde du repos !

On était fort affairé le lendemain dans le château de Maisonneuve. Dans la grande salle à manger du rez-de-chaussée on avait dressé une table qui évidemment différait de celle qui s'y trouvait habituellement. Tandis que l'on se contentait d'une nappe dont la blancheur était éclatante, mais le tissu assez grossier, on avait déployé aujourd'hui une nappe damassée, blanche et souple comme du satin. En place du service de faïence anglaise à dessins bleus, on avait placé sur la table l'un de ces vieux services en porcelaine de Saxe, presque introuvables actuellement, et que les générations se sont légués comme un trésor, dans les familles dont la richesse et l'ordre durent depuis plusieurs siècles. Cette porcelaine si bien conservée était l'une des gloires des dames de Maisonneuve. De magnifiques surtouts de table, supportant, sur leurs coupes, des fleurs et des fruits mélangés, placés avec symétrie, s'étaient substitués aux corbeilles d'étain curieusement travaillées, dans lesquelles Béate faisait servir

le dessert quotidien. En place des couverts très simples que l'on employait chaque jour, on avait sorti de ses coffres la vieille et superbe argenterie qui portait, avec les armoiries des Gérold, la date à laquelle remontait ce beau travail.

Les candélabres de la salle à manger et ceux qui étaient placés sur la table, laquelle ne comportait que sept couverts, étaient garnis de bougies. Les immenses crédences, en bois de chêne sculpté, étaient chargées d'une vaisselle plate dont la valeur intrinsèque le cédait de beaucoup à celle du travail. Le soleil se glissait presque timidement par les fenêtres pour contempler ces apprêts et les mettre en valeur, faisant étinceler ici l'orfèvrerie, là-bas les cristaux précieux, et posant aussi un rayon sur la brune chevelure qui couronnait le front blanc de Béate, occupée à composer une corbeille de fleurs.

— Voulez-vous bien tenir en place!... murmura-t-elle avec impatience, en relevant pour la troisième fois de rebelles branches de fuchsia, dont les clochettes rouges étaient destinées à mettre en valeur divers tons de verdure...

Allons, c'est bien!... dit-elle avec satisfaction en ajoutant au centre une superbe rose thé.

Quand son œuvre fut terminée, elle tendit la corbeille à une jeune servante qui se tenait près d'elle.

— Tenez, Sophie, lui dit-elle, portez cela chez M^{me} de Berg et priez-la de placer cette corbeille dans le salon de la princesse Thékla. Tâchez de ne point vous amuser en route, et descendez aussitôt pour essuyer encore une fois les chaises et fermer les persiennes : le soleil nous envahit.

Béate se rapprocha de la table pour en passer l'inspection une dernière fois. Elle s'arrêta en secouant la tête devant sa place habituelle, celle de la maîtresse de la maison. Ce soir pour la première fois, puis chaque jour durant quatre semaines, elle devait occuper cette place, nonobstant la présence de la princesse Thékla. Comment Son Altesse accepterait-elle cette distribution des places?... Après tout, tant pis pour Lothaire: C'était lui qui l'avait voulu ainsi. — Nous sommes à la campagne, a-t-il dit, l'étiquette de la cour est virtuellement suspendue, et j'entends, ma chère Béate,

que tu conserves ta place, qui est celle de la maîtresse de la maison.

Cette recommandation était la seule qu'il lui eût faite en ce qui concernait le séjour de Leurs Altesses. Il avait tout abandonné à la sage direction de sa sœur, et à toutes les questions qu'elle lui adressait il avait répondu : — Tu es plus habile que moi ; tu sauras parfaitement décider par toi-même... Fais à ta guise et ce sera bien fait.

Elle venait de terminer son œuvre délicate. Depuis plusieurs jours elle semblait, en vertu d'un don d'ubiquité, se faire voir à la domesticité, à la fois, dans toutes les pièces, dans tous les corridors, dans les salons comme dans les cuisines. On avait cloué des tapis sur tous les escaliers, dans les couloirs, rangé les meubles, posé les rideaux, exhibé des profondeurs d'armoires richement garnies ce que l'on possédait de plus beau en fait de linge et d'ustensiles de table. Tout était désormais rangé. Béate pouvait encore disposer de quelques heures et se reposer avant de recevoir ses hôtes.

Le premier étage tout entier avait été attribué à Leurs Altesses, belle-mère et belle-sœur

du baron de Gérold. On avait préparé pour la dame d'honneur une chambre charmante située près de celle que M^{me} de Berg occupait. Le chambellan serait logé dans un pavillon à proximité des valets de chambre de Son Altesse, dont la femme de chambre était placée près d'elle. Lothaire avait conservé son appartement à droite du vestibule. Le cher vieux salon de Béate et sa chambre à coucher n'avaient point changé de destination. Il fallait bien qu'elle conservât un lieu de refuge dans lequel elle pourrait se reposer en retrouvant toutes ses habitudes.

Béate traversait précisément le corridor en se rapprochant de la porte qui donnait accès dans son salon. Un sourire de gaieté moqueuse détendit un instant ses traits. Elle prit dans un petit panier, qui la quittait rarement, un morceau de craie et traça sur sa porte les mots suivants : *Entrée interdite au public*, et toujours en souriant entra chez elle. Pendant quelques minutes elle se reposa dans un fauteuil ; mais pour les natures actives le repos se trouve seulement dans le changement d'occupations. Elle quitta donc prestement son siège, passa dans

sa chambre à coucher, en revint coiffée d'un chapeau de jardin, les épaules couvertes par une légère pèlerine, les mains garanties par des gants en toile; et vivement elle descendit dans les cuisines. On commençait à tirer du four des gâteaux qui semblaient exquis.

— Bien, fit Béate en en choisissant quelques-uns, donnez-moi une feuille de papier, — c'est cela, — je vais faire une petite promenade et serai de retour à l'heure voulue. Tâchez de ne point faire de sottises en mon absence. Veillez au pâté chaud. Ne mettez pas les petits pois trop tôt au feu. Quant au filet de chevreuil, il doit rôtir pendant une heure... pas une minute de plus! Vous m'entendez? C'est sur vous que va peser toute la responsabilité, Frédérique! Les truites doivent avoir une belle teinte bleue, et se présenter entourées de verdure : ne quittez pas un instant leur sauce! Vous savez qu'on ne doit pas cesser de la remuer quand elle est sur le feu, sous peine de se trouver en face d'une coagulation rien moins qu'appétissante.

Ayant ainsi parlé, Béate quitta la cuisine et prit dans le parc une allée de traverse qui la

conduisit sur la grande route. Par le fait, il n'était pas tout à fait régulier de désertir son poste de maîtresse de maison dans une circonstance aussi solennelle. Et si quelque détail était négligé, en raison de son absence?

— Tant pis, se répondit Béate... Quand toute la smala sera établie chez moi, il me sera bien difficile d'aller voir Claudine et la petite.

Elle marchait d'un pas pressé en prenant toujours les chemins les plus directs. Son visage était écarlate lorsque, après une demi-heure de cette course, elle aperçut la maison des Hiboux sur son fond de verdure; trois heures sonnaient.

A l'ombre du vieux mur, la petite fille jouait avec ses poupées. Elle se précipita, ses longues boucles flottant derrière sa tête, sur Béate qui se pencha, et prit l'enfant dans ses bras.

— Tout a été bien vilain ici, tante Béate, dit la petite fille. Il a plu tous les jours, et la tante Claudine s'en est allée tous les jours en voiture.

— Mais aujourd'hui le soleil est revenu, et tu peux jouer dans le jardin, ce qui est bien agréable, n'est-ce pas?

La petite fille baissa la tête en signe d'acquiescement et se mit à trotter près d'elle.

— Et puis tante Claudine est à la maison. Elle est dans la chambre. Elle écrit, et elle est si bien habillée... dit l'enfant, qui s'arrêta devant la porte d'entrée en secouant la tête... Je vais retourner près d'Heinemann, dit-elle après avoir réfléchi un instant. Il a beaucoup à faire après ces pluies, et je dois l'aider.

Béate monta l'étroit escalier et frappa à la porte de la chambre de sa cousine. Claudine était, en effet, assise devant son bureau, mais elle n'écrivait plus. Une lettre déjà placée dans son enveloppe était posée devant elle, et l'on percevait encore l'odeur de la cire à cacheter.

— O Béate, c'est toi?... dit-elle en se levant avec lassitude pour aller au-devant de sa cousine.

— Aïe! aïe!... fit celle-ci. Tout de blanc vêtue, avec des nœuds bleus! Que se passe-t-il donc? Tu te rends à Altenstein?

Claudine fit un signe de tête affirmatif.

— J'avais refusé ce matin, répondit-elle toujours du même ton fatigué et découragé, mais la duchesse n'a point consenti à me laisser chez

moi. Elle m'a écrit que si je n'acceptais pas de venir chez elle, elle se rendrait chez moi. Elle doit passer ici et m'emmener...

Tout en parlant, elle regardait Béate avec une expression de détachement absolu.

— Et puis la température était si chaude, que j'ai mis une robe légère... On dit parfois que la toilette a une influence directe sur l'humeur, ou celle-ci sur la toilette... je ne sais pas au juste... S'il en était ainsi, j'aurais pu tout aussi bien...

— Mettre une robe noire, dit Béate en l'interrompant et s'asseyant. Qu'as-tu donc? Tu sembles souffrante... Tu as la migraine?

Et Béate étudiait avec une affectueuse attention les traits altérés de sa cousine.

— Je ne suis pas souffrante du tout.

— Non?... Eh bien!... c'est que tu crois être encore à la cour. Les infortunées dames d'honneur ne peuvent jamais être souffrantes. Comme les dames du ballet, elles doivent toujours sourire et déclarer qu'elles sont bien portantes, même quand elles souffrent le martyre.

— Béate, tu exagères beaucoup; non, je ne suis pas souffrante. Mais sache que je vais pro-

bablement m'absenter pour quelque temps.

— Toi!... Maintenant?

— Oui, oui. Mais garde-moi le secret, Jean n'est pas encore instruit de ce projet.

Et avant que Béate eût énoncé la question qui flottait sur ses lèvres, Claudine ajouta : — Mais n'as-tu pas rencontré mon frère?

— Non, répondit Béate à voix basse.

— Je crois qu'il voulait rendre sa visite à Lothaire; seulement un projet de ce genre lui apparaît toujours hérissé d'obstacles. Il vient de sortir. Mais j'ai la certitude qu'il emploiera au moins trois heures pour faire cette course. Tandis qu'il marche, toutes sortes de pensées occupent son cerveau. Alors il s'assied, prend des notes dans son carnet et oublie son but aussi bien que la marche du temps.

— Il ne rencontrera pas Lothaire, répondit Béate avec timidité. Mon frère est à Lobstedt.

— A la station du chemin de fer? Est-ce que Lothaire va voyager?

— Non. Il se rend au-devant de la princesse Thékla et de sa fille. Ne le sais-tu pas? Toutes deux viennent passer un mois chez nous, près de la petite fille.

— Je l'ignorais, répondit Claudine du même ton abattu que sa cousine avait déjà remarqué.

— Je croyais t'avoir entretenue de ce projet.

Claudine se tut. Le silence était si profond que l'on entendait le sourd mouvement de la petite montre entourée de diamants qui se trouvait sur son bureau. Béate contemplait la fenêtre. Elle aurait bien voulu retourner chez elle. Ses devoirs de maîtresse de maison, par elle délaissés, et dans quel moment!... hantaient son imagination. Puis elle évoquait aussi l'image d'un homme errant dans les corridors du château de Maisonneuve et lisant sur la porte de son appartement l'inscription facétieuse qu'elle avait oublié d'effacer : *Le public n'entre pas ici*. Elle voyait cet homme secouer la tête et se détourner lentement... Il ne fallait pas qu'il quittât le château sur cette injonction... Peut-être n'y reviendrait-il plus jamais.

Elle se leva vivement.

— Excuse-moi, chère Claudine, mais il faut que je te quitte un peu brusquement... Tu sais que j'ai bien des sujets d'occupation, et...

Le mensonge s'éteignit sur ses lèvres. Elle

rougissait et se troublait. — Au revoir, mon cher cœur!

— Adieu, Béate!

— Au nom du ciel, dis-moi ce que tu as, s'écria Béate en examinant le pâle visage de sa cousine et la lenteur de ces mouvements. Tu es malade?

— Non, oh ! non... répondit la jeune fille, dont la pâleur disparut sous un flot de sang monté à ses joues. Je suis bien portante tout à fait. Va... va où tes occupations t'appellent. Va! Je vais t'accompagner jusqu'au jardin. Certainement tu dois avoir encore beaucoup de préparatifs à faire; et si tu rencontres Jean, dis-lui aussitôt de s'éloigner avant l'arrivée de ces dames. Il est si sauvage... si singulier!

— Il n'a pas du tout besoin de les voir, murmura Béate. J'ai gardé mon appartement.

— Ah !... c'est que tu ne connais pas la princesse Hélène!... dit Claudine avec une nuance d'amertume.

— Vraiment?... dit Béate en descendant l'escalier derrière sa cousine; donne-moi son signalement moral; quant à Lothaire, il est inutile que j'essaie d'en tirer quoi que ce soit.

— Béate, je... je crains de n'être point impartiale en la jugeant. Elle n'a jamais pu me souffrir, à ce qu'il me semble, et m'a toujours tenue à l'écart. Ceux auxquels elle veut plaire deviennent rapidement des fanatiques. C'est un petit démon; elle est malicieuse, brillante, pleine de verve et d'entrain, irrésistible sans être jolie... Claudine se tut un instant... Oui, oui, reprit-elle à voix basse, elle a un grand charme, et... au revoir, Béate.

— On dirait que tu vas pleurer, Claudine... Tes yeux sont si brillants!

— Non, je ne vais pas pleurer.

— Au revoir, mon enfant. Examine et prépare tes toilettes, Lothaire veut donner une fête. Je suis sûre que tu éclipseras même cette princesse si pleine de charmes. Et puis tu me conseilleras quelque peu. Je suis ignorante et maladroite, en fait d'étiquette, autant que pourrait l'être un petit enfant.

Elles se quittèrent et Claudine se sauva dans sa chambre. Elle éprouvait la sensation qu'elle eût ressentie si, élevée à une grande hauteur, elle en avait été soudainement précipitée. Toute clarté était éteinte, toute chaleur avait été re-

tirée à l'univers. Elle savait... ah! trop bien... pourquoi la princesse Thékla amenait sa seconde fille au château de Maisonneuve.

— Perdu!... fit-elle... perdu pour toujours! Mais peut-on perdre ce que l'on n'a jamais possédé, que durant un rêve insensé?

Elle n'était pas plus isolée que naguère. Et cependant depuis hier une espérance avait pris racine dans son cœur et tout à coup l'avait rempli. Involontairement elle avait rattaché des pensées bien douces à la promenade nocturne dont elle avait été l'invisible témoin. L'espoir et le doute l'avaient agitée une grande partie de la nuit, et, quand elle s'était réveillée d'un court sommeil, elle avait retrouvé intacte l'image de celui qu'elle avait aperçu immobile, la veille, devant sa fenêtre.

Quelle lamentable folie! Il ne s'était point arrêté pour contempler sa fenêtre... Il était venu contrôler le moment de son retour et pour s'assurer qu'elle n'était point restée à Altensstein...

Ellè laissa tomber ses bras avec découragement et regarda au dehors. Au travers des larmes qui voilaient son regard, elle aperçut

tout à coup, devant la grille, la livrée rouge des valets de pied de la cour, et M^{lle} Lindenmeyer se précipita dans sa chambre.

— Mademoiselle... Mademoiselle!... Leurs Altesses!

Ce fut en vacillant que Claudine se dirigea vers son miroir. Elle mit son chapeau de paille blanche, prit machinalement l'ombrelle de soie bleue que M^{lle} Lindenmeyer lui tendait et descendit. Ce fut à peine si elle s'aperçut que, sur le siège élevé d'une petite voiture à deux places, le duc tenait les rênes des chevaux. Elle se pencha machinalement sur la main de la duchesse, dont le visage semblait radieux.

— Oh! merci, merci, ma chère Claudine, dit-elle de sa voix un peu oppressée... Comment pourrais-je ne point me trouver bien portante et satisfaite? Ce beau soleil, ce parfum de résine, le duc comme conducteur et vous près de moi, c'est plus qu'il n'en faut pour me sentir heureuse.

La promenade à travers la forêt fut longue. On s'arrêta devant un moulin solitaire près d'un ruisseau assez bruyant, et la duchesse reçut des mains de la meunière, troublée par cet honneur,

un verre de lait frais qu'elle lui avait fait demander. Tandis qu'elle le buvait à petites gorgées, le duc avait remis les rênes à un domestique et causait, appuyé sur la portière de la calèche. Il interrogea avec intérêt le meunier, accouru avec sa femme, et lui parla de ses affaires; il se fit présenter les trois fils du meunier, qui se trouvaient avoir exactement le même âge que ses enfants, et la duchesse, passant la main sur leurs chevelures blondes brûlées par le soleil, leur donna à chacun un portrait du duc, sous forme d'une belle pièce de monnaie toute neuve. Puis on revint, en se dirigeant vers le château d'Altenstein. Le soleil couchant déterminait un peu de fraîcheur.

La duchesse causait avec vivacité et Claudine s'appliquait à rassembler ses pensées éparses pour lui répondre.

— Maisonneuve a des hôtes, dit tout à coup la duchesse. Je vois flotter notre drapeau là-bas.

— Son Altesse la princesse Thékla y était attendue, répondit Claudine d'une voix éteinte.

— Et Hélène?

— La princesse Hélène l'accompagne.

— Alors il faut faire nos adieux à notre belle solitude.

La voiture se rapprochait du mur assez élevé qui entourait le parc de Maisonneuve et croisa deux landaus menés grand train. Les cochers et les valets de pied portaient la grande livrée. Le duc salua amicalement en inclinant son fouet, tandis que la duchesse adressait des gestes affectueux à la voiture dans le fond de laquelle deux dames étaient assises vis-à-vis du baron Lothaire. Claudine saisit au passage le coup d'œil moqueur et surpris que la princesse Hélène, vêtue d'un élégant manteau de voyage, laissait tomber sur elle. Elle vit aussi que la princesse Thékla, après s'être profondément inclinée devant la duchesse, adressait à sa compagne un regard froidement méprisant; quant à Lothaire, il paraissait ne l'avoir point aperçue. Quelques minutes plus tard, les voitures s'étaient séparées en se dirigeant en sens contraire.

— Le château de Maisonneuve s'ouvre devant sa future maîtresse, dit le duc en se retournant vers l'intérieur de la voiture et fixant un regard scrutateur sur le pâle visage de Claudine.

— Le croyez-vous vraiment, Adalbert?... demanda la duchesse avec empressement. Oh ! je voudrais que cela fût vrai. Ce serait un grand bonheur pour la pauvre petite orpheline.

Le duc ne répondit pas. Claudine pressait ses mains contre la poignée de son ombrelle. Elle s'efforça de ne rien laisser paraître de son trouble. Le duc soupçonnait-il qui elle aimait?... Elle ne put s'empêcher de rougir, et voilà que pour la seconde fois le regard du duc pesait sur elle.

— Elle est une petite personne adulée et gâtée, reprit la duchesse, qui avait mentalement envisagé l'événement probable auquel on avait fait allusion... Dieu veuille qu'elle puisse donner et recevoir le bonheur. Entre nous soit dit, ma chère Claudine, je crois qu'elle partage l'inclination de Gérold et que la princesse Thékla fera bon accueil à ce projet.

— Je le crois aussi, répondit Claudine, qui se tut aussitôt, effrayée du ton rauque de sa propre voix. Elle se sentait glacée, et de plus en plus écrasée sous un fardeau trop lourd pour ses forces.

Leurs Altesses s'installaient à Maisonneuve ;

la princesse Hélène avait embrassé sa petite nièce, que M^{me} de Berg lui avait présentée vêtue d'une robe blanche, couverte de dentelles ; puis elle avait voulu faire immédiatement une reconnaissance dans l'habitation. Elle avait monté et descendu les escaliers, ouvert toutes les portes, examiné toutes les chambres et demandé où se trouvait l'appartement de son beau-frère. Elle s'y était rendue et avait inspecté cette élégante installation, admirant les trophées de chasse, les panoplies, les tableaux de prix, les meubles anciens, les tapis de Perse ; elle était descendue au jardin, était revenue dans la maison, et s'arrêtait tout à coup devant une porte sur laquelle elle lut l'étrange inscription : *Le public n'entre pas ici*. Dès qu'elle eut déchiffré ces mots, Son Altesse n'eut rien de plus pressé que de tourner le bouton de la porte interdite, et sa petite tête brune se pencha curieusement en avant. Comme ce salon était harmonieux dans son élégante sévérité ! Les derniers rayons du soleil faisaient ressortir les sculptures des vieux meubles... Et, chose surprenante, là-bas était assis un homme mince, de tournure aristocratique, qui lisait attentivement. Son fin

profil se découpait vigoureusement sur la verdure sombre des arbres plantés près de la croisée. Il était complètement absorbé par le volume à reliure antique qu'il tenait en ses mains, et ne s'apercevait pas même de l'examen dont il était l'objet.

La jeune princesse referma doucement la porte et s'élança dans le large escalier à rampe de bois de chêne qui menait à l'étage supérieur. Elle entra à la façon d'un ouragan dans la chambre occupée par M^{me} de Berg et tomba dans un fauteuil en se pâmant de rire devant la physionomie effarée que son regard rencontra. M^{me} de Berg écrivait, et cette brusque invasion de son domicile semblait lui apporter plus de contrariété que de contentement.

— Que nous avez-vous donc conté dans vos lettres à maman?... demanda la petite princesse en s'établissant dans le fauteuil et étendant ses pieds sur un coussin. Vous ne cessiez de lui écrire que tout était ici vulgaire et mesquin; que l'on y menait une parcimonieuse existence, très bourgeoise, etc., etc. C'est tout le contraire de la vérité, ma chère Berg; je trouve que tout ici est charmant, charmant!

Je n'y éprouverai pas un seul instant l'ennui dont témoignaient toutes vos lettres. Et que nous disiez-vous aussi de la sœur du baron? C'est une personne très originale et qui a très bonne façon dans sa simple robe de soie grise; et quant à la petite fille, faites-lui bien vite passer sur le visage un peu d'eau tiède pour enlever l'épaisse couche de poudre de riz dont vous l'avez couvert, sans doute pour émouvoir maman; quand cela sera fait, elle aura meilleure mine. Telle qu'elle est, elle vous ressemble, du moins quand il vous convient de paraître faible et intéressante.

— Princesse! s'écria M^{me} de Berg, rougissant de mécontentement jusque sous le fard qui couvrait son visage.

— Calmez-vous, reprit la jeune princesse, et croyez-en mon conseil. Quand certaines petites manœuvres sont déjouées, mieux vaut y renoncer et changer ses batteries. Vous aviez, paraît-il, des motifs d'ordre personnel pour nous dépeindre cette habitation sous les plus noires couleurs; je la trouve charmante et le dirai à mon beau-frère.

— Votre Altesse lui causera une vive satisfac-

tion; lui aussi aime passionnément cette contrée.

— Oh! très chère dame, j'ai l'expérience de l'art consommé avec lequel vous employez, pour dire ce que vous voulez faire deviner sans cependant le dire, un langage qui semble tout à fait insignifiant. Si l'on citait vos paroles, elles n'offriraient aucun sens... comment dirai-je?... inquiétant; mais quand l'on vous « voit » parler, on comprend que vous vous appliquez à glisser beaucoup de sous-entendus dans l'intelligence de votre auditoire. Avoir le profit et n'avoir pas le risque de la médisance, c'est là le but que vous poursuivez toujours et que vous atteignez souvent quand votre auditoire est naïf. Eh bien!... je vous déclare que je n'écouterai rien, à moins que vous n'ayez quelque chose de positif à énoncer... Allons, parlez nettement, si vous en êtes capable; vous devez comprendre aisément qu'il ne saurait m'être indifférent de savoir quelle sera la seconde mère de ma nièce.

— A quoi bon?... répliqua M^{me} de Berg d'un ton dolent; Votre Altesse est si incrédule... si méfiante; elle ne me croirait pas.

— Certainement, non. Mais je ne suis pas méfiante pour tout le monde; seulement, vous n'ignorez pas que l'on erre avec prudence autour d'un piège auquel on a été pris plusieurs fois.

— Eh bien! Votre Altesse jugera par elle-même s'il lui convient ou ne lui convient pas d'ajouter foi à mes affirmations. Il...

— Ce n'est pas vrai!

— Mais, princesse, je n'ai pas encore parlé!

— Ne dites rien... cela n'est pas vrai!... s'écria la jeune princesse d'un ton presque menaçant. Il n'a jamais fait attention à elle; il l'a toujours visiblement évitée... et vous voudriez me conter des commérages qui sont en opposition avec l'évidence!

— Soit; ce sera comme Votre Altesse le voudra. Elle...

— Elle a bien d'autres visées, je le sais, cria la jeune princesse. Le duc...

— Mais je n'ai encore rien dit, répondit M^{me} de Berg; si Votre Altesse est si bien informée, pourquoi m'interroge-t-elle?

— Pour justifier plus encore mon opinion. Parlez. Vous conviendrez vous-même que tout cela est de la dernière évidence. Maman est hors

d'elle-même à ce sujet ; elle ne me dit plus un mot depuis que nous avons rencontré hier cette personne dans la voiture conduite par le duc, et son nez est plus acéré que jamais : signes d'orages, vous le savez bien.

— Mais la duchesse se trouvait dans la voiture.

— Ah ! Dieu, fit la jeune princesse en joignant les mains avec commisération... cette bonne Élise ! Elle plane toujours dans les plus hautes régions du sentiment, elle est toujours brouillée avec la réalité et, comme toujours, les arbres l'empêchent de voir la forêt. Je parie avec vous que Son Altesse ma cousine travaille encore à quelque drame, qu'elle nous fera jouer l'hiver prochain. Vous savez bien ce qui s'est passé l'hiver dernier ? Non, vous étiez à Nice, c'est vrai. Cela a été épouvantable ; elle avait donc composé un drame ; mais comme elle ne savait quel moyen employer pour se débarrasser de ses personnages, elle les tuait les uns après les autres ; le comte Windeck disait à M. de Moorsleben : « Faites bien attention, le souffleur va être obligé de quitter sa niche pour tuer le machiniste ! »

La jeune princesse riait de tout son cœur; mais elle redevint subitement sérieuse.

— Je l'aime beaucoup cependant, reprit-elle. Elle mérite vraiment d'être aimée, en dépit de ses idées romanesques. Pauvre, pauvre Élise! Si elle n'avait pas eu près d'elle cette personne dans sa voiture, j'aurais fait arrêter et me serais jetée à son cou. Dites-moi donc comment on peut rechercher la compagnie de ce bloc de glace, de cette Claudine?

La cloche qui sonnait le dîner se fit entendre, et la princesse Hélène se précipita dans sa chambre pour faire ranger les boucles qui garnissaient son front. La princesse Thékla, appuyée sur le bras du maître de la maison, descendait déjà les premières marches de l'escalier; sa fille la rejoignit en compagnie de la dame d'honneur et de M^{me} de Berg.

— A propos, dit la jeune princesse en s'adressant tout bas à celle-ci, quel est donc le monsieur qui habite la chambre sur la porte de laquelle est écrit : *Le public n'entre pas ici?*

— Un monsieur?

— Mais oui, oui.

— Votre Altesse aura vu un revenant en plein jour.

— Non ; et je m'en informerai près de M^{lle} de Gérold.

Elle le fit comme elle l'avait dit , et posa sa question dès que l'on eut pris place autour de la table.

— C'était mon cousin, Jean de Gérold, répondit Béate d'un ton un peu hésitant.

— Le frère de Claudine de Gérold ?

— Oui, princesse.

— La maison des Hiboux est, je crois, située à peu de distance de votre habitation, mon cher Lothaire, dit la princesse Thékla d'un ton composé.

— Une demi-heure à peine nous en sépare, répondit-il ; si Vos Altesses le désirent, je les mènerai après le déjeuner : les ruines du couvent méritent d'être vues.

— Merci, répondit froidement la princesse Thékla.

— Merci, dit non moins froidement sa fille.

Lothaire les regarda avec étonnement.

— Vos Altesses, répondit-il, éviteront diffici-

lement cet aspect. La plus belle route de la forêt passe devant ces ruines.

— J'espère, baron, dit la jeune princesse en s'adressant à son hôte, dont le regard ne quittait pas le nez de plus en plus pointu de sa belle-mère, j'espère que vous m'accompagnerez dans mes promenades à cheval. La comtesse Moorsleben est parfois de la partie.

— Votre Altesse n'a qu'à commander, répondit Lothaire en examinant le joli visage de la comtesse, laquelle réprimait à peine un sourire légèrement moqueur.

« Parfois » lui semblait un peu hasardé. Elle était en effet obligée de monter à cheval tous les jours, la jeune princesse étant privée de son plaisir favori, si la dame d'honneur ne l'avait point accompagnée.

La princesse Thékla parla tout à coup d'une cure de lait qu'elle voulait entreprendre. Elle semblait être fort rassérénée et causait avec vivacité, plaisantant Lothaire sur la rusticité idyllique dont il s'était targué en parlant de son habitation et prodiguant à Béate les épithètes de *chère* et *très chère*. Elle n'avait jamais mangé de truites aussi parfaites... Lors-

que Lothaire se leva tenant à la main son verre rempli de vin de Champagne pour remercier Leurs Altesses du grand honneur qu'elles faisaient à sa maison, elle lui tendit sa main étroite chargée de bagues; puis, décidément émue, elle pressa son petit mouchoir sur ses yeux.

Puis elle se leva, annonça qu'elle était un peu fatiguée, et se retira. Toutes les dames regagnèrent leurs appartements. M^{me} de Berg, mandée par la princesse Thékla, qui s'était mise au lit, passa près d'elle une grande partie de la soirée. Quand elle la quitta, on eût dit qu'elle marchait sur les nuées, tant son attitude était triomphante. Elle regagna la chambre et ajouta un post-scriptum à sa lettre inachevée :

« Tout s'annonce à souhait. La petite brûle d'une flamme inextinguible pour *lui* et contre *elle*. Vous savez qui *il* est. Quant à *elle*, c'est tout bonnement Claudine.

« Dans peu de jours une nouvelle importante sera annoncée. En attendant, on prépare ici pour les premiers jours de la semaine prochaine une grande fête qui s'annonce comme

devant être superbe : premier symptôme dont l'importance n'échappe à personne, car c'est la princesse Hélène qui désire passionnément danser en plein air sous les tilleuls. Il est utile de prendre bonne note de ce trait de caractère : en dépit de sa violence, de ses petites méchancetés et de sa malice, elle a une certaine grandeur d'âme dont il faut tenir compte, si l'on ne veut voir déjouer par elle les plans les mieux combinés.

« A. DE B... »

Elle cacheta sa lettre et descendit pour l'envoyer. Elle rencontra l'une des servantes de la cuisine dans la demi-obscurité du sous-sol et lui mit une pièce de monnaie dans la main : la correspondance coûtait cher à M^{me} de Berg.

Dans le salon de Béate, l'obscurité se faisait de plus en plus. On y entendit un rire argentin dont la vibration était particulièrement loyale et « jeune » : Béate, en rentrant chez elle, s'y trouva en face d'un homme qui, assis sur l'estrade devant la table à ouvrage, prenait des

notes sur son calepin, à la clarté déclinante du jour.

— Mais, Jean, à quoi songez-vous donc? Vous allez perdre votre vue.

Jean s'élança hors du fauteuil dans lequel il était installé : il avait totalement oublié où il se trouvait.

— Mon Dieu!... s'écria-t-il en saisissant son chapeau, je me suis laissé accaparer par ces vieux bouquins. Pardonnez-moi, ma cousine. Je vais vous débarrasser de moi.

— Pas maintenant, dit-elle en continuant à rire, car Lothaire voudra vous voir. C'est à lui que vous comptiez faire visite?

Elle le poussa doucement dans le fauteuil qu'il venait de quitter et alla chercher son frère.

Il se tenait dans sa chambre debout devant une fenêtre, les yeux fixés sur la grande route.

— Lothaire, lui dit-elle, viens chez moi. Jean s'y trouve encore. Il a perdu dans la lecture d'un ancien voyage en Espagne, — tu sais, le volume relié en blanc?... — la notion du temps et du lieu.

— Mais par quel singulier concours de circonstances Jean se trouve-t-il chez toi? dit Lothaire en allumant une cigarette.

— Je l'ai trouvé ici, quand je suis revenue de la maison des Hiboux, et comme j'étais fort occupée, ainsi que tu peux l'imaginer, je ne pouvais lui tenir compagnie, ni l'abandonner errant au travers du château. J'ai eu l'idée de lui donner ce livre, et tu vois qu'il y a trouvé un puissant intérêt.

Lothaire souriait, tout en l'accompagnant au travers du vestibule.

— Dis-moi, Béate, demanda-t-il. as-tu tracé l'inscription qui se trouve sur ta porte, avant ou après l'arrivée de Jean?

— Naturellement *après*, répondit-elle en rougissant... Je ne te comprends pas, reprit-elle d'un ton mécontent.

— C'est que tu sais, chère sœur, on interdit en général l'entrée d'une pièce qui contient quelque chose de précieux, que l'on veut garder exclusivement pour soi.

— O moqueur incorrigible!... fit Béate en passant vivement son mouchoir sur les caractères tracés à la craie... Ils ne te connaissent

guère, ceux qui, te jugeant d'après les apparences, te croient indifférent et froid!

Peu après, tous trois étaient assis dans le salon de Béate, et le volume qui avait tenu Jean sous le charme, fournissait le texte de la conversation. Il raconta les divers épisodes de son voyage. Il parlait bien, avec élégance, facilité, et du joli son de voix qu'avait aussi sa sœur : — C'est une musique, se disait Béate, qui avait pris sa place habituelle sur l'estrade et qui écoutait avec tant d'intérêt qu'elle oubliait tout, et les bougies encore allumées dans la salle à manger et les restes du dîner à inspecter, et le déjeuner du lendemain à ordonner. En un mot, elle oubliait tous ses devoirs de maîtresse de maison. Un vent léger agitait devant les fenêtres les branches des tilleuls, et la chambre était embaumée par l'odeur du foin fraîchement coupé.

L'heure était avancée quand Lothaire accompagna son cousin au travers de la forêt, jusqu'à la maison des Hiboux. En rentrant chez lui, il rencontra le coupé de la duchesse. Il savait qui s'y trouvait, et regagna sa demeure en précipitant le pas. Lorsqu'il atteignit le per-

ron, il entendit refermer une fenêtre au-dessus de lui. Un jeune visage péniblement contracté se replongea dans les coussins de son lit.

La princesse Hélène l'avait vu s'éloigner en compagnie de son cousin, se dirigeant vers la maison des Hiboux. Enfin il était de retour!

MERCANTILE LIBRARY,

— * —

OF NEW YORK.

FIN DU PREMIER VOLUME.

BIBLIOTHÈQUE DES MÈRES DE FAMILLE

LA

MAISON DES HIBOUX

TOME II

LA
MAISON DES HIBOUX

ROMAN POSTHUME

DE E. MARLITT

TRADUIT DE L'ALLEMAND

Par M^{me} Emm. RAYMOND

TOME SECOND

MERCANTILE LIBRARY,

— * —
OF NEW YORK.

PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT ET C^{IE}

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56

1889

Tous droits réservés

LA

MAISON DES HIBOUX.

MERCANTILE LIBRARY,
—*—
OF NEW YORK.

I.

Un événement s'était produit dans la maison des Hiboux. M^{lle} Lindenmeyer avait une hôtesse.

Tout d'abord une correspondance active s'était établie, puis le lendemain du jour où la duchesse était venue chercher Claudine, la vieille fille était allée, une lettre ouverte à la main, trouver sa jeune maîtresse.

— Oh! Mademoiselle Claudine, si vous voulez... si j'osais... j'aurais une bien instante prière à vous adresser.

— D'avance elle vous est accordée, ma chère Lindenmeyer, répondit Claudine, qui préparait le thé pour le déjeuner de son frère.

— Mais, Mademoiselle, vous direz non, franchement, n'est-ce pas, si la proposition ne vous convenait pas? Certainement je m'arrangerai pour que vous n'éprouviez aucune contrariété. Mais pourtant...

— Expliquez-vous, dit Claudine en souriant. Je ne vois pas ce que je pourrais vous refuser, si ce n'est la permission de quitter la maison des Hiboux; et je ne vous donnerai jamais cette permission : tenez-vous pour avertie.

— Moi? quitter la maison? Oh!... Mademoiselle, je ne survivrais pas à un pareil malheur. Non, ce n'est pas cela. J'attends... je dois... enfin je recevrai une visite, si vous le permettez.

— Eh!... qui donc?

— La seconde fille du garde forestier, la jeune Ida. On voudrait lui faire faire un peu d'apprentissage pour devenir une bonne servante et apprendre aussi à exécuter quelques fins travaux de couture. Sa mère s'est imaginé qu'elle serait à bonne école près de moi. Certainement je m'en occuperai avec plaisir, si vous y consentez. Elle pourra loger dans le cabinet qui est derrière ma chambre, c'est-à-dire si vous le permettez.

La vieille fille fixait un regard anxieux sur Claudine.

— Mais certainement, répondit celle-ci. Faites-la venir quand vous voudrez, et gardez-la aussi longtemps que cela vous conviendra.

Le lendemain, quand Claudine entra dans la cuisine, elle trouva une petite personne, d'aspect avenant, près du fourneau allumé, fort occupée à ranger les tasses et les bouilloires et procédant avec l'aisance que seule l'habitude peut donner. Deux yeux bleus, fort éveillés, se fixèrent sur Claudine et la protégée de M^{lle} Lindenmeyer fit une révérence assez gauche.

— Mais, ma chère enfant... dit Claudine avec étonnement.

— Oh! Mademoiselle, laissez-moi faire tout cela! Je ne pourrais jamais demeurer assise toute la journée pour coudre et broder. Je n'y pourrais pas tenir, si je ne m'occupais un peu du ménage... Je vous en prie, laissez-moi faire!

— Je ne puis y consentir, Ida... C'est ainsi que vous vous appelez? Si je vous abandonnais ma besogne, j'aurais bien de la peine à m'y remettre.

— Je voudrais tant apprendre quelque chose, beaucoup de choses... fit Ida en baissant les yeux. Je m'entends déjà un peu au ménage, mais pour tout le reste!... Et je voudrais pouvoir accepter une place de femme de chambre à S... Alors j'ai pensé que je pourrais un peu apprendre, ici, comment on parle à une dame, comment on l'habille, la coiffe et ainsi de suite. Permettez-moi de m'occuper du ménage, et peut-être me pardonneriez-vous mes maladresses, quand il s'agira de votre toilette.

Les regards de la jeune fille se fixaient, suppliants, sur Claudine. Elle-même se sentait si lasse et si triste qu'elle n'eut pas le courage de repousser l'aide qui s'offrait. Elle se rendit près de M^{lle} Lindenmeyer.

— Voyons, avoue donc, lui dit-elle en s'efforçant de plaisanter et la tutoyant comme au temps de son enfance; tu as invité cette jeune fille à venir ici, afin de me décharger des gros travaux du ménage.

Les yeux de Claudine se mouillèrent de quelques larmes.

— Oh! mon enfant!... s'écria la vieille fille, cette Ida aura bavardé, la petite sotté! Et nous

pensions avoir si bien combiné tout cela ! Ne vous fâchez pas ! Mais je ne pouvais plus consentir à vous voir descendre le matin, les yeux encore gros de sommeil, et pâle, si pâle ! pour vous occuper d'une besogne si fort au-dessous de vous. Il y a un vieux proverbe qui dit : « On ne peut être à la fois horticulteur et agriculteur. » Si vous devez aller à la cour, il faut que vous ayez votre bonne mine, calme et fraîche. Heinemann l'a dit aussi. Bien souvent nous nous sommes inquiétés ensemble de vous voir si fatiguée et si changée. Et je vous assure que nous n'avons que très peu menti. La cousine d'Ida doit lui procurer, — plus tard, — une place chez la comtesse Keller ; mais l'enfant ne peut se décider à s'en aller si loin de la forêt ; en attendant, son séjour ici lui profitera beaucoup.

C'est ainsi que Claudine se trouva déchargée de la partie la plus déplaisante de sa besogne. Le vieux logis se trouva transformé par la présence de la jeune Ida. Jamais le maître la plus exigeante ne fut servie comme Claudine, jamais enfant ne fut mieux soignée que la petite Élisabeth, qui s'attacha passionnément

à sa jeune compagne. Heinemann était radieux quand il rencontrait Ida trottant au travers du vieux logis, ou quand il la voyait nettoyer sa batterie de cuisine en chantant de vieux airs populaires... à mi-voix, afin de ne point distraire M. le baron. La petite Élisabeth ne pleurait plus quand elle voyait partir sa tante dans les belles voitures de la cour.

— Notre maison a maintenant un aspect tout à fait distingué!... dit Jean en riant, lorsqu'il vit pour la première fois, en s'asseyant à table, Heinemann apporter un plat et Claudine rester tranquillement assise, sans avoir à s'occuper de ce qui se passait à la cuisine. J'en suis heureux pour toi, ma sœur.

Claudine avait renoncé à son voyage. Quand elle communiqua ce dessein à la duchesse, celle-ci avait éclaté en pleurs et lui avait dit d'une voix brisée : — Je ne puis vous obliger à rester, Claudine. Puisque vous le désirez, partez : abandonnez-moi... Et Claudine, saisie d'effroi et de pitié, avait promis de ne point s'éloigner. La voiture de la cour la venait chercher chaque jour, car l'inclination de la duchesse pour la jeune fille devenait toujours plus vive. Clau-

dine était maintenant tranquille, tout à fait tranquille. Elle accompagnait la duchesse dans ses promenades ou restait près d'elle pour lui faire la lecture et causer. Parfois, sans doute, le duc entrait inopinément, toujours accueilli avec un transport de joie par sa femme; mais Claudine ne redoutait plus ces rencontres. Elle le connaissait bien par sa mère, la duchesse douairière, qui lui avait conté quelques folies de jeunesse et les angoisses par elle éprouvées en maintes circonstances : — J'ai passé, lui avait-elle dit, bien des nuits agenouillée sur mon prie-Dieu, suppliant la Vierge de protéger mon enfant, de le préserver de toute action répréhensible; et mes prières ont été exaucées. Son cœur est resté noble, et il a pu se rendre aux bons conseils, quand on a su lui parler de devoir et de justice.

Et Claudine pensait qu'elle avait su lui parler du devoir. Elle était du petit nombre de ces âmes élevées qui ne peuvent trouver de repos si elles ne découvrent chez leur prochain quelque sentiment bon et loyal, qui cherchent jusqu'au moment où elles trouvent cette parcelle d'or, et dont la miséricorde ne connaît pas

de limites quand elles croient l'avoir découverte.

Elle pardonnait donc silencieusement au duc l'offense qu'il lui avait faite, en constatant les efforts qu'il accomplissait pour combattre son inclination. Combien il s'appliquait à se montrer plus patient avec sa femme qu'il ne l'avait été jusqu'ici, et combien aussi il honorait en elle l'amie de sa femme ! Elle était, se répétait-elle, à l'abri de l'amour, comme de la haine. Elle écrivait souvent à la duchesse douairière, qui avait été pour elle une affectueuse protectrice : « Je voudrais, lui disait-elle, pouvoir exprimer à Votre Altesse combien je suis heureuse de vivre près de l'âme la plus élevée que l'on puisse connaître ; combien je vénère les sentiments si nobles de la duchesse : je me demande seulement avec humilité comment j'ai pu mériter l'amitié dont elle m'honore. Même ce qui inquiétait jadis Votre Altesse, c'est-à-dire la trop vive manifestation extérieure de l'inexprimable tendresse qu'elle porte à son auguste époux, s'explique et s'atténue quand on la voit de près. Cette manifestation n'est point seulement extérieure ; cette tendresse

est l'essence même de son âme et elle n'en pourrait rien retrancher sans perdre sa raison d'être, et changer de nature. »

Claudine paraissait plus gaie que de coutume. Elle avait repris un peu d'intérêt à l'existence et attendait même avec une sorte d'impatience la voiture qui la venait chercher chaque jour pour la mener à Altenstein. Dans l'intimité de vie intellectuelle qui était l'atmosphère entourant la duchesse, elle trouvait l'aliment qui lui était nécessaire et ses propres peines lui apparaissaient amoindries. La solitude absolue est une compagne dangereuse grossissant les maux et les inquiétudes, voilant ou niant toute espérance.

Un jour, la duchesse timide et hésitante, comme l'aurait pu être une pensionnaire, mit quelques feuillets entre les mains de Claudine. C'étaient de petits poèmes composés par elle. Il y avait d'abord quelques poésies exprimant la joie d'une heureuse fiancée, puis le bonheur profond de la jeune femme et, en dernier lieu, les vers par elle adressés au berceau de ses fils. Sans doute le sentiment exprimé était trop monotone pour une œuvre d'art, mais ce

n'était pas une œuvre d'art. La jeune fille, la jeune femme, la mère, avait simplement dit en vers le bonheur qui remplissait son cœur, et avait choisi cette forme parce qu'elle était plus élevée que celle de l'humble prose.

Quelques petites nouvelles se trouvaient aussi parmi ces manuscrits. On y trouvait inévitablement, deux êtres qui s'aimaient uniquement et qui étaient séparés par un événement malheureux ou par la mort — jamais par la faute de l'un ou de l'autre. Claudine était demeurée frappée par ces dénouements si tristes, mais elle n'avait pas osé en faire la critique, afin de ne point exciter la mélancolie, intermittente sans doute, mais trop visible de l'auteur.

Huit jours s'étaient ainsi paisiblement écoulés. Les hôtes du château de Maisonneuve n'avaient point troublé cette paix, ainsi que la duchesse l'avait redouté. La princesse Hélène avait bien fait parfois irruption à l'état de tourbillon dans le salon de la duchesse, mais c'était pour expliquer avec volubilité qu'il lui était impossible de quitter le délicieux baby de sa sœur, auquel elle prodiguait ses soins. La prin-

cesse Thékla ne pouvait, en raison d'une entorse, quitter sa chaise longue. Claudine n'avait fait qu'entrevoir une seule fois Béate, venue, dès le matin, à la maison des Hiboux pour s'instruire de quelques points d'étiquette concernant les habitudes des princesses, et y déposer un chargement de gâteaux, bonbons et confitures. Elle exprima toute la satisfaction que lui causait la nouvelle organisation due à l'initiative de M^{lle} Lindenmeyer et du vieux Heinemann. Elle garda le silence sur tout ce qui la concernait, et, Claudine lui ayant adressé une question, elle s'était bornée à lever les épaules avec un peu de découragement, en ajoutant qu'elle voudrait bien être plus vieille d'un mois. Cela était bien plus terrible encore qu'elle ne l'avait imaginé. Il n'y avait pas un coin dans la maison où l'on eût un refuge certain contre les entreprises et incursions de cette jeune princesse qui était un vrai furet; et, quand elle adressait ses plaintes à Lothaire, il levait les épaules en signe d'indifférence ou d'impuissance.

Claudine avait baissé la tête en écoutant ces propos. Elle se disait qu'un éclair allait se pro-

duire, puis le coup de foudre destiné à anéantir ses espérances refoulées, mais non encore détruites. Mais Béate était tout à coup devenue silencieuse et n'avait repris la parole que pour parler d'un autre sujet. M^{me} de Berg, dit-elle, lui devenait chaque jour plus insupportable. Elle avait décidément beaucoup d'influence sur la vieille princesse... — Mais, ajouta-t-elle, rien ne m'est plus indifférent.

Aujourd'hui, par l'un des plus beaux jours d'été, la duchesse avait commandé que l'on servit le thé dans le parc, là où il confinait à la forêt. On avait suspendu aux vieux chênes le hamac de la duchesse. Claudine, vêtue d'une robe blanche, était assise près d'elle, dans un élégant fauteuil de bambou garni de coutil brodé, et lui faisait la lecture. Devant elle, sur une petite table japonaise, se trouvait la tapisserie inséparable de M^{me} de Katzenstein, qui y travaillait sans relâche. Elle-même, éloignée de quelques pas, préparait le thé. A l'ombre projetée par un bouquet de châtaigniers immenses, le duc jouait à la balle avec ses deux fils aînés, l'adjutant de service et M. de Palmer. Les rires et les cris de joie poussés par les en-

fants arrivaient distinctement jusqu'à la duchesse, qui contemplant ce groupe les yeux rayonnants de bonheur.

— Vous pouvez interrompre cette lecture, ma chère Claudine, dit la duchesse. La journée est si belle, le soleil si radieux, que ce récit lugubre produit en moi l'effet d'une dissonance... Comment croyez-vous que cela finira?

— J'ai bien peur que le dénouement ne soit terrible, répondit Claudine, en posant avec soumission le livre sur la table.

— Il s'est déjà procuré du poison, poursuivit la duchesse.

— Oui, répondit Claudine, il est évident qu'elle doit mourir.

— Elle?... s'écria la duchesse avec surprise... Vous rêvez, ma chère enfant. C'est lui qui va s'empoisonner, parce qu'il ne peut vivre avec elle, ni sans l'autre.

— Je ne sais pas, dit Claudine en balbutiant un peu. Je ne devine pas du tout les péripéties du récit.

— Je vous en prie, donnez-moi le volume, s'écria la duchesse.

Elle l'ouvrit et lut les dernières pages.

— Eh bien ! Claudine, reprit-elle, c'est vous qui aviez raison.

— Psychologiquement, il n'en pouvait être autrement, le caractère du héros étant donné.

— Je ne l'avais pas compris ainsi... Eh bien ! l'auteur s'est trompé. Ce caractère n'est point vrai. Dieu soit loué ! de pareilles élucubrations appartiennent au domaine de la fantaisie. Nous ne continuerons pas cette lecture. Le monde est si beau ! Et je me sens si aise, si légère aujourd'hui !

Elle rejeta la couverture étalée sur sa robe de foulard rouge à ramages blancs, et désigna de la main le bouquet de châtaigniers.

— Voyez, Claudine, le duc se dirige vers nous. Il semble fatigué par le jeu... Mon ami, je me sens un peu trop paresseuse aujourd'hui pour faire notre partie de dominos. Mais M^{lle} de Gérold consentirait peut-être à me remplacer ? Mettez, je vous prie, la table plus près de moi. Et, se retournant dans son hamac, elle appuya sa tête sur sa main et vit le duc s'asseoir vis-à-vis de Claudine, distribuer les dominos et relever ceux qui lui étaient échus.

Les doigts de Claudine tremblaient, tandis que son visage se penchait vers la table... Elle avait aperçu là-bas, quelque chose comme un papillon bleu, qui traversait la pelouse. Le papillon demeura tout à coup immobile... Et il y avait quelqu'un derrière lui.

— Ah! mon enfant, dit la duchesse à mi-voix, vous êtes bien distraite. Le duc gagnera aisément la partie.

— Mais ce groupe est une véritable idylle! On dirait que Wateau en personne l'est venu régler : j'ai bien peur, baron, que nous ne soyons des trouble-fête... s'écria le papillon, lequel n'était autre que la princesse Hélène vêtue de mousseline bleue des pieds à la tête. Elle s'était un peu détournée pour parler, avec une expression à la fois moqueuse et irritée, à son beau-frère qui la suivait en donnant le bras à la princesse Thékla, suivie elle-même de sa dame d'honneur et de son chambellan.

Le visage de Lothaire demeura impassible. La vieille princesse prit son lorgnon, examina le groupe, et répondit d'un ton sec :

— Nous ne pouvons plus reculer, mon enfant. Tu as désiré faire une surprise à Élisabeth.

Avance, puisque tu as voulu remplir la fonction d'éclaireur.

La princesse Hélène s'avança donc; mais elle ne papillonnait plus; son pas s'était ralenti et ses yeux noirs exprimaient le mécontentement. Elle ferma bruyamment son ombrelle et s'arrêta à quelques pas du hamac. — Vos Altesses m'excuseront de les troubler...

La duchesse la regardait en riant.

— D'où viens-tu, jeune faucon?... dit-elle en lui tendant la main... T'es-tu envolée ici par-dessus les murs?

— Ce sont les équipages de Maisonneuve qui nous ont amenés. Maman, le baron et les autres sont restés en arrière. On m'envoie demander pour eux la permission de saluer Vos Altesses.

Elle s'inclina gracieusement devant le duc et baisa la main que la duchesse lui avait tendue. Elle ne parut pas avoir aperçu Claudine, qui se trouvait tout près d'elle, et adressa, avec une vivacité comique, de grands gestes d'appel à ceux qui la suivaient, comme pour les rassurer et les assurer qu'ils seraient bien accueillis.

Le duc alla au-devant de la princesse Thékla et la conduisit près de sa femme. Lothaire, pendant les salutations qui s'échangeaient, se trouva tout près de Claudine. Mais elle attendit vainement qu'il lui adressât la parole et n'obtint de lui qu'une profonde inclination. On s'assit et la conversation devint fort animée. La princesse Thékla offrit ses excuses pour le retard qu'elle avait apporté à sa visite; mais elle s'était donné une entorse dans l'escalier du château de Maisonneuve et avait dû se résoudre à l'immobilité complète, additionnée de compresses d'arnica pendant six jours. Et il avait été pour ainsi dire impossible à la princesse Hélène de faire une visite un peu prolongée. On ne pouvait l'enlever à l'appartement de sa nièce, dont elle était littéralement folle. Même elle avait emprunté à M^{lle} Béate un grand tablier de toile pour vaquer à ses diverses occupations et parcourir la maison de la cave au grenier; elle devenait casanière et ne se plaisait plus qu'aux travaux du ménage. Savez-vous où je l'ai dénichée hier? Dans la cuisine, où l'on préparait des confitures de framboises!

— Comment se trouve votre petite-fille?...

dit la duchesse pour couper court à cet étalage des goûts casaniers de la jeune princesse.

— Hé bien!... cela va mieux, répondit la vieille princesse avec une certaine contrariété. Mais nous sommes loin de la guérison. Cette bonne M^{me} de Berg a, je crois, suivi trop rigoureusement les prescriptions du médecin que le baron a choisi : jamais de médicaments, mais le grand air, du matin au soir, et des ablutions fréquentes faites avec de l'eau froide. L'enfant est infiniment trop délicate pour suivre impunément un pareil régime.

— Ma fille marche un peu, quoique toujours en chancelant, répondit Lothaire avec calme. Elle a la taille normale d'une petite personne âgée de deux ans, et circule en se tenant aux meubles.

— Mais avec beaucoup de difficulté, dit la belle-mère en l'interrompant.

— Ce que nous avons gagné me satisfait beaucoup, reprit Lothaire, en me prouvant que l'amélioration est possible.

Claudine s'était amicalement tournée vers la comtesse de Moorsleben, dame d'honneur des deux princesses, et lui avait adressé la parole.

La comtesse lui répondit brièvement, tout en fixant ses jolis yeux bruns dans une direction opposée à la place, que Claudine occupait.

Claudine, surprise, garda le silence. Depuis quelques instants déjà, la jeune princesse, assise vis-à-vis d'elle dans un fauteuil à bascule, l'examinait d'un regard malveillant et dédaigneux. Claudine, à son tour, fixa avec calme et d'un air interrogateur ses beaux yeux bleus sur ces yeux noirs brillants. Mais ils se détournèrent, tandis qu'une expression haineuse contractait la petite bouche de la jeune princesse.

— Les jeunes dames doivent faire une partie de croquet, dit la duchesse. Nous avons ici un élément masculin qui sera fort aise de prendre part à ce jeu. Ma chère Claudine, veuillez accompagner la princesse et la comtesse de Moorsleben, et donner en même temps l'ordre de poser les arceaux.

Claudine se leva.

— Que Votre Altesse veuille bien recevoir mes remerciements avec mes excuses, répondit la princesse Hélène. Je me sens un peu fatiguée.

Tout en parlant, elle appuya sa tête sur le

dossier du fauteuil, et se balança nonchalamment. M^{me} de Moorsleben ne bougea pas. Claudine reprit tranquillement sa place.

On servit les glaces et le lunch. Tous les hommes attachés à la cour se rapprochèrent. Claudine vit tout à coup derrière sa chaise l'adjudant et M. de Palmer. Elle se tourna vers le premier, et la conversation s'établit entre eux. Elle connaissait sa jeune sœur, qui avait été sa camarade de pension et le questionna sur son compte. Il lui conta longuement le mariage qu'elle avait fait, et le bonheur dont elle jouissait. Peu de relations, des ressources très médiocres, et cependant elle était satisfaite et joyeuse.

— Oh oui!... répondit Claudine. Quand on possède un peu de satisfaction, le plus modeste petit logis peut prendre un aspect charmant.

— Et le meilleur exemple, à l'appui de cette judicieuse réflexion, dit M. de Palmer intervenant dans la conversation, est donné par vous-même, Mademoiselle. La maison des Hiboux est une idylle, un rêve, dans lequel vous errez semblable à la fée de la fantaisie. Il est vrai que la certitude de pouvoir rentrer, quand

l'on voudra, dans une existence moins idyllique, doit aider à supporter cet état transitoire. On peut habiter des ruines quand on a en perspective le temple du bonheur.

Claudine le regarda d'une façon interrogative.

Il sourit d'un air d'intelligence, et rapprocha de lui la coupe contenant une glace, posée à sa portée sur la table.

— Cela est très beau sans doute, dit Claudine.

— Qu'est-ce qui est très beau?

— Ce que vous venez de dire. Mais je l'apprécierais davantage si vous vouliez l'exprimer d'une façon moins obscure. Je ne vous ai pas compris.

— Vraiment?... Malgré la haute intelligence dont la nature vous a douée?... Je voulais dire seulement qu'ici, dans ce château, dans ce parc, vous devez vous trouver comme chez vous, et que le temps n'est pas bien éloigné, sans doute, où vous vous établirez définitivement dans la maison de vos ancêtres. La course depuis la maison des Hiboux n'est pas bien longue, il est vrai. Cependant les déplacements quotidiens

amènent toujours une sorte de lassitude. Les fêtes d'Altenstein et de Maisonneuve exigeront sous peu votre présence.

— Je joue de malheur, Monsieur. Voici que je continue à ne pas saisir le sens de votre langage.

— Hé bien ! Mademoiselle de Gérold, il faut le considérer comme celui d'un prophète, dit tout à coup une voix claire et sonore, celle du prince héritier, beau garçon de douze ans environ, aux grands yeux enthousiastes, qu'il tenait de sa mère. Il avança son tabouret pour se rapprocher de Claudine. Vous savez que les prophètes s'expriment toujours d'une façon obscure, ajouta-t-il.

— Bravo !... s'écria Palmer. Votre Altesse a touché juste.

— Je voudrais que M. de Palmer eût rendu un oracle infallible, poursuivit le petit prince en regardant Claudine avec la naïve admiration que son âge comportait. Vous devriez bien rester tout à fait avec maman. Précisément, elle disait hier à mon père qu'elle serait bien contente si vous ne la quittiez plus jamais.

M. de Palmer continuait à sourire avec approbation.

— Malheureusement cela n'est pas possible, répondit Claudine avec calme. J'ai des devoirs à remplir chez moi. Oh!... sans cela je reviendrais avec satisfaction dans mon vieux Altensstein.

— C'est une habitation délicieuse! dit l'adjudant. Et quel parc, quels jardins!... Une merveille!

— C'était l'orgueil et la passion de mon grand-père.

— Vous avez sans doute joué ici, avec votre frère et d'autres enfants, aux brigands et à la princesse, quand vous étiez petite?... demanda le jeune prince.

— Oui, répondit Claudine, nous jouions là-bas, vers le mur, où se trouve la petite porte qui nous servait pour les évasions.

— Monsieur l'adjudant!... fit la princesse Hélène en élevant la voix, je voudrais pourtant faire une partie de croquet. Venez, Isidora!

L'adjudant et la comtesse de Moorsleben se hâtèrent de se rapprocher de la pelouse. La princesse Hélène hésitait encore. — Baron,

dit-elle, en s'adressant à Lothaire d'un ton de prière, vous serez des nôtres?

Il se leva, et s'inclina en signe d'acquiescement.

— Votre Altesse, lui dit-il, a-t-elle désigné toutes les personnes qui doivent prendre part au jeu?

— Quelles personnes? Vous voyez bien que nous sommes quatre.

— Vous pensez que ce nombre est suffisant?... Il se tourna vers le jeune prince. — La princesse Hélène désire faire une partie de croquet, lui dit-il, et je sais combien Votre Altesse aime ce jeu.

Le pied de la princesse Hélène s'agita avec impatience.

— Tous mes regrets, répondit le jeune prince d'un ton fort sérieux. M^{lle} de Gérold vient de me promettre qu'elle me mènerait à une place très favorable pour la construction d'une forteresse, telle que nous la méditons, mon frère et moi. Et cela m'intéresse beaucoup.

Le baron Lothaire sourit en voyant ce très jeune chevalier offrir respectueusement son bras à Claudine.

La duchesse suivait cette petite scène avec surprise.

— Pourquoi, dit-elle en s'adressant à Lothaire, M^{lle} de Gérold ne prend-elle point part au jeu?

— La princesse Hélène a désigné les personnes qu'il lui convenait d'associer au jeu.

— Je vous en prie, baron, dit la duchesse avec vivacité et d'un ton décidé, veuillez rejoindre votre cousine et lui dire, de ma part, combien je regrette que l'on ait *oublié* de l'engager, et ramenez-la sur-le-champ; jusqu'à ce qu'elle nous rejoigne, le chambellan de service prendra votre place au jeu.

Lothaire s'inclina, alla s'excuser près de la princesse Hélène, puis, prenant le chemin le plus long, suivit la direction dans laquelle Claudine s'était engagée.

Durant cette conversation, le nez de la vieille princesse était devenu plus pointu que jamais et blanchissait visiblement : c'étaient là, ainsi que sa fille en faisait parfois la remarque, plus exacte que respectueuse, les symptômes d'un vif mécontentement.

— Que Votre Altesse veuille bien nous par-

donner, dit-elle en s'adressant à la duchesse. Hélène n'a certainement pas eu le dessein d'offenser qui que ce soit. Mais elle aime passionnément Votre Altesse. Elle ne commande pas toujours à ses sentiments, et l'on peut l'en excuser en se disant que son cœur honnête l'entraîne plus loin qu'elle ne le voudrait.

— Ma chère tante, répondit la duchesse en rougissant d'impatience, je ne vois pas quelle fonction l'honnêteté du cœur remplit ici.

M. de Palmer examinait attentivement, pendant la durée de ce colloque, la physionomie du duc, qui demeurait impassible. Il jouait avec son monocle, tout en suivant des yeux sérieusement la jeune fille qui s'éloignait appuyée sur le bras du prince héritier. Tous deux disparurent au tournant d'une allée. Le duc tourna lentement la tête et rencontra le regard étincelant de la princesse Thékla.

— L'enfant est précoce, dit le duc d'un ton nonchalant.

— Oui, répondit sa femme en riant, et il a bon goût!

— Il tient cela de son père, dit la princesse Thékla avec un sourire innocent, qui vint

momentanément contredire l'habituelle aigreur de sa physionomie.

Le duc prit son chapeau qui était posé sur une table voisine, et, s'inclinant devant elle, lui dit avec calme :

— Oui, ma tante, j'ai toujours préféré les jolis visages à ceux qui sont laids, d'autant mieux que les premiers indiquent presque toujours la bonté, dont les seconds se montrent rarement accompagnés : vous avez donc raison de dire que mon fils me ressemble sur ce point, et je l'en félicite.

La physionomie de M. de Palmer exprimait une extrême jubilation. Combien il était regrettable que M^{me} de Berg n'assistât point à ce duel courtois... en apparence du moins. La princesse Thékla froissait les dentelles de son mouchoir, tandis que la duchesse adressait à son mari un regard suppliant ; elle connaissait l'antipathie que sa tante lui inspirait, antipathie remontant aux premières années de sa jeunesse, quand il avait acquis la conviction de l'espionnage et de la délation auxquels elle s'adonnait, pour dénoncer à la duchesse douairière quelques folies dont elle dénaturait le caractère en

l'aggravant. Elle n'osa pas répondre au duc, mais se consacra à sa femme en lui témoignant une tendresse excessive, émanée de cette sorte de commisération qu'inspirent les personnes plongées dans l'affliction ; c'est là un manège dont on surprend aisément l'intention et qui a pour résultat d'inquiéter outre mesure les organisations nerveuses ; on ouvre devant elles une perspective menaçante et obscure, semée de dangers inconnus et de découvertes pénibles : c'est plus qu'il n'en faut pour exciter leur impressionnabilité.

La duchesse l'éprouva durant cette conversation pourtant énigmatique pour elle ; elle souffrait, et plus encore de ce qu'on ne disait pas que de ce qu'on lui disait. Aussi, lorsque la princesse Thékla s'écria, en soupirant et levant les yeux au ciel : — Je voudrais au moins avoir la certitude que le séjour d'Altenstein est favorable à la santé de Votre Altesse !... la duchesse donna quelques signes d'impatience, et demanda qu'on la conduisit dans son appartement, parce qu'elle éprouvait un peu de fatigue.

C'était donner le signal de la dispersion. Peu

après, la place occupée par la cour était vide. Les boules coloriées du croquet gisaient sur le gazon, et l'on entendait rouler sur la grande route les voitures qui emportaient les deux princesses et leur suite vers le château de Maisonneuve.

Claudine, marchant avec son jeune compagnon, avait atteint l'extrémité du vaste parc d'Altenstein ; elle éprouvait une certaine satisfaction d'échapper, en s'éloignant, aux regards froidement scrutateurs que Lothaire faisait peser sur elle. L'évidente malveillance de la jeune princesse ne l'avait point émue ; les caprices soudains et les revirements inattendus se produisent fréquemment dans la vie des cours, et celui-ci lui paraissait avoir pour origine une bouderie enfantine qu'elle ne prit pas la peine d'analyser. Plus d'une fois déjà elle avait payé de quelques manifestations malintentionnées la rançon de quelques succès, et l'hostilité de la jeune princesse avait redoublé après les bals et les fêtes de la cour. Mais pourquoi avait-elle aujourd'hui, sous les yeux du duc et de la duchesse, accentué jusqu'au dédain, jusqu'à l'inconvenance, les mauvaises dispositions dont

elle avait toujours été animée? C'est là ce que Claudine ne pouvait deviner. La petite Altesse était de fort méchante humeur : là était le fait. Quant à sa cause, une sorte de divination lui aurait-elle découvert le penchant de Claudine pour celui qu'elle aimait elle-même? Absurde! Il était absurde de discuter cette impossibilité. Elle était trop certaine de son triomphe, cette princesse qui voulait bien accepter une alliance en dehors de sa caste; elle en était tellement certaine, qu'elle prenait déjà possession des charges incombant à une simple maîtresse de maison, et qu'elle parcourait de la cave au grenier l'habitation qui allait devenir la sienne.

De son côté, Lothaire devait être bien certain de l'empire qu'il exerçait sur ce cœur altier; s'il en avait été autrement, il ne se serait pas exposé à relever comme il l'avait fait l'arrogance avec laquelle elle avait tenu Claudine à distance... Et à ce propos elle fronça les sourcils... Que lui importait, à lui, qu'elle éprouvât de la peine ou de l'humiliation? Certainement il n'eût pas remarqué l'affront s'il ne s'était adressé à une personne qui portait le nom de

Gérold... Toujours cet indomptable orgueil de famille, mobile non pas principal, mais unique, de ses moindres actions. Elle savait mieux que personne jusqu'à quelle limite elle permettait au mauvais vouloir de l'atteindre; elle savait se défendre, elle n'avait besoin d'aucun appui, d'aucune tutelle, d'aucune commisération, surtout venant de lui!

Elle avait atteint avec son jeune camarade cette partie reculée du parc dans laquelle, déjà au temps de son enfance, les arbres et les taillis, affranchis de toute culture, grandissaient et s'étendaient à leur guise. C'était un lieu sauvage, tapissé d'une mousse épaisse et humide; un petit ruisseau le traversait et favorisait le développement de toutes les plantes qui croissaient aux alentours. Sous le petit pont rustique, construit avec de légers troncs de bois, l'eau coulait, toujours aussi fraîche que jadis, et continuait à faire entendre son langage bas et mystérieux. Là-bas était la petite hutte recouverte de mousse, aujourd'hui à demi écroulée, qui dans leurs yeux enfantins représentait tantôt une prison sévère, tantôt le château d'un chevalier félon. Elle y avait souvent été

renfermée en qualité de princesse enlevée au roi son père, et détenue derrière les épaisses murailles d'un château fort. Les souvenirs qui se dressaient de toutes parts autour d'elle oppressaient son cœur, tandis qu'elle racontait au jeune prince les jeux, les émotions, les joies de son enfance; là se trouvait aussi la pierre qui marquait la sépulture de la petite chienne favorite de son frère Jean, cette Lola, dont l'intelligence était si remarquable que jamais elle ne trahissait la présence de son maître quand les enfants jouaient à cache-cache; elle se tenait près de lui, dans ces moments solennels, cachée comme lui, observait un silence religieux, et retenait même sa respiration lorsqu'on s'approchait de leur cachette. C'étaient des jours heureux... Où étaient-ils maintenant?

Le jeune prince écoutait ces détails avec un vif intérêt et les provoquait par ses questions.

— Où mène ceci? demanda-t-il en indiquant une porte basse creusée dans le mur.

— Dans le village. Nous passions par là tous les dimanches, pour nous rendre à l'église.

Le petit prince l'avait entraînée, tout en causant, le long du mur; tout à coup il aperçut

une corneille sur l'un des arbres les plus élevés et il oublia aussitôt et sa dame et ses devoirs de chevalier en entreprenant de suivre l'oiseau ; celui-ci, qui semblait vouloir le narguer, se montrait au travers des branches, disparaissait pour se faire voir de nouveau, et l'entraîna toujours plus loin.

Claudine, plongée dans ses souvenirs douloureux, marchait machinalement devant elle et ne s'aperçut qu'après un certain temps de la défection de son compagnon. Elle soupira profondément, et prit son mouchoir pour essuyer ses yeux. Qu'y avait-il donc de changé ? Rien. Tout était comme cela devait être. Ce n'est point en courbant la tête et en répandant des larmes que l'on reconquiert ce qui est perdu. Ce n'est point avec des pleurs et des plaintes que l'on obtient quoi que ce soit. Il n'y a de sagesse et de dignité que dans la résignation, dans la soumission à la volonté de Dieu, qui, mieux que nous, sait ce qui nous convient. — Le temps viendra, se dit-elle, où cette douleur s'éteindra. Ce temps *doit* venir, car il serait impossible de vivre en portant au cœur cette plaie cuisante.

Elle s'était arrêtée, en s'exhortant de la sorte.

Quelques grosses larmes cependant roulaient sous ses paupières. Puisqu'elle était seule, elle pouvait laisser un peu saigner sa plaie... Elle aurait ainsi le courage de supporter sa présence... Et il lui en faudrait pour le voir devenu le mari d'une frivole et impertinente petite personne.

— Pardonnez-moi, ma cousine, dit tout à coup une voix résonnant derrière elle.

Claudine se retourna vivement. Une grosse larme était tombée sur sa main qu'elle se hâta de cacher. Elle apparut tout à coup maîtresse d'elle-même, digne et calme.

— Je ne me serais pas permis de vous importuner, reprit-il en se rapprochant. Son Altesse m'a ordonné de vous chercher pour vous dire combien elle déplore que l'on vous ait offensée.

— Comme toujours, Son Altesse est trop bonne, répondit Claudine avec froideur. Je ne me suis pas sentie offensée. L'offense vous atteint seulement quand elle tombe de haut... Tel n'était point le cas. Ce n'est point, en effet, la différence des rangs qui peut, à elle seule, constituer la supériorité, ni l'infériorité.

— Vous semblez avoir acquis beaucoup d'expérience, ma cousine, dit-il d'un ton amer en marchant près d'elle. Je n'ai point oublié le temps où, farouche comme un jeune daim, vous sembliez vouloir échapper à tous les regards : ainsi je vous ai vue dans les salons du palais ducal.

— En effet, répondit-elle, l'expérience est venue. L'âme la plus faible découvre en elle-même une force invisible quand il lui est démontré qu'elle ne peut compter que sur elle-même. Au surplus, j'ai déjà vingt-trois ans, mon cousin, et depuis quelque temps les événements se sont chargés de me chasser hors de la vie insouciant que mènent les jeunes filles.

— Il y a certainement une grandeur séduisante, répondit Lothaire avec quelque ironie, dans cette vision de la responsabilité isolée, puisant la force dans cet isolement même. Malheureusement l'expérience nous démontre que cette force se brise contre le premier écueil affronté. J'ai toujours été ému, reprit-il après un court silence, en voyant une femme, ignorant tout de la vie, s'exposer avec un courage inutile, en faisant fonction d'héroïne par pure

grandeur d'âme. On voudrait fermer les yeux pour ne point voir les dangers qu'elle court, et cependant l'on ne peut s'en désintéresser. On voudrait l'arracher au péril, mais on s'en abstient parce que l'on a la certitude d'être repoussé avec ironie et froideur.

— Peut-être, en outre de son courage, l'héroïne dont vous parlez a-t-elle assez de force pour ne pas avoir de chute à redouter, répondit Claudine tremblante d'émotion et de ressentiment, et pressant le pas.

— Cela est possible. Il y a, en effet, des caractères qui semblent prendre plaisir à jouer avec le danger, et qui, dans leur orgueil, répètent : Voyez ce que j'ose !... Je l'ose impunément ! Ces natures sont celles qui se brisent le plus aisément.

— Le croyez-vous?... répondit Claudine avec calme. Je pense que vous ne les connaissez pas complètement. Il y en a, il doit y en avoir parmi elles, qui ont en elles-mêmes une confiance justifiée, qui avancent dans la voie que le devoir leur a tracée, sans accorder un instant d'attention aux sentiers détournés.

— Les sentiers détournés?...

— Oui, s'écria-t-elle les yeux chargés d'éclairs, comment se fait-il, baron de Gérold, que vous m'adressiez, dès que vous m'apercevez, des allusions offensantes et des conseils ironiques? Ne serait-il pas plus digne de vous, — et en tous cas de moi, — de vous exprimer nettement? Nos rapports ont-ils jamais été assez affectueux pour que vous vous érigiez près de moi en tuteur?

— Non, répondit Lothaire à voix basse.

— Et ces rapports ne vous conféreront jamais ce droit, continua Claudine avec une amertume croissante. Cependant je tiens à vous communiquer la sécurité que vous semblez chercher. Je puis vous affirmer que le nom de Gérold ne souffrira point par moi, car, — et c'est là l'unique sujet de vos soucis, — je connais mes devoirs.

Lothaire, en l'écoutant, avait pâli ; elle pressa encore le pas, et il resta en arrière ; il la rejoignit devant une maison de jardinier que la fille unique d'Heinemann habitait avec son mari. Claudine s'était appuyée contre une fenêtre ouverte au rez-de-chaussée, et derrière cette fenêtre se trouvait la jolie jeune fille, la petite-

filles d'Heinemann, qui sanglotait amèrement, tandis que sa mère se rapprochait de celle qui avait été sa jeune maîtresse et s'essuyait les yeux.

— Son fiancé lui a écrit aujourd'hui, Mademoiselle.

La jeune fille se cacha le visage avec ses mains et redoubla ses sanglots.

— Mais pourquoi...? dit Claudine, émue d'une pitié qui l'aida à dominer sa propre émotion.

— La faute en est à elle, Mademoiselle, reprit la mère, dont le visage était soucieux. Elle s'inclina devant le baron, arrivé à proximité de la fenêtre. Le jeune seigneur du château dans lequel ma fille servait comme domestique la poursuivait de ses attentions; et Bernard a cru qu'elle lui était infidèle.

— Bernard a eu tort, répondit brusquement Claudine.

— Ah! Mademoiselle, on ne peut lui en vouloir; je sais qu'elle est honnête, je connais mon enfant; mais tout le monde ne la connaît pas comme moi... Pour beaucoup, un jeune seigneur semble irrésistible; oui, Lisette aurait

dû suivre mon conseil et quitter sa place, dès qu'elle s'est aperçue qu'on lui accordait de l'attention. Alors tout cela ne serait pas arrivé. Voyez-vous, Monsieur le baron, fit-elle en s'adressant à Lothaire, le monde est ainsi fait ; et, dût-elle s'arracher les cheveux pour protester de son innocence, on ne la croira pas. J'ai pensé aujourd'hui plus d'une fois à quelques lignes que défunte votre grand'mère a écrites dans mon livre de prières, Mademoiselle, le jour de ma confirmation. Il est là... — fit-elle en allongeant le bras, et, prenant un volume relié, à tranches dorées, elle l'ouvrit sur l'appui de la fenêtre et le tendit à Claudine — ... là, Mademoiselle.

Claudine prit le livre et lut ces lignes tracées avec la grande écriture énergique de sa grand-mère :

« Tu seras bénie si tu gardes ton âme pure. Mais il ne suffit pas d'avoir la pureté ; il faut encore en garder l'apparence intacte. »

Le livre vacilla dans la main de Claudine : elle le rendit en silence.

— Allons, mon enfant, dit Lothaire d'une voix dure, consolez-vous; ce Bernard si jaloux et si méfiant eût été un mauvais compagnon pour vous.

La jeune fille tressaillit... — Non, non, s'écria-t-elle, il est si bon, si honnête! je ne survivrai pas à mon malheur, s'il ne revient pas à moi.

— On peut survivre à beaucoup de malheurs, reprit Lothaire d'un ton plus doux. On ne meurt pas d'une espérance déçue.

Claudine fit un signe de tête à la jeune fille au moment de s'éloigner. Son visage était pâle. — Au revoir, Lisette, lui dit-elle, et ne te désespère pas. L'homme qui n'avait pas confiance en toi ne mérite pas d'être regretté.

— Oh! Mademoiselle, ne dites pas cela! s'écria la jeune fille.

Claudine s'éloigna. Lothaire continuait à marcher près d'elle. Les lignes écrites par sa grand'mère lui semblaient tracées partout autour d'elle en caractères flamboyants. Ainsi il ne suffisait pas d'avoir la pureté... Il fallait encore qu'on ne pût être soupçonnée... il fallait en garder l'apparence avec la réalité. Qui

sait? peut-être avait-on osé l'accuser... de... de quoi, grand Dieu! Et si l'on croyait à ces accusations? Si celui-là même qui marchait près d'elle, celui dont la bonne opinion lui importait par-dessus tout, croyait qu'elle avait encouragé un sentiment coupable, que tout au moins elle en supportait la manifestation? Cette pensée était tellement insoutenable qu'elle se retourna brusquement, en fixant sur Lothaire un regard interrogateur autant qu'anxieux.

Il marchait fort tranquillement près d'elle. Non, — non, — non! — Ses suppositions étaient absurdes.

— Le parc est abandonné, dit-il; sans doute leurs Altesses ont regagné le château.

En effet, un valet de pied, occupé à ranger les meubles qui avaient été placés à l'ombre des chênes, interrogé par Lothaire, répondit que les deux princesses étaient retournées à Maisonneuve et en avaient déjà renvoyé la voiture, et que la duchesse attendait M^{lle} de Gérold dans sa chambre.

Elle retourna vers le château. Le soleil couchant dorait la cime des arbres et mettait une nappe de feu sur chacune des fenêtres du vieux

bâtiment. Une vapeur rosée estompait tous les contours et l'on entendait la cloche de l'église du village.

— Au revoir, dit Lothaire ; je voudrais rencontrer le duc pour le saluer. Vous connaissez mieux que moi tous les entours du château et vous n'avez pas besoin de guide.

Il s'inclina profondément devant elle, et Claudine jugea que ce salut cérémonieux comportait une certaine ironie.

Claudine lui rendit son salut. Les faibles liens de parenté qui s'étaient renoués, grâce au voisinage, étaient pour jamais rompus. Elle le savait. Elle les avait brisés au moment où, voulant lui rendre blessure pour blessure, elle lui avait parlé avec hauteur et ressentiment. — Avait-elle parlé trop rudement?... Elle éprouva quelques moments d'hésitation et parut vouloir rejoindre Lothaire ; mais cette disposition ne dura point. Elle continua, en doublant le pas, de s'avancer dans l'un des sentiers couverts d'une ombre épaisse qui conduisait à l'allée principale.

A l'un des coudes du sentier, elle se trouva brusquement en face du duc. Il ôta son cha-

peau et, le tenant à la main, marcha près d'elle. Il lui parla des beautés du parc, en lui désignant plus particulièrement quelques arbres d'essence rare.

— Où avez-vous quitté le baron Lothaire, Mademoiselle?... lui demanda-t-il.

— Il m'a quittée à l'instant même, tout près d'ici, répondit-elle, et, si je ne me trompe, avec le dessein de chercher Votre Altesse afin de lui présenter ses respects avant de se retirer.

— Ah!... Eh bien, il saura me trouver. J'ai précisément le projet de le retenir ce soir; nous ferons une partie de billard jusqu'à une heure avancée. Ma capricieuse petite cousine mérite une punition : elle l'aura, ajouta-t-il en souriant. Mais, poursuivit-il, j'espère que vous n'avez éprouvé aucun ressentiment au sujet de cet enfantillage?

— Votre Altesse peut être certaine que je n'attribue aucune importance à de semblables procédés, répondit Claudine en fixant un regard sombre sur le perron du château, en vue duquel elle se trouvait présentement. Sur ce perron se tenaient deux hommes qui causaient ensemble.

— Voyez, voyez, capitaine! disait l'un d'entre eux; quelle évocation historique des temps passés! Ce n'est rien moins que Louis XIV accompagnant M^{lle} de la Vallière, chapeau bas, sous les bosquets de Versailles.

Celui auquel s'adressaient ces paroles n'y répondit point; mais il fixait un regard mécontent sur le couple qui s'avavançait.

A la fenêtre de l'angle, au premier étage du château, un petit mouchoir s'agitait et le visage émacié de la duchesse souriait derrière les vitres.

M. de Palmer et l'adjutant se rangèrent en s'inclinant, pour livrer passage au duc ainsi qu'à M^{lle} de Gérold. La belle amie de la duchesse avait une expression étrange de dureté et de découragement à la fois; elle monta les degrés du perron lentement, avec lassitude, comme si elle eût porté un fardeau trop lourd pour ses forces.

— Allons, se dit-elle, le sort en est jeté!... Et elle entra chez la duchesse.

— Claudine!... s'écria celle-ci, qui attendait impatiemment sa préférée et jeta ses bras autour du cou de la jeune fille... Vous avez été

bien longtemps absente; dès que vous avez disparu, j'aurais voulu vous suivre, tant j'avais d'impatience de vous revoir; il est désormais certain pour moi que je ne puis plus vivre sans vous : vous entendez, Claudine?

Elle attira la jeune fille, qui demeurait silencieuse, et la fit asseoir près d'elle sur le divan garni de coussins qui remplissait la profonde embrasure de la fenêtre et plongea son regard dans les grands yeux bleus mélancoliques de Claudine.

— Cher cœur, dit-elle à voix basse, vous avez été blessée tantôt; cette petite princesse s'est montrée impolie et elle recevra son châtiment. C'est l'éternelle histoire, celle qui recommence toujours du haut en bas de l'échelle sociale, dans tous les pays : la lutte envieuse de la médiocrité d'esprit et de cœur contre la supériorité de cœur et d'esprit. Plus je vous compare, plus je vous préfère à tous, à toutes, et cette petite envieuse, en me donnant une fois de plus la preuve du peu qu'elle vaut, m'a donné en même temps la mesure de votre propre valeur.

Elle pressa affectueusement la main froide de la jeune fille.

— Je vous aime tendrement, reprit-elle; avec vous du moins, je ne suis pas *seule*... Et je suis toujours seule, même et surtout au milieu des personnes qui m'entourent, et représentent chacune, soit l'intérêt personnel, soit les passions vaniteuses et hainéuses, soit les convoitises de tout ordre. Et l'on nous envie!... C'est que l'on ignore que nous voyons toujours, partout, en tous, les mobiles secrets mettant en mouvement les pantins qui entourent le pouvoir : imaginez-vous un plus insupportable état que celui de vivre sous la surveillance de la malveillance à laquelle sont en butte tous ceux qui exercent le pouvoir... et de passer son existence dans l'intimité de l'hostilité en voyant se dresser, à chaque pas que l'on fait, la tête plate de l'odieuse vipère qui se nomme l'envie? Et se dire que rien ne peut désarmer les vaniteux et les envieux! que les services à eux rendus ont pour effet d'alimenter leurs bas instincts! Si vous saviez, Claudine, si vous saviez combien il est pénible de vivre avec ce spectacle sous les yeux, vous comprendriez quelle jouissance on éprouve lorsqu'on peut se pencher sur une âme cristalline, telle que la

vôtre, voir jusqu'au fond de cette âme et n'y rien rencontrer qui ne soit pur, élevé et bon ! Ah!... je vous dis tout cela afin que vous me pardonniez d'exiger toujours, et toujours plus, votre présence qui donne à mon cœur une impression de sécurité et un apaisement salutaires même à ma santé physique Je vous aime tendrement, et je voudrais bien donner à cette tendresse une sorte de consécration... Je voudrais vous tutoyer quand nous sommes toutes deux, loin des curieux et des malveillants. Cela se peut-il ?

— Madame, madame, s'écria Claudine en protestant, Votre Altesse m'attribue des qualités...

— Votre Altesse!... Hé! mon enfant, c'est pour écarter de moi les barrières qui m'isolent, c'est pour jouir d'une amitié sincère, que je veux te tutoyer, et à charge de revanche : tu m'appelleras Élisabeth et tu me diras *tu*. Accorde-moi cette jouissance sans égale de posséder une amie sincère, une égale au lieu d'une inférieure. Je t'en prie, Claudine : consens !

— Votre Altesse veut racheter l'insignifiante offense qui m'a été adressée et son habituelle

générosité m'accorde une compensation disproportionnée... répondit la jeune fille avec émotion; mais, tout en n'oubliant jamais cette grâce inestimable, je dois la refuser.

— J'avais pensé, Claudine, dit la duchesse, que ton âme était assez élevée pour envisager ma proposition d'une façon toute simple; j'espérais que, sans t'arrêter un instant au rang qui me tient prisonnière et m'éloigne des joies dont aucune femme n'est privée ici-bas, quand elle en est digne, tu apprécierais surtout l'amie dévouée qui s'offre à toi en te demandant ton amitié; le tutoiement est la marque suprême de l'égalité dans la familiarité; cela est tellement vrai que les gens grossiers et brutaux le pressentent instinctivement; pour eux, la pire des injures consiste à tutoyer leurs adversaires, devinant que pour abaisser ceux-ci il suffit de les mettre à leur niveau; mais c'est aussi la marque suprême de la confiance sans bornes et de l'affection sans nuages. Parce que le hasard a fait de moi une souveraine, faut-il donc que je sois privée d'un sentiment que je suis digne d'éprouver et, j'ose ajouter, d'inspirer? Tu ne peux avoir cette injuste pensée.

Donne-moi, Claudine, le baiser d'une sœur.

Claudine se laissa glisser à genoux devant la duchesse. Elle voulait parler... crier... dire : « Laisse-moi ! Laisse-moi ! Mieux vaudrait pour toi et pour moi qu'il me fût possible de fuir au bout du monde !... » Et elle n'eut pas le courage de parler ainsi sous le regard fiévreux qui se fixait sur elle avec tant d'anxiété. Parler !... Mais elle ne pouvait le faire sans porter un coup cruel à cette femme qui adorait son mari.

Elle se tut, tandis que la duchesse l'embrassait et lui passait au bras un cercle d'or dont le fermoir représentait un fer à cheval ; les clous étaient remplacés par des saphirs et des diamants.

— Votre Altesse... je veux dire Élisabeth, balbutia la jeune fille... ne regretteras-tu jamais le choix d'une amie que tu viens de faire ?

— La nature m'a fait un don et j'en puis parler sans m'en féliciter, car il comporte plus de tristesse que de douceur, Claudine ; elle m'a permis de voir clair dans l'âme humaine : je sais que je ne rapproche point de moi une ingrate.

II.

La princesse Hélène était revenue au château de Maisonneuve dans une disposition extraordinairement mauvaise. Pendant toute la durée du trajet, elle était restée silencieuse dans l'un des coins du landau dont sa mère, la princesse Thékla, occupait l'autre coin en observant comme elle un mutisme obstiné. La comtesse de Moorsleben, qui était de service dans la voiture, réprimait difficilement un sourire moqueur en constatant qu'un accord bien rare s'était momentanément établi entre la mère et la fille : toutes deux éprouvaient un mécontentement d'égale intensité.

Ce fut seulement quand les princesses se retrouvèrent dans leur appartement que l'orage éclata ; il s'abattit sur M^{me} de Berg, mandée dans la chambre de la jeune princesse pour recevoir les plus sanglants reproches, absolument comme si elle était responsable de l'idée qu'avait eue un Gérold de construire, quatre cents ans auparavant, un château très solide, cet

horrible château d'Altenstein. Jamais un homme doué de bon sens n'aurait songé à s'établir dans ce désert épouvantable. Il était évident que si l'on avait pu se décider à faire une acquisition aussi déplorable, c'était parce que l'on avait eu des « raisons » tout à fait personnelles pour venir habiter ce pays sauvage.

— Si jamais on aurait pu supposer une pareille aberration... dire qu'elle avait dû supporter une réprimande publique, venant de Leurs Altesses, à propos de cette... La colère qui l'animait ne lui permit pas de trouver une désignation à son gré. Il ne manquait plus que d'exiger qu'elle, la princesse Hélène, fût forcée de demander pardon à une dame d'honneur!

— Oh!... dit d'une voix douce M^{me} de Berg, qui baissait la tête et se repliait sur elle-même pour faire face à l'orage... demander pardon... Votre Altesse ne lui avait pourtant rien fait?

— Je me suis bornée à l'ignorer purement et simplement; je ne l'ai point regardée, parce que je ne puis la souffrir... Voilà tout!

Les yeux de M^{me} de Berg étincelèrent.

— Évidemment, le procédé était dur; Votre

Altesse n'ignore point que la duchesse est tout à fait ensorcelée par sa nouvelle amie; on pourrait croire que la belle Claudine a trouvé dans les archives de la maison des Hiboux la recette d'un philtre qui la fait aimer de tous. Combien cette petite scène a dû sembler pénible au baron Lothaire!

— Pénible!... s'écria la princesse... le croyez-vous? Il est certain qu'il ne paraissait pas mécontent de quitter le jeu pour aller, d'après l'ordre de la duchesse, chercher sa cousine et la ramener en veillant sur elle.

Et la princesse agita son pied, puis se mit debout afin de piétiner avec colère, ce qui parut la soulager.

— Et que pouvait-il faire? répondit M^{me} de Berg; il fallait bien qu'il exécutât l'ordre qui lui avait été donné. D'autre part, qui sait? Personne ne peut se vanter de savoir lire dans le cœur d'un homme.

Tout en parlant, M^{me} de Berg souriait méchamment derrière la princesse, qui lui tournait le dos; mais elle fit volte-face avant que le sourire eût pu s'effacer, et elle l'aperçut. Au même instant quelque chose traversa la cham-

bre et vint tomber aux pieds de M^{me} de Berg : c'était seulement le petit sac à ouvrage, un joli sac fait en brocart bleu de ciel et contenant une broderie commencée, toujours commencée et jamais terminée : objet inoffensif sans doute au point de vue matériel, mais offensant cependant si l'on voulait s'arrêter à cette pensée qu'il avait été jeté à la tête de M^{me} de Berg.

Celle-ci prit son mouchoir dans sa poche et se mit en position de pleurer.

— Ne larmoyez pas!... lui dit la princesse d'un ton de commandement. Vous savez que je n'aime pas la comédie ailleurs que dans une salle de spectacle, et vous ne m'abusez pas du tout; je sais que vous jubilez intérieurement chaque fois qu'il se produit un incident désagréable pour qui que ce soit.

— Votre Altesse me fait tort!... s'écria M^{me} de Berg d'un ton chaleureux; je pensais à... Enfin on sourit parfois de compassion.

— Je n'ai que faire de votre compassion.

— Aussi ne me serais-je point permis d'avoir de la compassion pour Votre Altesse; à quel propos d'ailleurs? Non; je pensais à la

duchesse : elle produit sur moi l'effet de l'agneau qui attirerait le loup dans sa demeure. Elle idolâtre cette Claudine... Et Votre Altesse me concédera, qu'il est à la fois tragique et comique de voir quelqu'un attirer son pire ennemi et le nourrir de douceurs.

La princesse Hélène ne répondit pas; elle était assise sur l'appui de la fenêtre; ses petits pieds, qui n'atteignaient pas le parquet, s'agitaient dans le vide; ses yeux étaient fixés sur une partie de la grande route que l'on apercevait par cette fenêtre.

— Que puis-je faire?... répondit-elle enfin. Il en est des aveugles comme des sourds; les pires sont ceux qui ne veulent pas voir clair.

— Je croyais que Votre Altesse aimait la duchesse.

— Vous ne vous trompez pas; elle est bonne au delà de toute expression; elle ignore le mal et, ne pouvant le concevoir, elle est incapable de le soupçonner. Elle a toujours été très complaisante pour moi; mais maman dit qu'elle est faible et se laisse aisément dominer; obstinée avec cela, de sorte qu'on ne peut la faire revenir de son erreur. Elle a prouvé aujourd'hui

d'hui l'exactitude de ce signalement moral. Je ne puis lui être utile.

La grande horloge Louis XIV, enfermée dans sa gaine en bois ornée de cuivres finement ciselés, sonna sept heures. La princesse l'écouta avec impatience.

— Déjà si tard!... dit-elle. Le baron oublie que nous devons, ce soir encore, désigner dans le jardin la place où l'on dansera lors de la fête qu'il nous donne.

— Peut-être la duchesse l'a-t-elle retenu? M^{lle} de Gérold, qui possède, il faut en convenir, une voix admirable et un art consommé, fait de la musique tous les soirs, et Votre Altesse sait à quel point le baron Lothaire est amateur de bonne musique.

— Mais la duchesse n'ignore point que le baron a des hôtes!... s'écria la princesse avec aigreur, en attachant un regard étincelant sur le bourreau qui la torturait.

— Pourtant, si la duchesse lui a ordonné de rester? alléqua M^{me} de Berg d'un ton doux.

— Ordonné! à quoi pensez-vous donc? Nous ne sommes pas au moyen âge; il résulterait d'une si entière soumission que ma cousine

pourrait lui ordonner d'épouser sa favorite, la sorcière de la maison des Hiboux ?

M^{me} de Berg baissa les yeux d'un air de componction.

— Qui sait, murmura-t-elle, si en cette circonstance l'inclination secrète ne serait pas d'accord avec l'ordre, et si la soumission ne comblerait pas les vœux du cœur ?

C'en était plus que la princesse Hélène n'en pouvait endurer ; elle s'élança sur M^{me} de Berg et la saisit par les épaules. Ses yeux étincelaient dans son visage devenu blême.

— Madame de Berg, lui dit-elle, vous êtes méchante ; je sens que vous êtes réellement méchante sous les dehors doucereux qui trompent seulement les niais, ou ceux qui vous connaissent peu ; vous jouissez, littéralement, quand vous pouvez assister à la peine d'autrui, et plus encore lorsque vous pouvez en être la cause ; ce que vous me dites est affreux... mais non invraisemblable, je dois le reconnaître. Jouissez de votre œuvre : désormais je n'aurai plus une heure de sécurité... Ah ! je voudrais être morte, comme ma sœur ; elle, au moins, a été heureuse pendant quelque temps !

— Mais comme Votre Altesse prend les choses au tragique ! Ce n'était qu'une plaisanterie.

— Non, non, ce n'est point une plaisanterie ; et vous-même ne considérez pas cette supposition comme une simple plaisanterie. Je ne sais ce que je pourrais faire, dans mon bonheur, si seulement je la voyais hors et loin de ces montagnes ! Pourquoi n'a-t-elle pas accompagné la duchesse douairière qui est en Suisse ? Elle y serait à sa place mieux qu'ici, puisqu'elle est sa dame d'honneur ; pourquoi s'obstine-t-elle à rester ici ?

— Oui, pourquoi?... dit M^{me} de Berg, en baissant tendrement la main de la jeune princesse. Puis elle soupira en disant : — Pauvre enfant !

— Ah!... fit la princesse, ne connaissez-vous donc aucun moyen pour en finir ? Dites-moi ce que je dois faire ? Je ne puis supporter ce doute plus longtemps.

— Moi?... Hé ! grand Dieu, que pourrais-je conseiller ? Non, non, il n'y a pas d'issue à cette situation ; à moins qu'un hasard heureux n'éclaire la duchesse.

— Un hasard heureux... répéta la princesse avec amertume.

— Hé! sans doute; puisque Son Altesse n'a autour d'elle aucune âme assez charitable pour lui rendre ce service d'amie.

— Un joli *service* d'amie! s'écria la jeune princesse. Dites plutôt une œuvre de bourreau; car, aussi vrai que vous me voyez devant vous, la connaissance de cette situation briserait le cœur d'Élisabeth.

— Votre Altesse préfère assister en témoin impassible à l'indigne fourberie dont l'âme la plus noble et la plus confiante est victime? Il faut convenir que la façon dont on entend les devoirs de l'amitié varie suivant les amis.

— Vous n'avez donc jamais aimé personne? jamais assez aimé pour préférer mourir, plutôt que de causer une douleur, peut-être mortelle, à la personne que vous aimiez? Non, vous n'avez pas éprouvé ce sentiment; ne me dites pas le contraire, c'est inutile; je sais bien qu'à la place où chacun a un cœur vous n'avez qu'une place vide. Ne prenez pas la peine de faire des mines en me regardant; la duchesse n'apprendra jamais rien par moi. En outre, je ne consentirais jamais à affirmer un fait dont les preuves me feraient défaut; et

ici il faudrait que ces preuves fussent absolument convaincantes; je ne procéderai jamais par insinuation, comme vous ne manquerez pas de le faire.

M^{me} de Berg sourit, tandis qu'une larme, qu'elle se procura avec adresse, vint briller dans ses yeux.

— Comment une âme aussi pure que celle de cette enfant, dit-elle à mi-voix, pourrait-elle concevoir et admettre la possibilité d'un semblable péché?... Elle ne se rendrait pas même à l'évidence éclatante des preuves.

La princesse secoua la tête avec incrédulité.

— Je vous en prie, dit-elle, ne faites pas semblant d'avoir vos poches pleines de preuves, lorsque vous n'avez rien du tout.

— Je n'ai pas, il est vrai, des preuves pleines mes poches; mais, dans le cas dont il s'agit, *une* bonne preuve suffirait.

La jeune princesse rougit d'indignation.

— Ce n'est pas vrai, s'écria-t-elle; il n'existe pas de femme au monde, assez basse de cœur, pour tromper si indignement l'amitié et la confiance qu'on lui témoigne. Vous êtes épouvantable!

— O princesse ! c'est que vous ne connaissez pas la vie.

La princesse se sauva dans sa chambre à coucher, et jeta la porte derrière elle avec fracas. M^{me} de Berg, restée seule, sourit en regardant cette porte ; elle prit un petit portefeuille dans sa poche et en tira un billet écrit sur une mince feuille de papier. — Le voilà, dit-elle en le parcourant des yeux avec complaisance ; il a déjà produit un bon effet, et n'en restera pas là ; dans sa chambre, la princesse Thékla est déjà occupée à écrire à la duchesse douairière ; elle lui adresse un rapport des plus édifiants.

Mais, de l'autre côté de la porte, des sanglots se faisaient entendre. M^{me} de Berg quitta le salon et revint avec un verre d'eau sucrée et une fiole d'eau de fleur d'oranger ; elle entra dans la chambre à coucher de la princesse Hélène.

— Il faut que Votre Altesse ne s'abandonne pas à son chagrin, dit-elle en lui offrant le verre d'eau ; elle s'agenouilla devant la princesse, qui gisait sur un divan placé au pied de son lit. Il faut absolument, reprit-elle, que ces

beaux yeux ne restent pas rouges; si je ne me trompe, le baron est de retour. Sur la table, là-bas, il y a une foule de gravures représentant tous les travestissements connus et inconnus, et une quantité d'échantillons d'étoffe.

La princesse se releva; M^{me} de Berg lui brossa les yeux et rangea sa chevelure.

— Est-ce que j'ai la mine bien défaite?... demanda-t-elle.

— Non, non; Votre Altesse est charmante, comme toujours, lui fut-il répondu.

Au rez-de-chaussée, on agitait la cloche qui annonçait le repas. Peu après, la jeune princesse s'élança dans l'escalier; ses yeux brillaient, sa bouche souriait. La porte, grande ouverte, laissait voir la salle à manger, brillamment éclairée; devant la table se tenait Béate vêtue de la robe de soie à rayures blanches et grises qu'elle avait adoptée pour assister à tous les repas.

— Mon frère me charge de présenter à Vos Altesses ses respectueuses excuses, dit Béate; Son Altesse a voulu le garder; la voiture est revenue vide avec ce message.

L'éclat qui animait la physionomie de la

jeune princesse s'éteignit soudainement. La princesse Thékla avait fait annoncer qu'elle était la proie d'une migraine dont l'intensité l'empêchait d'assister au souper. La comtesse de Moorsleben réprima difficilement un sourire. Le chambellan causait à voix basse avec M^{me} de Berg; il régnait dans la salle à manger un silence glacial, à peine interrompu par le cliquetis des fourchettes et la voix de Béate. Elle adressa une fois la parole à la jeune princesse, qui ne lui répondit pas et, comme une enfant mal élevée, quitta la table avant l'issue du repas, fit signe à M^{me} de Moorsleben de ne point la suivre et se sauva dans le jardin. Quand elle en revint, plusieurs heures plus tard, sa chevelure était humide de rosée et ses yeux gonflés... Ces yeux n'avaient point regardé ce qu'ils voyaient devant eux; ils étaient restés fixés sur une vision, toujours la même, qui lui montrait un salon contenant un piano devant lequel se tenait une belle jeune fille, couronnée d'une chevelure dorée qui formait une auréole autour de sa tête. Elle chantait, d'une voix si douce et si pénétrante à la fois, une voix qui apportait la chaleur au cœur de ses auditeurs...

et chacun l'écoutait avec ravissement... surtout l'un des assistants Oh ! non , l'épreuve était trop pénible et ne pouvait plus se supporter.

— Mandez M^{me} de Berg près de moi, dit la jeune princesse à sa femme de chambre en rentrant dans son appartement ; je ne veux pas de lumière.

Peu d'instants s'étaient écoulés lorsqu'on entendit sur le parquet le frôlement de la traîne qui suivait M^{me} de Berg ; la main de la jeune princesse saisit la sienne.

— La preuve ! donnez-moi la preuve, dit-elle d'une voix qui tremblait.

— La voici, répondit M^{me} de Berg en plaçant dans la main de la princesse le petit billet qu'elle avait pris dans son portefeuille. Je crois que mieux vaudrait n'en point faire usage et, toute réflexion faite, ne point intervenir dans les événements. Jetez ce billet, princesse, quand vous l'aurez lu.

— C'est bien, répondit celle-ci : vous pouvez me quitter.

La jeune princesse se rendit dans sa chambre et, à la lueur de sa lampe de nuit, lut le billet adressé à Claudine par le duc.

— Et c'est une amie!... Pauvre Élisabeth!... dit-elle à mi-voix.

Elle voulut déchirer cette mince feuille de papier; un flot de sang monta à son front, tandis que sa respiration devenait courte et oppressée. Les fenêtres de sa chambre étaient restées ouvertes et laissaient entrer à flots le parfum des tilleuls; tout était embaumé; tout autour d'elle parlait de joie et de bonheur. Elle aussi voulait être heureuse, elle le voulait même à tout prix. Ses doigts tremblants plièrent le billet de façon à réduire son volume autant que possible, puis elle l'introduisit dans un médaillon qui ne quittait jamais son cou; il s'y trouvait un portrait d'homme... celui de Lothaire; elle l'avait secrètement dérobé à sa sœur, qui était devenue la fiancée de Lothaire : c'était là un secret qui n'avait jamais été confié à personne.

— Seulement, pour le cas où il deviendrait indispensable d'agir, murmura-t-elle en fermant le médaillon et comme pour rassurer sa conscience.

III.

M^{lle} Lindenmeyer vivait dans un perpétuel état de surprise émerveillée. Ce coin de terre, si isolé, si ignoré de tous, s'était transformé; les belles allées de la forêt, naguère si solitaires, étaient sans cesse traversées par des équipages brillants, dans lesquels on apercevait des dames vêtues d'élégantes toilettes d'été causant et riant avec animation. Les villes environnantes avaient décidément choisi la forêt comme but d'excursions. Une quantité de véhicules de tous les grades d'élégance passaient sur la grande route. On avait subitement découvert, cette année-là, que les eaux minérales de B..., situées à une demi-heure de distance de la maison des Hiboux, possédaient des vertus curatives, non seulement merveilleuses, mais encore d'une élasticité telle qu'elles se prêtaient aux cas les plus opposés; on s'y rendait pour maigrir comme pour engraisser. On les prenait en guise de calmant ou d'excitant, à volonté. On y menait les jeunes filles chétives, comme cel-

les qui étaient affligées d'un excès de santé. Le moindre réduit avait trouvé des locataires et l'hôtelier de la *Truite* avait pris des attitudes tout à fait majestueuses depuis le jour glorieux où son toit abritait deux familles de comtes au premier étage, et dans le corps de logis situé sur la cour une dame de Steinbrunner avec ses deux filles; tous ces locataires avaient leur voiture et se rendaient quotidiennement soit à Altenstein, soit à Maisonneuve.

Par le fait, le tourbillon qui environne toujours la résidence des souverains s'était transporté dans ce coin d'une contrée paisible et habituellement solitaire, absolument comme la queue du cerf-volant, dont celui-ci ne peut se séparer. Cet été, on avait eu subitement la révélation des beautés de la nature, et le cercle de la cour était venu pour en jouir; cela était bien autrement pittoresque que la Suisse ou le Tyrol, bien plus intéressant qu'Ostende et les autres plages; ceux qui avaient dirigé leurs voyages de ces côtés-là étaient revenus sur leurs pas. Dans la salle à manger toute primitive de l'hôtel de la *Truite*, décorée uniquement des portraits au coloris intense du duc et

de la duchesse, on s'asseyait sur des chaises de sapin, devant des tables étroites, pour y manger des rôtis desséchés, accompagnés de compotes de pruneaux et arrosés d'un vin qui, hélas! n'était pas même douteux; et cependant c'était la plus haute aristocratie du pays qui se disputait les places devant ces repas lamentables. Il y avait des perspectives et des espoirs qui portaient à l'indulgence la plus inépuisable : la perspective des goûters en forêt, des parties de croquet et de lawn-tennis dans le parc d'Altenstein; la duchesse avait même laissé entrevoir le projet d'un bal champêtre donné en plein air, au clair de la lune, et pour lequel elle entendait que tous les assistants fussent revêtus d'un costume de paysan, ancien ou moderne, local ou emprunté aux pays étrangers.

Il y avait donc bien des *attractions* qui attireraient ici les courtisans; ce n'était pas la moindre de toutes d'étudier de près la romanesque amitié vouée par la duchesse à la belle Claudine; on en racontait les détails les plus surprenants.

— Il paraît qu'elles sont tout à fait intimes, disait la comtesse X...

— Tout dernièrement on les a vues habillées exactement de même façon, comme deux sœurs, reprenait M^{lle} de Steinbrunner.

— Pardon, cela n'est pas tout à fait exact; la duchesse portait des nœuds rouges, et Claudine de Gérold des nœuds bleus, dit un jeune officier, avec le ton important que l'on emploierait pour relever une erreur historique.

— La duchesse la comble littéralement de parures et de bijoux; elles ne se quittent pas un instant; elles lisent, elles causent, elles se promènent ensemble; elles font des vers probablement. Enfin la princesse Hélène a dit à Isidora de Moorsleben qu'elles se tutoyaient!... s'écria la comtesse Pausewitz.

— Impossible!... Invraisemblable!...

— Les Gérold vont faire fortune!

— Comment le duc prend-il cette intimité?... demanda tout à coup un jeune diplomate d'un ton moqueur.

La vieille Excellence au toupet blanc, qui présidait la table, renifla dédaigneusement et secoua la tête d'un air mécontent.

Chacun se regarda en souriant, avec des regards d'intelligence; puis, d'un commun ac-

cord, on baissa les yeux sur les assiettes et l'on affecta de manger en silence ; la vieille Excellence mit la conversation sur la pluie et le beau temps. Plusieurs comtesses mères, après avoir jeté un coup d'œil anxieux sur leurs filles, qui peut-être avaient accordé trop d'attention à l'incident, demandèrent d'un ton composé si, vu l'incertitude du temps, on pouvait s'exposer à entreprendre l'ascension de la montagne, d'où l'on découvrait le plus beau point de vue de la contrée. Et quand on eut quitté la table, les vieilles dames s'agglomérèrent pour chuchoter en levant les épaules avec résignation et les yeux clos avec commisération, quand elles ne riaient pas derrière leur éventail.

Jusqu'ici on n'avait encore pu constater par soi-même l'état des choses. Avant d'être admis chez la duchesse, il fallait s'inscrire dans le registre placé dans l'un des salons du rez-de-chaussée à Altenstein ; mais enfin on apprenait bien des choses par les allants et venants ; on se livrait à mille commentaires délicieux parce qu'ils étaient malveillants ; on s'accordait cette double satisfaction de condamner son prochain et d'établir, par cette condamnation même, la

supériorité morale que l'on avait le bonheur de posséder. D'avance on était dévoré de curiosité et l'on attendait avec une impatience fébrile le jeudi suivant, jour désigné pour la fête que donnait le baron de Gérold. Le duc et la duchesse avaient formellement promis d'y assister. On s'apprêtait aussi à apprendre ce jour-là la nouvelle officielle de fiançailles depuis longtemps prévues.

Oui, cela pouvait être très intéressant; et, tandis que l'ébullition des esprits allait toujours croissant dans ce petit centre d'intrigues, de commérages et de suppositions malveillantes, on continuait à vivre, tant à Altenstein qu'à Maisonneuve, dans une paix profonde... tout au moins en apparence.

IV.

La princesse Hélène était assise dans le parc de Maisonneuve; près d'elle se trouvait l'élégante petite voiture qui contenait l'enfant du baron Lothaire. Son Altesse continuait à jouer le rôle de tante passionnée qu'elle avait adopté;

mais elle remplissait ses fonctions avec l'emportement qu'elle apportait à toutes choses. Elle traînait la petite fille partout avec elle, s'appliquant sans relâche à lui faire prononcer le mot de « papa ». Les grands yeux noirs de l'enfant la contemplant avec effroi, mais sa petite bouche rebelle restait fermée.

La princesse ne savait pas qu'un enfant, si petit qu'il soit, sait lire dans les âmes de ceux qui l'entourent et que l'impatience et la colère qui animaient ses regards inspiraient une vive terreur à la petite fille. Le tête-à-tête avec sa jeune tante provoquait rapidement les cris les plus déchirants.

Alors l'enfant était étreinte avec passion, accablée des expressions les plus tendres, baisée avec passion; ses cris redoublaient, et Béate trépidait dans sa chambre et se demandait si personne n'irait au secours de la pauvre enfant. Qui donc eût osé l'entreprendre? Lothaire, enseveli dans ses pensées, se tenait renfermé dans son appartement, s'y retirant dès que les repas étaient terminés. La princesse Thékla ne quittait guère sa chaise longue, sommeillant, quand elle n'écrivait pas quelques lettres...

Quant à M^{me} de Berg... eh bien ! elle encourageait encore les extravagances de la princesse Hélène, en se prosternant dans la poussière devant tous ses caprices.

La vieille bonne d'enfant, qui, épouvantée, accourait aux cris, avait pour unique mission de calmer l'enfant ; et, dès que ce résultat était obtenu, il fallait la rendre à sa tante, qui la gardait jusqu'au moment où les cris recommençaient, ce qui ne tardait guère. Béate, qui jusqu'ici avait ignoré qu'elle possédât des nerfs, éprouvait des effets très singuliers quand elle assistait à ces scènes sans cesse renouvelées. Quelque chose s'agitait jusqu'au bout de ses doigts. Le sang venait, disait-elle, lui échauffer les oreilles, et un jour, les cris ayant pris une intensité inaccoutumée, Béate, à son extrême effroi, à sa surprise non moins grande, éclata en sanglots. Il y avait, du reste, deux motifs à cet accès de pleurs inaccoutumé. Son frère, interrogé par elle au sujet de l'organisation de la fête annoncée, lui avait déclaré, d'un ton apathique, que cette organisation lui était indifférente et qu'elle devait prendre les arrangements qui lui conviendraient. Ainsi, tout pe-

sait sur elle... et elle ne s'était jamais occupée de pareils préparatifs. Il fallait songer au programme du concert, aux accessoires du cotillon, au souper, aux rafraîchissements. Quand il lui avait tenu ce langage, elle s'apprêtait à lui dire rudement son sentiment, et, entre autres, qu'étant le maître de la maison, ayant eu la fantaisie de convier chez lui un grand nombre d'invités, c'était bien le moins qu'il prît sa part du fardeau qu'imposait cette fête. Mais il ne cessait de marcher au travers de sa chambre, et lorsque sa promenade le ramena en face de sa sœur, son pâle visage portait la trace d'une préoccupation si douloureuse qu'elle oublia les paroles sévères dont elle voulait l'accabler. Depuis plusieurs jours, elle n'avait pas même eu le temps de regarder son frère.

— Au nom du ciel, Lothaire!... s'écria-t-elle, tu es malade?

— Non, non.

— Tu as des soucis?

— Les soucis d'un homme qui a placé tout ce qu'il possède de plus précieux, ses espérances, son avenir sur une barque fragile, et qui du rivage la contemple s'en allant à la dérive

vers les écueils sur lesquels elle doit infailliblement se briser; qui assiste à cette ruine et ne peut rien faire pour l'empêcher, et qui sait que ce naufrage entraînera infailliblement sa misère et sa honte, répondit Lothaire à voix basse.

— Mais, Lothaire!... s'écria Béate avec émotion.

Elle n'était point accoutumée à l'entendre employer ces images énigmatiques avec un ton d'indicible amertume. Ce fut presque en pleurant qu'elle lui dit : — Voyons, Lothaire, ne me dis rien, ou dis-moi tout. Accorde-moi ta confiance; explique-toi plus clairement : tu m'effrayes!

— Il n'y a rien. Rien, Béate. Ne t'arrête pas à ces paroles, que j'ai prononcées involontairement. Je dominerai cette impression... plus tard... quand nous serons rendus à nous-mêmes et que nous vivrons dans notre paix solitaire côte à côte, ici. Aie un peu de patience avec moi.

Mais Béate ne se rendit pas à ce langage évasif.

— Lothaire, lui dit-elle avec résolution, je crois que vous autres hommes vous n'avez

pas, en bien des circonstances, l'entendement très fin. Vous vous empêtrez dans une foule de *si* et de *mais*, tandis que la vérité saute aux yeux à tout le monde, vous exceptés. Je suis certaine que, cette fois encore, il te suffirait de tendre la main.

— Non, ma sage petite sœur, tu te trompes. Pas cette fois. Ma main tendue a été écartée par une main victorieuse, et j'ai retiré la mienne silencieusement. Ne m'interroge pas, Béate, et laisse-moi seul.

— Tu es toujours à côté de la vérité et en dehors de la réalité, murmura Béate en se détournant. Mais, mon Dieu! cela saute aux yeux : elle te suit comme ce brave Nestor, dit-elle en désignant un chien de chasse, dont les yeux intelligents ne quittaient pas son maître.

Elle se trouva dans le vestibule, contemplant avec un regard sombre la princesse Hélène en robe de mousseline blanche garnie de dentelles. Elle descendait l'escalier suivie par la comtesse de Moorsleben, pour se diriger vers le parc. Ses yeux restaient fixés sur la massive porte de chêne qui menait à l'appartement de Lothaire, et la colère bouillonna dans l'âme de

Béate. Certes il fallait que son frère fût bien obtus pour ne point se rendre à une évidence qu'elle jugeait même trop évidente. Cette jeune princesse ne pouvait lui dire qu'elle l'aimait, plus clairement qu'elle ne le faisait. Quant à Béate, le regard ardent, la nature à la fois violente et flottante de la jeune princesse lui devenaient chaque jour plus antipathiques. On ne pouvait jamais prévoir la fantaisie qui momentanément allait hanter son cerveau. L'étable et l'écurie n'étaient pas plus à l'abri de ses incursions que la chambre de l'enfant ou le caveau de famille, dont elle avait naguère impérieusement réclamé les clefs afin d'aller porter des couronnes mortuaires aux ancêtres des Gérold... C'était une attention à l'adresse de leur descendant, et malheureusement il n'avait pas même semblé s'en apercevoir.

Béate secoua la tête et monta l'escalier jusqu'aux grandes mansardes qui contenaient les armoires renfermant le linge en réserve et de grands coffres. Elle s'assit là et s'accorda le luxe de pleurer à chaudes larmes. Était-ce donc son bonheur qu'il poursuivait au milieu des doutes et des soucis? Quelle sottise manie

que celle des grandeurs ! Comment admettre qu'elle se peut allier au ferme esprit, à la droiture, à l'intelligence dont son frère était pourvu ? Son premier mariage avait-il donc été si heureux ? Pourquoi Lothaire visait-il si haut ? — Elle ne put s'empêcher de songer à son propre avenir... à cette maison paternelle abandonnée dont elle resterait, comme naguère, la gardienne solitaire. Il en resterait toujours éloigné, entraîné dans le tourbillon de la cour, ou bien il entreprendrait des voyages lointains, ainsi qu'il l'avait fait avec sa première femme... Il reviendrait sans doute ; mais pour un bien court espace de temps, après lequel elle se retrouverait encore seule, toujours seule. Que ferait ici cette maîtresse de maison?... Une Altesse ! Son séjour actuel ne représentait qu'un effort accompli pour gagner les cœurs. L'intérêt enfantin qu'elle semblait prendre au ménage avait pour but de démontrer qu'il pourrait se reposer sur elle de tous ces soins, ainsi qu'il s'en reposait sur sa sœur.

Et quand il reviendrait au nid paternel, le frère et la sœur se regarderaient en se disant qu'ils avaient vieilli... lui dans l'air raréfié,

dévorant de la cour, elle dans la solitude et dans l'espérance déçue d'un bonheur personnel.

Elle fut effrayée par les sanglots que ces visions envoyaient de son cœur à ses lèvres, et, essuyant ses larmes, essayant de les dominer, elle ouvrit le grand coffre doublé de zinc sur lequel elle était assise; il contenait de merveilleuses soieries anciennes provenant de l'extrême Orient et des tapis de Perse et de Lahore, tous objets d'une grande valeur dont elle songeait à se servir pour décorer le grand hall du château; durant ses voyages, Jean de Gérold avait collectionné ces étoffes et ces tapis; elle les avait rachetés lors de la vente du château; et tandis qu'elle admirait l'harmonie de ces tons si vifs, adoucis par l'entente de leurs valeurs respectives, les larmes roulaient encore sur ses joues.

Qu'éprouvait-elle donc? On eût dit qu'une inconnue s'était substituée à elle, en elle-même. Vainement elle s'interrogeait et prit le parti de s'admonester. Allons donc! Allait-elle devenir semblable à ces *nervosées* qui rient et pleurent sans pouvoir assigner aucune cause raisonna-

ble à leur gaieté, pas plus qu'à leur tristesse? C'est bon à la cour, ces incohérences de cœur et d'intelligence, cette dépression du sens commun. Est-ce que cela était contagieux? Allait-elle se détraquer comme toutes ces poupées?

D'un geste énergique elle essuya ses larmes et se força à penser aux bouquets et nœuds du cotillon, à l'innombrable quantité de glaces qui était nécessaire, aux sirops, aux boissons d'ananas et de vin de Champagne frappé, au coiffeur... et par-dessus tout planait le ressentiment qu'elle éprouvait contre cette jeune princesse dont le caprice avait transformé un simple goûter en une fête costumée.

Elle descendit rapidement l'escalier, donna des ordres, envoya des messagers dans toutes les directions, causa avec le jardinier, dirigea les travaux des servantes. Au milieu de ces soins multipliés, elle reçut le message de Jean et de Claudine qui exprimaient leurs regrets de ne pouvoir assister à la fête. On n'avait jamais compté sur Jean; mais Claudine! Béate se mit aussitôt à la recherche de son frère; elle le trouva dans le parc. Il se tenait près de la princesse Hélène et de sa dame d'honneur, sur

le parquet que l'on venait de construire à l'ombre des tilleuls qui servaient de salle de bal. Les ouvriers venaient de terminer leur travail et les garçons jardiniers étaient déjà occupés à recouvrir les pieux avec de la mousse et du feuillage, ainsi qu'à les unir par des festons de fleurs.

— Lothaire, lui dit-elle, Claudine m'écrit qu'elle ne pourra assister à la fête; ne voudrais-tu pas aller la voir et insister pour qu'elle vienne?

— Non, répondit-il d'une voix brève.

Le regard de la princesse Hélène étincela.

— Alors je vais faire atteler et m'y rendre moi-même, si tu n'y vois pas d'inconvénient, reprit Béate.

— Dans ce cas, tu devras te diriger sur Altenstein, dit son frère; je doute que tu la rencontres chez elle.

— J'irai ce soir quand elle sera rentrée, dit Béate en insistant; je ne reviendrai pas, tant qu'elle n'aura pas changé de dessein.

— Vous jouez de malheur, baron, dit la jeune princesse d'un ton dédaigneux; d'après ce que ma mère m'a dit, suivant toute proba-

bilité, le duc ne pourrait se rendre à votre fête. La duchesse, qui vient d'écrire à ma mère à propos d'un petit détail de toilette, lui communique cette nouvelle qui la contrarie beaucoup.

Lothaire était si occupé à surveiller les ouvriers occupés à fixer des bannières ducales rouges et blanches, qu'il ne répondit pas à la jeune princesse.

— Cela fait bon effet, dit-il; Votre Altesse est-elle de cet avis?

Elle baissa la tête affirmativement.

— Pourquoi, reprit-elle, n'avez-vous pas fait placer, en outre de celles-ci, des bannières aux couleurs de votre maison : jaune et bleu, alternant avec le rouge et le blanc?

— Je n'aime pas ces mélanges, répondit-il; ce sont des oppositions trop cherchées.

V.

Dans l'après-midi de cette journée, Claudine, debout près de la table sur laquelle son frère écrivait, lui disait adieu.

— On a averti nos cousins que je ne me rendrais pas à leur fête? dit Jean.

Claudine inclina la tête.

— Ils savent que toi ni moi ne nous y rendrons, répondit-elle.

— Toi? fit-il avec surprise.

— Oui; ces grandes fêtes ne m'apportent aucun plaisir; ne te fâche pas, mon cher Jean.

— Me fâcher, moi, quand cela m'est-il arrivé? Seulement, je l'avoue, je regrette ton refus à cause de Béate qui en sera fort contrariée.

Un léger sourire flotta sur le visage de Claudine.

— Oh!... dit-elle, je crois que je rentrerai en grâce près d'elle. Jean, laisse-moi passer la soirée ici, près de toi; tu ne peux soupçonner à quel point j'ai besoin de me trouver dans notre petit logis, en repos, loin des conversations et des bruits d'une fête.

Il lui tendit la main.

— Agis comme tu l'entends, fais ce que tu voudras, Claudine; pour moi ta volonté est sacrée.

Claudine descendit, embrassa, avant de partir, l'enfant, qui cousait une robe de poupée

sous la surveillance d'Ida, et jeta un coup d'œil dans la chambre de M^{lle} Lindenmeyer, qui était assoupie dans son fauteuil. Elle referma doucement la porte et, traversant le jardin, monta dans la voiture qui l'attendait. Une demi-heure plus tard, elle était assise sous les chênes du parc d'Altenstein et lisait à la duchesse quelques pages du manuscrit de Jean : *Jours de printemps en Espagne*. C'était un récit de voyage dans lequel figurait le récit poétique de l'amour qu'il avait éprouvé pour sa jeune femme.

— Claudine, dit la duchesse, elle devait être charmante, ta petite belle-sœur; parle-moi d'elle.

La jeune fille leva les yeux sur sa compagne.

— Elle te ressemblait un peu, Élisabeth, dit-elle.

— O la flatteuse!... Mais sais-tu que tu me donnes une idée? Pardonne-moi si j'interromps cette lecture si intéressante, pour t'entretenir d'une question de toilette. Que dirais-tu, Claudine, si je me coiffais de la mantille, si, en un mot, je me déguisais en Espagnole pour me

rendre à la fête de Maisonneuve? C'est une bonne idée, n'est-ce pas? Et toi, ma chère Dine, que mettras-tu?

— Moi... moi, je ne m'y rends pas; j'en ai averti ma cousine.

Une expression de regret se peignit sur la physionomie de la duchesse.

— Quel dommage! fit-elle d'un air préoccupé; les deux personnes que j'aime le mieux seront absentes... Le duc non plus ne compte pas venir.

Claudine rougit vivement; le regard de la duchesse demeurait fixé sur elle.

— As-tu trop chaud?... dit-elle.

— Non, non, répondit Claudine; pourquoi le duc ne vient-il pas?

— Je ne sais; il ne m'a pas indiqué le motif de son refus.

— Élisabeth, reprit vivement la jeune fille, si tu me l'ordonnes, je reviendrai sur mon refus; cela m'est facile vis-à-vis de Béate.

— Je ne l'ordonne pas, dit la duchesse subitement rassérénée; mais j'en serais très heureuse.

— Tu me permettras seulement de te quitter

une heure plus tôt afin d'aller dire moi-même à Béate que j'ai changé de résolution.

— Naturellement!... quoiqu'il me soit pénible de perdre un peu du temps que tu me donnes; mais, dis-moi, pourquoi, tu ne voulais pas venir à Maisonneuve? Je ne puis admettre, ma chère Claudine, que tu aies pris les caprices de la princesse Hélène assez sérieusement pour en faire peser la responsabilité sur tes parents.

La duchesse, tout en parlant, avait pris la main de son amie et la regardait en souriant.

Mais les longues paupières qui voilaient ses beaux yeux bleus ne se relevèrent pas, et la rougeur ne quittait pas ses joues.

— Non, dit Claudine, tel n'a pas été le motif de mon refus; j'avais promis à mon frère une soirée paisible; je pensais que, dans le bruit et le plaisir de la fête, tu ne t'apercevrais pas de mon absence.

— Je ne me sens jamais plus isolée que lorsque je me trouve dans une foule, répondit la duchesse à voix basse en retenant la main que Claudine voulait retirer.

— Je viendrai, Élisabeth.

— De bon cœur?... Oh! tu ne retireras pas ta main avant que tu m'aies répondu.

— De tout cœur, dit Claudine en se baissant vers la duchesse, de tout cœur, c'est-à-dire comme je t'aime.

La duchesse l'embrassa.

— Moi aussi, je t'aime bien; depuis mes fiançailles, je n'ai jamais éprouvé, dans sa plénitude, le sentiment si doux de la confiance, dans une affection sans nuages; et tu me l'as rendu.

Claudine fixa sur la duchesse un regard interrogateur.

— Oui, ma petite sœur; c'est seulement dans l'amitié que l'on trouve la paix. L'amour, dans le mariage, est certainement l'état le plus heureux; mais il ne faut pas s'imaginer qu'il ne comporte aucun mécompte et qu'il soit exempt de toute peine. Et c'est là ce que l'on ne prévoit pas à dix-huit ans, quand on porte en soi l'idéal absolu de la jeunesse. Ne crois pas que je me plaigne; je suis peut-être l'une des femmes les plus heureuses de la terre : mon mari m'aime de toute son âme. Avoir la certitude d'être aimée et une foi absolue dans la loyauté

et la fidélité du compagnon de sa vie, c'est le bonheur pour une femme ; s'il était possible que cette foi et cet amour me fussent enlevés, ma vie s'éteindrait infailliblement.

Elle parlait à voix basse, tandis que le manuscrit ouvert gisait sur les genoux de la jeune fille ; et, remontant le cours de ses souvenirs, elle racontait sa première entrevue avec le duc, comme elle l'avait tout de suite aimée, et quelle avait été son émotion lorsque ses parents lui dirent qu'il était venu pour la connaître et qu'il la demandait en mariage. « Moi !... s'était-elle écriée, il veut bien de moi ! » puis la courte durée des fiançailles, durant laquelle elle lui écrivait chaque jour ; enfin le jour glorieux de son mariage, quand, près de lui, elle s'était présentée sur le balcon du palais de son père, devant la foule qui remplissait la grande place ; combien elle était fière de sa haute mine, de son intelligence, de sa beauté ; puis le départ dans une simple voiture, le voyage durant une belle nuit de printemps, et enfin l'arrivée dans les États de son mari. En montant en voiture, sa robe s'était accrochée et elle était littéralement tombée aux pieds de son

mari, tous deux avaient ri, bien gaiement, de cet acte de vasselage involontaire.

Les yeux noirs de la duchesse devenaient humides tandis qu'elle rassemblait ses souvenirs pour les communiquer à Claudine; et quand la haute taille, demeurée si élégante, de son mari apparut au détour d'un bosquet, sa physionomie resplendit d'un éclat particulier.

Il salua de loin; mais il était aisé de s'apercevoir que son humeur était assez sombre.

— Je suis peut-être de trop?... fit-il en s'approchant. Sans doute on agite les graves questions de toilette : c'est une inspiration assez absurde, du reste, que celle d'un bal costumé en cette saison.

— En effet!... s'écria la duchesse; mais il faut accepter de bonne grâce les efforts que l'on fait en vue de nous être agréable; mais, dites-moi, Claudine, comment réussirez-vous à composer un costume dans un si court espace de temps?

— J'ai une armoire remplie de belles robes et d'effets de toilette ayant appartenu à ma grand'mère, répondit Claudine; j'y trouverai tous les éléments d'un déguisement.

— Les habits noirs masculins feront piètre figure près des bohémiennes et des robes Louis XV qui vont pulluler, dit le duc d'un ton moqueur : tout cela pour satisfaire l'un des innombrables caprices d'Hélène, cela est évident.

— Pourquoi ne viens-tu pas, Adalbert? Consens à venir, je t'en prie; pourquoi refuser cette satisfaction au baron de Gérold?... jusqu'ici tu l'as comblé de marques d'amitié; en refusant de te rendre à cette fête, tu cours le risque de le mortifier.

Le duc leva les épaules... — Cela ne pourra s'arranger, dit-il d'une voix brève; puis il changea de conversation.

— Eh bien! Claudine, nous nous consolerons ensemble. Je prendrai décidément un costume espagnol; et vous?

— Je porterai l'une des robes disgracieuses du temps de l'Empire : taille courte, jupe plate et...

— Pardon! dit le duc en l'interrompant, ce costume n'est point disgracieux, au contraire! Mais il exige une taille irréprochable et une grâce naturelle qui, l'une et l'autre, ne sont pas données à tout le monde. Rappelez-vous le por-

trait de ma grand'mère, la duchesse Sidonie, dans la galerie du palais... Elle était tout bonnement ravissante.

Claudine garda le silence; le duc causa encore pendant quelques instants, puis il s'éloigna. La jeune fille reprit la lecture du manuscrit.

Il était environ neuf heures, et les dernières clartés du jour n'avaient pas encore quitté le sommet des montagnes, lorsque Claudine se fit conduire au château de Maisonneuve. M. de Palmer, retranché derrière ses rideaux, entendit le roulement de la voiture qui s'éloignait. De ses longs doigts pâles, il tordit sa moustache soigneusement teinte; il savait que l'arc était tendu et la flèche posée; un seul geste, une impulsion donnée, et un pauvre cœur humain était percé... *Elle* deviendrait impossible, se répétait M. de Palmer avec complaisance; et il lui semblait désormais inévitable de frapper le grand coup. Le temps pressait; l'amitié poussait des racines qui seraient difficiles à détruire si on leur laissait le temps de se fortifier. La duchesse le traitait mal, toujours plus mal, et il savait d'où venait le vent de disgrâce qui soufflait sur lui; si Claudine était atteinte, bri-

sée... hé bien!... c'était justice : il se défendait. Ainsi raisonnent toujours ceux qui ont une mauvaise action à excuser. La justice est pour l'âme humaine la marque indélébile de sa noblesse, et même les âmes les plus basses ne peuvent enfreindre sa loi sans tenter d'en garder au moins l'apparence mensongère. — Ce qui est tout à fait bizarre, se disait M. de Palmer en continuant à réfléchir, c'est le fait relaté dans la dernière lettre de la Berg. C'est cette petite princesse, reculant devant la vengeance qui lui serait si douce, parce qu'elle craint d'atteindre la duchesse. Ces âmes sont très compliquées; d'essence inférieure d'ailleurs, puisque en elles le sentiment est parfois plus fort que l'intérêt personnel.

Superbe idée, du reste, de choisir comme principal moteur la petite princesse! d'employer sa jalousie en guise de pierate de potasse, pour faire sauter la machine... Une tête féminine pouvait seule trouver cette combinaison. Nous obtiendrons un esclandre épouvantable, belle Claudine, c'est moi qui vous le garantis, et vous ne reverrez plus les salons du palais... Vous serez à jamais perdue; Lothaire

ne se soucie pas d'elle. Sur ce point, la perspicacité de la Berg est en défaut ; c'est un homme pétri de vanité, pleurant non sa femme, mais la princesse, et qui sera consolé le jour où il obtiendra cette autre princesse. Quant au duc, il s'en soucie beaucoup trop, et cela pourrait devenir dangereux pour nous ; il faut les séparer, et, quand cela sera accompli, je ferai de lui ce que je voudrai : toutes les grâces dépendront de moi.

Une succession ininterrompue d'affaires avantageuses se déroula devant l'imagination ravie de M. de Palmer... Comme point culminant, il entrevit la fonction de maréchal de la cour ; le titulaire actuel, étant fort âgé, ne pouvait conserver longtemps encore cet emploi. Le duc lui avait déjà accordé une demi-promesse ; sans doute il y aurait des protestations parmi les courtisans, qui seraient très irrités de se voir supplantés par un étranger... Un Anglais rencontré au Caire par le duc... accueilli sans références!... M. de Palmer sourit à cette perspective... — Je ne vous gênerai pas bien longtemps, messeigneurs, poursuivit-il ; à un certain moment, je filerai sur Paris pour

m'y établir dans un joli petit hôtel avoisinant le parc Monceau... C'est là qu'il faut vivre. Et la Berg? Elle me suivrait sans doute; à nous deux, nous pouvons brasser bien des affaires.

Il prit son chapeau et se rendit au souper; l'adjutant, déjà installé, broyait dans un bol, suivant les règles de l'art le plus raffiné, des pêches délicieuses cultivées dans les serres d'Altenstein.

Claudine fit arrêter la voiture devant l'avenue des tilleuls du château de Maisonneuve; elle voulait gagner, sans être vue, l'appartement de Béate; évitant le vestibule, elle atteignit une porte dérobée, traversa un couloir et frappa discrètement à la porte de Béate : un pas se fit entendre; la porte s'ouvrit.

— C'est moi, cousine, dit Claudine à voix basse; je ne te gêne pas? Je ne te prendrai que quelques minutes.

— Toi? C'est vraiment toi?... dit Béate en l'attirant dans sa chambre non encore éclairée.

— En deux mots j'aurai indiqué le but de ma visite : si tu le permets, je viendrai après-demain à votre fête.

Béate se mit à rire joyeusement, et l'embrassa.

— Hé bien ! fit-elle en s'adressant à un personnage que l'obscurité rendait invisible, qui avait raison, Lothaire ? Il est inutile que j'aie la trouver, pour la presser de revenir sur son refus.

Claudine tressaillit ; devant la fenêtre venait de se dresser un homme de haute stature.

— La duchesse m'a ordonné d'assister au bal, dit-elle en balbutiant.

— Nous en avons une reconnaissance infinie à la duchesse, répondit Lothaire, d'autant mieux qu'elle ne s'est point bornée à combattre votre refus ; elle a même obtenu du duc qu'il revînt sur sa détermination et accordât l'honneur de sa présence, ainsi que je viens d'en être informé.

Claudine s'appuya en tremblant sur le dossier d'un fauteuil que sa main avait rencontré. Quelle fatale coïncidence !

— Mais assieds-toi donc, répétait Béate ; on ne se voit plus, on ne sait plus ce qui se passe chez les uns ni chez les autres ; j'ai peu de temps à ma disposition, ainsi que tu le penses bien ; mais puisque te voilà, tu vas m'aider à distribuer les places pour le souper : je ne con-

nais pas nos hôtes, et ne sais comment m'y prendre pour n'en froisser aucun.

— Pardonne-moi, Béate, mais j'ai un peu de migraine, et je ne voudrais pas faire attendre la voiture trop longtemps, dit Claudine en s'appêtant à se retirer. Fais tirer les places au sort, ajouta-t-elle, comme prise de remords d'avoir refusé à sa cousine ce léger acte de complaisance.

— Sans doute, appuya Lothaire, le moyen est bon; chacun peut espérer le gros lot, et adresser ses prières en conséquence au dieu Hasard; puis-je me permettre de vous accompagner jusqu'à votre voiture?

Béate boudait un peu; elle resta en arrière; Lothaire accompagna sa cousine au travers du vestibule et du jardin; ils ne se parlaient pas.

Toutes les fenêtres du premier étage du château étaient brillamment éclairées: la princesse Hélène voulait, comme Goethe, être entourée de lumière, de beaucoup de lumière; elle avait quitté le souper de bonne heure pour aller essayer des costumes; la clarté que répandait le château s'étendait jusqu'à l'avenue des tilleuls; leurs fleurs dégageaient un parfum intense,

dans cette chaude et belle nuit d'été; quelques nuages voilaient la lune.

Ils marchaient rapidement, l'un près de l'autre; devant eux flottait une ombre, qui disparaissait de temps en temps derrière les troncs des gros arbres... Une seconde ombre suivait celle-ci. Lothaire n'avait rien vu, mais Claudine s'arrêta involontairement.

— Ne voyez-vous rien?... demanda-t-elle.

— Non.

— C'était donc une vision?... reprit Claudine en pressant le pas.

Elle atteignit la voiture et s'inclina devant Lothaire en lui souhaitant une bonne nuit; la voiture disparut, et le baron, qui l'avait regardée s'éloigner, sortit lui-même de l'enceinte de son parc et prit un sentier solitaire qui débouchait en pleine forêt.

— Vous le voyez... murmura la princesse Hélène à l'oreille de sa compagne; il est parti avec elle!

Cette compagne, qui était M^{me} de Berg, répondit avec douceur :

— Il remplit un devoir de politesse seulement.

— Mais je ne peux pas supporter cela ! Pourquoi est-elle venue ici ? Que veut-elle ? Mais parlez donc !

Le léger murmure de la jeune princesse s'était peu à peu transformé, et sa voix s'élevait imprudemment.

— Mais, mon Dieu, que puis-je dire à Votre Altesse ? fit M^{mo} de Berg d'un ton plaintif. Je suis moi-même consternée et indignée !

La princesse la quitta et se dirigea à grands pas vers la porte du parc ; là se trouvait un vieux banc de pierre, près duquel elle s'agenouilla à terre, en attendant avec une anxiété fébrile le retour de Lothaire ; M^{mo} de Berg l'appela vainement, et se décida à remonter dans sa chambre ; elle essaya sur sa chevelure toujours belle et opulente le mouchoir qui servait de coiffure pour le costume italien qu'elle devait revêtir le surlendemain. La princesse ne regagna son appartement qu'à une heure assez avancée.

VI.

La fête donnée au château de Maisonneuve avait atteint son apogée ; la nuit était si chaude que la duchesse elle-même avait pu rester dans le parc, où le feuillage immobile témoignait de la douceur de l'atmosphère. Les rideaux rouges de la tente dressée sous les tilleuls, près de la salle de bal, étaient largement écartés. La duchesse se tenait là, dans un fauteuil commode, entourée d'un cercle nombreux ; les nappes de lumière que dégageait la lune, des milliers de lanternes vénitiennes et de lampions, faisaient ressortir son mince visage émacié, qui paraissait plus pâle encore que de coutume, sous sa mantille de dentelle noire, retenue par des épingles de diamants. Ses grands yeux étaient plus brillants que jamais. Elle portait une jupe courte, en satin grenat, couverte de volants de dentelle noire, et la veste andalouse, en velours, brodée d'or. On avait étendu sous ses pieds, dont les petits souliers étaient ornés de boucles de diamant, l'épaisse fourrure d'un

ours blanc. Elle était belle ce soir-là, elle le savait : les regards de son mari le lui avaient révélé; aussi rayonnait-elle de bonheur.

La princesse Thékla, portant un habit de cour du dix-septième siècle, en moire grise brodée d'argent, se tenait près d'elle.

Devant la tente s'étendait un spectacle inoubliable. Sous les branches des arbres centenaires se pressait une foule composée de jeunes beautés magnifiquement parées. Les pierreries étincelaient, les couleurs vives mettaient de toutes parts des notes brillantes et gaies. La variété des costumes évoquait tous les siècles à la fois. Un orchestre, composé de musiciens excellents, exécutait l'une des plus gracieuses valse de Strauss.

— On pourrait appeler cette fête le Songe d'une nuit d'été, dit la duchesse; ce tableau est féérique.

— Surtout quand on contemple la belle Gérold... Que Votre Altesse veuille bien regarder cette apparition... Elle est merveilleuse!

Celui qui parlait ainsi était un petit vieillard d'aspect aristocratique et fin, qui se tenait debout derrière le fauteuil de la duchesse. Elle

s'était penchée vers lui pour lui communiquer ses impressions.

— Oh ! oui... mon cher comte, vous avez bien raison, répondit la duchesse en regardant avec affection son amie; elle est, comme toujours, l'étoile de la soirée.

— Votre Altesse est si bienveillante ! dit la princesse Thékla en jetant un regard haineux sur Claudine.

La jeune fille se tenait sur le gazon en dehors de la salle de danse, délimitée par des guirlandes de fleurs et de feuillage; le petit vieillard n'avait point exagéré l'effet qu'elle produisait; jamais son genre particulier de beauté n'avait été mis en valeur comme il l'était par un costume de son arrière-grand'mère. Ses beaux cheveux blonds étaient disposés, comme ceux des coiffures grecques, en un gros nœud placé au bas de sa tête; quelques petites boucles tombaient sur sa nuque et encadraient son front; un petit diadème, portant au centre une étoile de diamants, couronnait son beau front. La taille courte laissait voir des bras et des épaules d'une forme irréprochable, à demi voilés par une gaze d'argent. La jupe courte et

étroite, faite en soie blanche ornée d'une broderie d'argent, découvrait ses petits pieds chaussés de souliers à cothurnes, en satin rose. Sur cette jupe s'étalait une longue queue en brocart rose pâle, bordée d'une épaisse broderie d'argent. Une ceinture de ruban rose lamé d'argent était nouée sur le côté de sa taille flexible. Un bouquet de roses naturelles ornait son corsage. Ce costume avait été porté par son arrière-grand'mère, alors dame d'honneur, à l'une des fêtes de Weimar.

Des souvenirs inoubliables se rattachaient à cette toilette. La traîne rose avait effleuré le parquet près de Goëthe, qui divinisait la beauté. Il avait longtemps parlé des beaux yeux de la jeune baronne, et pendant longtemps aussi elle s'était enorgueillie de cette rencontre. On pouvait lire encore dans le journal de sa vie, dans lequel elle inscrivait chaque jour ce que chaque jour lui apportait de peines ou de joies : « Le jeune Goëthe, l'ami du duc, papillonnait autour de tous les jolis visages ; il m'a adressé quelque chose de très flatteur à propos de mes yeux. » Les plis de cette traîne dégageaient encore une légère odeur de violette, le parfum

simple et sain que préférait la sage et sérieuse dame qui avait porté cette toilette.

Ce parfum avait certainement grisé le duc. Depuis un quart d'heure, il restait immobile près de la jeune fille, qui, retenant les longs plis de sa robe, semblait chercher et implorer du regard une excuse pour se dérober à ce voisinage. Les assistants avaient formé un grand cercle et se tenaient à distance respectueuse comme pour réserver au duc toute facilité de s'entretenir avec Claudine de Gérold; et, quoique l'on semblât fort occupé pour son propre compte à causer, à rire, à admirer la fête, tous les regards se glissaient vers l'incomparable beauté qui, visiblement, était l'objet de l'admiration du souverain.

La princesse Hélène, costumée en Grecque, qui figurait dans un quadrille avec l'un des jeunes aides de camp du duc, surveillait Claudine avec une secrète satisfaction; elle tournait si souvent vers elle sa jolie petite tête brune, que les sequins d'or garnissant son bonnet de velours bleu se heurtaient avec bruit, en étincelant aux lumières. Il fallait pourtant qu'elle vît par elle-même de quelle façon le baron

prenait ce tête-à-tête public. Il se tenait précisément là, tout près, un verre de vin de Champagne à la main, pour répondre à un toast qui lui était porté par quelques assistants. Tout à coup il disparut; et la petite tête grecque s'agita plus vivement que jamais... ses lèvres se serrèrent... oui, il se dirigeait vers Claudine!

— Que Votre Altesse m'excuse!... dit-il. La duchesse désire parler à M^{lle} de Gérold. Me permettez-vous de vous offrir mon bras, ma cousine?

Le duc passa sa main sur sa barbe, ce qui était chez lui l'indice d'un mouvement de contrariété. Il s'était précisément engagé dans une dissertation sur les costumes et les coiffures, et il lui semblait désagréable d'être subitement interrompu.

Claudine s'inclina profondément et posa l'extrémité de ses doigts sur le bras que Lothaire lui offrait en la conduisant vers la tente, sous laquelle se tenait la duchesse.

— Placez-vous près de la duchesse, lui dit-il avec calme; cela vaudra mieux.

Elle s'arrêta et le regarda avec surprise.

— Mais je croyais, dit-elle, que la duchesse m'avait mandée ?

— Non, répondit-il. Je me suis aperçu que vous sembliez désirer rompre cette conversation trop prolongée, et aussi que vous étiez le point de mire de tous les regards. Au surplus, vous nous accorderez un vrai plaisir d'artiste en passant le reste de la soirée près de votre amie. Son costume espagnol produira avec le vôtre un contraste heureux, et sa beauté brune mettra en valeur votre beauté blonde.

Claudine ne put lui répondre, car ils étaient arrivés en vue de la duchesse.

— Claudine, dit celle-ci en lui tendant la main, pourquoi ne dansez-vous pas ! J'aimerais à vous voir figurer dans ce quadrille... Tenez... là... un couple fait défaut... Monsieur de Gérold, je vous en prie !

Ni l'un ni l'autre ne pouvait se dérober à cet ordre. Elle prit machinalement le bras de Lothaire et l'on se rangea avec empressement pour faire place au maître de la maison. Jamais plus beau couple ne figura dans un quadrille. Ils se trouvèrent en face de la princesse Hélène.

La petite jupe de satin bleu qu'elle portait, frôlait, dans les différentes figures du quadrille, la robe de Claudine, et sa main glacée, tremblante, effleurait la sienne. Claudine ne lui accordait pas d'attention; une seule fois, elle rencontra son regard, et ce fut pour y lire un mortel mépris. Elle sentait peser sur elle une atmosphère de malveillance; jusqu'à l'aide de camp, qui la contemplait avec une expression de reproche attristé.

Il n'y a peut-être point d'amertume si pénible à supporter que celle des soupçons outrageants et immérités, contre lesquels on ne peut entreprendre la lutte puisqu'ils demeurent insaisissables. Ces soupçons créent, autour de ceux qu'ils enveloppent, une atmosphère chargée d'électricité et sont d'une nature tellement subtile que l'on en est pénétré comme d'une senteur pernicieuse et mortelle. Claudine leur était en proie et n'aspirait qu'à leur échapper. A peine la contredanse était-elle terminée et Lothaire lui offrait-il son bras, qu'elle lui demanda où était Béate.

— Au château, je pense, répondit-il.

Elle le remercia et prit vivement l'allée qui

y conduisait. Dans le grand hall, on avait dressé la table à laquelle devait s'asseoir la duchesse, dont l'état de santé imposait des précautions. Un petit nombre de convives devaient y prendre place avec elle. Les immenses portes du hall, grandes ouvertes, permettaient d'apercevoir le jardin illuminé. La table était placée à l'ombre des orangers; les murs avaient été artistiquement décorés avec les beaux tapis orientaux qui avaient appartenu à Jean et qui alternaient avec des écussons armoriés et des bannières aux couleurs ducales; les marches de l'antique et bel escalier étaient couvertes d'admirables tapis de Smyrne anciens. La prosaïque Béate avait imaginé l'une de ces décorations qui ravissent à la fois les profanes et les érudits.

Elle se tenait debout devant la table et répétait une fois de plus ses instructions à un bataillon de maîtres d'hôtel, qui commandait un régiment de valets de pied. Claudine sourit en voyant avec quel respect attentif cette armée de domestiques recevait les ordres d'une simple paysanne, — car Béate avait choisi ce costume, — laquelle avait, à elle seule, supporté le far-

deau de tous les préparatifs et de toutes les fatigues occasionnés pour cette fête. Elle aperçut sa cousine et l'applaudit des deux mains.

— Réellement, mon cher cœur, tu es absolument irrésistible aujourd'hui avec ta robe du siècle dernier. Et comme cette toilette de l'arrière-grand'mère s'est bien conservée ! La broderie d'argent n'a pas même noirci ! Il n'en sera pas de même de nos toilettes actuelles : le travail n'a plus la conscience sur laquelle il s'appuyait jadis.

Elle embrassa sa cousine sur les deux joues, et, lui désignant la table étincelante sous la profusion des lumières, elle la questionna :

— Penses-tu que tout cela fasse bon effet ? dit-elle... De la place destinée à la duchesse, au haut bout de la table, on verra admirablement le feu d'artifice ; tu seras assise un peu plus bas. Les douze premiers couverts sont destinés aux Altesses et à leur suite. Tous les autres invités se partageront les petites tables dans les salons et le jardin, et tireront leurs places au sort. Là sont les corbeilles contenant les lots. J'ai suivi ton conseil, qui était excellent.

— Je t'en prie, Béate, ne me place pas à la table ducale, dit Claudine d'un ton suppliant. Je préférerais être ailleurs, où tu voudras.

— Pour que la duchesse me fasse grise mine pendant toute la soirée? Grand merci! Non, mon trésor, rien ne sera changé... Tu subiras ton sort. Je ne sais pas encore qui tu auras pour voisin... Mais excuse-moi; j'ai encore des ordres à donner à la femme de charge.

— Béate!... s'écria Claudine en essayant de saisir au passage l'une des larges manches blanches de la paysanne... Mais celle-ci avait déjà disparu derrière l'un des tapis suspendus qui séparaient le corridor du hall. Claudine, restée seule, s'avança sur le perron et contempla le jardin brillamment illuminé. Combien elle eût désiré disparaître, faire à pied, s'il le fallait, avec ses petits souliers de satin rose, le chemin qui la séparait de son ermitage et s'y enfermer dans la solitude! L'orchestre jouait une valse, et le contraste entre la gaieté générale et son propre découragement l'accabla davantage encore. Elle savait qu'elle n'avait aucun tort à se reprocher et sentait que tout le monde l'accusait. Elle savait aussi que si le duc était

revenu sur sa décision première, c'était parce que le voyage du grand-duc de H... avait été retardé, et que sans ce retard il l'eût dû aller saluer à la gare ce soir même. Et cependant l'expression de tous ces regards curieux, ironiques ou trop révérencieux, pesait sur son cœur... On avait mis tant d'empressement à s'écarter quand le duc s'était approché d'elle!... Et Lothaire s'était comporté vis-à-vis d'elle avec tant d'impolitesse en alléguant un prétexte pour l'emmener! Que croyait-il donc?

Tandis que, perdue dans ces pénibles réflexions, elle se plongeait toujours plus avant dans le flot d'amertume qui avait envahi son cœur, Claudine leva tout à coup la tête; elle avait entendu un cri perçant, étouffé sans doute par le bruit de l'orchestre, mais cependant distinct. On eût dit l'appel désespéré d'un animal en danger... Mais non... c'était le cri d'un enfant, un cri d'angoisse qui venait de l'étage supérieur... Claudine s'élança dans l'escalier, traversa le large corridor et se trouva devant la porte ouverte de la chambre d'où ces cris partaient.

La pâle clarté d'une veilleuse rose permettait

à peine de se diriger. Tout d'abord Claudine aperçut seulement le grand tapis blanc, parsemé de poupées et de jouets, sur lequel la petite fille se roulait habituellement, puis son lit vide, dont les rideaux étaient largement écartés. La chambre paraissait vide. La plainte avait cessé ; on ne percevait aucun mouvement. Claudine inspecta vainement tous les coins... Elle fit un pas, et resta immobile, paralysée par la terreur. Là, à la fenêtre, grande ouverte, se trouvait l'enfant de Lothaire. Non pas sur l'appui intérieur, mais sur la corniche extérieure, qui était, il est vrai, fort large. Elle s'y était assise, le dos tourné vers le vide, et ses yeux, encore remplis de larmes, contemplaient avec surprise la personne inconnue qui venait d'entrer dans la chambre. Le moindre mouvement suffisait pour que la petite fille fût précipitée à terre.

Claudine, retenant sa respiration, demeura un instant immobile, terrifiée. Les pensées se heurtaient en elle... On ne pouvait laisser l'enfant exposée à un péril imminent, et l'on courait le risque, en s'approchant d'elle, de déterminer une chute mortelle... — O Dieu de miséri-

corde!... inspire-moi... dit mentalement la jeune fille.

Son visage, qui exprimait une terreur intense, se détendit soudainement; elle sourit à l'enfant et, ôtant vivement son bracelet, elle l'agita en le montrant de loin à l'enfant et avançant d'un pas... puis encore d'un pas, tout en occupant l'attention de la petite fille qui tendait les mains vers le bijou... Enfin elle put saisir la longue robe de nuit de l'enfant, qui se rejeta en arrière en poussant un faible cri; mais déjà de sa seconde main Claudine avait pu s'emparer du petit corps et la jeune fille s'agenouilla sur le tapis, en tenant dans ses bras l'enfant inanimée. Ses genoux tremblants s'étaient dérobés sous elle; à moitié évanouie, elle laissa tomber sa tête en arrière, contre le pied d'un meuble, fixant ses grands yeux bleus mourants sur l'enfant que ses bras retenaient.

Quelqu'un s'agenouilla près d'elle, baisant ses mains et couvrait de baisers le visage de l'enfant.

— Lothaire!... murmura-t-elle. Et elle se remit debout soudainement, quoiqu'elle vacillât encore.

Il prit l'enfant, la porta dans son lit et revint près de Claudine qui, par un miracle de sa volonté, avait recouvré ses forces et s'éloignait d'un pas pressé.

— Claudine!... lui dit-il d'une voix tremblante, en lui barrant le chemin.

— Il était presque trop tard... dit-elle en s'efforçant de sourire, tandis que son visage déjà si blême pâlisait encore.

Il saisit sa main et la conduisit près du lit de la petite fille, qui se tenait assise et riait maintenant en contemplant celle qui lui avait sauvé la vie. Il la prit dans ses bras et la tint à la hauteur de Claudine.

— Remercie-la!... dit-il d'un ton ému, puisque cela n'est pas permis à ton père!

Claudine voyait trembler les mains qui tenaient l'enfant, dont elle baisa rapidement les deux joues.

— Je m'en voulais beaucoup tantôt d'avoir accepté votre invitation. Maintenant je ne le regrette plus.

La petite fille, dont les regards restaient fixés sur l'étoile de diamants placée dans la coiffure de Claudine, l'avait saisie par les cheveux, et

elle dut pencher la tête pour détacher cette petite main qui, semblable à une griffe de fer, ne voulait pas lâcher prise. Cette lutte dura assez longtemps. Au dehors on vit s'élever une fusée, signal du souper. La musique, les conversations, les rires s'étaient rapprochés, et la chambre, naguère à demi obscure, s'était éclairée grâce à la lueur des illuminations du château.

Claudine s'était rapprochée d'une glace, pour rétablir dans sa coiffure l'ordre détruit par l'enfant; elle n'aperçut pas le regard douloureux qui suivait tous ses mouvements, de même qu'elle n'avait pas aperçu une petite femme vêtue d'une courte jupe bleu pâle, qui s'était un instant arrêtée sur le seuil de la porte, puis s'était enfuie avec précipitation, comme pour se dérober à un spectacle horrible; cependant il y avait, dans cette chambre, un charmant tableau de genre : une jeune fille, mince, élancée, debout près du baron, qui tenait dans ses bras l'enfant mise en gaieté.

— Je vais faire envoyer ici la bonne de cette petite audacieuse, dit Claudine en gagnant la

porte ; si on la laissait seule, elle serait capable de s'échapper encore de son lit.

Au même instant parut, non pas la bonne, mais M^{me} de Berg elle-même.

— Vous aurez la bonté, Madame, dit Lothaire, de ne point quitter cette chambre avant l'arrivée de la servante chargée de garder l'enfant, et qui se montre bien incapable de remplir sa mission : tant il est vrai que l'on ne saurait à la fois s'amuser et remplir des fonctions consistant à veiller sur une enfant ; si celle-ci n'a pas été précipitée de la fenêtre sur laquelle elle avait réussi à monter, je le dois uniquement à un miracle.

Claudine s'était empressée de gagner le corridor ; le visage bouleversé de M^{me} de Berg lui offrait un spectacle pénible ; c'était, d'après quelques mots murmurés à son oreille par la princesse Hélène, l'engageant à aller contempler une scène édifiante, qu'elle était montée à l'appartement de la petite fille.

Claudine avait déjà atteint l'extrémité du corridor, lorsqu'elle fut rejointe par Lothaire : ils descendirent côte à côte le grand escalier qui menait au hall.

Un mouvement d'admiration se communiqua à l'assemblée; cette belle jeune fille descendant l'escalier magnifiquement orné semblait, vêtue du costume de son arrière-grand'mère, une évocation du passé faite pour charmer les assistants.

— Magnifique!... Saisissante, murmura le duc, dont le regard se troublait. La duchesse appela la jeune fille en agitant son éventail.

— Claudine, lui dit-elle, quand celle-ci se fut rapprochée d'elle, les places du souper vont être tirées au sort; je ne vois pas pourquoi le duc et moi nous voudrions nous soustraire à cetteloi. Notre aimable et incomparable hôtesse a consenti à jeter nos noms dans l'urne.

Cette urne était une corbeille littéralement tapissée de fleurs; la comtesse de Moorsleben, vêtue d'un élégant costume Louis XV, tenait cette corbeille remplie de petits billets roulés, sur chacun desquels un nom était inscrit; elle fit une profonde révérence à la duchesse en lui présentant la corbeille; elle y plongea la main avec curiosité et prit l'un des petits rouleaux; la princesse Thékla refusa de l'imiter; la princesse Hélène, qui se tenait derrière la

duchesse, trembla en choisissant l'un des rouleaux; la comtesse passait devant Claudine sans paraître l'apercevoir, mais la duchesse la toucha à l'épaule en souriant : elle dut s'arrêter.

— Ma chère Claudine, votre sort est en vos mains, lui dit la duchesse.

Elle aussi prit un rouleau dans la corbeille.

— Que personne ne prenne connaissance des noms!... s'écria la duchesse, que ce jeu paraissait amuser. Ses grands yeux brillaient joyeusement. Elle poussa quelque peu le bras de Claudine. — Vois, lui dit-elle tout bas, avec quelle curiosité, quelle crainte et quels espoirs les hommes contemplent les dames, qui vont peut-être leur échoir en partage! Il n'est jusqu'à mon mari qui ne jette un regard anxieux à ma bonne vieille Katzenstein, laquelle porte avec tant de conviction le costume de *Madame la conseillère*, mère de Goëthe; je suis sûre qu'il meurt de peur de l'avoir pour voisine au souper!

La tête poudrée de la jeune comtesse de Moorsleben s'était montrée dans tous les groupes; la corbeille étant vide, elle la leva : c'était

le signal attendu par l'orchestre, qui attaqua les morceaux du *Songe d'une nuit d'été*.

Les dames devaient mener au souper les compagnons que le sort leur avait attribués : telle du moins avait été la décision prise par la princesse Hélène. Ce fut aux sons doux et voilés de l'orchestre, au milieu des rires et des exclamations, que chaque dame déroula le papier qui contenait le nom de son voisin de table.

La duchesse s'amusait d'autant plus qu'elle venait de lire sur son billet le nom d'un tout jeune et fort timide lieutenant.

— Hé bien, Claudine?... fit-elle en jetant un coup d'œil sur le billet que tenait Claudine... Oh! c'est le duc!

Claudine avait pâli, et le billet tremblait dans sa main.

— Quel hasard merveilleux!... murmura à son oreille une voix dont le ton était moqueur.

La duchesse l'avait entendue; elle se retourna et fixa sur la princesse Hélène un regard froid et réprobateur; toute gaieté s'était effacée de son visage; ce fut en silence qu'elle prit le bras

de Claudine pour traverser la foule qui se rangeait respectueusement sur son passage.

— Ici, mon ami, dit-elle au duc, qui causait avec M. de Palmer; voici la voisine qu'une bonne chance a désignée pour toi. Monsieur de Palmer, veuillez aller chercher le lieutenant de Wailhaus : le sort me l'a attribué.

M. de Palmer s'élança au travers des groupes; la duchesse restait debout entre son mari et Claudine, et cachait un sourire derrière son éventail en voyant s'avancer vers elle le lieutenant éperdu, rougissant, hors d'haleine; il s'inclina profondément devant elle.

Peu de minutes suffirent pour que l'on prît place autour des tables; le regard ravi ne savait où s'arrêter, tant le sollicitaient la jeunesse, la beauté, la richesse des parures, les feux des pierreries, débordant jusque dans le jardin, hors du hall, où la duchesse, assise sous un dais de velours rouge, présidait la table avec le jeune lieutenant. On s'était assis sur les marches de l'escalier, éclairé par une lumière bleu tendre imitant le clair de lune, dans le jardin sous l'avenue des tilleuls, garnie de lampions rouges; l'imagination était bercée par les

sons de l'orchestre, et à toutes ces splendeurs terrestres venaient s'ajouter celle d'une incomparable nuit d'été.

Le duc, menant Claudine, se tourna vers le jardin, en lui désignant l'avenue : — L'atmosphère est étouffante dans le hall, lui dit-il. Au moment de descendre du perron, il s'arrêta un instant et remarqua l'indicible et pénible émotion qui se peignait sur le visage de la jeune fille.

— Au nom du ciel, Mademoiselle, qu'avez-vous donc ? lui dit-il avec effroi et compassion ; et que croyez-vous ? Je suis gentilhomme et vous avez ma parole ; ne me disputez pas les courts moments de bonheur que le sort m'a accordés !

Elle descendit machinalement les degrés du perron et il la conduisit sous les arbres, devant une petite table dressée pour quatre couverts seulement. Sa longue traîne rosée était encore visible et trahissait sa présence, tandis que debout, devant une chaise, elle se trouvait dans une demi-obscurité.

— Hé!... s'écria le duc... Gérold!... il y a encore deux places ici !

Le baron, menant une jeune femme qui lui

était échue en partage, descendait précisément les degrés du perron, en proie à une inquiétude visible; il entendit cet appel, et pressa si bien le pas pour s'y rendre, que sa compagne eut beaucoup de peine à le suivre.

— Votre Altesse a ordonné... dit-il, en se hâtant d'offrir une chaise à la jeune dame qu'il conduisait.

En même temps il faisait signe aux maîtres d'hôtel, qui vinrent servir le duc et ses convives.

La jeune princesse avait eu M. de Palmer en partage; elle était assise à la table de la duchesse, ainsi que la princesse Thékla. De sa place, la duchesse avait vue sur la table à laquelle son mari s'était assis; les quatre convives lui apparaissaient dans le clair-obscur, cher à Rembrandt. Elle leva ostensiblement son verre de vin de Champagne pour boire à la santé de son mari. Lothaire, quittant sa place pour quelques instants, monta sur le perron afin de porter un toast à Leurs Altesses et les remercier du grand honneur qu'elles faisaient à sa maison. A son tour, le duc voulut porter la santé de toutes les dames présentes. La prin-

cesse Hélène ne pouvait détacher son regard de cette petite table; on semblait y être fort gai, et l'on entendait le duc rire et causer avec vivacité. Pendant un instant, elle détourna son pâle visage pour examiner la duchesse; elle constata avec satisfaction que celle-ci aussi ne quittait pas cette table des yeux; malgré le sourire qui ne s'effaçait pas de ses lèvres, en dépit de la gaieté qu'elle manifestait, et dont elle semblait avoir depuis longtemps perdu l'habitude, la duchesse était préoccupée. Ici aussi on était fort animé et l'on causait de tous les épisodes plaisants, entre autres du rapprochement que le sort avait opéré entre un très jeune officier et la formaliste vieille dame d'honneur de la duchesse, M^{me} de Katzenstein.

Au dessert, quand les fusées et les raquettes éclataient dans le jardin, la princesse Hélène se trouva tout à coup près de la duchesse; elle avait demandé à M. de Palmer de changer de place avec elle, et il s'était empressé de déférer à ce désir. La duchesse ne lui avait pas même adressé la parole, et causait uniquement avec le jeune lieutenant. Tout d'abord la jeune princesse resta silencieuse. En dépit des pas-

sions qui grondaient en elle, de la jalousie, de l'envie qui se déchaînaient dans son âme, son cœur battait à la pensée du projet qu'elle voulait exécuter. Contrairement aux lois de l'étiquette, elle but plusieurs verres de vin de Champagne, que lui versait M. de Palmer avec une adroite complaisance.

Dans sa pauvre tête affolée par les incidents de la soirée, il n'y avait plus place pour une pensée étrangère à la passion qui l'animait, et la pouvant combattre. Elle fixa encore son regard sur la table présidée par le duc; un grand feu de Bengale l'éclairait d'une flamme bleue, et lui permettait de voir celle qu'elle haïssait assise près de *lui*; ils ne causaient pas ensemble, non, mais il était tourné vers son visage, comme pour contempler la jeune fille à cette clarté féerique, et ne rien perdre de cette vision. Le sang ardent de la jeune princesse bouillonna en elle, et monta à sa tête troublée.

— Élisabeth, dit-elle tout bas en se penchant vers la duchesse, qui saisissait son éventail et son bouquet, Élisabeth... ouvrez les yeux... Votre confiance est trop grande.

La duchesse n'avait-elle point entendu cet

avis? Le fait est qu'elle ne répondit pas et se leva lentement; le signal était donné; chacun quitta sa chaise, et dehors, sur l'ombre des arbres, se détachait la flamme qui dessinait deux initiales entrelacées, — A. E., — surmontées de la couronne ducale. Chacun se dirigea vers la salle de danse.

— La princesse Hélène!... commanda la duchesse à son chambellan, dès qu'elle eut regagné la tente dressée pour elle. Elle s'était enveloppée dans un léger manteau, et l'on eût dit qu'elle frissonnait; elle ne s'assit plus; les voitures étaient commandées pour le départ. Le duc s'était attardé à causer avec Claudine.

La princesse Hélène se hâta de se rendre à l'appel qui lui avait été adressé; son visage exprimait le combat qui se livrait en elle.

— Expliquez-vous plus clairement que vous ne l'avez fait, ma cousine, dit la duchesse, en faisant signe à sa dame d'honneur de s'écarter quelque peu; il n'y avait personne en ce moment dans cette jolie tente, d'où le regard embrassait la fête, sur laquelle la lune répandait ses rayons.

— Que Votre Altesse me pardonne!... s'écria

la jeune princesse, mais je ne puis supporter plus longtemps de la voir audacieusement trompée.

— Qui me trompe ?

Cette fois, dans la lutte que le mal et le bien avaient engagée dans l'âme de la jeune princesse, ce fut le bien qui l'emporta. Elle eut horreur de son entreprise, horreur des motifs qui l'avaient déterminée à une action honteuse, et s'écria :

— Personne... personne... Oh ! laissez-moi m'éloigner... renvoyez-moi !

— Qui me trompe?... dit la duchesse en répétant sa question d'un ton impératif.

Les petites mains de la jeune princesse se joignirent et son regard alla se fixer sur Claudine, que le duc retenait toujours près de lui. Les yeux de la duchesse suivirent ce regard ; une pâleur mortelle couvrit son visage.

— Je ne comprends pas... fit-elle froidement.

Le cœur de la jeune princesse battait à se rompre contre le médaillon dans lequel était contenu le billet que le duc avait adressé à Claudine.

— Votre Altesse ne veut pas comprendre,

reprit-elle... Votre Altesse ne veut pas ouvrir les yeux.

Elle leva ses mains toujours jointes, et les pressa contre son médaillon; puis elle revit la scène près du lit de l'enfant, et la passion reprit le dessus... — Claudine de Gérold... dit-elle.

Elle ne put achever; la duchesse chancela et s'appuya sur elle, en poussant un léger cri. Ce fut tout; un instant plus tard, elle avait réussi à se dominer.

— Cette nuit a été trop belle et trop enivrante, dit-elle avec un sourire figé sur ses lèvres pâles; nous avons eu trop de plaisirs, et cela se paie par un peu de fièvre; il faut aller nous reposer, ma cousine, et prendre un calmant; ce que vous dites est le résultat d'une vision. — Ma chère Katzenstein, fit-elle en appelant du geste sa dame d'honneur, mandez M^{lle} de Gérold près de moi.

La dame d'honneur se bâta de remplir sa mission : elle avait de loin surveillé la conversation, et l'altération du visage de la duchesse l'inquiétait.

Quand la jeune fille accourut, elle l'accueillit

avec tendresse, et s'exprimant assez haut pour être entendue des assistants : — Conduis-moi à ma voiture, lui dit-elle, et n'oublie pas que tu viendras demain tenir compagnie à une malade ; je crains d'avoir abusé de mes forces en assistant à cette belle fête.

Elle s'appuya fortement sur le bras de Claudine, et suivie du duc, du baron Lothaire, saluant avec grâce et bonté tous les assistants, elle se dirigea vers sa voiture ; elle ne parut pas apercevoir la profonde révérence que lui adressait la princesse Hélène ; lorsque Claudine revint en compagnie de Lothaire, elle tenait à la main le bouquet de fleurs de grenade que la duchesse avait porté pendant la fête.

Claudine s'arrêta encore quelques instants au milieu des assistants, qui, subitement, semblèrent n'avoir pas un regard pour elle. Elle ne s'en aperçut pas et souhaitait vivement un peu de repos... — Bonne nuit, Béate, dit-elle à sa cousine. Je voudrais rentrer chez moi.

— N'as-tu pas trouvé, comme moi, que la duchesse semblait très préoccupée au moment de son départ?... dit Béate en accompagnant Claudine jusqu'à la place où se trouvait la voi-

ture qui devait l'emmener... Elle te regardait comme si elle avait voulu lire jusqu'au fond de ton cœur, et en même temps on eût dit qu'elle avait à te faire amende honorable. Il y a de l'enfantillage dans cette âme, très noble du reste. Quelle caresse et quelle tendresse dans sa voix, quand, se penchant hors de la voiture et t'offrant son bouquet, elle t'a dit : « Ma chère Claudine ! » Je crois qu'elle t'aime sincèrement et non par caprice, comme cela arrive trop souvent dans l'atmosphère où elle vit.

— Moi aussi, dit gravement Claudine, je l'aime de tout mon cœur.

La princesse Hélène dansa longtemps encore... avec rage, se disait M^{me} de Berg, qui, après avoir déversé sur la bonne d'enfant les amers reproches à elle adressés par Lothaire. était revenue pour veiller aux événements. Des larmes montaient aux yeux de la jeune princesse, tandis qu'elle riait et agitait son éventail. Puis, ne pouvant plus soutenir son rôle, ni calmer ses angoisses, ni imposer silence à sa conscience, elle se jeta sur un banc, dans un bosquet obscur, et appuya son visage brûlant sur le dossier du banc de fer. M^{me} de Berg se tenait

debout devant elle, le visage sombre et l'air préoccupé.

— Mon Dieu!... dit-elle à voix basse, si quelqu'un venait de ce côté... si l'on apercevait Votre Altesse dans cet état?

— Est-ce le baron qui vient?... demanda la princesse en relevant brusquement la tête.

— Oh! non. Il cause avec M. de N... de quelques expériences agricoles.

— Alors causons un peu de vos conseils. Ils m'ont bien servie! Avant de partir, la duchesse a donné son bouquet à cette Gérold, comme témoignage public, je pense, de son inaltérable amitié. Tel a été le résultat, unique et peu rémunérateur, des avertissements que je lui ai donnés.

M^{me} de Berg l'écoutait en souriant.

— Que Votre Altesse me pardonne de lui rappeler que la duchesse ne pouvait agir différemment. Ce n'est pas d'après une simple allégation qu'un caractère aussi noble que le sien se décide à abandonner une amie. Je pensais que vous connaissiez mieux Son Altesse... Vous-même, n'avez-vous point réclamé des preuves?

La jeune princesse mit ses mains sur ses oreilles comme pour s'interdire la possibilité d'écouter M^{me} de Berg plus longtemps.

— La preuve!... répéta celle-ci... Il faut que Votre Altesse communique la preuve!

VII.

Dès son retour, la duchesse, retirée dans son appartement, s'était mise au lit pour chercher le repos.

Chercher le repos... mais non le trouver, car il n'existe pas pour les cœurs agités.

Elle avait pris un calmant, restait étendue dans son lit et songeait, les bras passés derrière sa tête; elle sentait que la fièvre la gagnait.

Cette fête bruyante l'avait décidément fatiguée; elle aurait dû renoncer à y paraître et garder la chambre; mais il est dur de renoncer à tout, d'être si jeune et si fragile! De meilleurs temps viendront-ils?

Elle porta sa main à son côté gauche, où elle éprouvait une douleur sourde. Cela était surprenant; qu'y avait-il? Était-ce une douleur

corporelle, ou plutôt n'était-ce pas une douleur morale ?

— Impossible ! murmura-t-elle... La révélation s'était faite tout à coup ; elle savait d'où provenait sa souffrance... C'est impossible !

Elle se redressa avec énergie, et s'appliqua à étreindre la réalité pour échapper à une exécration vision. Là, sur la couverture de soie de sa table de toilette, se trouvaient les diamants que les femmes de chambre venaient d'enlever à sa tête ; elle les avait congédiées avec tant de précipitation, que l'on n'avait pu procéder à aucun rangement. Elle avait expressément recommandé qu'on la laissât seule ; habituellement elle causait avec plaisir et affection, pendant quelques instants, avec sa vieille dame d'honneur ; avant de s'endormir ce soir, elle l'avait renvoyée.

Sa mantille de dentelle noire était étalée sur le dossier d'un fauteuil, et sur une petite table se trouvait l'une des roses que portait Claudine ; elle la lui avait demandée, parce qu'elle aimait ce parfum.

Combien la jeune fille était belle à cette fête ! La duchesse saisit une petite glace à main, en-

cadrée d'ivoire, et s'y mira. Deux yeux enfoncés dans leurs orbites, un visage jaune et maigre... Telle fut l'image que la glace lui renvoya. Elle la laissa tomber sur ses couvertures, et se rejeta en arrière avec effroi. Elle étendit encore la main, et prit sur la table, placée près de son lit, un portrait du duc, qui ne la quittait jamais... Elle examina ce beau et fier visage avec passion. Oh ! mieux que personne elle savait combien on pouvait l'aimer !

Le regard perdu dans le vide, la duchesse songeait ; elle reprenait un à un tous les incidents qui la pouvaient éclairer, et s'efforçait cependant de ne point leur attribuer une signification douloureuse. Claudine lui apparaissait sans cesse telle qu'elle l'avait vue précédemment, dans tout l'éclat de sa suave beauté ; elle la revoyait à table, près du duc, ou bien près de la salle de danse, quand il lui parlait... elle pâlissait et rougissait alternativement, ceci était certain. Elle se montrait toujours ou contrainte ou émue chaque fois que le duc entrait dans le salon où elle se trouvait... Elle évitait toujours de faire de la musique en sa présence... Parfois elle se montrait découragée...

d'autres fois, au contraire, son âme semblait avoir des ailes et planer joyeusement... Qu'était-ce que tout cela, sinon...?

— Pauvre Claudine... Tu crois avoir en moi une amie... Quelle amie! J'en suis honteuse... Je t'ai attirée près de moi, contre ton gré; je t'ai forcée de vivre près de moi presque constamment... Tu as cédé à mes prières, et voilà la récompense que je te gardais!... Je doute de toi... Oui, cela est honteux de ma part.

Non, elle ne doutait pas, elle ne voulait pas douter; c'était l'envie qui avait dicté ces paroles venimeuses... Cette princesse Hélène avait toujours eu une tête à l'évent.

— Pauvre Claudine!

La duchesse sourit, et pourtant une sueur froide perlait à son front; et tandis que son agitation devenait croissante, elle entendait sans cesse retentir, comme le son régulier d'un glas, ces mots : « Votre Altesse ne veut pas comprendre, Votre Altesse ne veut pas ouvrir les yeux! »

Il y avait tant de force dans cette affirmation, tant de certitude!... Ce n'était vraiment pas l'accent du mensonge, cet accent si aisé à per-

cevoir, qu'elle avait entendu à ce moment-là. Mensonge?... Non... Mais erreur certainement... « Notre Père qui êtes aux cieux!... » dit la duchesse en priant avec ferveur pour chasser l'obsession qui la hantait... Et quand elle eut terminé son oraison : — Prenez ma vie, ô mon Dieu, ajouta-t-elle. Il me sera plus doux de mourir que de douter de ceux que j'aime, de lui... et d'elle, mon amie!

Tous les moindres incidents concernant son existence depuis qu'elle était mariée se déroulèrent devant elle. Tous ces incidents avaient été idéalisés par elle... Elle leur avait donné la parure qui flattait ses désirs, elle les avait ornés de fleurs, couronnés de roses, ces autels élevés à son bonheur conjugal... Était-ce donc que son instinct l'avertissait secrètement? Avait-elle pressenti que ces autels eussent été dépouillés de tout ornement, si elle ne s'était appliquée à leur prodiguer les richesses de son cœur, et délaissés, si elle ne s'était prosternée devant eux?

Pourquoi sa pensée s'égarait-elle sur ces doutes? Non, elle n'avait pas rêvé le bonheur dont elle avait joui. Elle avait été, elle était

réellement heureuse. Il s'était toujours montré si affectueux pour elle, si attentif, si chevaleresque, surtout depuis qu'elle était souffrante!

Affectueux, — attentif?... oui, sans doute... Mais l'avait-il vraiment aimée d'amour?

Elle tressaillit. On eût dit qu'un voile s'écartait brusquement pour la mettre en face de la réalité qui jusqu'ici lui était restée cachée... La réalité était pauvre et nue.

Pourtant il ne lui avait jamais donné un sujet de jalousie, ce sentiment vulgairement bourgeois, ainsi que le lui disait un jour la princesse Thékla, interdit à l'âme d'une souveraine.

— Je ne connais pas ce sentiment, lui avait-elle répondu, n'ayant jamais eu l'occasion, Dieu merci, de m'interroger sur ce point. Et maintenant la duchesse régnante, la royale princesse découvrait que ce sentiment naissait en elle, qu'elle en souffrait, qu'elle en était torturée.

Elle se regarda encore dans son miroir et se cacha les yeux avec ses mains. Oh!... comme elle avait été aveugle!... Que pouvait-elle être désormais pour lui, elle, la malade, qui jamais

plus, peut-être, ne reviendrait à la santé? Rien, sinon un fardeau... Oh!... pas cela. Pas cela!

Ne pouvaient-ils donc attendre... sa mort? Combien de temps pouvait-elle encore vivre, objet de lassitude ou de compassion?

Elle retomba en arrière à demi évanouie, incapable de se mouvoir, mais n'ayant pas perdu connaissance, ayant conscience d'elle-même, comprenant que toutes les illusions dont elle avait paré sa vie étaient à jamais détruites et que sa destinée avait rejeté le masque souriant dont elle l'avait jusqu'ici ornée. Maintenant elle contemplait la réalité sans espérance comme sans consolation.

Elle ne sut pas combien de temps elle resta dans cet état. Elle n'avait plus la force de compter les heures ni d'agiter les pensées qui l'avaient torturée. Mais elle voyait sans cesse une tête blonde qui se pressait contre sa poitrine. Une sueur froide mouillait son front. En rassemblant toutes ses forces, elle réussit à agiter la sonnette. La femme de chambre se précipita près de son lit.

— Ouvrez la fenêtre... dit la duchesse, qui

s'était assise dans son lit, adossée à ses oreillers... J'étouffe.

La femme de chambre se hâta d'écarter les rideaux. La fenêtre grande ouverte laissa arriver jusqu'au lit les premiers rayons du soleil levant.

La jeune femme fixait au loin devant elle un regard interrogateur sur le monde qui lui apparaissait plus beau que jamais. Une légère brise mettait en mouvement la cime des grands arbres du parc qui se détachaient vigoureusement sur le fond d'un vert bleu foncé fourni par les forêts dont étaient couvertes les montagnes dressées à l'horizon. Elle écouta les cris et les gazouillements des oiseaux, respira l'air frais et pur, et éclata en pleurs : elle pleurait de honte sur ses doutes, sur sa méfiance.

Enfin elle se calma et s'endormit ; lorsqu'elle s'éveilla, Claudine était assise près de son lit.

Elle groupait une gerbe de roses cueillies dans le jardin de la maison des Hiboux, et cette occupation l'absorbait si complètement qu'elle n'aperçut pas le regard de la duchesse fixé sur elle depuis assez longtemps déjà. Quand enfin

elle leva les yeux, un sourire joyeux éclaira son visage.

— Oh!... Élisabeth, dit-elle en s'agenouillant sur l'estrade du lit, tandis que les roses s'éparpillaient autour d'elle... combien tu m'as effrayée! Qu'as-tu donc? Il faisait à peine jour lorsque M^{me} de Katzenstein m'a envoyé chercher. La fête d'hier t'aurait-elle causé de la fatigue?

La duchesse avait appuyé sa tête sur sa main, et fixait son regard sur ce visage qui exprimait si clairement les sentiments d'anxiété et de joie par lesquels l'âme de Claudine avait passé. Puis elle étendit la main et caressa cette belle et légère chevelure blonde.

— Je me sens déjà mieux portante, dit-elle. Oh!... comme je suis contente de te voir près de moi!

Elle garda ensuite le silence pendant la matinée, mais son regard suivait tous les mouvements de la jeune fille. Vers midi, elle voulut se lever; mais elle chancelait et dut se remettre au lit.

— Reste avec moi, Claudine, lui dit-elle sur le ton de la prière.

— Oui, Élisabeth.

La malade rouvrit ses yeux que la fatigue avait clos.

— Cela ne te causera pas d'embarras?... demanda-t-elle. Tu peux, sans inconvénient, quitter la maison?

— Ne t'occupe pas de cela, Élisabeth. D'abord, je puis maintenant m'absenter sans rien laisser en souffrance derrière moi, et lors même qu'il n'en serait pas ainsi, je saurais bien prendre les dispositions nécessaires pour parer à ces éventualités; n'aie aucune inquiétude à cet égard, je t'en prie!

— Raconte-moi quelque chose, dit la duchesse vers la fin de la journée, durant laquelle elle était restée immobile, les yeux clos.

— Bien volontiers, Élisabeth. Mais quoi?

— Sur toi-même, sur ta vie.

— Le sujet serait bien vite épuisé. D'ailleurs tu sais tout ce qui me concerne.

— Tout?

— Oui, ma chère Élisabeth.

— N'as-tu jamais eu... d'inclination, Dina?

La jeune fille rougit. Elle pencha lentement la tête.

— Laissons cela, Élisabeth, dit-elle d'une voix étouffée. Ne me questionne pas. Je...

— Ne peux-tu m'en parler, dis? Accorde-moi ta confiance... Je ne t'ai rien caché de ce qui me concerne.

Au même instant, la femme de chambre introduisit le duc. Claudine se leva et, s'inclinant devant lui, voulut passer dans le salon voisin.

— Claudine, Claudine!... s'écria la malade. Et comme la jeune fille revenait sur ses pas, elle lui désigna une chaise près de son lit : — Reste ici!... lui dit-elle d'un ton impératif dont elle n'avait jamais usé jusqu'ici.

Claudine s'assit avec soumission. Elle entendit le duc s'enquérir auprès de sa femme de ce qu'elle éprouvait, y prendre part affectueusement, lui exprimer l'espoir de la voir dominer cette indisposition assez rapidement pour paraître le lendemain à la fête que l'on donnait dans le parc d'Altenstein, et à laquelle assisterait, suivant toute probabilité, la duchesse douairière.

— Je veux m'appliquer à guérir, répondit la duchesse.

— C'est cela, ma chère Élisabeth!... Si tous les malades avaient cette volonté, on verrait moins de maladies. La volonté de guérir est l'un des plus puissants auxiliaires que les médecins puissent rencontrer.

— Je le sais... je le sais, répondit-elle vivement.

— Notre médecin affirme qu'aujourd'hui vous êtes malade seulement moralement, reprit le duc; mais je ne saurais quelle cause attribuer à cet état. Je crois que tout simplement vous avez pris froid, la nuit dernière. Il est indispensable de vous entourer de précautions plus constantes. L'air de la nuit vous est contraire. L'hiver prochain, il faudra absolument nous rendre à Cannes.

— L'hiver prochain!... répéta la duchesse d'un air pensif. Puis, élevant la voix, elle ajouta : — Je ne veux plus me soigner, je ne veux plus prendre de précautions!

Le duc la contempla avec surprise.

— Vos nerfs vous font souffrir, dit-il d'un ton assez sec. Et se tournant vers Claudine et changeant de conversation : — Votre cousin, reprit-il, nous a donné hier l'une des plus

belles fêtes auxquelles j'aie jamais assisté. Il y avait dans tout ce décor une fraîcheur et une originalité tout à fait remarquables. Et quelles toilettes éblouissantes ! La vôtre, Mademoiselle, tout particulièrement, était l'une des plus charmantes qui se puissent rêver. N'est-ce pas, Élisabeth !

— Je ne puis supporter cette conversation, Adalbert, je vous en prie... quittez-moi, dit la duchesse dont les lèvres étaient tremblantes ; et comme il laissa échapper un mouvement d'impatience, elle lui tendit la main avec émotion, tandis que ses yeux se remplissaient de larmes... Pardonnez-moi, lui dit-elle à mi-voix. Puis, saisissant la main de Claudine, elle s'étendit sur les oreillers et ferma les yeux.

Le duc s'était retiré.

Sur les entrefaites, des nuages menaçants s'étaient formés ; l'air, devenu pesant, manquait à toutes les poitrines ; une demi-clarté, portant un orage dans ses flancs, s'étendait sur le blême visage de la malade, qui tenait toujours dans sa main brûlante la main de Claudine. Un temps assez long s'écoula dans cette immobilité, et la jeune fille, plongée dans les

pensées les plus lugubres, passa là quelques-unes des heures les plus pénibles de son existence.

La nouvelle de la maladie de la duchesse se répandit rapidement.

— Elle était étonnamment pâle hier soir, fit observer la princesse Thékla, durant le souper au château de Maisonneuve.

— Ma cousine a été appelée près d'elle de grand matin, répondit Béate, en qui l'on n'apercevait aucune trace de fatigue, bien qu'elle ne se fût pas couchée, afin de faire disparaître les derniers vestiges de la fête. Tout était déjà rangé à sa place respective, depuis l'argenterie, les cristaux, les porcelaines, jusqu'aux meubles; les appartements du château avaient repris leur physionomie habituelle, et la fête de la veille n'apparaissait plus qu'à l'état de conte féerique dans la mémoire des assistants. Elle vient de m'écrire, continua Béate, quelques lignes pour me dire qu'elle soigne la duchesse et, pour le moment, s'établit à Altenstein.

— Quelle amitié touchante!... s'écria la vieille princesse, qui était de fort méchante

humeur. Et comment en eût-il pu être autrement? Dès le matin, sans la consulter aucunement, le baron Lothaire avait congédié la bonne de son enfant; en outre, M^{me} de Berg, encore plongée dans un rêve délicieux, avait été brusquement réveillée par une femme de chambre, chargée de lui remettre une lettre du baron : lettre extrêmement courtoise d'ailleurs, mais l'avertissant qu'il avait pris pour sa fille des dispositions en raison desquelles les fonctions que M^{me} de Berg remplissaient se trouvaient supprimées. Cependant le baron terminait sa lettre en engageant l'ex-gouvernante de sa fille à prolonger son séjour à Maisonneuve, autant qu'elle le désirerait, à titre d'invitée.

A peine si M^{me} de Berg prit le temps de passer son peignoir pour se précipiter, contrairement à toutes les lois de l'étiquette, dans la chambre de la princesse Hélène; celle-ci avait les yeux cernés et le visage pâli, comme si elle eût passé la nuit à pleurer.

— Qu'y a-t-il à faire?... dit-elle avec découragement. Vous vous placerez chez maman, je le lui demanderai; aussi bien la petite com-

tesse de Moorsleben doit nous quitter pour retourner près de ses parents.

Peu après, la princesse Thékla mandait en effet près d'elle la personne tombée en disgrâce : on n'avait jamais vu traiter une *dame* comme une servante ; une dame qu'elle, la princesse, avait choisie et désignée. Et pourtant elle n'avait pas osé intervenir : le motif brièvement énoncé par le baron était malheureusement probant. Mais on n'eût pas dû prendre les choses d'une façon aussi rigoureuse ; on aurait pu se borner à adresser quelques reproches au sujet d'un manque de surveillance, qui eût pu avoir des conséquences graves, quoique certainement fort exagérées. D'ailleurs il fallait le ménager : il ne s'était pas encore déclaré, et l'on ne pouvait le « commander » pour un mariage comme les Altesses « commandent » un partenaire pour la danse.

M^{me} de Berg calculait que toutes ses trames étaient bouleversées par ce fâcheux événement ; elle restait immobile, pâle dans une attitude pleine de noblesse et de dignité, en levant au plafond les regards innocents d'un ange persécuté, mais intérieurement possédée d'une rage

effroyable. La chambre d'enfant avait été immédiatement installée au rez-de-chaussée, près de la chambre à coucher de Béate, ayant vue sur une belle cour, grande et gaie, où l'on voyait toute la journée une foule de choses amusantes : les chevaux, le bétail, les poules... une sorte de cour de ferme, fertile en détails intéressants pour les enfants, qui avaient déjà charmé Béate et son frère quand ils étaient tout petits ; et la même femme adroite et dévouée qui les avait soignés, une paysanne droite et forte, âgée d'environ cinquante ans, proprement vêtue, tenait la petite fille dans ses bras et la contemplait avec un regard attendri. Lothaire était allé la chercher lui-même dans la maison qu'il lui avait fait construire à l'extrémité du parc, et lui avait momentanément confié la garde de son enfant.

— Quelle amitié touchante!... s'était écriée la princesse Thékla ; mais Béate ne saisit pas l'ironie de cette exclamation, et Lothaire ne voulut pas la comprendre ; du reste, il était fort absorbé, et peut-être n'écoutait-il pas la conversation.

— La duchesse est très souvent souffrante.

ainsi que nous le savons tous, maman, dit la jeune princesse, qui ne quittait pas Lothaire des yeux.

— Sans doute!... Peut-être en outre a-t-elle enduré ici une contrariété quelconque, répondit la princesse Thékla. Au surplus, l'atmosphère est extrêmement variable dans les montagnes, et je n'aurais pas cru que la chaleur y pouvait être aussi intense; il faut absolument que je songe à respirer un peu d'air salin. Monsieur de Pausewitz, dit-elle en s'adressant à son chambellan, avez-vous reçu des nouvelles d'Ostende? Trouverons-nous des appartements à l'hôtel de l'Océan?

Béate adressa à son frère un regard surpris; le nombre et les proportions des malles apportées à Maisonneuve étaient de nature à lui faire redouter un plus long séjour.

M. de Pausewitz s'inclina d'un air pénétré de douleur.

— Je suis forcé, dit-il à voix basse, de dire à Votre Altesse que la dépêche de l'hôtelier n'est point satisfaisante; averti trop tard, il n'a pu réserver les appartements convenant à Vos Altes-
ses; mais il ajoute que dans un autre hôtel...

— Tout naturellement vous nous accompagnerez, mon cher Lothaire, dit la princesse Thékla en coupant la parole à son chambellan, et adressant à son gendre les regards les plus affectueux. Le souvenir de notre chère défunte vous attirera là où vous avez passé ensemble le temps de vos courtes fiançailles.

Lothaire s'inclina profondément.

— Votre Altesse me pardonnera, dit-il; je n'aime pas à revoir les lieux auxquels se rattachent des souvenirs très douloureux pour moi; on se laisse trop facilement glisser sur la pente qui nous ramène au passé et lui donne dans l'existence une place trop prépondérante; l'homme a pour devoir de ne point s'égarer dans cette voie douloureuse, de rassembler ses forces pour la lutte quotidienne, et d'être toujours prêt à faire face à toutes les difficultés. Mais, abstraction faite de ces considérations, je me suis aperçu, depuis mon retour, que ma présence est plus que jamais nécessaire à Maisonneuve; ma propriété située en Saxe exigerait aussi un peu de surveillance. C'est seulement maintenant, après mes voyages et mes longs séjours dans les pays méridionaux, que

j'ai compris à quel point j'aimais le coin de terre sur lequel je suis né et j'ai grandi : je ne voudrais plus lui retrancher une seule des heures que je puis lui consacrer.

La princesse jeta au delà de la fenêtre un regard résigné, qui pouvait aussi bien s'adresser au temps, toujours plus menaçant, qu'à l'obstination et à la raideur de son gendre bien-aimé.

— Les femmes, les mères envisagent tout différemment le souvenir de ceux qui ont disparu, répondit-elle froidement : elles sont moins... pardon, baron!... moins héroïques.

— Il serait fâcheux, repartit Lothaire avec chaleur, qu'il en fût autrement. Les femmes ont la noble mission de présider à tous les cultes : ce sont elles qui effeuillent les fleurs pour les fêtes joyeuses, et qui les déposent sur les tombes. La vie serait bien désenchantée, si elles se montraient plus héroïques.

La princesse Hélène gardait un silence menaçant; des bouffées de colère montaient à son visage. A quel propos sa mère avait-elle conçu le projet de quitter Maisonneuve maintenant? La fourchette tremblait dans sa main; elle fut forcée de la poser sur la table.

M^{me} de Moorsleben s'écria en la regardant :
— Est-ce que Votre Altesse est indisposée?

— En effet... tout à coup... murmura la jeune princesse... j'ai un vertige... Excusez-moi... Et, tout en balbutiant, elle s'était levée, s'inclinait légèrement et disparaissait en faisant signe à la comtesse de ne point la suivre. Elle s'élança dans l'escalier et se précipita dans la chambre de M^{me} de Berg.

— Tout est perdu, s'écria-t-elle... Maman veut partir... Oh ! cela est affreux !

M^{me} de Berg, vêtue d'un élégant déshabillé bleu pâle, garni de dentelles, se promenait dans sa chambre, tenant à la main un flacon de sels anglais, qu'elle respirait les yeux mi-clos ; elle s'arrêta soudainement, en perdant de vue son rôle de malade.

— Gérold a refusé à maman de l'accompagner, poursuivit la jeune princesse en s'animant, et déchirant dans son trouble les dentelles de son mouchoir... Il brame après ses forêts, comme un fils de paysan auquel on conseillera d'émigrer en Amérique. Que ferai-je à Ostende ? Et en outre vous ne serez plus ici, tout renseignement me fera défaut. Je ne pour-

rai jamais supporter cette situation... ajouta-t-elle, en se jetant sur un grand divan... Je sauterai plutôt hors du train sur la voie... Je me jeterai dans la mer du haut de l'estacade, je... je ne sais pas du tout ce que je ferai, mais cela sera terrible.

M^{me} de Berg laissait passer en silence ce flot de paroles.

— Ah ! Dieu, tout est perdu, reprit-elle ; je pars... et elle reste ! — Et, enfouissant sa tête dans les coussins, elle sanglota amèrement. — Je vous dis que j'en ai le pressentiment... je vous dis qu'il l'aime... et tantôt il pensait à elle, j'en suis certaine, s'écria-t-elle en redoublant ses pleurs.

M^{me} de Berg sourit ; elle n'avait plus de raisons l'obligeant à prendre des précautions : depuis son abaissement, elle haïssait tous ceux qui l'entouraient, elle éprouvait par avance l'odieuse jouissance que ressent un anarchiste en faisant sauter avec de la dynamite une assemblée, coupables et innocents pêle-mêle.

— Princesse, dit-elle froidement, il ne faut plus vous abandonner aux larmes inutiles et stériles ; il est temps d'agir. Avant tout, il faut

démontrer à la duchesse que vous lui avez parlé hier sérieusement, qu'il ne s'agissait pas d'accusations vagues; le reste viendra de lui-même.

M^{me} de Berg savourait la vision de voir sauter ce qu'elle appelait la *clique*... y compris cette jeune princesse si violente et si irrésolue.

— Mais je ne peux pas lui dire cela; je ne le peux pas!... murmura la princesse; j'ai vu une fois à la chasse une biche mortellement blessée... je ne peux pas oublier son regard... Et c'est ainsi, fit-elle en éclatant en pleurs, que la pauvre femme m'a regardée hier... Je ne peux pas!... Et ce regard m'a empêchée de dormir pendant toute la nuit.

M^{me} de Berg haussa les épaules avec indifférence. — Alors Votre Altesse n'a plus d'autre parti à prendre que celui d'aller à Ostende. La gracieuse idylle, entre cousin et cousine, se poursuivra ici sans obstacle.

L'ouragan était venu; il soulevait le sable, détachait les feuilles des arbres, jetait tout cela pêle-mêle contre les vitres des fenêtres, et secouait les branches des tilleuls. Puis un éclair traversa les nuages, et mit un instant en lumière

l'expression ironique du visage de M^{me} de Berg.

— Je vais lui écrire, dit résolument la princesse ; elle ne tiendra pas compte de mon avertissement...

Un coup de tonnerre l'interrompt... — Mais je crois que mon devoir me commande de l'avertir... oui, il le faut ; vous avez raison, ma chère de Berg ; venez avec moi dans ma chambre ; j'ai vraiment peur de... de tout ; sans doute, c'est l'orage qui m'épouvante.

M^{me} de Berg alluma une bougie et éclaira la princesse jusqu'à sa chambre. Enfin ! — se disait-elle, tandis qu'un sourire de satisfaction se dessinait sur ses lèvres ; sa tête, plate et ronde comme celle d'une vipère, se rejeta en arrière avec hauteur. Elle allait enfin être vengée... S'il était resté en elle une étincelle de pitié ou de probité, la scène de la veille l'eût effacée. Comme elle était hautaine en passant devant elle, quand le baron Gérold lui avait adressé des reproches sanglants, à elle madame de Berg, — née de Kornetzky, d'une noble famille polonaise ! elle dont l'origine était bien aussi ancienne que celle des Gérold... elle qui, suivant toute probabilité, descendait

des Sobieski! Toutes les tortures de la vanité blessée tenaillaient son âme. Jadis, lorsqu'il était bien jeune encore, le duc l'avait fort admirée; même il lui avait écrit des lettres par elle soigneusement gardées : tous les malfaiteurs ont la prévoyance de s'appliquer à collectionner les écrits, dans l'espoir de les utiliser un jour au profit d'une manœuvre malpropre; hier, durant ce bal... elle était belle encore... le duc l'avait beaucoup regardée... Qui sait? La duchesse était bien malade; sans doute une union morganaïque n'était point tout à fait ce qui convenait à une alliée des Sobieski, mais enfin ce serait néanmoins un beau rêve à réaliser. A tout risque, il fallait détruire l'obstacle, c'est-à-dire perdre Claudine, et si cette révélation devait précipiter la fin de la duchesse... eh bien! ce serait, après tout, faire un coup double : voilà tout!

— Conseillez-moi, ma chère Berg, dit la jeune princesse, interrompant tout à coup les rêves brillants dans lesquels se complaisait l'imagination de la parente des Sobieski... Que faut-il écrire?

La princesse Hélène était assise devant un

joli bureau Louis XV, elle tenait sa plume au-dessus d'une feuille de papier sur laquelle elle n'avait réussi à tracer jusqu'ici que trois mots :

« Très chère Élisabeth... »

— Votre Altesse rédigerait sa lettre bien mieux que je ne pourrais le faire, répondit M^{me} de Berg... Pour moi, j'écrirais à peu près ceci : que votre affectueux souci de tout ce qui concerne le bonheur de Son Altesse vous avait portée hier à essayer de l'éclairer, et vous décidez aujourd'hui à préciser les faits que vous vous étiez bornée à lui indiquer vaguement, etc., etc., et qu'enfin vous placez sous ses yeux la preuve d'une intrigue à laquelle sa trop grande bonté fournit toutes les facilités.

La princesse Hélène se mit à écrire ; au dehors l'ouragan se déchainait, et lorsqu'un coup de tonnerre ébranlait le château, elle s'interrompait, en levant vers les fenêtres son visage pâli et contracté ; puis sa plume reprenait sa tâche, et enfin la jeune princesse tendit la feuille de papier à sa confidente, restée debout, à quelques pas du bureau.

Elle parcourut la lettre.

— Bien, très bien; peut-être un peu trop de passion... mais il y a là une émotion communicative; il faut maintenant placer dans cette lettre le petit billet écrit par le duc.

La princesse tira la chaîne qui retenait le médaillon caché dans son corsage; elle y prit en hésitant la petite feuille de papier, sur laquelle sa main se referma instinctivement. Un dernier combat se livrait dans son cœur, et M^{me} de Berg, qui la guettait de son regard félin, en suivit la trace sur sa physionomie expressive.

— Il faut convenir, dit-elle d'un ton languissant et tout en jouant avec la cordelière de sa robe, que cette Claudine était vraiment irrésistible hier au soir; j'aime à rendre justice même aux gens que je n'aime pas; ces femmes blondes, aux grands yeux couleur de pervenche, ont un charme particulier.

Tandis qu'elle parlait, la jeune princesse avait d'une main tremblante introduit le billet dans la lettre, et celle-ci dans une enveloppe, sur laquelle elle traçait le nom de la duchesse.

Au même instant, parut la comtesse de Moorsleben venant l'avertir que la princesse

Thékla mandait sa fille près d'elle. La vieille princesse se trouvait dans l'une de ces crises destructives durant lesquelles l'agitation de ses nerfs la portait à briser des objets, à déchirer ses effets, et surtout à déverser sur toutes les personnes qui l'entouraient un torrent de reproches plus blessants les uns que les autres ; l'orage extérieur se doublait aujourd'hui de cet orage intérieur, plus terrible encore que celui-là. Une demi-heure plus tard, la princesse Hélène, les yeux gros de larmes, regagnait son appartement ; elle avait affronté, avec un sombre mutisme, toutes les plaintes exhalées par la vieille princesse, qui, disait-elle, ne pouvait respirer dans l'atmosphère étouffante de cette odieuse contrée... Et puis la duchesse douairière avait répondu si froidement à l'avertissement amical qu'elle lui avait adressé... Aussi, se disait la princesse Hélène, de quoi s'était avisée sa mère ? Nulle tentative ne pouvait être plus maladroite que celle de prévenir cette vieille Altesse formaliste contre Claudine, sa favorite !

La bougie, presque entièrement consumée, jetait encore quelque clarté sur le bureau ; la

princesse Hélène y chercha la lettre à tâtons... Mais elle ne l'y trouva pas, et, portant sa main à son front avec un geste désespéré, elle s'élança dans le corridor qui menait à l'appartement de M^{me} de Berg.

— La lettre!... s'écria-t-elle en se précipitant dans le petit salon... Où est là lettre? Je veux la relire avant de l'envoyer.

Point de réponse.

— Madame de Berg, poursuivit la jeune princesse en piétinant d'impatience, je veux ma lettre; répondez-moi de suite!

Tout demeura silencieux; le salon, obscur, était évidemment vide; sans tenir compte des traces de larmes qui marbraient son visage, elle descendit l'escalier en courant; la pluie avait cessé; l'atmosphère, allégée, emplissait le hall d'un air pur; au dehors, sur les dalles de pierre, on apercevait une ombre qui glissait çà et là.

— Madame de Berg!... s'écria la jeune princesse pour la troisième fois en la rejoignant hors du château... Ma lettre? Où est ma lettre?

— Votre Altesse peut être tout à fait tranquille; je viens précisément de m'en occuper.

Un cri, à moitié étouffé, se fit entendre.

— Qui donc vous a ordonné d'envoyer cette lettre?... dit la jeune princesse avec colère.

— Mais Votre Altesse était bien décidée à en faire usage, et j'ai trouvé, à l'instant même, une occasion excellente pour la faire parvenir à son adresse.

La jeune princesse, de plus en plus agitée, se récria.

— Et que répondrai-je lorsqu'on me demandera par quelle voie je me suis procuré cet épouvantable billet?... dit-elle en se tordant les mains avec angoisse.

— Qu'on l'a trouvé.

— Je ne mens jamais, répondit la princesse Hélène; je répondrai la vérité, c'est-à-dire que je le tiens de vous.

— Comme voudra Votre Altesse. Alors je dirai que je l'ai trouvé, répondit M^{me} de Berg avec beaucoup de calme; j'ai remis l'enveloppe au piqueur que le baron vient d'envoyer à M^{lle} de Gérold au château d'Altenstein; j'y ai joint quelques mots adressés à M^{me} de Katzensstein, en lui demandant de vouloir bien remettre demain matin votre lettre à la duchesse.

La princesse était devenue silencieuse ; elle se retenait au marteau de la porte, surmonté des armoiries des Gérold ; tout était confus dans son cerveau ; elle percevait cependant la sensation douloureuse d'un état d'esprit lamentable.

M^{me} de Berg n'ignorait point que le piqueur avait été chargé de porter une lettre de Béate, et non du baron ; mais n'était-il pas plus habile de passer sous silence ce détail insignifiant ? Grâce à cette habileté, le feu était constamment attisé.

La princesse se détourna, marchant lentement pour rentrer dans le hall. Là, elle resta un instant immobile ; une vague terreur l'envahissait lentement.

Béate, qui sortait de l'appartement de son frère, s'arrêta brusquement devant elle. — Princesse !... s'écria-t-elle, vous êtes souffrante ?

Elle reprit possession d'elle-même, secoua la tête négativement, et, remontant l'escalier, se réfugia dans son appartement ; là, toutes portes fermées, elle s'abandonna au désespoir ; elle se roula sur le tapis en se répétant qu'elle avait commis une action méprisable, versa

des torrents de larmes, et enfin se jeta sur son lit, tout habillée, redoutant la nuit, qui la laissait en proie à son remords, et redoutant plus encore le jour, qui allait donner le signal de l'explosion par elle préparée.

VIII.

Au moment où l'orage éclatait, la duchesse avait fait appeler ses enfants; le plus jeune se pelotonnait contre elle, qui, assise dans son lit, s'adossait à une pile d'oreillers; le prince héritier se tenait debout devant la fenêtre et contemplait avec courage le terrifiant spectacle de la tempête, des éclairs illuminant tout à coup le ciel, et soutenant, sans broncher, le bruit des coups de tonnerre qui se succédaient sans pour ainsi dire s'interrompre; le cadet des princes était assis sur les genoux de Claudine.

Le duc était debout près de son fils aîné, écoutant, comme lui, le bruit de la grêle qui venait frapper contre les carreaux; la duchesse causait avec son baby; dans la chambre voisine se tenaient M^{me} de Katzenstein avec la

gouvernante des jeunes princes, et une femme de chambre.

Quand les coups de tonnerre s'éloignèrent et que la pluie s'apaisa, on conduisit les enfants dans leur appartement. Le prince héritier s'arrêta un instant près de Claudine.

— Avez-vous eu peur?... lui demanda-t-il.

Claudine sourit en secouant la tête négativement.

— A la bonne heure!... fit-il, cela me plaît : maman a toujours peur.

La duchesse attira son fils près d'elle.

— M^{lle} de Gérold te plaît mieux que toute autre?... lui dit-elle avec un sourire troublé.

— Oui, maman, répondit le jeune prince ; si j'étais grand, je l'épouserais tout de suite.

Personne ne releva ces paroles ; Claudine en éprouva de la contrariété ; le duc, resté près de la fenêtre, ne se détourna pas. La duchesse sourit à ses enfants : — Dormez bien, mes amours, leur dit-elle, que Dieu vous protège.

Quand on n'entendit plus le bruit de leurs petits pas, la duchesse dit à voix basse : — Je suis très fatiguée, Adalbert... Le duc se retira, après avoir baisé le front de sa femme,

en lui disant : — Reposez, mon amie ; réveillez-vous guérie demain.

— Je vous le promets, répondit-elle affectueusement.

Claudine voulait partager avec M^{me} de Katzenstein le soin de veiller la malade. Elle se rendit dans la chambre qui lui avait été attribuée, et qui était celle-là même dans laquelle son enfance s'était écoulée ; elle y revêtit une robe de chambre, puis vint se placer au chevet de la duchesse.

Celle-ci reposait les yeux fermés ; on n'entendait que le léger mouvement de la pendule ; assise en face de la Madone, Claudine fixa quelque temps son regard sur ce divin visage, puis sur la pâle figure de la malade ; une sorte d'engourdissement s'empara de la jeune fille, qui ferma les yeux en appuyant sa tête au dossier du fauteuil ; des visions hantèrent son cerveau ; elle revécut la nuit précédente, et tous les incidents qui s'étaient produits durant la fête se représentèrent un à un : elle voyait dans ses bras l'enfant qu'elle avait sauvée ; elle entendait résonner à son oreille les paroles de gratitude que Lothaire lui avait adressées et invo-

lontainement elle souriait dans son rêve. Puis elle se redressa avec épouvante, tandis qu'un frisson la traversait : les yeux de la duchesse grands ouverts étaient fixés sur elle avec une intensité d'observation qui l'effraya : on eût dit que ce regard fouillait et interrogeait jusqu'au fond le cœur de la jeune fille.

— Élisabeth, dit celle-ci à voix basse, tu ne peux dormir.

— Non.

— Veux-tu que je te fasse la lecture?

— Non; je te remercie.

— Veux-tu causer? Je relèverai tes oreillers.

— Donne-moi ta main, Claudine; ai-je été bien insupportable aujourd'hui?

— Oh! Élisabeth, tu ne peux jamais l'être, répondit Claudine en s'agenouillant sur l'estrade près du lit.

— Oh! si... quelquefois; je m'en aperçois bien; puis... puis j'ai le cœur malade; et il faut me pardonner, s'il m'arrive de te blesser.

— Dis-moi tout, Élisabeth; as-tu éprouvé quelque peine?

— Non; seulement, vois-tu, Claudine, j'ai pensé à la mort.

— Pourquoi, mon Dieu, pourquoi t'arrêter à cette pensée?

— Tu sais, Claudine, que l'on ne commande guère à son imagination : elle nous mène, plus que nous ne la dirigeons.

— Ce n'est pas à un esprit aussi ferme que le tien, Élisabeth, qu'il appartient de tenir ce langage; tu sais mieux que personne qu'il y a en nous deux forces, notre raison et notre cœur, capables de commander à notre imagination.

— Oui, je le savais... autrefois; mais je suis malade : ne crois pas, au surplus, que la mort m'épouvante; mais je suis préoccupée de l'au delà, et je dirais volontiers comme un poète français : « Malgré moi, l'infini me tourmente. »

— Tu es bien agitée, Élisabeth.

— Oui; et si fatiguée! Il faut aussi que tu dormes; mieux vaudrait me laisser seule; va te reposer, je t'en prie; la femme de chambre veille dans la chambre voisine; va!... Tant que tu es là, je ne puis m'endormir, parce que je ne puis m'empêcher de te regarder.

Claudine se pencha sur la main fiévreuse qui lui était tendue et se retira. Vers minuit, elle

revint près de la malade, et se cacha derrière les rideaux du lit pour s'assurer qu'elle dormait. Tout était immobile ; mais le froissement des rideaux de soie, si léger qu'il fût, suffit pour que la duchesse tournât vers Claudine ses grands yeux sombres, au regard interrogateur, qui l'avaient naguère si étrangement troublée.

— Que veux-tu?... demanda la duchesse.

Claudine se montra.

— Pardonne-moi, répondit-elle, mais je voulais m'assurer que tu reposais.

— Dis-moi, reprit la duchesse brusquement, pourquoi ne voulais-tu pas, tout d'abord, assister à la fête de Maisonneuve?

Claudine demeura interdite. Elle se rapprocha du lit. — Pourquoi je ne voulais pas assister à ce bal? répéta-t-elle en rougissant.

Puis elle se tut; il lui était impossible de répondre : Parce que j'aime Lothaire, et qu'il me blesse partout où il me rencontre, — parce qu'il me soupçonne, parce que...

La duchesse se détourna brusquement.

— Va-t'en, — va-t'en, lui dit-elle; ne me réponds pas.

La jeune fille se dirigea vers la porte.

— Claudine! Claudine!... s'écria la duchesse d'une voix suppliante. Elle s'était assise dans son lit et lui tendait les bras en pleurant.

La jeune fille revint sur ses pas, s'assit sur le lit, et prit la malade dans ses bras.

— Élisabeth, lui dit-elle avec émotion, permets-moi de rester près de toi.

— Pardonne-moi, oh! pardonne-moi!... répétait la duchesse en sanglotant et l'embrassant. Dis-moi, répète-moi, tout haut, que tu ne me hais pas!

— Je t'aime de toute mon âme, Élisabeth, répondit Claudine en essuyant les grosses larmes qui coulaient sur le visage de la malade, et la berçant comme l'aurait fait une mère avec son enfant. Tu ne sais pas, tu ne sauras jamais à quel point je t'aime!

La duchesse, à bout de forces, retomba en arrière.

— Je te remercie, dit-elle à voix basse... je suis si fatiguée!

Claudine la veilla encore un peu de temps; puis, pensant qu'elle était endormie, retira doucement sa main de celle qui la tenait, et quitta la chambre. Une cruelle préoccupation

s'était emparée d'elle. Qu'avait donc la duchesse? D'où provenaient cette inquisition, cette froideur inaccoutumée, ces transports de tendresse passionnée?

— Elle est malade, se dit-elle.

Elle se tenait devant un miroir pour relever sa chevelure déroulée; la main qui avait pris l'épingle d'écaille destinée à maintenir cette chevelure retomba avec découragement. Mais d'un fier mouvement elle secoua la tête. Non, la duchesse, pas plus qu'elle-même, n'avait l'âme assez vulgaire pour accorder la moindre attention à de bas commérages.

Une sorte de pressentiment ramena sa pensée vers le billet perdu, et son cœur battit avec violence lorsqu'elle essaya de reconstruire sa teneur. Puis elle sourit; sans doute cette légère feuille de papier pourrissait dans quelque coin ignoré de la forêt, sous la pluie et la rosée.

Elle prit son petit livre de prières, dans lequel sa mère avait chaque soir fait une courte lecture, et l'ouvrit au hasard.

« Préserve-moi, Seigneur, de tout méchant
« propos, et protège-moi contre mes ennemis;

« daigne écarter la douleur de moi et des
« miens, et permets que notre maison soit tou-
« jours respectée... »

Quand Claudine eut lu ces lignes, sa pensée s'envola vers le cher logis dans lequel la lampe de travail de son frère brillait au milieu de la forêt; puis Claudine pensa à la petite orpheline de Maisonneuve. — Protège-la, Seigneur, ajouta-t-elle, comme tu l'as si visiblement protégée hier... Puis ses yeux se fixèrent encore sur les pages du livre... Prends en pitié les malades
« qui ne peuvent trouver le sommeil sur leur
« lit de douleur, et aussi les mourants pour
« lesquels cette nuit doit être la dernière. »

Le volume glissa hors de ses mains; une sueur froide monta à son front... Elle venait d'évoquer l'image de la duchesse... Pourquoi, mon Dieu, pourquoi le rapprochement de cette prière avec cette vision la faisait-elle frissonner? Pourquoi avait-elle ces craintes horribles?

Quand plus tard elle gagna son lit, elle laissa une lampe allumée sur sa table : ce soir, elle ne voulait point rester dans l'obscurité.

IX.

La matinée du lendemain était admirable de pureté et d'éclat. Le soleil faisait étinceler la poussière de diamants dont la pluie avait couvert les pelouses du parc d'Altenstein, envahis par une bande d'ouvriers : il s'agissait des préparatifs d'une fête que le duc voulait donner ; tout avait pris un aspect de gaieté. Déjà on avait dressé un mât supportant un oiseau vivement colorié ; un carrousel était installé, et ses petits chevaux portaient chacun une couverture rouge ; un théâtre de marionnettes faisait face à une tente décorée de bannières et de drapeaux ; sous les arbres, on construisait une tribune pour les musiciens, près d'un plancher devant servir de salle de danse ; le tout adapté à la taille d'un petit monde.

Le prince héritier fêtait l'anniversaire de sa naissance, et cette fête était commandée par la duchesse douairière, laquelle avait envoyé, en outre, un ravissant petit cheval gris, que l'on avait nuitamment et secrètement introduit dans

l'écurie; il y fonctionnait en conscience, quoique sa petite taille l'empêchât d'atteindre aisément le râtelier.

La duchesse douairière devait arriver vers midi, ainsi que l'annonçait une dépêche reçue de grand matin : à deux heures, on devait se réunir en famille pour dîner, et l'on avait envoyé; pour l'après-midi, un grand nombre d'invitations, principalement à des enfants: même la petite Élisabeth de Gérold, de la maison des Hiboux, et Léonie de Gérold, de Maisonneuve, avaient été priées.

L'indisposition de la duchesse, l'orage de la nuit avaient failli faire manquer la fête. Dieu merci, les mauvais présages ne s'étaient point confirmés; la duchesse était mieux portante, et le temps d'une beauté incomparable; on pouvait donc s'occuper des toilettes que l'on allait arborer et jouir d'avance des épisodes intéressants auxquels on allait assister. On en causait d'avance.

— La fête de Maisonneuve avait été tout simplement *divine*, disait la comtesse Plahen à la baronne Lienstein, tandis qu'elles faisaient ensemble leur promenade matinale dans la forêt:

puis elles chuchotèrent mystérieusement d'oreille à oreille.

— Si elle est un peu habile, il l'épousera.

— Non, non, chère comtesse; les Gérold gouvernent trop bien leurs intérêts pour que l'on puisse s'attendre à les voir faire une folie. Le baron épousera la seconde princesse.

— Cela ne me paraît pas certain.

— Mais vous ignorez donc qu'ils vivent dans la plus grande intimité? Le duc le traite toujours de « cousin ».

— Il le peut; même il y a entre eux une double parenté qui l'y oblige.

Et toutes deux rirent aux éclats de cette charitable plaisanterie.

— La duchesse n'a-t-elle vraiment aucun soupçon? demanda l'un des hommes qui se réunissaient le matin pour faire une partie de boules près du grand hôtel, ou bien envisage-t-elle cela avec indifférence?

— Cela serait bien possible, répondit un gros major : elle est une femme sage et prudente.

— Allons donc!... s'écria un vieux gentilhomme, la pauvre femme a sur les yeux un triple bandeau... Elle adore le duc!

— Soit, eh bien!... c'est qu'elle préfère le bonheur de son mari au sien propre.

— Elle est admirablement belle, cette Gérold!

— Ravissante!

— A cent coudées au-dessus de toutes les autres femmes!

— Et d'une coquetterie consommée... la plus dangereuse de toutes les coquetteries, celle qui a pour patronne sainte Nitouche.

— Et habile! Quel joli coup, lorsqu'elle a abandonné sa place de dame d'honneur, et qu'elle s'est sauvée de la cour dans la solitude des forêts! Juste au moment où le domaine de ses pères était mis en vente... Et il a mordu à l'appât, dit avec mélancolie l'un des assistants.

Et les propos continuèrent à s'échanger, en s'aggravant, ainsi qu'il résulte toujours de l'émulation, sentiment déjà puissant pour le bien, encore plus puissant pour le mal.

Il y avait cependant dans cette assemblée masculine une vieille Excellence, à honnête figure surmontée d'un toupet blanc, qui essaya, timidement il est vrai, de défendre la jeune fille que tous les assistants accablaient.

— La duchesse, dit-il, est une femme dont le sentiment et l'esprit sont également délicats; l'amitié qu'elle témoigne hautement à M^{lle} de Gérold est la meilleure garantie de l'honorabilité de celle-ci.

— Ha! ha! ha!... toujours naïf, mon vieil ami, s'écria le gros major.

Le vieil ami, piqué, fit un peu violence à sa timidité habituelle et répondit avec une certaine vivacité :

— Permettez, Monsieur, permettez : quand, sans preuve aucune, et purement sur des conjectures, on porte des jugements fâcheux sur une personne quelconque, on autorise les assistants à penser qu'on juge cette personne non d'après ses actions, mais d'après les actions que l'on commettrait soi-même, si l'on se trouvait en son lieu et place.

Ayant ainsi parlé, le toupet blanc se redressa fièrement, et s'éloigna en murmurant :

— Incroyable, ma parole, incroyable! Je parierais cent contre un qu'il n'y pas dans tout cela de quoi fouetter un chat...

Il rencontra deux jeunes dames qui chuchotaient en riant.

— Celles-là aussi s'amuse avec méchanceté, se dit-il tristement... Quel dommage! Elles sont jeunes et jolies, et leurs mauvais sentiments vont les enlaidir prématurément; il me semble que je leur vois pousser une corne au milieu du front! fi!... le vilain spectacle! si cela dépendait de moi, j'érigerais un joli pilori, et j'y exposerais en toute lumière tous les bavards malveillants et toutes les commères méchantes.

La vieille Excellence eût été forcée, — si elle avait pu réaliser son projet, — d'élever une foule de piloris. Doucement, tout bas, les commérages se glissaient partout; de même que le vent effleure en passant les sommets de tous les arbres, les propos calomnieux passaient d'une oreille dans l'autre; les domestiques eux-mêmes rapprochaient leurs têtes pour se communiquer les nouvelles scandaleuses; les corbeaux les croassaient dans leurs nids, et il n'y avait pas de voisine qui n'en causât avec sa voisine; et, dans l'une des plus pauvres cabanes du village, une vieille paysanne écrivait une lettre à M^{lle} Claudine de Gérold, la suppliant d'intervenir auprès du duc pour faire

exempter son fils du service militaire : cela lui serait facile, puisque chacun savait que le duc n'avait rien à lui refuser.

Claudine ayant sonné la charmante sou-brette qui était momentanément attachée à son service, celle-ci entra en portant quelques lettres sur un plateau.

— Sait-on comment se trouve la duchesse ce matin? demanda Claudine.

— Extraordinairement bien! Son Altesse, qui a parfaitement reposé, a donné ses ordres. Elle veut recevoir le prince héritier dans le salon rouge dès onze heures, afin de le féliciter avant tout le monde.

— Dieu soit loué!

Claudine envoya la servante près de la femme de chambre de la duchesse pour demander les ordres de celle-ci, et procéda à sa toilette, tout en parcourant ses lettres. L'une était de Béate, qui lui promettait de s'occuper de la petite Élisabeth et de l'amener à la fête qui se préparait.

« J'arriverai, escortée de deux nièces, au bal de la cour, écrivait-elle; cela sonne bien et me pose en personne tout à fait digne de servir

de chaperon... En réalité, je me trouverai à la tête de deux mouchérons incapables d'apprécier les plaisirs qui leur sont offerts. Dieu veuille que la duchesse soit mieux portante quand tu liras ces lignes. Lothaire vient de recevoir l'ordre d'assister au dîner de famille. Je voudrais bien, Claudine, que, s'il a le projet d'épouser encore une princesse, il prit la peine de s'expliquer catégoriquement. Les tergiversations interminables me sont antipathiques, et se concilient si peu d'ailleurs avec son caractère que j'ai toujours connu résolu ! Peut-être va-t-il enfin prendre une résolution maintenant, puisque la princesse Thékla annonce son départ. Ah ! Claudine, je m'étais autrement représenté ma belle-sœur. Au revoir. »

Ce fut avec un regard voilé que Claudine lut et relut ce billet ; elle prit une autre lettre dont une main maladroite avait tracé l'adresse ; Claudine sourit d'abord en parcourant cette naïve missive, qui la suppliait d'intervenir auprès du duc afin qu'une mère pût garder son fils, exempté de l'état militaire... Puis elle pâlit... Mon Dieu, quel symptôme était celui-ci !

comment cette vieille paysanne avait-elle seulement connu son nom ?

C'était l'une de ces lettres que l'on adressait chaque jour à la duchesse par douzaines.

Claudine releva fièrement la tête. Cela ne valait pas la peine d'arrêter sa pensée sur cet incident. Après tout, tant pis pour ceux qui la jugeaient ; cela prouvait que pour eux le mal semblait chose tout à fait simple et naturelle. Elle se décida à montrer cette lettre à la duchesse, qui vraisemblablement s'en amuserait.

Pourtant un poids pesait sur elle. Cette sottise lettre lui produisait l'effet d'une fine aiguille introduite dans son cœur. Tout lui semblait étrange, et le moindre incident, de nature à fournir matière à des conjectures.

Pourquoi donc la duchesse ne la faisait-elle point appeler ?

On frappa à la porte et le bienveillant visage de M^{me} de Katzenstein apparut.

— Puis-je entrer?... fit-elle. Puis elle se mit aussitôt à causer.

— Son Altesse s'était réveillée dans le meilleur état et de la meilleure humeur. Elle voulait décorer elle-même la table du jour anniver-

saire de naissance. Elle avait déjeuné de bon appétit dans son lit, en défendant expressément que l'on réveillât M^{lle} de Gérold, qui devait avoir besoin de sommeil. Elle avait demandé à la femme de chambre de préparer pour sa toilette une robe de soie rouge garnie de dentelles, et out à coup...

— La duchesse est plus souffrante?... demanda Claudine avec anxiété. Et, se levant, elle se dirigea vers la porte.

— Attendez un peu, ma chère enfant, j'ai encore bien des choses à vous conter. La duchesse a reçu un grand nombre de lettres, — j'avais fendu toutes les enveloppes et j'étais retournée dans la chambre voisine lorsque j'ai entendu un soupir, mais si profond, si lamentable, que je suis tout de suite revenue près de la duchesse. Elle était retombée sur ses oreillers, les yeux clos. Je m'empressai autour d'elle, et tout à coup elle me dit, avec un son de voix qui n'était pas le sien, en articulant mal, comme on le ferait avec une langue pâteuse : « Laissez-
« moi, ma chère Katzenstein, je veux être
« seule. »

Je me suis retirée bien contre mon gré;

et, lorsque tantôt, ne pouvant plus supporter mon angoisse, j'ai voulu rentrer dans sa chambre, je me suis aperçue que la duchesse s'était enfermée, fait inouï et qui ne s'est encore jamais produit!

Le duc s'est fait annoncer deux fois; le prince héritier ne peut plus surmonter son impatience; dans le jardin, l'orchestre est à son poste et n'attend plus que le signal pour commencer son hymne... Et tout reste silencieux dans la chambre de la duchesse!

— Mon Dieu! aurait-elle reçu de mauvaises nouvelles de sa sœur?

La vieille dame d'honneur plia les épaules. Qui peut le savoir?... — dit-elle.

— Venez, chère dame; hier déjà la duchesse était agitée, si bizarre d'humeur! Il doit se passer quelque chose.

Toutes deux, le visage bouleversé par l'émotion, écoutèrent à la porte dérobée qui s'ouvrait près du lit de la duchesse.

Rien ne se faisait entendre.

— Élisabeth!... dit la jeune fille d'une voix que l'inquiétude faisait trembler.

C'est appel fut entendu. La duchesse, age-

nouillée au pied de son lit, leva la tête; son regard fixe se détourna un instant vers la porte, mais ses lèvres se serrèrent pour ne laisser passer aucun son. Sa main s'était refermée sur un petit billet froissé, dix fois replié sur lui-même. Le doute, l'hésitation avaient disparu. La certitude avait produit le calme, mais un calme effrayant; en même temps l'orgueil de la souveraine, si souvent écarté par elle, s'était redressé pour lui servir d'appui. On ne devait pas savoir... Oh! non, personne ne devait soupçonner dans quelle misère elle était plongée!

Elle avait voulu avoir une heure à elle, une heure pour essayer son fardeau, pour s'accoutumer à le porter, à l'insu de tous, pour cicatriser momentanément l'inguérissable plaie de son cœur... Devait-on lui disputer cette heure consacrée à la liberté de souffrir?

— Élisabeth!... reprit Claudine... Au nom du ciel, réponds-moi! Je me meurs d'inquiétude.

La duchesse se releva; elle se dirigea vers la porte et l'ouvrit.

— Que voulez... que veux-tu?... demandait-elle froidement.

Claudine était entrée et considérait la duchesse, dont la taille s'était majestueusement redressée.

— Élisabeth, lui dit-elle à voix basse, qu'as-tu ? Es-tu malade ?

— Non. — Appelle la femme de chambre.

— Ne t'efforce pas de lutter contre toi-même. Couche-toi ; on dirait que tu as la fièvre, que tu es souffrante, dit Claudine en examinant avec inquiétude l'éclat du regard et la raideur des mouvements de la duchesse.

— Appelle la femme de chambre, lui fut-il répondu, et apporte-moi une bougie allumée.

Claudine obéit silencieusement. La duchesse tint une feuille de papier au-dessus de la flamme et la laissa tomber à terre seulement lorsque sa main n'en put plus supporter le contact ; elle écrasa du pied les lambeaux brûlés.

— Voilà qui est fait, dit-elle en respirant profondément.

Elle se fit habiller, mais désigna une robe de couleur sombre. Son visage amaigri prenait, au voisinage de sa robe couleur lavande, une teinte de cire ; elle s'abandonnait docilement aux mains qui la paraient. Mais quand la femme

de chambre eut placé dans sa chevelure une belle rose thé, elle l'enleva et la jeta à terre.

— Des roses!... dit-elle avec accablement. Puis elle demeura immobile devant son miroir, perdue dans ses pensées. Claudine, placée derrière elle, l'examinait avec une inquiétude croissante.

Enfin la duchesse sourit.

— Je réfléchissais, dit-elle à la jeune fille, sur l'une des plus grandes pensées qui me sont connues; et je me disais avec fierté que cette pensée était éclosée dans le cœur plus encore que dans le cerveau d'une femme. C'est M^{me} de Staël qui a dit : « Tout savoir, ce serait tout pardonner. »

Et, sans attendre de réponse, elle se tourna vers la femme de chambre.

— Faites dire au duc que je suis prête.

Elle appela Claudine du geste et traversa avec elle la pièce qui précédait le salon rouge. Cette pièce magnifique était ornée avec profusion des plus belles fleurs. La table de l'anniversaire de naissance, dressée au milieu du salon, était couverte de présents. Au milieu se dressait dans un cadre admirablement sculpté

la photographie de la duchesse; elle la prit dans ses mains tremblantes et l'examina avec la curiosité qu'inspirerait un objet inconnu.

— Le portrait est d'une ressemblance frappante, dit M^{me} de Katzenstein. Votre Altesse apparaît, sur cette image, si fraîche, si heureuse.

— C'est un portrait mal fait, répondit la duchesse avec dureté. C'est une image qui ment. Emportez-la. Il n'y a là aucune ressemblance. Je ne suis pas la femme qu'il représente.

M^{me} de Katzenstein, en exécutant cet ordre, passa près de Claudine et lui adressa un regard anxieux.

Au même instant, une porte s'ouvrait à deux battants et le jeune prince héritier apparaissait suivi par le duc, qui tenait sur son bras son dernier-né et donnait la main au cadet de ses fils. Le prince héritier s'élançait joyeusement vers sa mère, et s'arrêta tout à coup, ainsi que le duc, à l'aspect de la duchesse, qui, vêtue d'une robe dont la simplicité était presque monastique, se tenait immobile près de la table et, pour ainsi dire, étrangère à ce qui passait autour d'elle.

Elle regarda son mari, comme pour interroger le fond de son âme. Dans le jardin, l'orchestre attaqua les premières mesures de l'hymne et au travers des fenêtres ouvertes on entendit le chant : « Loue le Seigneur, le maître souverain, celui qui est le Roi des rois. »

On put croire un instant que les forces de la duchesse l'abandonnaient; elle chancela, et pressa son visage dans la chevelure de son fils aîné.

— Maman, dit celui-ci avec impatience, tu ne me félicites pas!

Il ne pouvait s'approcher de la table des présents avant d'avoir baisé la main de sa mère... Et il apercevait sur cette table la collection de tout ce qu'il désirait : des jeux de toutes les sortes, des livres, un petit fusil!

— Que Dieu te protège et te bénisse, dit-elle à son fils. Et elle s'assit dans le fauteuil que le duc venait d'avancer.

Claudine s'était retirée au moment de l'entrée des princes : c'était une réunion strictement familiale, et personne ne l'avait engagée à y assister. Elle se tenait dans la chambre voisine, près de la fenêtre. Là gaieté tumultueuse des

jeunes princes était à son comble; l'orchestre fit entendre une marche triomphale.

— Qu'a donc la duchesse? Que peut-elle avoir? se demandait Claudine avec angoisse.

— Grand'maman! c'est grand'maman! s'écrièrent les enfants. Claudine tressaillit de joie. Sa chère protectrice, qui avait toujours été si maternellement bonne pour elle, venait d'arriver. Oh! la revoir!... lui baiser les mains! Elle prêta l'oreille; oui, elle entendait sa voix, mais il lui sembla que l'intonation en était tremblante et douloureuse.

— Ma chère enfant, disait-elle, ma bonne Élisabeth, comment te trouves-tu aujourd'hui?

Puis on ne perçut plus le bruit des voix, jusqu'au moment où la duchesse douairière reprit la parole :

— Le séjour d'Altenstein ne me paraît pas t'avoir été favorable. Élisabeth, je vais t'emmener avec moi.

— Oh! je suis bien portante, chère mère, très bien portante; tu n'imagines pas quelle force de résistance il y a en moi, et tout ce que je puis supporter.

L'orchestre, devenu plus bruyant, couvrit de bruit le reste de la conversation.

Claudine ne pouvait plus tenir en place. La duchesse douairière n'allait-elle point la faire appeler? Elle n'ignorait pas cependant que Claudine soignait sa bru, puisqu'elle le lui avait écrit récemment. Il est vrai qu'elle n'avait pas reçu de réponse à cette lettre; et tout à coup ce fait, si en dehors des habitudes ponctuelles et affectueuses de la duchesse douairière, lui parut inexplicable : elle se sentit envahir par l'inexplicable anxiété qu'elle avait déjà éprouvée le matin même.

Tout était devenu silencieux dans le salon voisin. Sans doute la duchesse douairière s'était retirée afin de prendre un peu de repos; on avait emmené les enfants; on n'entendait plus que les pas du duc, qui se promenait avec impatience dans le salon.

— Claudine!... appela la duchesse. Elle voulait s'accoutumer à supporter de les voir tous deux l'un près de l'autre. Et quand la jeune fille entra, la duchesse promena son regard de l'un à l'autre.

Le duc accorda à peine un regard distrait

à Claudine. Comme ils savaient tous deux commander à leurs sentiments ! Et quelle habitude de dissimulation impliquait cette apparente indifférence ! Comme ils l'avaient jouée tous deux !... Comme ils avaient exploité, au profit de leur coupable inclination, sa confiance sans bornes et les meilleurs sentiments de son âme ! Une flamme jalouse s'alluma soudainement en elle... Elle voulut à son tour infliger une souffrance à celle qui la faisait souffrir.

— Offrez cette tasse de thé à Son Altesse, Claudine... dit-elle tout à coup ; le duc a oublié que je viens de la lui présenter.

Tout en parlant, la duchesse s'était levée et avait quitté la chambre pour éviter une crise de nerfs, dont elle sentait les prodromes.

— Qu'a donc la duchesse?... demanda le duc en fronçant le sourcil.

— Je ne puis le dire à Votre Altesse, puisque je l'ignore.

— Suivez-la.

— Son Altesse s'est retirée dans sa chambre à coucher ; elle veut y rester seule, et désire voir M^{lle} de Gérold dans une heure, dans le salon vert... dit la femme de chambre,

qui venait s'acquitter de cette commission.

Claudine se retira dans son appartement.

Les rideaux de la chambre à coucher de la duchesse avaient été baissés et, dans cette demi-obscurité, elle restait étendue sur sa chaise longue et songeait. Elle savait que Claudine était restée seule avec *lui*; elle entendait, par l'intermédiaire de la passion jalouse, les paroles de consolation qu'il lui prodiguait : « Supportez son humeur acariâtre, pour l'amour de moi... Elle est malade, cela ne durera pas bien longtemps; et... l'avenir est à nous. »

Elle ne frémit pas à cette vision; même elle sourit; il était doux de penser que la douleur par elle endurée aurait une fin; et c'était une consolation de penser que l'on dormirait longtemps, — toujours, — ayant tout oublié! Pourvu qu'elle ne se prolonge pas trop longtemps, cette triste veillée, que l'on appelle la vie!

Elle éprouvait ce sentiment d'angoisse qui naît seulement dans les âmes très délicates et les porte à redouter de lasser la patience d'autrui et d'user à son profit les forces d'autrui; une longue maladie est une épreuve terrible non seulement quand on l'endure, mais quand

on en fait supporter les conséquences à ceux dont on est entouré.

Mais d'autres réflexions apportèrent leur amertume comme contrepoids au désir désespéré de s'envoler loin, bien loin de la terre.

— Ah!... s'il n'y avait pas les enfants!

Après tout, ils regretteraient à peine cette mère débile, malade... et puis ce sont des garçons. Combien cela était heureux! Elle ne laisserait pas derrière elle, en partant, une pauvre petite princesse abandonnée à des mercenaires et digne de pitié.

Et le monde? Savait-on... avait-on deviné quelque chose? Raillait-on la femme trompée? On devait bien rire aux dépens de celle qui entre toutes les femmes avait choisi pour amie la femme que son mari aimait!... Cette pensée la fit tressaillir; elle se releva, car l'oppression augmentait, et se mit à parcourir lentement sa chambre. Il n'y avait pas d'autre parti à prendre que celui de l'indifférence et de la fierté; nul ne devait soupçonner que la chute de l'idole avait entraîné celle du temple, et qu'il n'y avait plus que des ruines dans son cœur : ruines qu'elle contemplait avec une

tendre affliction; hé quoi!... Ce n'était que cela? Cette idole qu'elle avait parée de toutes les vertus, ce compagnon de son existence, auquel elle avait attribué toutes les grandeurs, ce n'était que cela? Un homme vulgaire, sans foi ni loi, qui, pour porter ailleurs ses protestations d'amour, n'avait pas même eu la force d'attendre que... que sa femme malade fût morte!

Si seulement ce jour était passé! Si la nuit était venue! Pendant la nuit, elle était seule et pourrait pleurer.

Les voitures se succédaient dans la cour du château; les corridors, sillonnés par les domestiques empressés, se remplissaient du bruit des pas et du frôlement des longues robes de soie; les invités se dirigeaient vers la grande galerie des fêtes, qui était construite entre les deux bâtiments principaux du château et les reliait entre eux.

Claudine, qui restait immobile, étendue sur un fauteuil, dans sa chambre, entendait, elle aussi, ces mouvements. Elle tournait vivement la tête chaque fois qu'un pas se rapprochait de sa porte, et une faible rougeur montait à son

visage quand ce pas s'éloignait. Pourquoi la duchesse douairière ne la faisait-elle point appeler près d'elle? Pourquoi tout au moins M^{lle} de Bohlen, qui lui avait succédé dans les fonctions qu'elle remplissait naguère à la cour, ne venait-elle point la voir? Il était d'usage que les dames d'honneur se visitassent avec empressement. Cette longue M^{lle} de Bohlen, avec son visage pâle, morne, couvert de taches de rousseur, avait déjà frappé, depuis plus d'une demi-heure, à la porte de M^{me} de Katzenstein.

Sa montre était placée devant elle, sur la table; à trois heures moins un quart, elle devait se rendre dans le salon vert, où la duchesse lui avait donné rendez-vous et d'où elle devait l'accompagner pour aller rejoindre ses hôtes. Elle avait changé de toilette et portait une jolie robe de foulard bleu pâle, garnie de dentelles laiteuses, dont la duchesse lui avait fait présent peu de jours auparavant, en y ajoutant une parure d'argent et un éventail en plumes d'autruche bleu pâle; elle prit ses longs gants en peau de Suède et les mit : l'heure de quitter sa chambre s'approchait.

Claudine rencontra inopinément dans le cor-

ridor M^{lle} de Bohlen, qui se rendait à l'appartement de sa maîtresse ; toutes deux se connaissaient pour s'être souvent rencontrées dans les fêtes de la cour. M^{lle} de Bohlen était souvent admise dans le petit cercle de la duchesse douairière. Son père, ancien chambellan du duc défunt, avait réussi, à force d'intrigues de toute nature, à déplaire de façon irrémédiable au duc actuellement régnant, et il avait dû quitter la cour avec des ressources plus que médiocres. La duchesse douairière assistait cette famille, qui, par la faute de son chef, était réduite à un état voisin de la gêne ; afin de panser toutes ces blessures, elle avait fait le sacrifice de ses préférences et accepté la compagnie d'une jeune fille d'aspect déplaisant et d'intelligence insignifiante ; elle lui avait donné les fonctions que Claudine remplissait naguère près d'elle.

M^{lle} de Bohlen endurait vraisemblablement, à ce moment, une crampe d'espèce spéciale qui lui interdisait tout mouvement, car elle ne put parvenir à s'incliner, même faiblement, lorsque Claudine lui tendit la main avec la grâce digne et sérieuse qui caractérisait tous ses mouvements. Claudine se trouva seule tout

à coup; M^{lle} de Bohlen avait disparu par l'une des portes qui avaient accès sur le corridor.

Ainsi délaissée, Claudine se rendit dans la petite antichambre qui précédait l'appartement de la duchesse. Elle y trouva M^{me} de Katzenstein, dont l'honnête visage exprimait à la fois la bonté, la commisération et une certaine anxiété.

— Son Altesse n'a pas encore donné signe de vie, chuchota la dame d'honneur, qui se tut subitement. La duchesse apparaissait sur le seuil. Son premier regard s'adressa à son amie. Jamais peut-être Claudine n'avait été plus belle qu'avec cette toilette jeune et fraîche.

La duchesse inclina la tête en silence, et traversa la pièce pour gagner la porte opposée, derrière laquelle on entendait la voix étouffée du duc, et celle de la princesse Thékla, aux intonations maniérées et impérieuses à la fois.

La duchesse s'était arrêtée. — Donne-moi ton bras, Claudine... dit-elle; et toutes deux, suivies de M^{me} de Katzenstein, passèrent sous la portière que des valets de pied soulevaient devant elles.

Dans le salon, occupé par vingt personnes

environ, un silence de stupeur s'établit momentanément.

Était-ce bien la duchesse?

Une personne qui semblait subitement rapetissée, à demi voûtée derrière son grand éventail, avait saisi l'un des rideaux de velours, comme pour se soutenir; ses genoux tremblants refusaient presque de se plier dans la gracieuse révérence qu'elle entreprit d'adresser aux assistants. Sur un signe de sa mère, la jeune princesse Hélène fit quelques pas vers elle; mais sa tête brune s'inclina vainement : la duchesse ne lui donna pas le baiser habituel.

On ne s'assit point; la conversation se poursuivait debout; le baron de Gérold ne quittait point Claudine des yeux; le bras de la duchesse reposait toujours sur celui de la jeune fille, qui fixait ardemment son regard sur l'une des portes principales. Une expression joyeuse se peignit sur ses traits : la duchesse douairière venait d'entrer.

Sur ce visage, vivante incarnation de la bonté et d'une infatigable bienveillance, se creusait aujourd'hui une ligne soucieuse et dure. Mais Claudine ne s'en aperçut point.

Appuyée sur le bras de la jeune fille, la duchesse alla au-devant de sa belle-mère et se courba sur sa main, tandis que Claudine s'inclinait profondément et fixait un regard respectueusement affectueux sur sa vieille protectrice.

— Ah!... Mademoiselle de Gérold!... Je suis un peu surprise de vous trouver ici; ne m'avez-vous pas dit que votre présence était indispensable à votre frère?

La duchesse douairière, en prononçant ces paroles, regardait M^{mo} de Katzenstein, comme elle l'eût pu faire si Claudine n'avait pas été présente.

Celle-ci se redressa avec dignité et fit un pas en arrière; son regard se croisa un instant avec celui de son cousin. Le silence était complet et glacial; seule la voix de la duchesse douairière, interpellant affectueusement sa « chère Katzenstein », se faisait entendre.

Claudine ne regarda pas autour d'elle; une stupeur indicible paralysait ses facultés et ses mouvements; elle ne sut pas comment ses pieds l'avaient pu conduire près de la duchesse; elle aurait voulu parler, mais au même instant les

portes s'ouvrirent. Le prince héritier, auquel était dévolu, ce jour-là, l'honneur de conduire sa grand'mère à table, vint s'incliner solennellement devant elle. Aussitôt on se mit en marche, la longue queue de la robe gris argent que portait la duchesse douairière indiquant au cortège qui la suivait le chemin à parcourir.

— Que Votre Altesse veuille bien me permettre de me retirer, dit Claudine d'une voix tremblante à la duchesse ; j'ai peine à supporter une méchante migraine, et...

Durant un instant, un sentiment de pitié s'éleva dans l'âme de la duchesse, tandis qu'elle contemplait le visage pâle et décomposé qui s'inclinait vers elle et témoignait de la plus douloureuse émotion.

— Non!... répondit-elle avec dureté, au moment où le duc s'approchait d'elle... moi-même je suis malade, et je lutte avec la souffrance : il faut m'imiter.

Claudine traversa les salons avec les assistants, et se trouva près de Lothaire, dans la galerie des réceptions. Les Altesses saluèrent leurs hôtes ; le prince héritier reçut leurs félicitations, puis on se rendit dans la salle à man-

ger. Claudine avait vis-à-vis d'elle son cousin Lothaire. Elle n'aurait pu dire comment se passa le dîner; elle répondait cependant à ses voisins; elle mangea, elle but, mais en n'ayant de tout ce qui l'entourait que la perception confuse dont le rêve est toujours accompagné. La princesse Hélène, assise près de Lothaire, parlait par saccades, avec une extrême vivacité, et tout à coup gardait un silence obstiné. Sans cesse son regard inquiet s'attachait sur Claudine, et lorsque par hasard celle-ci rencontrait ce regard, la jeune princesse se détournait en rougissant et reprenait la conversation avec vivacité.

Sans qu'aucun des assistants pût appuyer son opinion du fait le plus léger, chacun sentait ou devinait que *quelque chose* s'était passé entre Leurs Altesses; la duchesse douairière était venue tout exprès pour faire cesser une situation anormale : c'en était fait de cette amitié idéale, et la belle M^{lle} de Gérold était assise pour la dernière fois à la table des souverains.

Une sorte de torpeur s'étendait insensiblement sur les assistants, qui en apparence causaient gaiement; l'air était chargé de l'élec-

tricité qui précède les orages, dont on redoute et à la fois souhaite l'explosion, afin d'échapper à l'oppression dont chacun souffre. Le duc paraissait extrêmement troublé, et cela s'expliquait naturellement, car la duchesse, contrairement à son habitude, avait au visage une rougeur permanente ; elle s'essuyait fréquemment le front et buvait sans cesse de l'eau glacée.

Enfin la duchesse se leva ; le dîner était terminé, et dans le salon voisin on servait le café.

— Son Altesse s'est retirée et désire vous parler, murmura M^{me} de Katzenstein à l'oreille de Claudine.

La jeune fille s'élança dans l'escalier ; elle avait hâte d'arriver... Elle cherchait avidement la clarté, cette clarté qu'invoquent les innocents et que les coupables redoutent... Qu'avait-elle donc fait?... De quoi l'accusait-on ? Depuis quand condamnait-on, sans les prévenir, ceux à qui l'on attribuait mystérieusement une action répréhensible ?

La duchesse, assise sur sa chaise longue, appuyait sa tête contre le dossier.

— J'ai voulu te demander, dit-elle d'une voix

voilée... Dieu!... Je... Claudine!... cria-t-elle, tandis qu'un flot de sang jaillissait de ses lèvres.

La jeune fille la soutint dans ses bras; elle ne tremblait pas et ne prononça aucune parole, tandis que la femme de chambre épouvantée se précipitait hors de la chambre pour appeler au secours. La tête de la duchesse reposait sur la poitrine de Claudine : elle était sans connaissance.

Au même instant parurent le médecin, le duc et la duchesse douairière. On porta la malade sur son lit. L'activité fiévreuse qui en pareil cas s'empare des assistants, se produisit, et Claudine, le visage empreint d'une terreur douloureuse, la robe couverte de sang, demeurait immobile sans qu'on parût l'apercevoir. Parfois elle étendait silencieusement la main pour offrir une aide; on ne semblait pas voir son mouvement.

— S'est-il produit un fait qui ait causé une vive émotion à Son Altesse?... demanda le médecin.

Le duc se tourna vers Claudine.

— Mademoiselle de Gérold, dit-il, vous vous

trouviez seule près de la duchesse; auriez-vous remarqué quelque chose?

— Absolument rien, répondit-elle.

A ce moment elle rencontra le regard de la duchesse douairière, un regard sévère et haineux. Elle soutint ce regard, elle ne baissa pas la tête avec une confusion coupable... Je ne sais absolument rien... répéta-t-elle avec fermeté.

Au rez-de-chaussée se faisaient entendre les premiers accords du concert. Le duc quitta précipitamment la chambre, pour décommander la fête, et se trouva en face de la princesse Hélène; elle était hors d'haleine à force d'avoir couru depuis le parc, dans lequel elle se trouvait quand elle avait appris la fatale nouvelle. Ses regards désespérés s'exprimaient avec une éloquence que son langage n'eût peut-être pas atteinte.

— Altesse, dit le médecin au duc, qu'il avait suivi, mieux vaudrait envoyer une dépêche télégraphique à H..., pour mander le professeur Thalheim; la duchesse est bien malade.

Le duc le regarda avec effroi en pâlisant.

— Oh! qu'elle ne meure pas, murmurait la

princesse Hélène; au nom de Dieu, qu'elle ne meure pas... Cela pas!... Cela pas!

Elle recula saisie d'horreur, en apercevant Claudine, qui allait quitter sa robe ensanglantée.

La jeune fille trouva Béate dans sa chambre.

— Seigneur, quel effroyable événement! s'écria celle-ci. Et quand on pense que notre fête en est la cause!

— Oh! non... murmura Claudine à bout de forces, en quittant sa robe.

— Voyons, mon enfant, il faut se faire une raison, tu as toi-même le visage d'une morte, dit Béate de son ton affectueusement grondeur. Là, en bas, tous les invités se ruent les uns sur les autres; j'ai envoyé la gouvernante avec Élisabeth et Léonie au fin fond du parc pour que les enfants n'assistent pas à ces rumeurs. Et quoi?... Qu'y a-t-il?... Et pourquoi?... Tous les mots inutiles résonnent à la fois. Les petits princes sont dans leur appartement; le prince héritier sanglote à fendre l'âme... Mais aussi quel-terrible événement!

— Veux-tu avoir la complaisance de m'emmener dans ta voiture?... dit Claudine.

Béate, qui, debout devant une glace, mettait son chapeau, se retourna vivement.

— Tu veux partir maintenant?... fit-elle avec surprise. Tu ne peux pas faire cela.

— Je le peux, je le veux.

— Son Altesse désire parler à M^{lle} de Gérold, dit la femme de chambre en entr'ouvrant la porte.

— Tu vois bien, Claudine!... riposta Béate; tu ne peux t'éloigner dans un pareil moment.

La chambre de la malade était obscure et silencieuse; dans l'antichambre, le duc se promenait à pas ininterrompus. Claudine s'était assise au pied du lit, sur une chaise qu'un faible mouvement de la malade lui avait désignée; puis elle avait ajouté, d'une voix à peine intelligible, qu'elle la priait de rester là parce qu'elle avait quelque chose d'important à lui dire.

Dans la chambre du prince héritier, la princesse Hélène se tenait accroupie sur le tapis près de lui; elle ne pleurait pas, elle avait joint les mains comme pour prier ou pour solliciter un pardon. La princesse Thékla se trouvait dans l'appartement de la duchesse douairière, qui était étendue et comme brisée dans l'un

des grands fauteuils portant encore les armoiries des Gérold; elle paraissait à peine entendre ce que la princesse Thékla lui disait à voix basse.

— Oui, il y a eu là une terrible commotion morale qui a déterminé cette hémorragie; mais pouvait-il en être autrement? C'est une intrigante, cette douce Claudine.

— Ma chère cousine, répondit la duchesse douairière, n'oubliez point qu'en pareil cas l'homme est bien plus coupable que la femme.

— Mais pourquoi la supporte-t-on plus longtemps ici?... répliqua la princesse Thékla, dont le teint jaune prit une couleur de bistre.

— Personne n'a le droit de commander ici en dehors de ma bru.

— Sans doute... pardon... Mais il n'en est pas moins surprenant de penser...

— Soit; mais il y a des circonstances dans lesquelles mieux vaut ne pas penser du tout, répondit la duchesse douairière en soupirant.

— Le baron de Gérold demande à Votre Altesse la grâce de lui parler; il s'agit d'une affaire importante, dit M^{lle} de Bohlen en s'approchant de la duchesse douairière.

Elle consentit aussitôt à le recevoir, et peu après Lothaire se présentait. La princesse Thékla lui sourit affectueusement et se souleva.

— Il s'agit d'une audience privée?... dit-elle. Votre Altesse me permettra de la quitter.

— La présence de Votre Altesse ne saurait m'empêcher de mettre ma prière aux pieds de la duchesse ici présente, répondit Lothaire ; et d'autant moins que Votre Altesse portera certainement un vif intérêt au sujet qui m'amène.

La duchesse douairière fixa sur lui un regard vif et interrogateur.

— Parlez, Gérold, lui dit-elle.

M^{lle} de Bohlen, qui se retira lentement, avait deviné, à l'attitude lassée de la duchesse douairière, toujours si vivement accueillante, qu'il lui était pénible de détourner maintenant sa pensée de la situation de sa belle-fille ; elle fit sa révérence, les yeux baissés, avec une expression de regret et de compassion qu'elle avait adopté depuis qu'un jour elle avait aperçu des larmes dans les yeux de sa maîtresse. Cependant elle éprouvait intérieurement une satisfaction sans mélange : la crainte de voir

Claudine revenir près de la duchesse douairière reprendre la fonction qu'elle n'exerçait que par intérim, et la réduisant à reprendre le chemin du pauvre logis de son père, cette crainte avait disparu; la disgrâce était complète, et, pour qui connaissait l'austérité de la vieille duchesse, sans retour possible, elle ne pardonnerait jamais à celle qui par sa coquetterie avait désuni le ménage de son fils. Elle souriait à cette pensée et bâtissait des rêves d'avenir en contemplant, depuis la fenêtre, le parc inondé de soleil. Que lui importaient les douleurs et les tourments d'autrui? Elle envisageait seulement ce qui la concernait dans tous ces événements; elle se répétait qu'elle ne serait pas forcée de retourner près de son père, d'entendre discuter quotidiennement l'emploi des liards, d'être en butte aux réclamations des fournisseurs, de nettoyer elle-même ses gants, d'entendre l'unique servante du logis crier la faim; maintenant elle était solidement installée dans l'agréable fonction d'une dame d'honneur, et Claudine de Gérold, « cette charmante et inoubliable Claudine, dont les soins étaient filiaux », se trouvait à jamais

écartée. Il n'y avait certes pas lieu de la plaindre ! Elle avait trouvé un protecteur tout-puissant... Cette pensée fit rougir M^{lle} de Bohlen. Elle eût bien volontiers changé de situation avec Claudine. Dans l'appartement de la vieille duchesse tout était tranquille : une ou deux fois seulement la voix du baron Lothaire s'éleva ; on entendit tout à coup le rire aigu et strident de la princesse Thékla, et au même instant elle apparut devant M^{lle} de Bohlen.

— La princesse Hélène !... fit-elle d'un ton impérieux. Cherchez-la... Les branches de son éventail se heurtaient, tant la main qui le tenait tremblait d'émotion.

M^{lle} de Bohlen se précipita pour exécuter l'ordre qui venait de lui être donné ; la princesse Hélène accourut.

— Nous partons pour Maisonneuve. Où est la comtesse ? s'écria la princesse Thékla, dès qu'elle aperçut sa fille.

— Grand Dieu ! maman, qu'est-il donc arrivé ?

— Viens !

— Non, maman, chère maman, laissez-moi ici ; je ne pourrais endurer l'angoisse d'être éloignée en un pareil moment, et de me

trouver à Maisonneuve tandis que le danger est si grand ici.

— Qui te dit que tu resteras à Maisonneuve ? Nous partons ce soir par le train rapide.

— Non, je ne puis partir... N'essaie pas de m'emmener : je me sauverais à la première station. Je ne puis quitter cette maison.

La colère de la vieille princesse atteignit son paroxysme ; elle saisit de sa main décharnée le bras de sa fille... Viens, te dis-je ! répétait-elle ; nous n'avons plus rien à faire ici.

Mais sa fille se dégagea avec prestesse et disparut dans le corridor ; il fut impossible de la rejoindre. La princesse Thékla dut se résigner à partir sans elle en compagnie de la comtesse Moorsleben ; devant elle roulait la voiture qui emportait Béate et les enfants ; le gazouillement de sa petite-fille arrivait jusqu'à la princesse Thékla.

La comtesse de Moorsleben était à bout de patience en descendant de voiture ainsi qu'elle le déclara à M^{me} de Berg qu'elle rencontra peu après ; rien ne pouvait dépeindre, disait-elle, la colère, la dureté, la mauvaise humeur agressive de la vieille princesse, et si

elle devait subir souvent de pareils traitements, elle préférerait donner sa démission. — Car enfin, ajoutait-elle, en quoi suis-je responsable du vomissement de sang de la duchesse ?

M^{me} de Berg, qui l'avait écoutée en souriant, pâlit tout à coup.

— Une hémorragie?... demanda-t-elle.

— Oui, et des plus dangereuses. On vient d'envoyer une dépêche à l'un de nos plus célèbres médecins.

— Et la princesse Hélène ?

— Elle n'a pas voulu revenir ici ; elle déclare qu'elle ne quittera pas le seuil de la chambre de la malade.

— Où est le baron ?

— Chez la duchesse douairière. Tout au moins s'y trouvait-il quand nous sommes parties ; la Bohlen dit qu'il lui avait fait demander une audience.

— Eh bien, et M^{lle} de Gérold ?

La jeune comtesse leva les épaules... — Son nom est sur toutes les lèvres... Vraiment elle me fait pitié. Tout le monde plaint la duchesse, qui souffre de l'indifférence de son mari ; lui-même, si l'on en juge d'après les apparences,

paraît disposé à mettre le feu aux quatre coins de l'univers.

— Mon Dieu!... fit M^{me} de Berg en levant les yeux vers le ciel, ce malheur était inévitable; le scandale ne demeure jamais inconnu et impuni. Mais enfin où se tient-elle dans ce remue-ménage? Est-elle montée au haut de la tour de la maison des Hiboux pour essayer d'apercevoir la silhouette du château d'Altenstein? ou bien, affolée, se sentant perdue, la belle Claudine est-elle allée se jeter dans l'étang?

En ce moment, le visage de M^{me} de Berg exprimait avec intensité une joie haineuse et sauvage; elle ne prenait pas la peine ou n'avait pas la force de se contraindre. Sa tête vipérine semblait plus plate que jamais et son méchant sourire, découvrant les dents de sa mâchoire supérieure, se produisait, — du moins tout donnait à le croire, — tout exprès pour laisser passer un dard venimeux.

M^{me} de Moorsleben, en dépit de sa frivolité, fut frappée de cette laideur morale se révélant sans voiles. Elle se souvint tout à coup que M^{me} de Berg n'était point de celles à qui il est permis de jeter la première pierre.

— Madame, lui dit-elle avec colère, de qui donc est cette pensée : « Celui qui habite une maison de verre ne doit pas jeter de pierres? »

— Je vous ai demandé, comtesse, répondit M^{me} de Berg en continuant à sourire, où se trouve M^{lle} de Gérold, après avoir subi cette disgrâce éclatante?

— Disgrâce?... Je ne vous comprends pas, répondit M^{me} de Moorsleben avec une douceur affectée... Vous en savez donc plus que moi? Disgrâce éclatante?... Où elle se trouve? M^{lle} de Gérold est assise au chevet du lit de la duchesse.

M^{me} de Berg respira avec bruit, — on eût dit un hennissement, — et se rendit dans l'appartement de la princesse Thékla, d'où s'élevait un vacarme incompréhensible.

X.

La duchesse dormait; tout semblait frappé d'immobilité dans le château silencieux.

Lothaire se tenait dans la chambre du bienveillant M. de Rinkleben, auquel il avait

demandé l'hospitalité pour être à portée des nouvelles. Il essaya de fumer, et laissa éteindre son cigare; il voulut lire, mais ne tourna pas même les pages du volume qu'il tenait. Un cruel souci creusait son front, et l'inquiétude l'obligeait à marcher sans cesse au travers de la chambre.

M. de Palmer s'était enfermé dans sa chambre pour y cacher sa mauvaise humeur. Quand, le matin, il avait apporté dans le cabinet de travail du duc un rapport extrêmement bien fait, concluant à la nécessité d'exécuter dans le palais ducal des travaux considérables, pour lesquels les entrepreneurs mandés lui avaient promis, à lui Palmer, de n'être point ingrats s'ils en obtenaient la commande, le duc l'avait reçu d'un air sérieux et lui avait montré une lettre, émanant de l'un de ses cousins, le prince Léopold; cette lettre confidentielle avertissait le duc que, depuis trois ans, la maison C. Schmidt, de R..., n'avait pu obtenir le paiement des fournitures faites à la cour; que ses réclamations étaient vaines, et qu'à une dernière lettre plus pressante il avait été répondu que l'on quitterait les fournisseurs trop

exigeants et trop impatients. M. de Palmer répondit en souriant qu'il y avait un gros malentendu dans cette affaire et qu'il la fallait examiner avec soin, parce que les factures énonçaient des livraisons qui n'avaient pas été faites. Mais le duc était resté impassible, et il avait donné ordre péremptoire de payer ce qui était dû.

Cela était tout à fait désagréable! Est-ce que ces marchands n'étaient point faits pour attendre longtemps... tout au moins jusqu'au moment où M. de Palmer, ayant mis ordre à ses affaires, aurait planté sa tente sous d'autres cieux? Enfin il était pourtant consolant d'avoir cette Berg pour confidente et pour associée. Comme elle avait brillamment mené la campagne dont on allait recueillir les résultats, et comme elle avait réussi à écarter cette Claudine! La vieille duchesse elle-même, sa protectrice obstinée, l'avait rejetée loin d'elle! Jamais le duc n'oserait casser l'arrêt rendu par sa mère.

Les derniers rayons du soleil couchant passaient au travers des grandes fenêtres et venaient tomber sur le lit de la duchesse.

— Claudine!... murmura une voix faible.

La jeune fille, qui restait immobile, en proie aux pensées les plus pénibles, se leva aussitôt et vint s'agenouiller près du lit.

— Comment te trouves-tu, Élisabeth?

— Oh! mieux... beaucoup mieux... Je sens que la fin approche.

— Élisabeth!... je t'en conjure, ne parle pas ainsi.

— Y a-t-il quelqu'un, ici, qui nous puisse entendre?

— Non, Élisabeth. Son Altesse est allée rejoindre les jeunes princes; la femme de chambre se trouve dans la pièce voisine; M^{me} de Katzenstein est chez la duchesse douairière, et la garde-malade s'est endormie sur son livre de prières.

La malade resta immobile; son regard suivait la trace lumineuse que le soleil attachait sur la Vierge, et qui remontait toujours plus haut, jusqu'à ce qu'ayant atteint le cadre, elle disparut.

— Pourquoi n'as-tu pas confiance en moi? dit-elle tout à coup avec tristesse... Pourquoi ne me dis-tu pas franchement tout... tout?

— Élisabeth, je ne t'ai jamais rien caché.

— Ne mens pas, Claudine! s'écria la duchesse avec vivacité... On ne doit jamais mentir à une mourante.

Claudine releva fièrement la tête : — Je ne t'ai jamais menti, Élisabeth.

Un sourire amer passa sur les lèvres pâles de la duchesse.

— Tu m'as menti en toute circonstance, répondit la duchesse avec froideur et fermeté, car tu aimes mon mari.

Un cri l'interrompit; la tête de Claudine était tombée sur la couverture de soie rouge. Tout ce qu'elle redoutait s'était produit; la crainte qu'elle éprouvait depuis plusieurs jours, s'était réalisée... Et c'était l'amie qui lui était si tendrement attachée, dont les lèvres venaient de prononcer ces paroles effroyables.

— Je ne t'adresse pas de reproches, reprit la duchesse; je veux seulement ta promesse qu'après ma mort...

— O Dieu de justice!... s'écria Claudine en se redressant d'un bond sauvage. Qui donc a pu faire naître en toi un pareil soupçon ?

— Un soupçon! C'est plus que cela; oui, on

m'a ouvert les yeux; et *lui*, — il t'aime... murmura-t-elle : ah ! c'est bien naturel.

— Non , non ! s'écria Claudine en se tordant les mains.

— Tais-toi; je te dis que je sais tout; causons tranquillement; cela ne sera pas long.

Claudine debout vacillait; un vertige s'était abattu sur elle. Que pouvait-elle dire et faire, pour prouver qu'on l'accusait injustement ?

— Élisabeth... je t'en conjure, crois-moi, fie-toi à moi, dit la jeune fille en pleurant.

La malade se redressa péniblement.

— Peux-tu me jurer, dit-elle avec calme, peux-tu me jurer qu'entre le duc et toi il ne fut jamais question d'amour ? Jure-le, en invoquant le nom de ta mère; jure-le-moi, en me voyant ici sur mon lit de mort : et alors je te croirai... je récuserai même le témoignage de mes yeux.

Claudine demeurait immobile; ses lèvres s'efforcèrent de prononcer quelques mots, mais ce fut en vain et sa tête se courba.

La duchesse retomba sur ses oreillers... — Tu n'as pas ce courage-là, dit-elle à voix basse.

— Élisabeth, s'écria Claudine, crois-moi...

crois-moi... Mon Dieu! que puis-je faire pour te convaincre que tu es dans l'erreur!

— Tais-toi, dit la duchesse en souriant dédaigneusement.

Le duc venait d'entrer... — Comment te trouves-tu, Lise? lui demanda-t-il en se penchant affectueusement vers elle pour écarter de son front sa chevelure humide.

— Ne me touchez pas!... s'écria-t-elle... Ce sera bientôt fini.

Claudine s'appuyait inerte contre la porte; le duc se rapprocha d'elle et lui demanda tout bas avec inquiétude : — A-t-elle du délire?

Claudine comprima un cri qui montait à ses lèvres, et passa dans la chambre voisine; le duc la suivit.

— Qu'est-il arrivé?... demanda-t-il avec anxiété.

Le regard de la malade se fixa sur la porte derrière laquelle tous deux avaient disparu, et l'amertume qui remplissait son âme se déversait dans ce regard éloquent. Hé quoi!... on ne pouvait pas même se contraindre durant le petit nombre d'heures qu'elle avait encore à vivre? Et elle avait si vaillamment accompli

son sacrifice, qu'elle voulait leur faire promettre de s'épouser dès qu'elle ne serait plus là; c'était sa vengeance, la seule qu'elle voulût prendre.

Et *elle!*... Elle! Quelle bassesse il y avait en cette âme!... N'invoquait-elle pas Dieu à l'instant même en témoignage de son innocence!

La fièvre s'emparait de ce cerveau avec son cortège d'hallucinations; son mari revint bientôt près d'elle et l'examina avec inquiétude. Claudine rentra bientôt aussi, portant un verre.

— Bois, Élisabeth, dit-elle en passant son bras derrière la tête de la malade pour la soulever... Tu as si chaud!... C'est la potion qui te fait toujours du bien.

La duchesse restait immobile, les lèvres serrées. Ses yeux hagards fixaient le pâle visage de la jeune fille; le verre tremblait dans ses mains. — Bois, Élisabeth, lui répéta-t-elle d'un ton suppliant.

Un cri aigu se fit entendre et le verre fut repoussé sur la main de Claudine.

— Du poison!... s'écria la duchesse en se redressant, tandis que ses traits exprimaient l'horreur... Du poison!... Au secours!... Est-ce

que tous deux vous trouvez que cela dure trop longtemps?

Elle retomba en arrière, épuisée, et une nouvelle hémorragie se produisit.

Claudine, qui était tombée à genoux, se releva aussitôt. Elle-même semblait prise de folie. Elle se domina avec une force surhumaine, courut à la sonnette, puis souleva la malade et l'appuya contre la poitrine du duc accablé de douleur.

La malade demeurait inerte, les yeux fermés. On arrivait de tous les côtés. Le médecin examinait la duchesse avec inquiétude; puis il tira sa montre.

— Le professeur peut être ici à neuf heures, dit-il tout bas à la duchesse douairière après avoir consulté le pouls toujours plus faible de la malade; mais... d'ici là... de la tranquillité, — beaucoup de tranquillité, — réprimer toute marque d'inquiétude. Ce qu'il y aurait de mieux, c'est que Son Altesse conservât ses habitudes quant à son entourage : je me tiendrais dans la pièce voisine, afin que ma présence ne lui soit pas un sujet de préoccupation.

— Claudine!... murmura la duchesse...
Claudine!

La duchesse douairière chercha autour d'elle celle que l'on appelait : elle avait disparu. Dans son désir de satisfaire sa belle-fille, elle alla elle-même à la recherche de Claudine et demanda qu'on lui indiquât sa chambre; mais la porte en était fermée et rien ne s'y faisait entendre, la jeune fille à bout de forces s'y était réfugiée. C'est là qu'elle en était arrivée, là! Le monde la considérait comme une femme déçue, et celle qui avait été pour elle la meilleure des amies mourait avec la conviction qu'elle lui avait enlevé la tendresse de son mari.

Oh! combien l'orgueil avait été pour elle un mauvais conseiller! Elle avait vécu, elle avait agi avec l'orgueil de n'éprouver que des sentiments nobles ou même héroïques, et n'avait point prévu qu'entre les faits visibles et les intentions invisibles le monde n'hésiterait jamais à juger d'après ceux-là, en récusant les intentions avec incrédulité. Quand il lui eût été possible de décrocher les étoiles du ciel et de les citer comme témoins à décharge,

on ne croirait pas qu'elle ne méritait aucun reproche; ni les vivants, ni la mourante, ni personne au monde ne voudrait le croire : les uns, parce qu'il leur semble bien plus doux d'accuser que d'excuser; elle, parce qu'on ne pouvait lui donner aucune preuve tangible; les autres, hélas!... parce que, du haut de son impeccabilité, elle les avait mortellement blessés en accueillant leurs conseils ou leurs avertissements avec une colère dédaigneuse. Dieu connaissait le fond de son cœur pourtant... Mais Dieu ne fait plus de miracles. Elle était perdue! perdue! Elle était devenue la honte de sa famille... on la montrerait au doigt dans tout le duché en se répétant : — Voyez, voyez, c'est elle; c'est à cause d'elle que notre pauvre duchesse est morte!

Qui donc pouvait la sauver? Le duc... Mais il était impossible qu'il entrât en lice... Sa protection eût été une preuve de plus à alléguer contre elle. Chacun eût fait semblant de croire à ses paroles... et chacun en eût ri méchamment. Dieu de justice! qu'avait-elle donc fait pour exciter tant de haine?

Si seulement elle pouvait mourir... échapp-

per par l'éternel sommeil aux angoisses qui la torturaient ! Mais Dieu défend que l'on se dérobe aux épreuves qu'il inflige ; elle ne laverait pas en mourant la tache que désormais elle portait, mais du moins elle trouverait l'oubli. Il y avait là, dans le fond du parc, un étang qu'elle connaissait bien et qui en ce moment l'attirait avec une force magnétique ; il y a là tant de fraîcheur et de paix. On l'y trouverait plus tard et l'on dirait : — Elle avait encore un peu le sentiment de l'honneur, cette Claudine ; elle n'a pu vivre dans la honte !... Et il n'y aurait sur la terre qu'un être, un seul pour s'écrier : — Ma bien-aimée !... ô ma chère et pure sœur ! Ma foi en toi est inébranlable !

Là-bas, à Maisonneuve, une jeune fille poserait sa jolie tête brune sur l'épaule de son fiancé, et lui dirait : — Que m'importe, Lothaire, qu'il y ait une tache sur votre nom ? Oubliez-la, puisque je vous aime malgré tout.

Quelques coups secs retentirent contre sa porte.

— Mademoiselle de Gérold, dit la voix aiguë de M^{lle} de Bohlen, la duchesse douairière vous attend.

Elle se leva machinalement, oubliant que ses cheveux déroulés tombaient sur son dos et qu'elle était vêtue seulement d'un peignoir. Elle se rendit dans l'appartement non encore éclairé; la lune traçait sur le tapis deux raies lumineuses.

— Claudine!... dit une voix douce.

Elle s'approcha de la fenêtre près de laquelle se tenait la duchesse douairière et s'inclina.

— Asseyez-vous, Claudine.

Mais elle ne fit aucun mouvement pour obéir à cette invitation.

— La duchesse se meurt!... dit-elle d'une voix rauque.

— Dieu en décidera.

— Et par moi!... par moi, murmura la jeune fille.

La vieille princesse ne lui répondit pas.

— J'ai une demande à vous communiquer, dit-elle après un court silence. Cette demande est étrange en un pareil instant, à l'heure où l'ange de la mort frappe à la porte de notre maison; mais celui qui m'a choisie comme intermédiaire désire que je m'acquitte *sur-le-champ* de ma mission. Le baron Gérold vous

prie, Claudine, de remplacer près de sa fille la mère qu'elle n'a point connue, et près de lui, l'épouse qu'il a perdue.

— Altesse!... s'écria Claudine en se reculant pour s'appuyer contre une console... Je le remercie, dit-elle d'une voix haletante; je ne lui demande pas ce sacrifice.

— Soit!... reprit sévèrement la duchesse douairière. Vous avez tenu dans votre main la possibilité de vous laver de toute accusation, de réduire au silence tous les propos malveillants; vous avez tenu dans votre main l'apaisement des dernières heures d'une vie qui va s'éteindre, et qui du moins aurait pris fin sans emporter de la terre aucun soupçon déchirant.

— Altesse!...

— Ma pauvre fille infortunée!... dit la vieille princesse en soupirant.

— Altesse!... je donnerais ma vie pour elle, pour la duchesse.

— Votre vie! Oui, Claudine, cela est facile à dire.

— Oh!... si seulement je pouvais prouver que je suis sincère, dit-elle en s'approchant, les mains jointes, du fauteuil que la duchesse

douairière occupait. Elle se trouvait placée directement sous la clarté de la lune, et l'on pouvait, à cette pâle lumière, distinguer les yeux éteints et le visage convulsé de la jeune fille.

La vieille princesse, touchée de l'angoisse dont elle était témoin, dit avec bonté :

— Mais Claudine!...

— Votre Altesse croit-elle vraiment, dit la jeune fille d'une voix éteinte, que... que je sois une femme coupable?

— Non, mon enfant, car le baron Gérold ne vous offrirait pas sa main.

— Pour cela! Seulement pour cela... dit la jeune fille en reculant.

— Il m'a été très pénible de prêter l'oreille aux commérages, poursuivit la duchesse douairière; mais, mon enfant, j'ai l'expérience de la vie; je connais la nature ardente de mon fils, l'empire qu'il a toujours exercé sur tous ceux qu'il a voulu séduire... Et toi, toi, tu l'avais si bien compris, que tu avais fui sa présence... Va, je t'avais devinée et approuvée!... Je te retrouve ici, près de lui! Enfant, enfant!... Je crois qu'en effet tu as été seulement l'amie de ma bru; mais tu as joué avec

le feu, tu t'es mesurée avec une puissance redoutable; ton orgueil t'a portée à croire que l'apparence importe peu, quand la réalité la dément; tu as compromis ta réputation. Crois-moi, saisis la main que l'on te tend : nul n'osera jamais penser que Lothaire de Gérold a donné son nom à une femme qui ne méritait pas cet honneur. Et lui, — mon fils, — jamais plus son regard ne s'attachera sur l'épouse de Lothaire.

— Je suis incapable de prendre une résolution.

— Il faut par un effort de volonté te reprendre et te décider; Lothaire attend dans le doute et l'espoir.

— L'espoir!... Mais, Altesse, il ne m'aime pas! C'est un sacrifice qu'il a fait à l'honneur de notre nom. Je ne puis l'accepter... Que Votre Altesse ait pitié de moi!

— Hé bien, s'écria la duchesse douairière avec emportement, que votre orgueil se sacrifie, lui aussi. Votre honneur ne mérite-t-il pas ce sacrifice?... Est-ce qu'elle ne le mérite pas, celle qui lutte là-bas contre la mort?

— Altesse, murmura Claudine... — une

pensée avait traversé son cerveau torturé... — je voudrais... je veux parler au baron Gérold.

La vieille princesse eut pitié de la jeune fille ; elle versa de l'eau dans un verre et le lui porta.

— Calme-toi un peu d'abord , lui dit-elle en la menant vers une chaise ; puis il pourra venir.

— M. le docteur en médecine!... annonça M^{lle} de Bohlen, en entrant chez la duchesse douairière, suivie par le médecin de la duchesse.

— Que Votre Altesse pardonne l'indiscrétion que je commets en me présentant à elle sans avoir été appelé ; mais je considère comme un devoir de l'avertir que la malade se trouve dans le plus grand danger : les deux hémorragies qui se sont produites l'ont totalement épuisée. M. le professeur Thalheim, qui vient d'arriver, conseille une transfusion de sang : je n'y suis pas contraire. Dans la situation où nous nous trouvons, aucun moyen ne doit être repoussé. Le duc, présent à la consultation, est décidé à donner le sang nécessaire ; mais comme cette opération comporte en somme quelque péril, puisqu'elle peut avoir des consé-

quences qui mettent la vie en danger, il nous faut écarter la proposition généreuse du chef de l'État.

Il s'arrêta : Claudine avait bondi de son siège en tendant la main vers lui.

— Monsieur le docteur, dit-elle, je vous en prie, permettez que je sois celle qui...

— Vous!... dit le vieillard en la regardant avec surprise; oui, cela conviendrait... Venez alors, mais venez de suite, car il n'y a pas de temps à perdre. Cependant attendez, Mademoiselle; réfléchissez un instant : je dois vous avertir que nous vous ouvrirons l'artère.

— Ah!... cher docteur, répondit Claudine, qu'importe cela! Il n'y a qu'une considération à examiner : celle de la vie de la duchesse. Et, oubliant les lois de l'étiquette, elle se précipita hors du salon sans même en demander l'autorisation à la duchesse douairière.

Celle-ci restait immobile, sans comprendre la question qui s'était agitée et résolue devant elle. Transfusion? qu'était cela? Elle voulut s'en rendre compte : quand elle entra dans la pièce qui précédait la chambre de la malade, près de laquelle les deux médecins accomplit-

saient leurs préparatifs, elle aperçut Claudine, devant laquelle se tenait une garde-malade qui relevait la manche du peignoir de cachemire blanc dont la jeune fille était vêtue.

La vieille princesse posa la main sur l'épaule de son fils, qui venait de quitter la duchesse et d'entrer dans cette pièce, où se trouvaient aussi M^{me} de Katzenstein et la femme de chambre bouleversées par l'inquiétude.

— Adalbert, lui dit-elle tout bas, de quoi s'agit-il? Le docteur l'a averti qu'on allait lui ouvrir l'artère, pour transfuser son sang dans les veines d'Élisabeth.

Il pencha la tête affirmativement, d'un air distrait; il ne pouvait détacher son regard du visage triste et serein de la jeune fille.

— Au nom du ciel, Adalbert, reprit la vieille princesse, pouvons-nous accepter que M^{lle} de Gérold...? Il paraît que c'est une opération dangereuse...

Il regarda sa mère d'un air égaré.

— N'est-ce pas, lui dit-il tout bas, d'un ton amer, qu'il faut un certain courage pour risquer sa vie, plus encore sa santé? C'est, en tout cas, un courage d'une autre nature que

celui qui consiste à lancer une flèche pour atteindre mortellement une pauvre femme, ou bien à traîner dans la boue le nom d'une honnête jeune fille ? Mais je ne puis m'opposer à son sacrifice... moi, moins que tout autre : on ne manquerait pas de dire que je me soucie de sa vie plus que de celle de ma femme.

Une garde-malade baissa les rideaux dans la chambre de la duchesse ; seule, Claudine, dans son vêtement blanc, se profilait au milieu de cette chambre ; on eût dit une prêtresse de la compassion. — De bras à bras, collègue, dit le professeur au médecin de la duchesse ; le succès est certain.

Mais le duc n'entendit pas cette recommandation ; il s'était retiré dans le salon de la duchesse, là même où il avait osé parler à Claudine des sentiments qu'il éprouvait, et s'y promenait à grands pas. Il eût donné bien des années de son existence pour en effacer cette heure. Pauvre enfant !... se répétait-il. Pauvre femme ! Il n'avait pas prévu ces terribles conséquences, entraîné par une passion qui lui semblait irrésistible, et l'est seulement pour ceux qui ne veulent pas lutter contre eux-mêmes.

mes. Elle l'avait repoussé, il est vrai ; il avait confusément entrevu un avenir qui le rendait libre... Mais cette pensée lui faisait horreur à ce moment terrible, où la destinée semblait vouloir le punir en l'exauçant. — Mais qui donc, se demandait-il, peut avoir calomnié Claudine près de la duchesse ?

Une seule bougie brûlait sur la cheminée, comme durant cette soirée dont il ne pouvait détacher son souvenir : une sueur froide mouillait son front.

— Une trêve !... ne fût-ce qu'une trêve, ô mon Dieu ! Que je puisse tout lui confesser, qu'elle me pardonne, qu'elle ne meure point avec la pensée que je l'ai trompée !

Il revivait maintenant toutes les années de son existence : sa femme l'avait adoré malgré ses défauts, malgré sa froideur, malgré son indifférence ; il croyait voir son regard fixé sur lui, exprimant toujours une tendresse infinie, une soumission complète et joyeuse. Elle s'était toujours contentée des moindres preuves d'affection, et se montrait si heureuse d'une parole tendre ! Elle était si généreuse, si bonne !... Ses petits travers, ses légers défauts

qui l'irritaient trop souvent, sans qu'il prît la peine de modérer l'expression de son mécontentement, qu'étaient-ils, grand Dieu!... mis en regard des vertus et des qualités que la nature lui avait prodiguées?

Il se tenait debout devant la fenêtre, et songeait à ce qui se passait onze ans auparavant, à pareil jour : alors aussi, on avait craint pour sa vie ; il se vit près de son lit, près du berceau de son premier-né... Elle était bien pâle, mais ses yeux brillaient de joie et un sourire triomphant était fixé sur ses lèvres. Il l'avait remerciée, mais c'était surtout son fils qui l'intéressait... Elle n'avait fait qu'accomplir son devoir.

Adalbert appuya soudainement sa tête contre la vitre, et s'essuya furtivement les yeux ; n'allait-on donc pas lui rendre compte de cette chose effroyable qui se passait là-bas?

Le château tout entier semblait vivre sous une oppression indescriptible ; les lampes des corridors ne dégageaient qu'une lumière incertaine. La domesticité observait le plus profond silence. Dans le salon qui leur était attribué se tenaient tous les hommes qui composaient le service du duc ; mais ils ne

causaient qu'à voix basse. Dans l'appartement des jeunes princes, la gouvernante et la garde du dernier-né se regardaient avec tristesse. Dans les sous-sols, les domestiques chuchotaient en se racontant des histoires effrayantes. La lingère en chef avait vu la Dame blanche passer dans un rayon de la lune sur le grand escalier; elle montait lentement, marche à marche, courbée comme le doit être un spectre qui a pour mission spéciale d'annoncer la mort d'un grand de la terre; elle imitait sa démarche, et tous les assistants fixaient sur elle leurs yeux agrandis par l'épouvante.

Chacun savait qu'une dernière tentative était faite pour sauver la malade; le nom de M^{lle} de Gérold était dans toutes les bouches.

M^{me} de Berg se trouvait dans la chambre de M. de Palmer; elle avait été envoyée par la princesse Thékla pour lui ramener sa fille, et avait profité de cette circonstance pour faire une petite visite à son ami, s'enquérir de ce qui se passait, et lui apprendre cette nouvelle invraisemblable, que le baron Lothaire, en présence de la princesse Thékla, avait demandé à la duchesse douairière d'intervenir

près de Claudine de Gérold, afin qu'elle lui accordât sa main.

M^{me} de Berg était absolument déroutée par cet événement... — Si seulement, disait-elle, je tenais ma princesse en sûreté dans la voiture ! Elle est capable des folies les plus caractérisées, si elle apprend cette inconcevable demande.

M. de Palmer l'écoutait en se balançant avec agitation dans son fauteuil américain.

La princesse Hélène... où la trouver ? Qu'était-elle devenue dans cette bagarre ?

La lingère en chef avait vu la Dame blanche : c'était la jeune princesse ; et si elle montait l'escalier avec tant de peine, courbée, se traînant lourdement, c'est qu'elle portait un terrible fardeau ; elle savait que la duchesse était mourante. Elle venait d'apprendre que M^{lle} de Gérold risquait sa vie au moment où elle avait fui dans le parc, loin, bien loin du château et de ses habitants, tous frappés par le malheur dont elle était la cause.

Et quand elle s'était avancée en chancelant, dans l'appartement de la duchesse, le duc était debout devant une fenêtre ; il s'était retourné

lentement... Grand Dieu! était-ce bien lui? Ce visage si beau, si régulier, à la fois digne et affable, était maintenant affaissé, contracté, et ses yeux laissaient tomber des larmes. C'était plus qu'elle n'en pouvait supporter!

Sans calculer son action, pas plus, hélas!... qu'elle n'avait calculé sa mauvaise action, elle se trouva tout à coup à genoux devant lui, frappant son front à terre, et lui confessant tout... s'accusant, et se meurtrissant les mains, en se traînant sur le parquet. Le duc ne l'interrompit point; quand elle eut cessé de parler, il lui fit seulement une question.

— La lettre, Hélène? Comment avez-vous pu vous procurer l'unique lettre que j'aie jamais adressée à M^{lle} de Gérold? lettre dont la signification a été mal interprétée par ma femme, et qui au surplus démontrait qu'il n'y avait qu'un coupable : moi.

— Votre Altesse demandait à M^{lle} de Gérold de rester, malgré tout, l'amie de la duchesse.

— *Malgré* le déplaisir que je lui avais causé... Rien de plus.

— Mon cousin, mon cousin, punissez-moi!

s'écria la princesse Hélène; dites-moi ce qu'il faut faire pour réparer le mal dont je suis la cause.

Il leva les épaules.

— Qui vous a procuré cette lettre?

— M^{me} de Berg... répondit-elle, en perdant connaissance. Le duc la souleva et la porta sur un fauteuil; il ne pouvait se décider à lui parler, et quitta la chambre.

L'opération était terminée; la duchesse avait repris quelques couleurs, et son pouls s'était ranimé. Le sang jeune et sain de Claudine lui avait rendu ses forces: c'était, pour ainsi dire, un miracle qui venait de se produire. La malade dormait paisiblement, tandis que la fenêtre ouverte laissait passer l'air pur et frais d'une belle nuit d'été; la garde restait immobile à l'ombre des rideaux; on n'entendait que la respiration régulière de la duchesse.

Claudine se tenait dans sa chambre; on avait pansé son poignet; elle éprouvait un abattement extrême, non seulement en raison du sang qu'elle avait perdu, mais par suite de tous les événements qui venaient de se produire; elle se soutenait à peine, mais luttait

énergiquement contre le besoin de repos qui s'était emparé d'elle ; elle devait avoir avec le baron Gérold une entrevue, après laquelle elle retournerait à la maison des Hiboux.

La duchesse douairière, qui l'avait suivie pour lui exprimer sa gratitude et qui la comblait de soins maternels, la conjura de renoncer à cette entrevue pour le moment et de la remettre tout au moins au lendemain. Mais Claudine persista dans ses résolutions, avec calme, et déclara qu'aucune considération ne les pourrait modifier.

Le médecin, qui avait été appelé et mis au courant de la situation, répondit avec brusquerie : — Soit, quant à l'entrevue ; quant au départ, je le défends absolument ; et vous allez d'abord prendre un verre de vin.

Il lui tint le verre contre les lèvres ; elle en but quelques gorgées ; puis, entendant dans le corridor un pas bien connu, elle se tourna vers la vieille princesse.

— Je demande à Votre Altesse, dit-elle, la permission d'entretenir mon cousin sans témoins.

La duchesse douairière se retira en branlant

la tête d'un air fort troublé; le médecin et M^{me} de Katzenstein la suivirent.

— Bonne chance!... dit la vieille princesse en passant devant Lothaire, qui s'inclinait devant elle en pâlisant.

— Point d'émotion!... Monsieur le baron, dit à son tour le vieux médecin, ne lui causez aucune émotion, aucune contrariété; consentez à tout ce qu'elle voudra, lors même qu'elle vous demanderait la lune.

Nonobstant ces recommandations, ce fut presque avec impétuosité que Lothaire entra dans la chambre où se trouvait sa cousine; il avait, depuis quelques heures, erré à l'aventure dans le parc et ignorait tout ce qui s'était passé au château; rencontré par les valets de pied qui le cherchaient par ordre de la duchesse douairière, il revenait en toute hâte; son regard surpris allait du poignet bandé de la jeune fille à la robe flottante qui l'enveloppait.

Que s'est-il passé?... disait son regard; mais il n'exprima pas cette question et se borna à indiquer silencieusement le poignet de Claudine.

— Ce n'est rien, répondit-elle brièvement : une petite blessure insignifiante causée par l'instrument du chirurgien qui avait besoin d'un peu de sang pour la duchesse. Mais parlons de notre situation.

— Et vous traitez cela de blessure insignifiante!... s'écria Lothaire. Ignorez-vous que cette opération peut être mortelle?

— Elle a été faite par l'une des sommités médicales de notre époque; et puis d'ailleurs...

— Vous n'avez sans doute personne, ici-bas, à qui votre disparition puisse causer une douleur, personne à qui vous deviez demander si vous pouvez agir à votre guise, si vous avez le droit de jouer votre santé et votre existence?

— Si fait, répondit-elle pensivement; j'ai mon frère; mais le temps pressait, je ne pouvais recourir à lui.

— Votre frère!... répondit Lothaire avec amertume. Et moi, qui précisément venais vous demander de partager ma vie, d'être une mère pour l'enfant que vous avez sauvée, je ne méritais pas d'être compté?

Il avait parlé bas, d'un ton douloureux; Claudine fut prise d'un vertige soudain et se

laissa tomber dans le fauteuil sur lequel elle s'appuyait étant debout, lorsque son cousin était entré.

— Je voulais m'entretenir avec vous de ce projet, dit-elle d'une voix faible; je l'ai promis à la duchesse douairière; il ne faut donc apporter aucun retard à cette négociation; vous agissez, mon cousin, avec une grandeur d'âme que je ne pourrais reconnaître qu'en repoussant votre proposition...

Lothaire, immobile, debout devant elle, la regardait fixement.

— ... Mais, poursuivit la jeune fille, je repousserais en même temps l'un des moyens les plus efficaces sur lesquels on compte pour prolonger un peu la vie de la malade : c'est du moins ce qui m'a été expliqué et affirmé par la duchesse douairière. Je ne suis donc pas libre de vous refuser; pardonnez-le-moi! Mais j'ai à vous faire une proposition qui peut-être conciliera les intérêts opposés : on peut être fiancés, sans se marier. Si la duchesse guérit, nous pouvons rompre ces fiançailles qui n'ont d'autre but que celui de la rassurer; si elle meurt... hé bien! vous n'en serez pas moins

libre, et moi aussi. Je sais qu'il y aura un laps de temps incommode à passer : je ne sais pas de moyen pour éviter cette contrainte ; mais cela durera peu de l'une ou l'autre façon ; les fiançailles ne sont qu'une promesse ; bien souvent il arrive que cet engagement soit rompu ; il n'y a, de ce fait, aucune honte à redouter ; je... je...

Elle avait parlé avec une vivacité toujours plus intense ; et maintenant sa tête blonde était retombée sur l'oreiller ; vaincue par la faiblesse, elle avait fermé les yeux. Lothaire s'était rapproché d'elle et l'examinait avec perplexité.

— Je... je ne pourrais pas m'éloigner d'ici, reprit-elle ; mais vous, Lothaire, vous êtes libre : après ces fiançailles que nous ne pouvons malheureusement éviter de déclarer, vous trouverez aisément un prétexte pour voyager... un coin de l'univers où vous pourrez attendre les événements, et je crois bien que vous ne les attendrez pas longtemps, et alors... Vous pensez bien que je ne parle pas au point de vue de ce qui me concerne, fit-elle en se redressant tout à coup. Qu'importe cela ? Qu'im-

porte ce que l'on dirait... ou dira? Ma conscience me suffit pour dédaigner ceux qui ici-bas jugent toujours mal leurs semblables, parce qu'ils les jugent toujours d'après eux. Mais elle!... la pauvre mourante! Si vous saviez, Lothaire, combien elle est bonne! de quelle générosité son âme est animée et combien je lui suis tendrement attachée! Si vous le saviez, vous comprendriez que je suis prête à lui faire tous les sacrifices, même le plus considérable de tous, celui qui enchaîne, — momentanément, il est vrai, — votre liberté.

— Alors vous me proposez de jouer la comédie?

— Pas longtemps, pas longtemps!... murmura-t-elle, tandis que ses beaux yeux éteints semblaient implorer un pardon en se fixant sur lui.

Il saisit brusquement la main droite de la jeune fille.

— Soit!... fit-il gravement; mais vous êtes souffrante et avant tout, avant que la comédie commence...

— Il faut qu'elle commence tout de suite, lui dit-elle d'un ton suppliant; allez trouver la

duchesse douairière; dites-lui que vous avez mon consentement, pendant ce temps je me préparerai au départ, je suis si fatiguée!

— Je me rendrai près de la duchesse douairière, répondit Lothaire avec calme, et vous vous mettez au lit pour prendre un peu de repos : vous ne retournerez pas chez vous en ce moment.

— Je le ferai cependant, répondit Claudine avec vivacité; vous savez bien que ces fiançailles n'enchaînent pas plus votre volonté que la mienne, et que nous restons libres l'un et l'autre.

Lothaire se rappela à ce moment la recommandation du médecin : « Consentez à tout ce qu'elle vous demandera. » Il se contraignit donc, et quitta la chambre sans répliquer. Claudine le suivit des yeux; il lui semblait de plus en plus agir sous l'empire d'un rêve; ses forces l'abandonnaient et tout à coup il lui parut que son fauteuil vacillait; elle voulut s'y retenir et ses mains étendues ne frappèrent que l'air... Un vertige l'avait saisie, sa tête retomba en arrière; elle crut sentir qu'on la soulevait, mais ne perçut rien au delà de cette sensation.

La garde-malade, qui d'après les ordres du médecin s'était glissée près d'elle, la trouva sans connaissance. Elle appela au secours, et l'on vint l'aider à placer la jeune fille sur une chaise longue où elle revint à elle rapidement.

— Ce n'est rien du tout, Monsieur le baron, je vous garantis que cela n'a aucune gravité, disait le médecin de la cour à Lothaire qui l'avait été chercher; il faut qu'elle soit maintenue dans un calme complet; vous la verrez demain en bon état. Songez à cette magnifique santé, à sa jeunesse! Vous pouvez retourner tranquillement chez vous.

M. de Gérold fit appeler la femme de chambre qui était de service près de M^{lle} de Gérold, pour lui recommander d'appeler la garde et le médecin s'il se produisait quelque chose d'anormal pendant le sommeil de sa cousine; puis il pria M^{me} de Katzenstein de veiller sur elle: précisément la dame d'honneur allait prendre des nouvelles de Claudine; il l'accompagna et l'attendit dans le corridor; il entendit la voix de la jeune fille; avec qui donc causait-elle? Chaque parole parvenait distinctement à

son oreille; M^{ms} de Katzenstein n'avait pas fermé la porte derrière elle.

— Pardonnez-moi! disait une voix qui était celle de la princesse Hélène, mais sur un ton de commandement plutôt que de prière.

Lothaire fronça le sourcil; il lui était pénible de se contraindre et de rester en dehors de la chambre, au lieu d'y faire irruption.

M^{me} de Katzenstein revint discrètement sur ses pas et murmura en passant : — Son Altesse est près de M^{lie} de Gérold.

— Le duc m'a dit qu'il fallait expier ce que l'on ne pouvait réparer; il m'a ordonné de vous demander pardon, reprit encore la princesse Hélène : donc jë vous demande pardon. M'avez-vous entendue?

Hors de lui, à bout de patience, Lothaire poussa la porte et parut sur le seuil de la chambre faiblement éclairée. Sur le visage pâli de Claudine, qui lui faisait face, une faible rougeur parut lorsqu'elle l'aperçut.

— O mon Dieu!... dit-elle en le renvoyant du geste. Elle ne put en dire davantage : une palpitation de cœur lui avait coupé la parole.

Elle n'était point surprise de le voir entrer

dans sa chambre; mais elle se disait qu'un coup de foudre allait atteindre l'altière petite créature qui se tenait près d'elle en lui ordonnant de lui pardonner.

La jeune princesse n'avait point aperçu Lothaire; elle se tenait droite, hautaine et prouvant d'autant plus de haine pour Claudine qu'on l'obligeait à s'humilier devant elle.

— Vous ne voulez pas? demanda-t-elle... Je ne puis vous accorder beaucoup de temps pour prendre une décision, je dois retourner à Maisonneuve. Ma mère a envoyé M^{me} de Berg pour m'accompagner; mais je n'en veux pas. Je prierai M. de Gérold de m'emmener. Donc, pour la troisième fois, je vous demande pardon, Mademoiselle de Gérold.

— Princesse, répondit Claudine, les lèvres tremblantes, je ne sais pas même pour quelle cause vous me demandez pardon; mais, quelle qu'elle soit, je vous pardonne de tout mon cœur.

— Altesse, on n'a jamais entendu, je crois, demander pardon sur ce ton à une personne gravement offensée et gravement malade, dit tout à coup Lothaire avec sévérité.

La princesse se retourna vivement, comme si elle avait reçu une décharge électrique. Claudine la regardait avec commisération en retenant sa respiration. Elle connaissait mieux que personne la souffrance que l'on enduret lorsqu'on avait la certitude de perdre celui que l'on aimait.

— Pour supporter cette impérieuse sollicitation d'un pardon, continua Lothaire, il ne faut rien moins que la générosité et la bonté sans limites de ma fiancée.

Tout était dit; Claudine éprouva une fois encore les atteintes du vertige. Comment était-il possible qu'il traitât avec si peu de ménagement la femme qu'il aimait, celle que tout le monde avait considérée comme lui étant d'avance accordée? Peut-être, pour s'épargner une lutte pénible, avait-il voulu briser brutalement les liens qui l'unissaient à la jeune princesse...

Claudine tendit la main en avant... — Princesse... dit-elle sur un ton de prière.

Mais la petite Altesse ne chancela point; elle secoua avec défi les boucles de sa chevelure.

— Recevez tous mes vœux de bonheur, dit-elle brièvement.

Mais dans l'intonation de ces mots l'oreille de Claudine perçut aisément l'épouvantable trouble dont était saisie cette jeune âme, assistant à l'effondrement de ses vœux les plus ardens.

La princesse vit la main qui se tendait vers elle, mais ne s'en rapprocha pas; elle inclina la tête avec hauteur.

— Accompagnez-moi, baron, dit-elle d'un ton de commandement.

Lothaire saisit la main que la jeune princesse avait dédaignée et la porta à ses lèvres; Claudine la retira vivement.

Ils se retirèrent : Claudine sonna pour qu'on l'aidât à se mettre au lit; on éteignit les lumières; peu après, M^{me} de Katzenstein se glissa avec précaution dans la chambre, rien ne remuait derrière les rideaux du lit : sans doute la jeune fille dormait déjà. Mais lorsqu'elle se rapprocha davantage, elle vit que Claudine était assise dans son lit.

— Mais, mon enfant, dit tout bas la vieille dame, vous ne reposez donc point?... Et elle mit un baiser sur son front; je viens seulement d'apprendre vos fiançailles, reprit-elle

d'un ton ému. Que Dieu bénisse cette union de deux cœurs!... Puis elle se retira sur la pointe des pieds.

— L'union de deux cœurs!... se répéta Claudine; quelle terrible ironie!

Plusieurs heures s'écoulèrent avant qu'elle pût trouver le sommeil. Le jour le plus douloureux de son existence venait de s'écouler. Quelle autre peine allait-elle encore endurer, et que lui tenait l'avenir en réserve?

X.

Le matin du jour suivant, Claudine fut tirée d'un sommeil de plomb par un message de la duchesse douairière qui lui adressait un superbe bouquet et une bague ornée de diamants.

Il lui était pénible de ramener sa pensée sur tous les événements qui s'étaient écoulés la veille; elle se leva et s'habilla avec difficulté; à peine était-elle prête que l'une des femmes de chambre de la duchesse parut pour la prier de se rendre près de celle-ci.

Elle s'y rendit à pas lents; le soleil éclairait

joyeusement les tentures de soie rouge qui garnissaient la pièce; au chevet du lit de sa femme se tenait le duc, qui portait dans ses bras le plus jeune de ses enfants; les deux plus petits princes tenaient chacun une rose à la main, tandis que l'aîné portait un objet qui brillait.

Le duc alla à sa rencontre et lui baisa la main.

— Mademoiselle, lui dit-il, il est des dévouements tellement au-dessus des forces humaines que l'on ne trouve pas de parole pour exprimer la gratitude qu'ils inspirent; permettez-moi seulement de vous dire que mes fils et moi serons toujours vos obligés, toujours vos débiteurs; venez, dit-il en la conduisant vers le lit, venez recevoir la seule récompense qui soit digne de vous. Voyez par vous-même le miracle que votre amitié héroïque a produit! La malade a ressuscité!

La duchesse lui tendit la main, tandis que le prince héritier se rapprochait joyeusement d'elle.

— Je savais bien, lui dit-il d'un ton sérieux, que vous étiez une personne d'un grand mé-

rite, mais je n'aurais jamais pu croire que vous aviez tant de courage! Tenez, voilà mes frères qui veulent vous offrir des fleurs; moi je sais bien que les fleurs se fanent vite : aussi j'ai voulu autre chose.

Il lui offrit une superbe rivière de diamants.

— Chacune de ces pierres, ajouta l'enfant gracieusement, vous dira combien nous vous sommes reconnaissants d'avoir rendu la santé à **maman**.

— Claudine! dit la malade à voix basse.

La jeune fille s'agenouilla près d'elle sur l'estrade, et, les yeux baissés, dit : — Le sacrifice n'est méritoire que lorsqu'on l'accomplit avec effort; je l'ai fait avec joie, je ne mérite donc pas ces touchants témoignages de gratitude.

La duchesse adressa un signe imperceptible à son mari, qui se retira suivi de ses deux fils aînés; seul le baby resta assis sur le lit de sa mère.

— Merci, ma Claudine, merci mille fois; reçois aussi toutes mes félicitations pour tes fiançailles, que ma chère belle-mère vient de m'apprendre : j'en ai été surprise. Pourquoi

ne m'as-tu jamais dit que tu aimais ton cousin?

Claudine resta muette; puis elle prit peur d'elle-même; si elle jouait si mal son rôle, la comédie ne servirait à rien! Il fallait donc avant tout s'en pénétrer et se tirer le moins mal possible de toutes ces difficultés.

— Je ne pouvais pas... je n'osais pas en parler, balbutia-t-elle. Je ne savais pas si lui m'aimait.

La duchesse lui pressa la main.

— Claudine, dit-elle à voix basse, je plains le duc, car il t'aime!

— Non, non, s'écria la jeune fille, il ne m'aime pas!

— Si fait; je sais ce que je dis; j'ai tenu dans mes mains une lettre de lui, — adressée à toi.

Claudine tressaillit.

— Une lettre? Je n'en ai jamais reçu qu'une seule de lui, et...

— Oui, je sais, cela est exact; je ne l'avais pas compris hier, mais Adalbert m'a tout expliqué, m'a tout confessé ce matin; cela ne lui a pas été facile: je sais tout, Claudine, te dis-je... Et je ne puis m'empêcher de regretter que tu sois perdue pour lui.

— Élisabeth, dit la jeune fille saisie de pitié et d'admiration, il n'y avait là qu'une erreur du duc, un simple caprice.

— Oui, une erreur... un caprice... Je sais, je puis comprendre, mais tu ne peux concevoir, Claudine, à quel point tout est désormais calme ici, fit-elle en portant la main à son cœur; puis elle caressa doucement le bandage qui entourait le poignet de Claudine.

— Élisabeth, dit celle-ci, tu as toujours eu un esprit religieux; tu as toujours jugé avec tant d'indulgence, c'est-à-dire de si haut, les faiblesses humaines; ce caprice a été à peine un nuage sur un ciel pur et resplendissant... Seras-tu cette fois un juge sévère?

La duchesse secoua négativement la tête.

— Non, j'ai pardonné. Le court espace de temps qui m'a été accordé, grâce à toi, doit laisser seulement des souvenirs doux à tout le monde. Ah! Claudine, pour la première fois depuis que je suis sa femme, il m'a parlé ce matin comme j'ai ardemment souhaité qu'il s'entretienne avec moi; il a parlé d'abondance de cœur, sans réticence, avec une bonté et une douceur sans bornes. Cela arrive trop tard,

oui, mais cela est si beau, si doux de voir son cœur sans voiles, de pénétrer ses moindres sentiments; et je lui ai pardonné bien sincèrement. Il y a encore quelques petits mouvements de sot amour-propre en moi. Figure-toi que je voulais toujours lui plaire, et je ne m'apercevais pas que je n'étais plus qu'une pauvre malade... Alors je me suis bien regardée dans un miroir; cela m'a d'abord fait du mal, et puis...

Elle se tut. Ses yeux étaient humides, tandis qu'elle s'efforçait de sourire.

Claudine ne pouvait retenir ses larmes, qui coulaient sur ses joues.

— Maintenant, reprit la duchesse, je ne pense plus qu'à lui, pas du tout à moi, et il me fait tant de peine... Une autre encore... c'est la princesse Hélène. Elle aime ton fiancé.

— Oui, répondit Claudine.

— Oh! toi!... créature comblée de tous les dons de Dieu, et vers qui tous les cœurs inclinent... Combien on doit être heureuse lorsqu'on est tant aimée!

La voix de la duchesse était triste, presque désespérée.

Claudine se détourna un instant... Ne fallait-il pas cacher la douleur qu'elle éprouvait ?

— Je ne veux pas te retenir plus longtemps, Claudine, reprit-elle. Tu as tant, tant de soins à prendre aujourd'hui. Il faut que tu te présentes comme fiancée à la duchesse douairière, et aussi qu'on te présente la petite fille de ton fiancé, qui va devenir tienne. Puis vous devez, lui et toi, avoir tant de choses à vous dire ! Va, Claudine, va avec la bénédiction de Dieu.

Elle souriait, car son petit enfant s'était traîné tout près d'elle, lui avait prestement enlevé sa coiffe et lui présentait ses lèvres à baiser. Claudine l'entendit murmurer : — Mon chéri, ta maman ne peut t'embrasser, car elle est malade.

La jeune fille, profondément émue, baisa la main diaphane qui se tendait vers elle et s'efforça de quitter tranquillement l'appartement de la duchesse. Quand elle eut atteint sa chambre, elle tomba dans un fauteuil et cacha dans ses mains son visage couvert de larmes ; la femme de chambre l'examinait avec surprise. Et c'était une fiancée ? Une heureuse, une riche fiancée, promise à l'un des hommes les plus distingués de la contrée, beau, brave et

bon? Elle se pencha et ramassa un écrin qui des genoux de Claudine venait de glisser à terre en s'ouvrant. La femme de chambre entrevit avec admiration un superbe collier de brillants. Claudine ne voyait rien ni personne; elle était tout entière à cette pensée qu'il lui serait impossible de supporter la situation actuelle.

Elle se laissa vêtir. La robe qu'elle portait la veille était perdue; elle n'en avait pas emporté d'autre en se rendant à Altenstein; elle fut donc forcée de mettre une robe de dentelle noire... triste toilette pour une fiancée et que n'égayait point le bandage de son poignet; elle se rendit, appuyée sur le bras de Lothaire, chez la duchesse douairière, qui donnait en leur honneur un déjeuner, à l'issue duquel tous deux reçurent les félicitations du personnel composant la cour.

Dans le courant de la matinée, Lothaire l'emmena à Maisonneuve. Toute la domesticité du château et des champs rangée sur le perron attendait les fiancés et les accueillit par des hurras retentissants. Béate, un bouquet de roses à la main, les bras étendus, se tenait sur le

seuil de la porte ; près d'elle se trouvait la vieille bonne qui faisait sauter dans ses bras la petite Léonie. Sur le large visage de Béate épanoui de joie coulaient quelques larmes.

— Dina, ô mon cœur, s'écria-t-elle, qui l'eût pu croire et espérer ?

Puis, enlevant brusquement l'enfant des bras de la bonne, elle s'écria : — Tiens, ver-misseau, tu as une mère !... Et quelle mère !

Lothaire mit une sourdine à cette joie exubérante en indiquant Claudine du regard.

— Elle n'est pas de force à tenir Léonie, dit-il à sa sœur, en rendant l'enfant à la bonne.

Puis il conduisit aussitôt Claudine dans la chambre la plus proche, afin de la soustraire à l'émotion causée par cette réception.

— Tu ne vas pas tourmenter et fatiguer Claudine par tes questions, dit-il à Béate. Tu vas nous faire donner quelques rafraîchissements ; puis tu te prépareras afin de faire avec nous une promenade en voiture, vers Brotterode.

— Mais, Lothaire, on y donne aujourd'hui un grand concert en plein air, devant le casino.

— Tant mieux. Nous entendrons un peu de musique.

Béate se retira en secouant un peu la tête et, tout en procédant à sa toilette, faisait quelques réflexions.

— J'aurais cru, se disait-elle, que les fiancés aimaient à causer ensemble bien tranquillement sous les arbres d'un beau jardin ; et ceux-ci, qui ne sont point portés par nature vers les plaisirs bruyants vont le premier jour de leurs fiançailles, sans y être obligés, chercher la foule des bavards et des pires commères !

Béate ne comprenait du reste absolument rien aux événements qui se déroulaient autour d'elle. Le départ mystérieux des « Altesses », comme elle les appelait, qui avait eu lieu dès le matin, l'avait rendue fort perplexe. La nuit précédente, elle n'avait pu fermer les yeux. Lorsque la veille, assez avant dans la soirée, Lothaire était revenu seul avec la princesse Hélène, elle avait reçu un coup au cœur ; portant rapidement ses regards sur son frère, elle se dit avec effroi et certitude : — Il est fiancé ! Son visage avait en effet un éclat particulier, et la jeune princesse avait si rapidement monté l'escalier...

Oui. Pas de doute possible. Elle allait apprendre à sa mère que tous ses vœux étaient accomplis.

Au même moment, en effet, Lothaire l'appelait dans sa chambre. Lorsqu'elle y entra, il était debout, appuyé contre un bahut. Telle était toujours son attitude quand il avait une communication importante à lui faire.

— Chère sœur, lui avait-il dit, je suis fiancé.

Elle l'avait embrassé en lui disant : — Je te félicite, Lothaire.

— Hé quoi!... rien de plus? Tu ne t'en réjouis pas?

— Lothaire, lui avait-elle répondu, quand un frère se marie, on se réjouit parce que l'on espère qu'il vous donne une sœur... Mais... — elle s'était efforcée de sourire, — mais tu imaginerais difficilement ta Béate vivant fraternellement avec une princesse? Nous représenterions, à nous deux, une bonne poule de ferme près d'un faisan doré... n'est-ce pas? Mais ce n'est là qu'une question secondaire du moment où tu es heureux.

— J'ai l'espoir d'être heureux; et, quoiqu'un cygne, pour poursuivre ta comparaison, ne

soit pas, plus qu'un faisan doré, une compagnie naturelle pour une poule de ferme, j'espère cependant qu'ils consentiront aisément à vivre dans une étroite intimité. Ma chère et sage sœur, je me suis fiancé à Claudine.

— A Claudine !

Et comment sa sagesse et sa perspicacité n'auraient-elles point été prises en défaut au milieu de tous ces mystères qui se croisaient, s'affirmaient et se démentaient d'une heure à l'autre ? Elle avait saisi le bras de son frère en lui disant :
— Voyons, assieds-toi là et raconte-moi tout.

Il avait raconté tout ce qui se pouvait dire. Il avait parlé du danger de la duchesse, de l'opération, du courage de Claudine et de son généreux sacrifice. Il avait tout dit, — excepté ce qu'elle désirait savoir. Elle s'était discrètement abstenue de toute question. Elle savait que son frère était taciturne et qu'il n'aimait point que l'on pénétrât dans le sanctuaire de ses sentiments ; cette disposition était commune à tous les Gérold.

Tout en se retraçant les divers incidents qui s'étaient produits depuis la veille, Béate avait pris le chapeau à la dernière mode qu'elle

avait commandé pour la fête de la veille et, en le plaçant sur sa tête, elle se rappelait le terrible débat qui avait eu lieu le matin, lors du départ des Altesses, dans la chambre de l'enfant. La petite fille, qui venait de prendre son bain, dormait profondément. La princesse Thékla, revêtue de son costume de voyage, suivie de M^{me} de Berg, était entrée dans la chambre en ne demandant rien moins que l'enfant. La bonne s'était placée, les bras étendus, devant le petit lit, en déclarant que nul ne toucherait à l'enfant sans un ordre exprès de son père. Son Altesse la princesse Thékla perdit de vue, à ce moment, les belles façons de la cour et, portant la main sur la bonne, essaya de l'écartier; mais celle-ci était une paysanne robuste, et il n'eût guère été plus facile de déraciner un chêne dans la forêt que de l'arracher à son poste.

— Que Dieu me pardonne, dit-elle en repoussant les mains crochues qui s'incrustaient dans son bras, si je manque, à ce point, de respect envers une princesse qui appartient à la famille de nos souverains; mais Dieu me pardonnera, car je fais mon devoir, qui est de

ne point laisser voler l'enfant de mon maître.

— Créature obstinée, dit M^{me} de Berg, qui donc parle de voler l'enfant? Son Altesse, qui est sa grand'mère, veut l'emmener, voilà tout.

— Eh bien alors, que mon maître, qui est le père de l'enfant, m'ordonne de laisser emmener la petite fille; sinon, non.

— Votre maître est absent.

Mais ces raisons échouèrent devant l'obstination de la paysanne; elle avait mis ses poings sur ses hanches, et paraissait décidée à employer tous les moyens de défense, sans exception; elle put, par un mouvement rapide, saisir le cordon de sonnette, et le tira avec une énergie inusitée; parfois déjà cette sonnette avait servi à des appels d'impatience; cette fois elle faisait entendre le tocsin d'alarme. Chacun supposa, dans la maison, qu'un malheur était arrivé, et Lothaire, qui revenait après avoir fait sa promenade matinale à cheval, s'élança dans le corridor, suivi de Béate, derrière laquelle tous les domestiques accouraient; Lothaire éloigna ceux-ci, et, suivi de Béate, entra dans la chambre de l'enfant, dont il ferma la porte derrière lui.

— Que se passe-t-il?... demanda Lothaire, qui n'en pouvait croire ses yeux, en apercevant la princesse Thékla debout, l'œil animé, le teint enflammé de colère. Elle s'était fort excusée de ne pouvoir assister au déjeuner, en motivant son abstention par une écrasante migraine. Ce fut elle qui répondit, d'un ton impérieux, à la question de Lothaire.

— Je pars, et désire emmener ma petite-fille; cette créature grossière s'y oppose.

— Je n'avais pas oublié l'heure du départ de Votre Altesse et me disposais à remplir mes devoirs envers elle; aussi ai-je été très surpris en apercevant, devant le perron, la voiture déjà attelée; ce départ était donc avancé? Votre Altesse, en prenant un train qui précède celui qu'elle avait désigné, m'exposait à ne point me trouver au poste que m'assigne mon rôle de maître de maison, ou s'exposait elle-même à l'injurieux et injuste soupçon de vouloir profiter de mon absence pour emmener Léonie à mon insu. Tout au moins eût-il fallu discuter avec moi la possibilité d'exaucer les vœux de Votre Altesse; je lui aurais expliqué que si Léonie est sa petite-fille, elle est aussi ma fille,

et qu'il m'est impossible de consentir à une séparation : cela eût évité à Votre Altesse une scène regrettable.

— Je l'aurais emmenée pour quelques mois seulement, Gérold, dit la princesse Thékla, qui commençait à comprendre que la colère est mauvaise conseillère.

— Pas même pour un jour, répondit Lothaire avec fermeté; je veux garantir mon enfant de l'atmosphère empestée que l'on respire là-bas, et qui s'attaque aux plus belles, aux plus pures fleurs, pour les flétrir; je veux lui épargner la douleur de mépriser de bonne heure l'humanité. Ma fille sera élevée suivant les principes qui ont toujours été en vigueur dans notre famille, c'est-à-dire sérieusement, simplement, dans le culte de la véritable dignité : celle du cœur. Cette éducation lui sera donnée ici, à Maisonneuve, sous mes yeux, avec l'aide et la surveillance de la compagne que j'ai choisie, et qui va devenir ma femme.

Lothaire ferma les rideaux du lit, dans lequel la petite fille, réveillée, ouvrait ses grands yeux, exprimant l'effroi. — Votre Altesse se disposait

à partir, reprit-il avec calme, je suis à ses ordres.

La princesse Thékla se dirigea vers sa petite-fille, effleura son front de ses lèvres pâles, et, sans prononcer une parole, sortit de la chambre; elle trouva dans le grand hall sa fille qui l'attendait avec sa suite; elle était montée en voiture en gardant sur ses lèvres le plus gracieux des sourires; seulement, par une inconcevable distraction, ce fut à peine si elle inclina la tête en passant devant Béate. Lothaire prit place sur le devant de la voiture, comme il l'avait fait lorsque, plusieurs semaines auparavant, il avait été à la rencontre des princesses. Quand les chevaux se mirent en marche, deux yeux noirs attachèrent sur le vieux château un long regard si triste, exprimant une déception si désespérée, que Béate, malgré la satisfaction dont ce départ remplissait son cœur, ne put s'interdire un mouvement de pitié. Pauvre petite princesse!

C'est en nouant les brides de son chapeau que Béate se retraçait tous ces incidents; elle respira avec allégresse. Dieu soit loué! La paix allait régner au logis; on avait établi au pré-

mier étage un fort courant d'air, destiné à chasser toutes les puanteurs du musc, de la poudre de riz, et autres infections de même nature, pour leur substituer l'haleine pure et embaumée de la forêt; on n'avait pas perdu de temps pour effacer les traces du séjour des princesses, car on avait déjà exposé à l'air toute la literie de leurs appartements. Demain tout serait rangé, tout aurait repris sa place accoutumée. Dieu soit loué!

— Pardonnez-moi mon retard, dit-elle de sa voix sonore et harmonieuse lorsque, quelques minutes plus tard, elle entra dans le salon où se trouvaient les fiancés. Claudine, assise près de la fenêtre, contemplait le parc, tandis que Lothaire, à l'autre extrémité de la pièce, examinait pensivement le portrait de son père. — J'espère que l'on vous a servi le thé? Oui; hé bien! me voici prête pour notre promenade.

Elle était un peu déçue, tout en s'efforçant de cacher sa déception; elle s'était attendue à trouver les fiancés engagés dans l'une de ces interminables conversations dont ils ont le privilège et la spécialité; pas du tout : ils

étaient séparés autant que le permettait la dimension de la pièce, et Lothaire, en offrant son bras à sa fiancée, aussi cérémonieusement qu'il l'eût pu faire dans un bal de la cour, lui dit : — Une promenade au grand air, Claudine.

Béate eut peine à dominer le courroux qu'elle éprouvait contre ces fiancés si rigoureusement formalistes.

— Je vous en prie, Lothaire, dit Claudine, donnez l'ordre, après la promenade, de s'arrêter à la maison des Hiboux. J'aspire vraiment au repos ; je suis si fatiguée !

— Tout naturellement ! Nous devons à Jean une visite de fiançailles, répondit le baron.

La promenade fut très silencieuse ; lorsque la voiture, ayant descendu la pente qui menait à la vallée, s'engagea sur la route au bout de laquelle on apercevait les toits rouges de la petite ville d'eaux, Claudine s'adossa, en soupirant, dans le fond de la calèche. Cela aussi, il fallait le supporter ! Elle avait deviné qu'il voulait afficher, pour ainsi dire, leurs fiançailles afin de la réhabiliter.

Devant le casino, l'orchestre faisait entendre une valse au moment où la voiture s'engageait

dans l'allée qui y aboutissait; autour du kiosque, occupé par les musiciens, se trouvaient une foule de petites tables, dominées par une table très grande; là étaient réunies les personnes les plus distinguées, la *crème* de l'assistance, et le sommelier en chef la surveillait avec un soin jaloux, afin de la garantir contre les prétentions ou l'ignorance de quelque plébéien qui aurait pu tenter de s'y asseoir; trois heures avant le repas, de petites cartes portant le mot *retenue* avaient été posées devant chaque place; les chaises étaient non seulement couchées, mais nouées ensemble; parfois les personnes de distinction n'étaient pas en nombre suffisant pour occuper toutes les places, mais il n'en était pas de même aujourd'hui: toutes les chaises étaient occupées et la conversation se poursuivait avec une grande vivacité. Les détails de la disgrâce éclatante infligée par la duchesse douairière à Claudine étaient répétés et commentés avec avidité; si l'on en croyait une personne fort bien informée, dont le cousin possédait un ami, lequel avait un beau-frère parmi le personnel attaché à la cour, la vieille princesse avait ordonné à Claudine de quitter

immédiatement le château ; une autre annonçait qu'on avait supprimé la pension qui lui était faite ; celle-ci affirmait que Claudine s'était jetée aux pieds de la duchesse douairière pour obtenir que l'on tolérât encore cette fois sa présence au dîner, tandis que celle-là secouait la tête en disant que, tout au contraire, c'était le duc qui était intervenu, en déclarant qu'il était et entendait rester le maître chez lui.

Et ce n'était pas tout... Le danger mortel de la duchesse fournissait à son tour une ample matière à la conversation. Pauvre, pauvre femme ! si indignement trompée par une personne qu'elle avait comblée de bienfaits !

— Horrible ! c'est horrible ! criait à tue-tête une vieille comtesse qui était sourde, mais qui devinait les méchants propos qu'elle ne pouvait entendre. Hé bien ! comment Gérold, si fier, a-t-il pris l'abaissement de sa famille ?

— Le baron Gérold avait sur son front la pâleur d'un cadavre pendant que la duchesse douairière *exécutait* sa cousine.

Une clameur générale s'éleva à ces mots ; puis un silence soudain s'établit lorsque l'un

des convives se fut écrié : — Voilà l'équipage des Maisonneuve!

— En effet!... Et les voilà qui s'approchent.

Et, tout en agitant leurs éventails d'un geste nonchalant, toutes les dames, les vieilles autant que les jeunes, fixaient leurs regards dans la direction indiquée; tous les hommes les imitèrent... Encore un peu de chair fraîche offerte aux fauves qui déchiraient les réputations à belles dents.

Les beaux chevaux bais, qui menaient la calèche, dansaient en cadence, en secouant leurs harnais étincelants. Le cocher et le valet de pied, revêtus de leur belle livrée jaune et bleue, étaient assis sur le siège, et... dans la voiture... mon Dieu! était-ce possible?

Tous les hommes se découvrirent spontanément, tandis que les dames ajoutaient à leurs saluts la grâce de leurs sourires.

Était-ce possible? On ne se trompait pas. Mais non, vraiment; c'était bien Claudine de Gérold, assise, le poignet bandé, près de Béate, dans le fond de la calèche; et sur le siège de devant, il n'y avait pas à en douter, se tenait le baron de Gérold, avec sa mine sérieuse et

hautaine. Les chevaux ayant ralenti leur allure, la calèche passa lentement devant la table occupée par les *personnes distinguées*, et alla s'arrêter devant la porte du casino.

Deux hommes s'en rapprochèrent au pas de course; c'étaient un jeune officier de hussards et un attaché d'ambassade. L'officier, qui avait été désigné par le sort pour occuper la place voisine de celle de la duchesse durant le souper offert à la fête de Maisonneuve, voulait avoir des nouvelles de la duchesse... Et M^{lle} de Gérold lui pardonnerait sans doute sa hardiesse, basée sur la sûreté des informations que nul ne pouvait avoir au même degré qu'elle-même? Quant à l'attaché d'ambassade, il avait d'autres visées. La vieille Excellence n'avait-elle pas murmuré entre ses dents le désir de savoir « tout ce que cela signifiait »?

— La duchesse est mieux portante, répondit gracieusement Claudine au jeune officier.

— Mais, Mademoiselle, vous avez une blessure?... dit l'attaché d'ambassade en fixant ses regards sur le poignet de Claudine.

— Blessure aussi légère qu'insignifiante, répondit Lothaire en prenant la parole; j'espère

que ma fiancée pourra bientôt recouvrer l'usage de son bras... Oh! pardon, cher Monsieur de Saunders, j'oubliais de vous annoncer une nouvelle : vous voyez devant vous deux fiancés ; nous le sommes depuis hier au soir. C'est une surprise, n'est-il pas vrai, Messieurs?... Claudine, voilà le verre d'eau glacée que vous avez fait demander.

Il serra les mains qui se tendaient vers lui, remercia ceux qui lui adressaient leurs félicitations, et, Claudine ayant bu le verre d'eau, la voiture se remit en marche. Lothaire rendit les saluts qui lui étaient adressés de tous les côtés, et peu après la voiture disparut au tournant de l'une des routes qui menaient dans la forêt.

Toutes les langues restaient immobiles, à la grande table ; chacun se taisait ; on eût dit qu'un chef d'orchestre venait, avec son sceptre, d'imposer subitement silence à son armée de musiciens. Enfin chacun secoua sa surprise, et la conversation se renoua. Mais comme le ton en était changé!

— Je ne m'étais donc pas trompé, dit la vieille Excellence au toupet bienveillant, en

respirant avec soulagement ; il n'y avait absolument rien de vrai dans tous ces méchants propos.

— Mon Dieu, dit avec sentiment l'une des plus acharnées parmi les comtesses, on parle si souvent à tort et à travers : comment donc ces fiançailles se sont-elles faites ?

— Antoinette de Bohlen m'a écrit ce matin pour me donner des détails très intéressants, répondit la jolie comtesse de Pausewitz ; mais elle m'avait imposé une discrétion absolue sur ce sujet.

— Vous voilà dégagée : parlez... mais parlez donc, s'écrièrent les dames en chœur.

— Claudine s'est fait ouvrir l'artère, afin que l'on infusât son sang à la duchesse, qui serait morte sur-le-champ si cette opération n'avait eu lieu. Mon Dieu, mon Dieu!... c'était une terrible résolution à prendre, et je déclare que j'en aurais été incapable.

— Terrible ! s'écria le chœur féminin.

— Quel courage ! quel héroïsme !... s'écria le jeune officier, dont les yeux brillaient d'admiration.

— Mille tonnerres ! dit à son tour la vieille

Excellence, si j'avais seulement quarante ans de moins, je tomberais amoureux fou aux pieds de cette Claudine!

Un coup d'œil sévère de sa femme accueillit la déclaration de la vieille Excellence, et le réduisit à murmurer tout bas : — Et avec cela, elle est si belle ! Ah ! ce Gérold, il est trop heureux.

— Du reste, il fait ses adieux à la cour, dit le jeune officier ; on m'a appris qu'il comptait vivre en gentilhomme fermier et faire valoir ses terres.

— Que sais-tu de plus, Lolo ? reprit l'une des dames présentes.

— Elle a reçu des présents magnifiques... une quantité de diamants. Et la duchesse douairière lui a prodigué des soins maternels ; elle est plus en faveur que jamais.

— Charmant !...

— Quand le mariage aura-t-il lieu ?

— Sans doute ils passeront l'hiver à la résidence.

Et la conversation continua de la sorte ; si l'on avait pu jeter la sonde au fond de tous les cœurs, on n'y aurait point rencontré le moindre sentiment bienveillant pour Claudine ; mais

nul n'eût osé proférer le plus léger blâme à propos de la fiancée du baron de Gérold ; toutes les dames présentes prirent la décision de lui envoyer une magnifique corbeille de fleurs, comme marque de reconnaissance pour son dévouement envers la duchesse, universellement aimée.

Les fiancés avaient atteint la maison des Hiboux : les bâtiments et le petit jardin étaient baignés par les rayons du soleil couchant ; tout, ici, respirait la paix : on se trouvait si loin, si bien à l'abri des regards humains ! Mais le visage de Claudine s'assombrit : la voûte de la porte d'entrée était garnie d'une guirlande de feuillage et de roses.

— Lothaire, dit-elle tout bas, en touchant légèrement son bras au moment où il l'aidait à descendre de voiture, quittez-moi ici ; je vous en prie, je l'exige au besoin, retournez chez vous avec Béate : il faut que je prépare et avertisse mon frère ; je vous préviendrai, quand le moment sera venu pour vous de vous rendre ici ; je ne puis *ici* jouer la comédie : cela est tout à fait au-dessus de mes forces.

Lothaire hésita à se rendre à cette prière ;

mais un coup d'œil, jeté sur les yeux bleus qui se fixaient douloureusement sur lui, le décida; elle était visiblement souffrante; il ne lui répondit pas, mais, se tournant vers Béate, il la pria de l'attendre; il accompagna sa fiancée jusqu'à la porte, devant laquelle la petite Élisabeth accourait joyeusement, et baisa la main qu'elle lui tendait.

— A quelle heure désirez-vous que la voiture vienne vous chercher, pour vous mener à Altentein, ce soir?... lui demanda-t-il. Vous m'autorisez, bien entendu, à vous y accompagner.

Claudine se tournait à ce moment pour adresser un affectueux sourire à Béate... Dans le trouble qui l'agitait, elle avait oublié l'excellente créature; mais Béate, occupée à examiner la fenêtre de la tour, ne vit pas ce mouvement.

— Je vous remercie, Lothaire, lui répondit-elle à voix basse, mais d'un ton décidé; je ne compte pas retourner à Altenstein : je reste ici, et j'en avertirai la duchesse. Vous ne me croyez pas? poursuivit-elle avec un sourire triste... Je vous affirme que je ne trouve pas en moi la force nécessaire pour soutenir le rôle qui m'est

imposé. J'ai fait courageusement mon devoir aujourd'hui, n'est-il pas vrai? Ayez un peu de pitié pour moi.

Elle le salua, et entra dans la maison.

M^{lle} Lindenmeyer venait à sa rencontre, et, dans sa hâte joyeuse, faillit tomber du haut de l'escalier; elle s'était coiffée de son plus beau bonnet, et s'avavançait les bras tendus.

— Ah! ma chère demoiselle, quel bonheur!... s'écria-t-elle en pleurant de joie. Oh! nous savons tout, et par qui? Devinez! Par la petite-fille de Heinemann; elle est venue tout exprès dès le petit jour pour nous réjouir le cœur avec cette nouvelle. Mais pourquoi monsieur le fiancé n'entre-t-il pas?

Claudine dut se laisser serrer dans les bras de M^{lle} Lindenmeyer, serrer la main d'Heinemann qui était accouru, et recevoir les félicitations d'Ida; la situation devenait de plus en plus difficile à soutenir; elle monta l'escalier avec un grand trouble, et se trouva enfin vis-à-vis de son frère, assis à la table de travail; il termina la ligne commencée, puis d'un bond se trouva près d'elle, lui relevant la tête et souriant avec attendrissement. — Ma courageuse

petite sœur!... s'écria-t-il... Et elle me revient fiancée! Mais regarde-moi donc!

Elle ne releva pas ses paupières baissées, qui laissaient tomber de grosses larmes.

— Oh! Jean!... Jean... fit-elle en sanglotant.

Il caressa doucement sa chevelure soyeuse.

— Ne pleure pas, lui dit-il; parle plutôt; que t'ont-ils donc fait là-bas?

Et alors elle dit tout au seul confident dans la tendresse duquel elle avait pleine confiance; elle ne s'excusa pas; elle confessa tous les maux endurés parce que son orgueil n'avait pas voulu admettre qu'il fût possible de la soupçonner. Elle fit l'éloge de la conduite de son cousin.

— Et ce qu'il y a de plus douloureux, ajouta-t-elle, c'est que je l'aime, entends-tu? Je l'aime depuis... mon Dieu! je ne sais pas... depuis toujours, depuis le premier jour où je l'ai aperçu. Le jour où je l'ai vu devant l'autel, près de la princesse qu'il épousait, j'ai cru ne pouvoir survivre à ce spectacle. Aujourd'hui la destinée met à ma portée ce bonheur inespéré de l'avoir pour compagnon de mon existence, lui que

j'honore par-dessus tous les hommes, lui que j'aime de toutes les forces de mon âme... Elle m'offre ce bonheur, mais en me défendant d'y toucher. « Tiens, me dit-elle, je te donne la félicité, si ardemment souhaitée, celle dont l'impossibilité t'a fait verser tant de larmes, mais n'oublie pas que tu n'en as que l'apparence. » Crois-moi, il m'a demandée en mariage, uniquement mû par le sentiment qui l'a porté à acheter à tout prix la vieille argenterie de notre maison, dont les armoiries ne devaient point passer dans d'autres mains; il aimerait mieux mourir que de supporter une tache sur le nom de Gérold; il m'a demandée en mariage pour sauver l'honneur de sa maison, non parce qu'il m'aimait, mais parce qu'il ne voulait pas que je restasse l'objet du mépris d'autrui, la fable de la cour et de la ville.

Elle s'arrêta épuisée, mais sans pouvoir réprimer ses sanglots.

Jean ne lui répondit pas tout de suite; sa main était toujours posée sur la tête blonde de sa sœur.

— Et si pourtant il t'aimait?... dit-il enfin d'un ton pensif.

Claudine tressaillit, et se trouva debout près de son frère.

— O mon Dieu!... dit-elle, tandis que sur son visage marbré par les larmes se peignait une sorte de compassion affectueuse pour la crédulité de son frère... Non, reprit-elle, cher frère aveugle, cher rêveur, non, il ne m'aime pas.

— Qui sait?... poursuivit Jean; il n'a jamais été de ceux qui savent feindre ce qu'ils n'éprouvent pas; tout petit déjà, il se serait laissé couper la langue plutôt que de dire un mensonge; il est resté tel qu'il était dans son enfance, Claudine.

— Je le sais bien!... s'écria-t-elle avec fierté; il est l'homme rigoureusement sincère que tu dépeins : aussi ne m'a-t-il jamais, non pas dit, mais laissé entendre ou supposer, qu'il m'aimât; et lorsque je lui ai proposé de jouer cette comédie de nos fiançailles, afin de procurer quelques jours d'apaisement à une pauvre femme qui est mourante, quand je l'ai rassuré sur les suites de cet engagement... fictif, quand je lui ai dit que dès à présent nous pouvions nous séparer, crois-tu qu'il ait réclamé... exprimé quelque regret? Non; car j'a-

bondais dans son sens; je lui fournissais le moyen d'atteindre son but... ma réhabilitation... dit-elle, en prononçant ce mot à voix basse, avec répugnance... sans qu'il fût obligé de sacrifier sa vie à son œuvre. Il est sincère... il l'est même jusqu'à la dureté, et je l'ai éprouvé plus d'une fois.

Claudine essaya de dominer son émotion et s'exprima plus doucement.

— Et toi, mon pauvre frère, lui dit-elle affectueusement, toi qui as eu le bon esprit d'adopter la solitude et de ne point t'en laisser détourner, je trouble la paix de ton travail en t'apportant mes peines; supporte-moi, telle que je suis, un peu de temps; je m'apaiserai, tu verras; je vais redevenir ta ménagère, un bon et tendre camarade pour toi. Si seulement je n'avais plus jamais passé le seuil de la maison des Hiboux! Accorde-moi un peu de temps; tu le verras, Jean : je triompherai de tout cela!

Elle le baisa au front et se retira dans sa chambre, où elle s'enferma au verrou.

On eût dit qu'une source pure et fraîche tombait goutte à goutte sur son âme embrasée dans cette retraite paisible; elle allait d'un

meuble à l'autre, comme pour s'assurer que ses vieux amis étaient autour d'elle, et s'arrêta enfin devant le portrait de sa grand'mère.

— Tu as été une femme si sage, murmurait-elle, et ta petite-fille l'a été si peu ! Elle paie cher sa confiance en elle-même, cher aussi l'orgueil qui était en elle, et qui ne lui permettait pas de tenir compte des apparences... Elle le paie du bonheur de sa vie.

XI.

Au rez-de-chaussée, la petite Élisabeth attendait impatiemment que l'on vint assister au spectacle charmant dont elle réjouissait ses yeux. La table dressée était ornée de fleurs ; les serviettes, si adroitement reprises par M^{lle} Lindemeyer, étalaient leur blancheur ; une couronne de roses entourait le dossier de chacune des deux chaises, destinées aux fiancés ; de plus, il y avait là un superbe gâteau préparé par Ida ; la petite fille, voulant s'associer à tous ces préparatifs, avait mis à sa belle poupée une robe neuve ; pourquoi ne venait-on pas ?

Elle courut dans la chambre de M^{lle} Lindenmeyer.

— Quand donc a lieu la noce? demanda-t-elle avec impatience. A ses yeux, des préparatifs si considérables impliquaient un mariage immédiat.

— Ah!... ma chérie, répondit M^{lle} Lindenmeyer en secouant la tête avec découragement, qui peut lire dans l'avenir? Il y a bien loin quelquefois de la coupe aux lèvres.

Et en effet ces fiançailles ne ressemblaient pas du tout, selon M^{lle} Lindenmeyer, aux fiançailles de tout le monde. Comment! les deux jeunes gens ne passaient pas même quelques heures ensemble! Peut-être agissaient-ils ainsi conformément à une mode nouvelle? Tout ne changeait-il pas? De son temps, les fiancés se quittaient le moins possible et causaient ensemble le plus longtemps qu'ils le pouvaient. Il devait encore en être ainsi; bien sûr, les choses n'allaient pas tout droit; elle soupira profondément.

— Range tout cela, dit-elle à Ida, qu'elle avait appelée; les guêpes s'acharnent sur le gâteau; ce n'est point pour elles que nous l'a-

vons pétri et doré avec tant de soin. Et nos belles couronnes parfumées!... Elles ont le lot de tout ce qui est beau sur la terre. Ida, Ida, je ne sais pourquoi... mais je me sens si accablée, si découragée!

— Elisabeth voudrait avoir du gâteau, dit la petite fille; ce n'est pas une raison parce qu'on ne se marie pas, pour qu'on ne lui donne pas du gâteau. Elle suivit la servante.

Heinemann, assis sur le banc, devant la porte de la maison, sifflait un air mélancolique; et, tout en rangeant la table dédaignée, Ida chantait devant la fenêtre ouverte les paroles de cet air :

Un jour deux tourterelles
Se tenaient côte à côte sur une branche;
Elles se tenaient l'une près de l'autre,
Sachant que si elles se séparaient,
Le feuillage se flétrirait,
Et qu'il n'y aurait plus de bonheur pour elles.

Heinemann pas plus qu'Ida ne soupçonnaient à quel point leur complainte attristait M^{lle} Lindenmeyer; elle se pencha hors de la fenêtre de sa chambre.

— Taisez-vous donc, leur dit-elle à mi-voix;

Dieu sait pourtant que cette chanson-là ne convient pas du tout à une maison dans laquelle il y a une fiancée : on dirait d'un mauvais présage!

Claudine avait entendu le chant et les paroles.

— « Si elles se séparaient!... » répéta-t-elle; mais elles s'aimaient et ne songeaient pas à se séparer... Et nous?

XII.

La neige avait fait sa première apparition dans les montagnes; c'est le premier échelon de l'escalier gigantesque de l'hiver, qui peu à peu descend de la cime la plus élevée sur les plus proches sommets, avant de s'installer dans les vallées et les plaines; tandis que l'on se hâte de jouir des derniers beaux jours dans les contrées dépourvues des hauts sommets visités par la foudre et exposés aux plus dures épreuves, ici les arbres ont déjà revêtu leur robe blanche ornée de diamants. Déjà le logis prodigue à ceux qui l'habitent les sensations

de bien-être, un peu mélancolique, qui sont la compensation des rigueurs de l'hiver. Les grands poêles de faïence entretiennent dans toute la demeure une chaleur égale; les fenêtres extérieures sont encadrées de mousse, afin qu'aucun courant d'air ne puisse pénétrer dans la maison; on peut passer de douces et heureuses soirées sous la lumière de la lampe, qui éclaire les ustensiles destinés à prendre le thé.

Nulle part, peut-être, cette impression de commode bien-être et de paisible jouissance ne se faisait sentir avec autant d'intensité que dans le petit salon du château de Maisonneuve attribué à Béate.

Elle était occupée à ce moment-là, — comme toujours du reste, car, ainsi qu'elle le disait plaisamment, si elle avait commis un crime, elle redoutait, non pas tant la condamnation aux travaux forcés, mais celle à l'oisiveté forcée; — elle écrivait :

« Après avoir répondu aux questions concernant l'exploitation de nos biens et leur rendement, qui est satisfaisant, je vais, mon cher Lothaire, aborder les affaires de cœur. Je me

suis rendue à la maison des Hiboux ; j'y ai trouvé Claudine occupée à donner des leçons à la petite Élisabeth ; je voudrais bien t'envoyer, cette fois, des nouvelles plus positives et meilleures ; mais tout en est toujours au même point. Elle ne parle jamais de toi, et lorsque j'essaie de mettre la conversation sur ce qui te concerne, je n'obtiens aucune réponse, ou du moins, point de réponse qui me paraisse satisfaisante. Elle semble n'avoir plus qu'un intérêt ici-bas : celui de la santé de la duchesse. Elle vit en recluse ; son unique distraction est celle que lui offrent quelques promenades solitaires ; elle est pâle à faire peur. Jean, ce vilain égoïste, ne s'en aperçoit pas ou ne veut pas s'en apercevoir ; aussi lui ai-je rivé son clou aujourd'hui ; il apportait précisément à sa sœur un volumineux manuscrit pour le lui faire recopier ; je m'en suis emparée sous son nez, en lui disant : « Avec votre permission, je me charge d'accomplir cette besogne ; vous abusez des forces de cette pauvre Claudine. » Je sais qu'elle a renvoyé Ida ; elle vaque donc à tous les soins du ménage ; elle fait la cuisine, elle coud, elle repasse, et vraiment pas trop mal ! Sur tous ces chapitres

elle a fait des progrès surprenants. Quel bel outil, mon Dieu, que la volonté ! On peut l'employer avec succès à tout ce que l'on veut ; seulement il faut d'abord l'avoir, ensuite ne plus jamais le lâcher. Bref, elle a bien assez d'occupations, sans que l'on use ces beaux yeux, qui ont tant pleuré, à recopier des manuscrits. On ne la voit plus jamais sans remarquer ces paupières rougies ; et chaque fois que je lui dis : « Tu as pleuré?... » elle me répond avec son grand air : « Moi ? Pourquoi aurais-je pleuré ? »

« Jean m'a regardée d'un air fort surpris lorsque je lui ai déclaré mon intention de lui servir désormais de copiste ; je crois qu'il lui déplait de me voir pénétrer dans le sanctuaire de ses pensées ; il n'a pas osé me refuser ; du reste, cela eût été une peine perdue : c'est un de ces hommes qu'il faut aider sans qu'il s'en doute, — ce qui est facile, — et même contre son gré : l'énergie d'autrui doit se substituer en lui à celle qui lui manque ; à cette condition, il peut faire de belles et bonnes choses.

« Pardonne-moi de te parler si longtemps de Jean, tandis que c'est surtout Claudine dont tu

veux connaître les faits et gestes. Tu m'as demandé si elle portait sa bague de fiançailles. Je te répons à regret, mais la vérité avant tout : elle ne la porte pas. Je l'ai questionnée à ce sujet; elle a éprouvé de la confusion et ne m'a pas répondu, et j'ai remarqué autour de sa bouche une certaine expression de dureté amère que je connais bien. Je crois que tu aurais dû agir avec elle tout autrement que tu ne l'as fait. C'était difficile, il est vrai, les choses étant ce qu'elles sont.

« Je pense quelquefois que peut-être, en effet, le duc... Non, non, Lothaire, je ne veux pas te causer d'inquiétude. Je suis bien sotté en pareilles matières; je ne sais, d'autre part, ce qui a pu se produire entre vous deux, et je ne veux point pénétrer dans vos secrets en vous arrachant des confidences à l'un ou bien à l'autre. Dieu veuille que ces nuages se dissipent enfin! Ce que je sais pertinemment, ce que je garantis, c'est que si vous ne voulez pas vous entendre catégoriquement et sans retard, vous serez tous deux mortellement malheureux. Souvent la langue me démange, et je me tiens à quatre pour ne point entrer chez elle brus-

quement et lui dire : Qu'est-ce que toutes ces affaires? L'un est ici, l'autre au loin : voyons, vous aimez-vous, ou ne vous aimez-vous pas? Expliquez-vous, au nom du ciel, et que l'on sache sur quel pied il faut danser! — Mais tu me l'as défendu: il faut donc laisser aller les choses, ce qui est bien dur, lorsqu'on se dit qu'en les dirigeant un peu, elles iraient bien mieux.

« J'emène toujours Léonie quand je me rends à la maison des Hiboux; mais c'est peine perdue : on dirait qu'elle ne voit pas même l'enfant, et vraiment ce n'est pas pour me vanter, mais elle vaut la peine d'être regardée, tant elle est vive, fraîche et jolie. Jean dit qu'avec ses yeux et ses cheveux noirs elle a tout à fait la mine d'un baby espagnol, de l'un de ces enfants dont Murillo faisait le portrait. Une fois, — j'étais dans la chambre voisine et elle ne savait pas que je la voyais, — Claudine a pris ta fille dans ses bras et l'a tendrement embrassée; dès que je suis entrée, elle a repris son attitude indifférente.

« M^{me} de Katzenstein a écrit dernièrement à Claudine que la princesse Hélène était près de

la duchesse, à Cannes; qu'il s'était opéré en elle une transformation pour ainsi dire miraculeuse. Elle soigne la duchesse avec une patience infatigable, et celle-ci en fait le plus grand éloge dans les lettres qu'elle adresse à Claudine presque chaque jour. Claudine lui répond avec la plus rigoureuse exactitude. Mais cette correspondance, qui lui apporte pourtant un peu de distraction, semble lui causer plutôt de l'impatience, et elle est pour ainsi dire mécontente lorsque le facteur lui remet un volumineux paquet, cacheté aux armes ducales. Dans chaque lettre, pour ainsi dire, la duchesse lui demande : « Quand te maries-tu? Pourquoi ne me parles-tu pas de ton fiancé, de ton bonheur? » Et de temps en temps il y a, entre les feuillets de la lettre, une fleur d'oranger. Je ne sais ce que Claudine lui répond; mais, si j'en juge d'après le renouvellement de ces questions, je crois bien qu'elle ne lui répond rien du tout.

« Ceci n'est plus une lettre, c'est un rapport; auras-tu seulement le courage d'aller jusqu'au bout de ces feuillets? Et cependant j'ai encore beaucoup à écrire aujourd'hui; je vais com-

mencer à copier le manuscrit de Jean ; je l'ai déjà un peu feuilleté ; c'est le second volume de ses *Souvenirs de voyage en Espagne*, et il s'y trouve des pages extrêmement belles ; toutes sont intéressantes ; on est vraiment toujours étonné, quand on connaît un écrivain, de découvrir qu'il y a en lui deux êtres si différents l'un de l'autre ! L'un, qui dans le train ordinaire de la vie est notre égal, et quelquefois nous est inférieur ; l'autre, qui tout à coup s'élève au-dessus de nous et nous domine de toute la hauteur d'une intelligence poétique ou philosophique. Ce Jean ! qui l'eût pu croire ?

« Que veux-tu savoir de plus, Lothaire ? Interroge-moi et je te répondrai exactement. Mais ne prolonge pas trop ton séjour dans ton solitaire château de Saxe. Dieu veuille accorder à notre duchesse l'amélioration de sa santé ; on dit que cette pauvre âme est bien agitée, qu'elle est prise d'une sorte de nostalgie, qu'elle voudrait revoir son pays et ses enfants. Hier elle a envoyé des roses à Claudine. L'une de ces pauvres fleurs expatriées, placée devant moi dans un verre d'eau, m'a fait de la peine ; elle semblait contempler avec une triste surprise la

neige qui tombait contre la fenêtre ; cette neige précipite en ce moment ses flocons serrés et tombant toujours plus rapidement ; je mets dans cette enveloppe une boucle de cheveux de notre petite fille.

« La princesse Thékla a près d'elle M^{mo} de Berg ; le savais-tu ? Sais-tu aussi que le duc n'a point emmené à Cannes M. de Palmer, son grand favori, cet Anglais ou Américain, je ne sais pas au juste ce qu'il est, et lui non plus, sans doute. Cela a surpris tout le monde, car il semblait ne pouvoir se passer de cet homme, qui, — Dieu me pardonne, — me fait l'effet d'un grand fourbe. »

Elle écrivit l'adresse de son frère sur l'enveloppe et se disposa à passer dans la chambre de l'enfant : c'était l'heure à laquelle on lui servait un potage, et Béate ne pouvait se dispenser d'y goûter, afin de s'acquitter ponctuellement de sa mission de surveillante, mais on ouvrit la porte devant Heinemann.

— Hé bien ! dit-elle en le voyant entrer chaussé de bottes hautes, enveloppé d'un manteau épais et tenant à la main son bonnet de fourrure, que se passe-t-il donc chez vous ?

— Dieu soit loué! Rien. Mais nous avons reçu un télégramme qui oblige notre demoiselle à prendre le train de nuit; et elle m'envoie demander à Mademoiselle de lui prêter un traîneau pour se rendre à la station voisine.

Béate ordonna que l'on attelât de suite, et versa au vieillard un grand verre de thé bouillant.

— Je vais me rendre chez ma cousine, dit-elle, et il y aura aussi place pour vous sur le siège.

— C'est tout juste ce que notre demoiselle désirait, et j'avais oublié de le dire!... murmura Heinemann.

Un quart d'heure plus tard, Béate glissait rapidement sur la moelleuse couche de neige qui garnissait d'un matelas épais la route de la forêt.

La maison des Hiboux se détachait nettement sur les arbres blanchis, et les fenêtres du logis semblaient des yeux enflammés, essayant de sonder les mystères de la forêt. M^{lle} Lindemeyer vint au-devant d'elle dans le vestibule; elle était fort troublée et ses yeux se remplis-

saient de larmes. Elle joignit les mains et dit tout bas à Béate : — La duchesse touche à sa fin.

Béate s'élança dans l'escalier, et de là, dans la chambre de Claudine qui préparait une petite valise, et tourna vers elle un visage pâli par l'émotion.

— Au nom du ciel ! s'écria Béate, tu pars pour Cannes ?

— Oh ! non... répondit Claudine ; je vais seulement jusqu'à la résidence ; la duchesse veut mourir chez elle.

En parlant ainsi, elle cachait son visage dans ses mains en pleurant.

— Et ils la ramènent?... Ma chère Claudine bien-aimée, je t'en conjure, ne pleure pas ainsi ! Hélas !... ne savais-tu pas qu'elle ne pouvait vivre ?

— Voilà la dépêche de M^{me} de Katzenstein, Béate. La duchesse s'attend à me trouver au palais ; elle arrive demain soir ; la dépêche est datée de Marseille. Je voulais te demander, Béate, de t'occuper un peu de la petite ; Jean est si complètement absorbé dans ses travaux qu'il est inutile de lui demander quoi que ce soit de ce genre, et M^{lle} Lindenmeyer est un peu

distraite et oublieuse : j'avais pensé à faire revenir Ida, mais on me dit qu'elle est placée.

— A quoi bon ce tas de paroles ? On dirait que tu t'excuses de me demander un léger service d'amie, fit Béate en grommelant et aidant Claudine à mettre son manteau ; tout cela va de soi ; ne laisse aucune inquiétude derrière toi ; tu vas au-devant de peines et de chagrins qui suffiront pour t'accabler. Enveloppe-toi bien , et...

— Mais laisse l'enfant ici, dit Claudine en l'interrompant, Jean est habitué à ce que, le jour tombant, sa fille entre chez lui et vienne s'asseoir sur ses genoux : elle lui manquerait beaucoup.

— Cela se comprend, répondit Béate, mais... que voulais-je donc te dire?... Ah ! oui... N'oublie pas ta bague de fiançailles.

— C'est vrai ! répondit-elle tristement. Et, se détournant, elle l'alla prendre dans un petit coffret.

M^{lle} Lindenmeyer pleurait dans le vestibule, en attendant près de Béate que Claudine eût fait ses adieux à son frère.

— Oh ! Dieu... disait la vieille fille, être si

jeune, si heureuse, et mourir ! Que Dieu lui accorde du moins la satisfaction de revoir son pays !

— Que Dieu le lui accorde, en effet !... répéta Claudine, qui se dirigea vers la porte en compagnie de Béate. Celle-ci, qui traitait maternellement la fiancée de son frère, voulut s'assurer par elle-même que rien ne lui manquait ; elle la plaça dans le coupé, monté sur des patins, lui fit remarquer qu'il s'y trouvait une boule d'eau chaude, une couverture de fourrure, et enfin l'embrassa. Le traîneau disparut avec la rapidité de l'éclair ; ses lanternes traçaient sur la route blanche une traînée lumineuse, tandis que le bruit des grelots attachés aux harnais des chevaux allait toujours s'affaiblissant. Béate pensa à ce train express qui, lui aussi, glissait rapidement pour ramener la duchesse ; il fallait qu'elle fût bien, bien malade pour que l'on eût entrepris ce voyage. C'est qu'on la ramenait pour mourir. Puis elle se représenta les pleurs de Claudine. Quelle réunion entre les deux amies ! Quand la duchesse avait quitté Altenstein pour se rendre à Cannes, Claudine s'était évanouie. Et maintenant que

serait-ce quand il faudrait lui dire le dernier adieu !

Claudine aussi pensait à cette amie si tendre qu'elle allait perdre... Oui, elle savait que ses jours étaient comptés ; mais elle espérait qu'elle ne disparaîtrait pas si vite... pas tout de suite. L'avenir était sombre pour la jeune fille, plus sombre même que la nuit dont elle était environnée.

Elle n'avait qu'un assez court espace de chemin à parcourir, mais il fallait ensuite attendre deux heures à W..., les trains d'hiver ne se raccordant pas exactement. Déjà elle apercevait les lumières de W..., et le train ralentit sa marche et enfin s'arrêta ; la salle d'attente était brillamment éclairée ; Claudine n'enleva pas l'épaisse voilette de laine noire que Béate avait attachée sur son chapeau et qui cachait son visage aussi exactement qu'un masque ; elle alla s'asseoir dans un coin.

Non loin d'elle se trouvaient deux personnes ; la dame avait, elle aussi, couvert son visage d'un voile épais ; son compagnon tournait le dos à Claudine ; elle n'aperçut de celui-ci qu'une chevelure courte grisonnante ; il était enveloppé

dans une fourrure de prix et son chapeau était posé sur la table vers laquelle il se courbait pour consulter un indicateur ; chaque fois qu'il tournait un feuillet du cahier, un superbe diamant porté en bague lançait des éclairs. Chacun sait combien péniblement se traînent les heures d'attente dans une gare de chemin de fer, et comme la moindre distraction est la bienvenue en pareil cas ; Claudine prit donc un certain intérêt à observer ces deux personnes : plus elle regardait la dame, et plus il lui semblait que certains gestes, certains mouvements de tête ne lui étaient pas inconnus. Qui était-ce ? Mari et femme ? Frère et sœur ?

La dame parlait avec vivacité, mais à voix basse, et elle avançait sa tête vers son compagnon pour lui parler de plus près.

Celui-ci se recula avec un mouvement de contrariété.

— Folie !... dit-il à mi-voix en anglais. Je vous ai expliqué cent fois déjà que je me rendais seulement à Francfort pour y régler une affaire et que j'en revenais aussitôt.

— Oui, mais je ne vous crois pas, lui répondit la dame, en s'exprimant comme lui en an-

glais; aussi j'éprouve le besoin de vous répéter, moi aussi, pour la centième fois : Si vous me trompez, gare à vous! Vous savez que je me venge.

— Cela ne vous serait pas aussi facile que vous l'imaginez; vous ne pouvez frapper sur moi aucun coup, sans en recevoir le contre-coup.

— Peu m'importerait! Ce n'est pas cela qui m'arrêterait.

Son compagnon aperçut vraisemblablement dans son regard une expression qui lui fournit matière à réflexion, car il fit un mouvement qui le montra presque de face à Claudine et lui prit la main en lui parlant bas.

C'était... oui, vraiment, c'était bien M. de Palmer. Et maintenant elle la reconnaissait bien à son léger hennissement qu'elle ne pouvait réprimer quand la colère la dominait : c'était M^{me} de Berg! Que signifiait donc ce rapprochement?

— Voyons, mon amie, disait M. de Palmer, essayons de raisonner : comment voulez-vous que je me passe de vous, d'un auxiliaire aussi précieux? Quand il n'y aurait pas cent autres

considérations, comprenez du moins que vous m'êtes indispensable.

Les sifflements d'un train se firent entendre, et bientôt la gare fut secouée par son arrivée.

— Les voyageurs pour Francfort-sur-le-Mein, en route! dit la voix d'un conducteur.

M. de Palmer se leva vivement.

— Restez ici, dit-il à sa compagne.

— Vous ne voudriez pas me priver du plaisir de vous accompagner jusqu'au wagon, répondit M^{me} de Berg d'un ton ironique; il se passera peut-être bien longtemps avant que nous nous revoyions. Il ne répondit pas et se précipita sur le quai, suivi par sa compagne.

Claudine se leva involontairement et s'approcha d'une fenêtre; elle vit M. de Palmer monter dans un wagon de première classe; puis le train partit, et M^{me} de Berg, enveloppée dans sa fourrure, revint à pas lents dans la salle d'attente; un instant elle fixa Claudine, toujours voilée; puis elle demanda du thé et des journaux.

M. de Palmer pouvait, en effet, être obligé d'entreprendre un voyage d'affaires; mais comment expliquer la résistance de M^{me} de Berg,

et le soupçon qu'elle exprimait? Était-il donc présumable qu'ils s'étaient associés l'un et l'autre en vu de trafics et d'intrigues inavouables?

Enfin, enfin on signala le train qu'elle devait prendre; Claudine resta un peu en arrière, afin de ne point monter dans le même wagon que M^{me} de Berg; il n'y avait que deux compartiments de première classe; M^{me} de Berg ayant pris l'un, Claudine se dirigea vers l'autre, que le conducteur lui ouvrit; elle y jeta un coup d'œil : il s'y trouvait un voyageur, et elle se demanda s'il ne vaudrait pas mieux monter dans un wagon de deuxième classe.

— Le compartiment de deuxième classe dans lequel il est interdit de fumer, est-il libre?... demanda-t-elle au conducteur.

— Non, Madame : il s'y trouve cinq voyageurs et une dame; et le compartiment des dames est rempli par une famille.

Elle se décida à monter dans le wagon qui était ouvert devant elle, et prit place dans un coin, près de la fenêtre : le voyageur qui s'y trouvait dormait dans le coin opposé; on n'apercevait de lui qu'une grande fourrure, un

bonnet fourré et une couverture de voyage. Le trajet n'était pas long : deux heures environ ; elle appuya sa tête contre le coussin : elle était fatiguée, mais la lassitude du corps ne put dominer l'agitation de ses pensées. La duchesse allait mourir ; elle perdait avec elle ce qu'il y a de plus précieux au monde : une amie véritable ; elle retrouvait sa liberté ; quand le dernier cierge de la cérémonie funèbre serait éteint, elle remettrait sa bague de fiançailles entre les mains de Lothaire, et tout serait dit. Et après ? Quelle vie se préparait pour elle ! Celle d'une fille noble et pauvre, qui endure des privations inconnues même aux plus misérables ; cela encore, ce n'était rien. Mais le souvenir... le regret... comment supporterait-elle leurs douleurs cuisantes ? Sans doute, elle n'était point seule ; mais Jean, bien jeune encore, se remarierait peut-être, et leur tendresse commune s'affaiblirait ; elle pourrait peut-être même être à charge, à lui comme à sa femme. Si de son côté Béate se mariait, si elle quittait la contrée, quel isolement écrasant ! Mais non... Elle était folle ; Jean ne se remarierait pas : où donc trouverait-il une

femme? Ce n'était point dans la solitude de la maison des Hiboux. Jean lui resterait avec son enfant; il y avait un manque de courage condamnable, une sorte d'infirmité d'esprit à envisager les pires extrémités qui pouvaient s'offrir : combien d'autres étaient isolées, et plus malheureuses qu'elle!

Elle se redressa et s'appliqua à changer le cours de ses pensées, en contemplant les jolies palmes étincelantes que la gelée avait tracées sur les vitres. Tout à coup elle tressaillit épouvantée... Le bruit et le mouvement du train, qui reprenait sa course après s'être arrêté à une station durant quelques minutes, ne lui avaient point permis de s'apercevoir que le voyageur s'était réveillé, qu'il s'avavançait vers elle... qu'il touchait son manteau... Au moment où elle allait pousser un cri, elle reconnut Lothaire.

— C'est bien vous! dit-il d'un ton affectueux; je vous avais reconnue, en dépit du voile qui vous tient lieu de masque... Mais je n'y ai pas grand mérite : il n'y a ici-bas aucune chevelure qui se puisse confondre avec la vôtre. Vous vous rendez donc à la résidence?

Tandis qu'il parlait ainsi, ses traits expri-

maient une surprise joyeuse ; il tendait la main, comme pour presser la sienne ; son bonnet de fourrure était resté à sa place... il s'assit, partagé, cela était évident, entre deux sentiments contraires.

Claudine s'était rapidement dominée.

— Oui, répondit-elle avec calme en tenant ses deux mains enfoncées dans son manchon ; une dépêche m'a avertie que Leurs Altesses arrivaient demain matin, et je me suis mise immédiatement en route.

— Dites-moi, je vous prie, si tout va bien dans ma vallée ?

— Très bien.

— Et ma fille ?

— Elle est bien portante, si je ne me trompe.

— Vous n'en avez pas la certitude?... dit-il d'un ton amer.

Durant un instant, tous deux gardèrent le silence ; le train s'arrêta ; les pas lourds de quelques hommes firent grincer la neige au dehors ; la porte d'un compartiment s'était ouverte quelque part, puis le train se remit en marche.

— Claudine, reprit-il d'un ton hésitant, je

vous ai écrit avant-hier ; ma lettre doit arriver ce matin à la maison des Hiboux.

Elle pencha la tête sans le regarder.

— Je me trouvais dans une disposition pénible, reprit-il ; enfermé dans ce vieux logis démeublé, bloqué par les neiges, à deux heures de distance de la ville la plus proche, ignorant tout, par cela même supposant tout, même l'impossible. Cet isolement, dans un pays presque inconnu, me semblait insoutenable, et j'étais hanté par des visions ; j'apercevais mon parloir de Maisonneuve, qui a toujours servi de lieu de réunion à notre famille ; je voyais mon enfant jouer sur le tapis, j'entendais son gazouillement... et je me trouvais très, très malheureux ; je me suis demandé pourquoi je subissais ce dur exil, pourquoi je me condamnais à cet isolement. J'ai pris sur-le-champ mon écritoire, et je vous ai adressé une lettre pour vous demander si...

Elle lui coupa la parole.

— Me demander quoi ? Je ne puis vous obliger à tenir votre promesse, et vraiment je ne pouvais jamais demander de vous condamner à une solitude si pénible ; vous pouviez vous

rendre à Vienne, à Paris, que sais-je?... dans quelque grande ville qui vous eût offert des distractions.

Il l'avait laissée parler.

— Dans ma lettre, reprit-il avec calme, je vous demandais si cette comédie ne devait pas prendre fin; cela est vraiment puéril...

Claudine fit un geste d'indignation; parlait-il sérieusement?

— Vous me demandez cela maintenant, s'écria-t-elle, au moment où le dénouement est si proche? La malheureuse duchesse n'a peut-être pas vingt-quatre heures d'existence devant elle, et nous lui ferions perdre le fruit d'une illusion que tous deux nous avons payée si cher! Vous avez une bien grande hâte de reprendre votre liberté.

— Votre langage est très amer, répondit Lothaire d'un ton de contrariété et de compassion à la fois; mais vous avez raison: eu égard aux événements qui se préparent, mieux vaudrait ne point s'entretenir de tous ces détails; cependant...

— Non, non, laissons cela!

— Cependant je ne puis me dispenser de

vous en entretenir. La duchesse s'est adressée directement à moi, et je ne puis vous laisser ignorer cette démarche.

Il prit une lettre dans son portefeuille et la tendit à Claudine.

Celle-ci fit un geste de dénégation.

— Cette lettre est écrite par la duchesse elle-même, poursuivit-il. La pauvre femme voit ses derniers jours troublés par des préoccupations ; si vous le permettez, ma cousine, je vais vous lire sa lettre.

Sans arrêter son regard sur le pâle visage de la jeune fille, Lothaire commença sa lecture :

« Mon cher baron,

« Ces lignes vous sont adressées par une mourante qui a longtemps lutté avant de vous écrire. Je vous prie de m'assister, dans la mesure de ce qui est possible, en une circonstance des plus importantes au point de vue de mes affections.

« Répondez franchement à une question, dont vous pardonneriez l'indiscrétion en vous disant que celle qui vous la pose ne doit pas

vivre assez longtemps pour mésuser de votre confiance. Aimez-vous votre cousine? Si vous n'avez fait qu'obéir à un sentiment de générosité en lui offrant votre main, rendez sa liberté à cette pauvre jeune fille; en agissant de la sorte, vous préparerez le bonheur de deux êtres qui me sont chers.

« ÉLISABETH. »

Claudine fixait un regard douloureux sur cette lettre. Que signifiait cela? La duchesse était-elle de nouveau en proie au soupçon que le duc et Claudine s'aimaient? ou bien la princesse Hélène s'était-elle confiée à la malade, qui intervenait près de Lothaire pour renouer le projet de mariage naguère abandonné?

— Qu'avez-vous répondu? fit Claudine d'une voix éteinte.

— Je suis en route pour porter ma réponse à Son Altesse. J'ai toujours agi sans détour. Une fois, une seule fois dans ma vie, j'ai consenti à feindre; mais il s'agissait de ne point briser un cœur, et, d'autre part, je pensais que la parole donnée ne pouvait se reprendre,

dussé-je la respecter au prix du bonheur de ma vie. Laissons ce souvenir, il appartient au passé, et il est enterré. Depuis lors, aucune considération n'a jamais pu m'obliger à dissimuler ma pensée ni mes sentiments, moins encore à feindre ceux que je n'éprouvais pas. Je dirai donc à la duchesse...

Un léger cri l'interrompit. Claudine tendait la main vers lui en pleurant.

— Assez, lui dit-elle... Je ne suis pas la duchesse.

Au même instant, des lanternes passaient et repassaient devant les fenêtres des compartiments; le train s'était arrêté; le baron reconnut les bâtiments de la résidence ducale. On était arrivé à destination.

Claudine était descendue avant qu'il eût pu la devancer pour lui offrir son appui. Un valet de pied l'attendait avec une voiture de la cour. Au moment où elle venait d'y monter, Lothaire retint la portière; il lui parut changé et amaigri.

— Je vous en prie, ma cousine, indiquez-moi une heure propice pour un entretien avec vous.

— Demain, répondit-elle.

— Seulement demain?

— Oui.

Il se recula en la saluant, et prit une voiture pour se rendre à l'hôtel.

— Où est la vérité?... se disait-il; comment l'arracher à cette âme qui se défend si bien? La duchesse aurait-elle raison? Aimerait-elle le duc?... Lui serais-je moi-même indifférent, totalement indifférent?

Claudine descendit de voiture devant le corps de logis habité par la duchesse douairière dans le palais ducal. Au même instant, on hissait la bannière du souverain : il rentrait dans ses États. La jeune fille trouva au deuxième étage le commode et joli appartement qui lui avait été destiné. Dans le courant de la matinée, elle fut mandée près de la vieille princesse. Elle la trouva assise à sa place habituelle, près de la fenêtre qui dominait la ville et d'où l'on apercevait la campagne. Bien souvent, Claudine avait passé là d'heureuses journées à lire ou travailler dans ce joli salon garni de meubles rares et de tableaux de prix. Mais ni l'une ni l'autre n'avaient le loisir de se reporter vers

le passé : toutes deux fixaient leurs yeux en pleurs sur la route qu'allait parcourir le train express qui ramenait la pauvre malade.

Elle avait voulu revenir, pour revoir ses enfants et leur grand'mère, disait la vieille princesse en secouant tristement la tête.

— Le malheur qui attend mon fils est plus grand encore qu'on ne le croit ; il s'était sincèrement attaché à sa femme et ce ménage eût été bien heureux maintenant.

Le duc avait interdit toute réception qui eût pu émouvoir la malade. Cependant sa mère voulut aller à leur rencontre avec le prince héritier, en compagnie de Claudine. Vers deux heures, elles quittèrent le palais. Un sombre ciel de novembre étendait sur la ville un toit de plomb. Malgré la défense qui avait été faite, une foule silencieuse, mais considérable, remplissait les rues qui menaient à la gare.

Le landau de la vieille princesse s'arrêta contre le perron qui menait au salon d'attente. Le train venait d'être signalé et bientôt il s'arrêta, mugissant et comme essoufflé par cette course si rapide. Le duc descendit le premier et baisa la main de sa mère ; puis il souleva sa

femme; tous les yeux étaient fixés sur ce pâle visage dont le regard cherchait anxieusement son fils; elle serra sa belle-mère dans ses bras et embrassa son enfant... — Me revoilà... dit-elle d'une voix faible. Je remercie Dieu qui m'a accordé le bonheur de vous revoir.

Appuyée sur le duc et sur son fils, elle fit les quelques pas qui la séparaient du salon d'attente. Elle rendait avec bienveillance les saluts qui lui étaient adressés. La princesse Hélène, sa dame d'honneur M^{me} de Katzenstein, et tout le personnel de la cour la suivaient.

Elle tressaillit en apercevant Claudine, l'appela du geste et montra la voiture; la jeune fille s'avança rapidement et se pencha sur la main qu'elle lui tendait.

— Viens, Dina, lui dit tout bas la malade, viens avec moi et mon fils; Adalbert montera en voiture avec sa mère.

On la porta en voiture, et l'on avança au pas au milieu d'une foule émue et silencieuse :

— Salue, mon enfant, disait-elle au jeune prince, salue ces bons cœurs : ils savent que je suis bien malade, et, tu vois, tous paraissent avoir du chagrin.

Puis elle prit la main de Claudine : — Comme je suis contente de t'avoir trouvée ici !

On avait atteint le palais. — Dès que j'aurai pris un peu de repos, dit-elle à la jeune fille, je te ferai appeler.

Claudine se retira dans sa chambre et prêta l'oreille au mouvement qui se produisait dans le vieux palais soudainement ranimé. Les voitures se succédaient sans interruption ; la garde était relevée ; les fenêtres s'éclairaient de toutes parts ; la neige tombait toujours plus épaisse.

Les heures s'écoulaient, et Claudine était toujours seule. On lui avait servi le thé dans son appartement. Assise dans un fauteuil, elle contemplait la flamme bleue qui s'élevait sous la bouilloire, et songeait à l'isolement que Lothaire avait enduré et dont il avait souffert. Oh ! oui, il est pénible, très pénible d'être seule enfermée avec des pensées douloureuses et avec l'incertitude.

L'incertitude!... Elle eut un mouvement de colère contre elle-même. Certes, elle connaissait mieux que personne les sentiments que Lothaire avait toujours eus pour elle.

La princesse Hélène avait bonne mine. L'ex-

pression violente de sa physionomie s'était transformée en une sorte de sérénité... sans doute elle avait des espérances... bien fondées.

Que lui voulait la duchesse? C'était bien simple. Après son entretien avec Lothaire, la duchesse s'adresserait à elle et lui dirait : — Sois généreuse à ton tour; rends-lui sa parole, dont il ne peut se dégager lui-même.

Elle savait bien qu'il ne romprait pas leurs fiançailles. Il était le prisonnier volontaire de sa générosité. Pourquoi tous les sacrifices s'imposaient-ils toujours à elle? Et si elle refusait de le dégager de sa promesse?... Si elle préférerait vivre malheureuse près de lui, plutôt que de renoncer à lui?

Elle secoua la tête. — Non, se dit-elle, non, car il aime la princesse Hélène; il serait aussi malheureux que moi.

La pendule sonna neuf heures. Sans doute la duchesse était trop fatiguée pour la voir aujourd'hui. Elle attendrait jusqu'à dix heures, puis elle se mettrait au lit. Mais, un peu avant dix heures, la femme de chambre de la duchesse vint la chercher.

Elle traversa les corridors et atteignit le

grand salon d'attente, qui précédait l'appartement de la duchesse; elle y était venue rarement autrefois; elle n'accompagnait guère la duchesse douairière que dans les galeries des fêtes, quand il y avait des réceptions et des bals.

La malade était dans son lit, un lit très bas, dont les rideaux étaient retenus au plafond par un aigle doré.

— Il est tard, Dina, dit la malade de sa voix aux sons fêlés et voilés; mais je dors peu, pour ainsi dire pas, et je me suis dit que tu me tiendrais volontiers un peu compagnie. Comment vont les choses qui te concernent?

— Bien, Élisabeth; je n'ai d'autre chagrin que celui de te voir souffrante, répondit Claudine en s'asseyant près du lit.

— Claudine, j'ai encore bien des dispositions à prendre, bien des affaires à régler; je n'en pourrai venir à bout quand mon père et ma sœur seront arrivés, et je les attends. Aide-moi pour tous ces détails.

— Élisabeth, tu t'alarmes à tort.

— Non... oh! non... Elle se retourna et fixa ses grands yeux sur la jeune fille, comme si

elle eût entrepris de pénétrer jusqu'au fond de son âme... Tu es une fiancée extraordinaire... et votre situation est bien singulière : lui d'un côté, toi de l'autre... Ce mariage qui ne se fait pas, sans que l'on allègue la moindre cause à ce retard... Claudine, avoue que tu as fait un sacrifice le jour, — ce jour terrible, — où tu lui as accordé ta main ; dis, Claudine, dis-moi la vraie vérité. Tu ne l'aimes pas ?

Claudine garda un instant le silence.

— Élisabeth, lui dit-elle, j'aime Lothaire de toutes les forces de mon âme ; je l'aimais avant de savoir ce que c'était d'aimer un être pour lequel on donnerait sa vie avec délices... J'étais presque une enfant encore, et déjà je l'aimais.

La duchesse se tut, mais respira vivement à plusieurs reprises.

— Tu ne me crois pas, Élisabeth ?

— Si fait ; il y a des accents auxquels on ne se trompe pas ; le mensonge ne peut jamais les imiter. Mais lui ? Il t'aime ? Est-ce qu'il t'aime ?

Claudine baissa les yeux.

— Je n'en sais rien, dit-elle à voix basse.

Et si tu savais qu'il ne t'aime pas, voudrais-tu quand même l'épouser ?

— Non, Élisabeth.

— Et tu ne consentirais pas à en épouser un autre, qui, lui, t'aimerait ardemment et profondément?

Claudine, immobile comme une statue, ne répondit pas.

— Sais-tu pourquoi je suis revenue ici, poursuivit la duchesse avec chaleur, au risque de mourir en route? Je suis venue pour employer les dernières forces qui me sont départies à assurer le bonheur de celui qui m'est plus cher que tout au monde. Quand je suis partie pour Cannes, l'égoïsme luttait encore en moi contre l'esprit de sacrifice. Maintenant... Ah! je ne pense plus à moi, mais à lui. Claudine, le duc t'aime, — et il ne m'a jamais aimée. Il t'aime, et son cœur est si noble, que toute femme serait heureuse d'être ainsi aimée. Il ne t'oubliera jamais, — je le connais, — réponds-moi donc!

— Tu te trompes, répondit Claudine avec énergie : le duc ne m'aime pas, je te l'affirme.

— Je suis certaine de ce que j'avance; il aurait trouvé en toi une compagne si généreuse et si dévouée... Et mes pauvres enfants! Tu es

la seule femme à laquelle je les aurais confiés avec joie... en partant.

— Je ne puis... oh! non... Je ne me marierai jamais, dit Claudine; le mariage est le plus malheureux de tous les états quand les cœurs ne s'appartiennent pas également, uniquement. Pardonne-moi de ne point te faire des promesses que je ne pourrais tenir. Dispose de tout, de ma vie : elle est à toi, si tu le veux... Mais mon cœur... il ne m'appartient plus : je ne puis te le donner.

La duchesse regardait Claudine tristement; ses yeux s'étaient remplis de larmes.

— Pauvre homme!... dit-elle en se parlant à elle-même; j'espérais le laisser heureux par moi... Cela ne se peut... Puis élevant un peu la voix : — Quelle funeste complication! Tu aimes Lothaire, et lui... Pauvre petite princesse!

— Élisabeth!... s'écria Claudine, les lèvres tremblantes, je ne veux pas l'obliger à renoncer à son bonheur... Comment peux-tu le croire? Jamais, jamais! Écoute, tu lui rendras sa parole, en mon nom, — je sais que tu dois le voir à ce sujet...

— Demain, dit la duchesse.

— Tu lui rendras ceci, fit Claudine en prenant à son doigt la bague des fiançailles : voilà le bonheur de la princesse assuré... Laisse-moi poursuivre ma vie dans la solitude, loin du monde, loin de tout ce qui pourrait me rappeler Lothaire!

Elle courut vers la porte.

— Claudine, dit la duchesse, qui avait mis la bague dans ses mains, ne me quitte pas ainsi... Regarde-moi : quelle est la plus malheureuse de toi ou de moi ? Aide-moi à faire de toutes nos douleurs réunies un peu de bonheur pour les autres.

Claudine revint sur ses pas.

— Que dois-je encore faire ?

La duchesse demanda un peu d'eau ; puis elle se fit apporter un coffret et y prit une feuille de papier qu'elle tendit à Claudine.

— C'est, lui dit-elle, la liste des petits souvenirs que je distribue autour de moi ; parcours-la ; ce n'est qu'une copie ; l'original est entre les mains du duc. Lis tout haut ; je veux voir si personne n'a été oublié.

Claudine fit cette lecture d'une voix tremblante ; un flot de larmes inondait son visage ;

tout avait été réglé avec tant d'affection, avec un sentiment si délicat!

« A ma chère Claudine de Gérold, je lègue mon grand voile en point d'Angleterre, que j'ai porté le jour de mon mariage. »

La rougeur monta au visage de la jeune fille : elle comprenait la signification de ce legs.

— Efface cela, dit-elle en s'agenouillant au pied du lit, efface-le!

— Mon Dieu, combien cela est triste!... dit la duchesse... toi et lui... malheureux... les deux êtres que j'aime le plus au monde.

Claudine baisa les mains brûlantes de la duchesse et se retira; dans le jardin d'hiver, elle put pleurer sans contrainte; il lui sembla que désormais ses larmes seraient intarissables : elle pleurait sur tout à la fois. Le bruit léger du jet d'eau, qui retombait près d'elle, l'apaisa peu à peu : elle voulut retourner près de la malade pour lui souhaiter une bonne nuit; elle la trouva sommeillant, et rencontra dans le salon d'attente le médecin de la cour, qui la salua avec empressement.

— Est-ce que vraiment la... la fin est si proche? lui demanda-t-elle tout bas.

Il lui prit la main avec bonté.

— Tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir. Mais, d'après les prévisions humaines, elle s'éteindra comme une lampe qui n'a plus d'huile; elle mourra de faiblesse, en dormant peut-être, — sans souffrance assurément.

— Monsieur le docteur?... fit Claudine en montrant son poignet.

— Ah! ma chère enfant, inutile... tout à fait inutile maintenant. Je me rends chez le duc pour lui faire mon rapport sur l'état de la malade, reprit-il tout bas en suivant Claudine; Son Altesse vient du reste de faire une découverte des plus désagréables. Vous savez ce dont il s'agit? M. de Palmer a pris la fuite en laissant dans la cassette ducale un déficit énorme... sans compter que depuis deux ans environ aucun des fournisseurs de la cour n'a été payé.

— Il s'est rendu à Francfort la nuit dernière, dit Claudine saisie d'indignation; je l'ai rencontré dans la gare de W..., où j'attendais le train.

— A Francfort? Qui donc vous l'a dit?

— Il l'a dit lui-même à M^{me} de Berg, avec laquelle il était en conférence.

— Ils étaient faits pour s'entendre en effet, dit le vieux médecin d'un ton méprisant; nous allons probablement apprendre qu'à son tour elle a pris la clef des champs... avec le contenu de quelque caisse. Mais je crois utile de donner ces renseignements à Son Altesse. Bonne nuit, ma chère demoiselle.

On apprit en effet le lendemain que M^{me} de Berg avait disparu. Toute l'intrigue dont la duchesse et Claudine avaient été les victimes dévoilait subitement sa trame devant l'esprit du duc, accablé de confusion. C'était de M^{me} de Berg que la princesse Hélène tenait la lettre qu'il avait fait remettre à Claudine par M. de Palmer, et c'était évidemment celui-ci qui l'avait volée.

Claudine apprit le lendemain matin par la femme de chambre que M^{me} de Berg était en fuite... Que lui importait cela? Elle ne pensait qu'aux événements dont la journée qui commençait allait dérouler le cours. Les nouvelles de la duchesse n'étaient point mauvaises; elle avait sommeillé à diverses reprises; elle n'avait pas encore demandé Claudine.

La jeune fille se tenait debout devant la

fenêtre, contemplant le ciel gris, et la neige qui ne cessait de tomber; tout, autour d'elle, lui apparaissait flétri et mort... Quelle longue route désolée s'étendait devant elle! Une voiture vint s'arrêter devant le palais... Claudine rougit... C'était lui; il disparut sous la porte. Il venait apporter la réponse à la duchesse!

Tout tournait autour d'elle; elle s'appuya pour résister au vertige qui l'avait saisie : c'était sa vie qui allait se décider. Pourquoi ne pouvait-elle interdire à son âme quelques rayons d'espérance? Elle eut, croyait-elle, moins souffert si elle n'avait donné accès en elle à ces doutes insensés. Pouvait-elle avoir encore des doutes? Depuis le premier jour où ils s'étaient revus dans les jardins de Maison-neuve, ne s'était-il pas montré à la fois scrupuleusement poli et systématiquement hostile? Ne s'était-il point appliqué, sans trêve, à lui adresser les allusions les plus offensantes? Une fois... pendant un seul instant, elle avait eu un peu d'espérance : c'était lorsqu'elle l'avait vu passer à cheval, la nuit, devant la maison des Hiboux; mais elle avait depuis compris le véritable sens de cette promenade nullement sen-

timentale : il faisait simplement une ronde militaire pour s'assurer qu'elle n'était point restée à Altenstein... que l'honneur de la famille était sain et sauf.

On frappa légèrement à la porte, et M^{me} de Katzenstein entra; elle portait un petit panier, dont le contenu était recouvert d'un papier de soie.

— Ma chère enfant, dit-elle, la duchesse vient de me charger de vous remettre ceci sur-le-champ.

Elle posa le panier sur une petite table.

— La duchesse vous attend dans une demi-heure... Je vous quitte bien vite pour la rejoindre.

— Comment va-t-elle?

— Elle ne se plaint pas, et dit au contraire qu'elle éprouve du soulagement.

Claudine oublia le panier; elle se répétait avec angoisse que tout était accompli, et qu'il fallait attendre encore une demi-heure avant de connaître son sort.

Elle se promenait avec lassitude, les yeux sans cesse fixés sur la pendule, et s'arrêta machinalement devant le panier : c'était sans doute un

petit présent de la duchesse, un souvenir de son voyage. Elle ne perdait jamais une occasion de causer une satisfaction ; il fallait prendre connaissance du contenu du panier afin de l'en remercier. Elle souleva le papier : au fond du panier, doublé de satin bleu, se trouvaient des dentelles admirables sur lesquelles était placée une branche d'oranger, passée dans sa bague de fiançailles.

La jeune fille s'élança hors de sa chambre, tourna les corridors, et ce fut seulement dans le salon d'attente de la duchesse qu'elle découvrit l'impossibilité où elle était de se soutenir plus longtemps. M^{me} de Katzenstein s'y trouvait avec le médecin, et posant un doigt sur sa bouche, elle dit tout bas : — Son Altesse sommeille un peu.

Claudine se rendit comme l'eût pu faire une somnambule, c'est-à-dire inconsciente de ses mouvements, dans la pièce que l'on nommait la bibliothèque de la duchesse. C'était une pièce décorée avec un goût sévère, tapissée de vieux cuirs de Cordoue, revêtue de boiseries anciennes curieusement sculptées ; des bibliothèques en bois de chêne, un bureau assorti la

meublaient ; une portière, à moitié relevée, séparait seule la bibliothèque d'un salon voisin ; tout à coup Claudine entendit un pas résonner dans ce salon... Elle se recula dans l'ombre projetée par l'une des bibliothèques... C'était lui, Lothaire ; il tenait à la main et paraissait examiner un bouquet de roses blanches ; peu après, un autre pas se fit entendre, et la voix grêle de la princesse Thékla s'éleva.

La bibliothèque n'avait pas d'autre issue que ce salon... Claudine ne pouvait et ne voulait pas se montrer à Lothaire avant d'avoir quelques explications au sujet de son refus de reprendre la bague : force lui fut de rester immobile.

— Hé bien ! baron, disait la princesse Thékla, on vous voit enfin ? Savez-vous que je vous en veux beaucoup ? Vous êtes ici depuis hier, et ne vous êtes pas présenté chez moi ?

— Les apparences sont contre moi, mais seulement les apparences ; j'ai été accablé d'affaires depuis mon arrivée et... et on est dispensé de faire des visites le jour où l'on se marie.

— Que m'apprenez-vous là?... dit la prin-

cesse en riant; vous choisissez mal le moment de vous livrer à des plaisanteries... La duchesse est sur son lit de mort... Véritablement, vous devenez par trop bizarre.

— La plaisanterie serait en effet déplacée en ces cruels moments; aussi parlé-je fort sérieusement. Je suis moi-même surpris de cette brusque décision, mais c'est la duchesse qui désire nous voir mariés aujourd'hui même, si ma fiancée y consent, bien entendu.

— Tous mes vœux, cher baron!... Pourquoi votre fiancée n'y consentirait-elle pas? Elle a consenti non moins rapidement à des fiançailles non moins imprévues. C'est néanmoins, il faut le reconnaître, une singulière idée que la duchesse a eue!

— Singulière? N'est-il pas au contraire bien naturel de vouloir assurer, avant de mourir, le bonheur de deux personnes qui ont rencontré tant d'obstacles sur leur route avant d'atteindre le port où elles trouveront le repos? Je suis très reconnaissant à la duchesse d'avoir eu cette idée.

— Vous n'avez pas toujours été aussi faible, aussi soumis aux impulsions extérieures : quand

je vous ai proposé de rester dans notre famille, en épousant ma fille, vous avez su résister à mes arguments.

— C'est qu'en effet je suis pressé d'assurer mon bonheur, et d'acquérir le droit de protéger celle qui va devenir ma femme contre les méchancetés et les intrigues.

— Peut-être ne serez-vous sûr de la fidélité de votre fiancée que lorsque vous l'aurez liée à votre sort.

— Ce n'est pas tout à fait cela, fit Lothaire en redoublant de politesse; la fidélité de ma fiancée ne m'inspire aucune inquiétude; mais je crains qu'elle ne me pardonne pas tout de suite la contrainte morale que je vais exercer pour la décider à dire « oui » tout de suite.

— Mais prenez garde, baron! Vous tournez à l'amoureux pour tout de bon : on pourrait redouter, en vous écoutant parler, que vous ne vous portiez à quelque extrémité funeste sur vous-même, dans le cas où elle ne consentirait pas à dire « oui » tout de suite.

— Que Votre Altesse se rassure; je ne puis songer au suicide, puisque je suis chrétien et que j'ai un enfant. Mais si elle ne disait pas

« oui », je serais un homme bien malheureux : j'aime ardemment ma fiancée.

Claudine fit quelques pas; puis elle s'arrêta brusquement.

— Que vous aimiez cette personne, dit la princesse d'un ton haineux et dédaigneux, cela peut être à vos yeux un motif suffisant pour l'épouser; mais cela ne suffit pas pour me garantir que ma petite-fille trouvera en elle les qualités nécessaires pour l'élever.

— Votre Altesse n'ignore point qu'en maintenant rigoureusement mon droit de père, j'en assume toute la responsabilité; je puis la rassurer sur ce point : celle qui élèvera mon enfant est bien certainement la plus noble, la meilleure, la plus généreuse des femmes. La pensée du devoir le plus rigoureux n'a jamais vacillé devant elle; elle l'a toujours vu nettement, accompli courageusement, au risque de se trouver en butte aux plus basses, aux pires accusations. Uniquement inspirée par son dévouement pour une malade, elle a oublié, ou ignoré, que la méchanceté et l'envie guettaient ses plus nobles actions pour leur donner une signification blâmable. En agissant de la

sorte, elle s'est placée plus haut encore dans mon cœur. Et elle était seule, elle n'avait point d'appui; quand elle a été attaquée, elle a bravé les humiliations pour ne point désertier son poste, parce qu'elle n'aurait pu s'en écarter sans donner à sa pauvre amie malade des explications qui auraient désespéré l'épouse toujours aimante. Voilà ce qu'elle a fait. Ne vous disais-je point vrai en vous garantissant qu'elle ne donnerait à ma fille que de nobles exemples? Comprenez-vous maintenant que, l'aimant depuis longtemps, l'élévation de son caractère m'ait à jamais conquis?

— Lothaire!... cria Claudine... Tout vacillait autour d'elle : elle sentit qu'elle perdait connaissance, puis qu'on la soutenait et qu'une voix murmurait à son oreille : — Claudine! ô ma bien-aimée! Elle revint rapidement à elle; enfin elle le regardait avec confiance.

— Pas un mot, Lothaire, lui dit-elle; ce n'est pas en ce moment que nous pouvons parler de bonheur; j'ai tout entendu... et la mort s'avance là-bas.

— Mais vous exaucerez le vœu de votre amie mourante?

— Oui, oh ! oui.

— Et nous partirons pour aller retrouver notre paisible demeure ?

— Non, répondit-elle, cela ne se peut. Je ne m'éloignerai point d'elle, qui a tant souffert par moi et m'a si tendrement aimée ; tant qu'elle vivra, je resterai près d'elle ; je n'ai plus peur ; je n'ai plus de tristesse que celle dont la fin de la pauvre malade sera la cause. Je sais que nos vies sont unies comme nos cœurs, que vous vous fiez à moi, et, malgré tout, une joie sans bornes s'étend sur mon âme. Vous voyagerez : je vous en donne la permission pour cette fois, car plus tard je ne vous quitterai plus jamais, et, si vous voulez encore voir de nouveaux pays, vous ne partirez qu'en compagnie de votre femme.

XIII.

Vers le soir de ce même jour, un mariage avait eu lieu dans l'appartement et en présence de la duchesse. Nul ne l'ignorait, et tous les détails qui concernaient cet événement fai-

saient l'objet de toutes les conversations, dans les salons aussi bien que dans les mansardes et les sous-sols ; on savait que le marié était parti après la cérémonie, et que M^{me} Claudine de Gérold avait repris sa place au chevet du lit de la malade.

Celle-ci avait voulu attacher elle-même, de ses mains tremblantes, son beau voile de mariée sur la blonde chevelure de son amie, à laquelle la duchesse douairière servait de mère. Le duc était l'un de ses témoins ; elle avait demandé au vieux médecin de l'assister dans la même fonction.

Au pied du lit de la duchesse, près de Claudine, se tenait une petite personne, les yeux gonflés de larmes. Après la cérémonie, la malade s'était évanouie, et, dans le salon voisin, le médecin préparait le duc, à la fin qui désormais était prochaine.

Tout le monde était sur pied ; seuls les petits princes dormaient paisiblement ; toutes les fenêtres étaient éclairées non seulement dans le palais, mais encore dans la ville : chacun priait pour celle qui avait été la bonne et bien-faisante duchesse.

Dans le salon voisin de la chambre à coucher, toutes portes ouvertes, se tenait le duc, qui venait sans cesse voir la malade.

— Adalbert! dit celle-ci d'une voix éteinte, Claudine est-elle partie?

La jeune femme se recula doucement, en se cachant derrière le rideau.

— Comment, tu es encore là?... dit la duchesse.

— Permets que je reste près de toi, dit Claudine; Lothaire a beaucoup de préparatifs à faire avant que je puisse habiter Maison-neuve.

La duchesse sourit faiblement.

— Tu ne sauras jamais mentir, ma chère Claudine; je sais pourquoi tu ne veux pas me quitter. Pauvre enfant! Quel triste jour de noces tu as eu!... Appelle Adalbert! dit-elle rapidement... Hélène est-elle là?

La jeune princesse se montra; elle se tenait debout devant le lit.

— Donnez-vous la main sans arrière-pensée... demanda la duchesse avec un ton de prière.

La princesse Hélène saisit la main de la jeune femme.

— Pardonnez-moi, lui dit-elle en pleurant.

— De toute mon âme!... répondit Claudine, aussi vrai que Dieu m'entend!

— Appelez Adalbert, reprit la duchesse.

Il entra, s'assit sur le bord du lit, et tandis qu'il lui demandait pardon de ne lui avoir pas donné tout le bonheur qu'elle méritait, elle lui serrait les mains; puis elle lui dit à l'oreille :

— Que ne puis-je vivre pour te consoler!... Oui, il est dur de renoncer à ce que l'on aime... Ils s'aimaient... Et toi, tu vas rester si seul!

— Ne parle pas ainsi; je te jure que depuis longtemps je n'aime que toi, ma Lise.

— Dis encore : Ma Lise!

— Ma Lise... murmura-t-il.

— Va, Adalbert : je veux dormir; je suis si fatiguée. Embrasse bien les enfants... Va!...

Et elle s'endormit paisiblement.

La jeune femme la veilla fidèlement; pendant un seul instant ses yeux se fermèrent; elle se redressa aussitôt, saisie par une angoisse mystérieuse. La duchesse était si tranquille... un sourire sur les lèvres... les mains jointes.

— Élisabeth!... dit Claudine avec effroi.

Elle n'entendait plus.

La princesse Hélène se rapprocha, et tomba en sanglotant devant le lit... Puis arriva le duc, puis le médecin, la vieille dame d'honneur...

Peu après, tous se retirèrent; le duc et Claudine restèrent seuls près du lit de la morte. On entendait le son profond des cloches de l'église du palais, sonnant le glas pour apprendre à la ville que sa souveraine dormait du sommeil éternel.

Celle qui n'était plus fut veillée, cette nuit-là, par les deux êtres qu'elle avait le plus aimés ici-bas.

XIV.

Les plates-bandes du jardin de la maison des Hiboux étaient déjà égayées par les vives couleurs des crocus; le vieux Heinemann, fort affairé, délivrait les rosiers de leurs enveloppes hivernales et les attachait à de beaux tuteurs tout neufs. Le soleil était déjà chaud et les jeunes feuilles se développaient avec une hâte extraordinaire.

Le vieux jardinier faisait aujourd'hui double besogne : il avait congé le lendemain pour assister à Alstenstein au mariage de sa petite-fille, qui épousait son ancien fiancé.

Derrière les vitres étincelantes de propreté, on apercevait le joyeux visage de M^{lle} Lindemeyer, qui souvent tournait la tête pour parler à Ida réintégrée dans ses fonctions par la jeune M^{me} de Gérold, laquelle devait s'installer à Maisonneuve. Quand? On ne le savait; le baron voyageait toujours; sa femme portait sévèrement le grand deuil de la duchesse.

Elle avait déployé aujourd'hui une activité merveilleuse; il n'y avait pas dans toute la maison un coin qu'elle n'eût visité; elle avait examiné le contenu de toutes les armoires et de tous les coffres, inspecté le linge de son frère, examiné les vêtements de sa nièce; elle avait réglé le livre des dépenses et établi le contenu de la petite caisse du logis.

Et quand tout cela fut fait, elle secoua la tête avec impatience; vraiment elle n'était pas contente d'elle-même; en dépit de toutes les occupations qu'elle s'était imposées, elle éprouvait une inquiétude inexplicable; elle pensa qu'il

fallait combattre cet effet nerveux par une promenade, et comme elle n'avait point vu Béate et la petite fille depuis quelques jours, elle résolut de se rendre à Maisonneuve : peut-être avait-elle de très récentes nouvelles de Lothaire ; la dernière lettre que Claudine avait reçue de lui était datée de Milan.

Elle prit son manteau, jeta sur sa tête une épaisse mantille de dentelle et alla avertir Jean qu'elle s'absentait.

— Où vas-tu ?

— Chez Béate.

Il s'était levé et contemplait sa sœur avec tendresse.

— Le temps est proche, lui dit-il, où tu me quitteras tout à fait.

— Jamais tout à fait... Mais n'importe, je n'envisage pas ce moment sans appréhension.

— O ma bien-aimée ! c'est que tu ne comprends pas à quel point je suis heureux de savoir que tu as un si ferme appui. Tu sors seule ?

— Certainement.

Elle s'engagea dans le sentier de la forêt ; le jour commençait à baisser ; le vent, qui parfois soulevait la mantille et découvrait son front si

pur, était doux et tiède ; il parcourait les branches des arbres, rasait le sol et semblait être chargé de porter partout la bonne nouvelle, d'annoncer le retour des beaux jours aux petits et aux grands, aux brins d'herbe comme aux chênes qui touchent les nues. Claudine contemplait ce renouveau avec une expression tantôt souriante, tantôt sérieuse : elle se disait tout bas : — Peut-être est-il revenu ?

Elle s'arrêta devant la porte du parc de Maisonneuve ; le château était silencieux et obscur, personne ne l'avait vue... elle voulut retourner sur ses pas, car enfin il était peut-être revenu !

Tout à coup elle se jeta sur l'un des côtés de l'avenue : un cavalier arrivait au grand trot de son cheval. Un indescriptible sentiment de bonheur s'empara de son âme. Elle ne voulait pas qu'il la vît ; mais le chien de chasse, qui accompagnait le cavalier, l'avait reconnue et l'assailait de caresses. Au même instant, le cavalier quittait rapidement son cheval et l'entourait de ses bras.

— Enfin, dit-il, tu es ici ! Dieu soit loué !

Claudine pleurait, et, tout en donnant le bras à son mari qui la conduisait vers le château,

elle lui dit : — J'avais *senti*, Lothaire, que tu étais ici ; quand es-tu arrivé ?

— Il y a un quart d'heure.

— Où allais-tu ?

— Mais chez toi.

Elle sourit. — Maintenant, reprit-elle, il m'est permis de te dire que je t'ai toujours aimé et que je remercie Dieu d'avoir incliné ton cœur vers moi.

— Incliné!... Il l'était depuis longtemps, Claudine ; depuis le jour où je t'ai vue pour la première fois chez la duchesse douairière. Tu chantais...

— Oui, une romance de Mozart. Mais, Lothaire, si tu m'aimais alors, pourquoi... ?

— Ne m'interroge pas, Claudine : depuis ce moment-là j'ai beaucoup souffert... Il y avait une parole donnée... qui m'avait été arrachée... J'ai été faible, et j'ai préféré prendre la souffrance pour moi, plutôt que de l'infliger à une débile jeune fille.

Claudine se tut en s'appuyant plus fortement sur son bras ; le chien gambadait près d'elle et le cheval, dont Lothaire avait passé la bride à son bras, les suivait docilement.

— Une question encore, Lothaire, dit-elle tout bas... une seule; puisque tu m'aimais, pourquoi donc étais-tu si cruel pour moi? Pourquoi m'adressais-tu des paroles si dures et si blessantes?

Il la regarda en souriant.

— O ma bien-aimée, dit-il, parce que j'étais bien malheureux! Parce que la jalousie me torturait; parce que je croyais que tu aimais le duc; parce que je me disais qu'il allait être libre; parce que je savais que tu allais être en butte aux pires calomnies et que, confiante comme tu l'étais, tu t'y exposais avec imprudence, et en dernier lieu parce que tu ne voulais pas me deviner. Ne parlons plus de tout cela; tu es désormais ma compagne, et je serai ton guide et ton appui dans toutes les circonstances.

— Dieu en soit loué!... dit-elle à voix basse.

Le cheval regagna seul son écurie, tous deux montèrent ensemble le perron; M. de Gérold ouvrit la porte, et se rangeant :

— Entre dans ta maison, Claudine; elle va devenir notre univers, si tu y consens.

— Si j'y consens? répéta la jeune femme,

rien n'existera plus pour moi en dehors de notre demeure et de la maison des Hiboux.

XV.

Trois années se sont écoulées. Dans le cabinet de travail de Jean de Gérold se tenait, par une après-midi d'hiver, dame Béate qui causait avec son mari.

— Où est Élisabeth? demanda-t-il.

— Mais, mon ami, tu deviens chaque jour plus distrait; où veux-tu qu'elle soit? Naturellement, à Maisonneuve. Elle ne peut vivre sans sa tante Claudine; elle m'a tant tourmentée, que je l'y ai envoyée avec Heinemann; elle me répétait sur tous les tons que la chambre des enfants est un paradis dans la maison de sa tante et qu'il n'y a rien au monde de plus beau que le second baby de Claudine. Du reste, elle va revenir.

— As-tu lu les journaux aujourd'hui? reprit-elle. Non?... Tu as beaucoup perdu; je vais te communiquer les nouvelles. Tu sauras d'abord que le mariage du duc avec la princesse Hélène

devient de plus en plus certain. Je trouve, du reste, que ce projet est très bien conçu, car il y a du bon chez cette princesse : mieux entourée, bien dirigée, ayant sous les yeux de bons exemples, je suis assurée que l'on en eût fait une femme supérieure. Depuis la mort de la duchesse, elle témoigne à Claudine une sincère amitié. Je crois bien que ce n'est point un mariage d'inclination, et je crains qu'elle n'ait point encore oublié Lothaire; mais elle pense accomplir un devoir.

— J'en suis bien aise pour le duc, répondit Jean; la vie est une chose épouvantable quand on n'a point près de soi une bonne femme à chérir.

Il prit la main de Béate et la baisa.

M^{me} Béate se mit à rire, de ce joli rire argentin qui avait un jour frappé Jean comme une révélation; il ne comprenait plus comment il avait pu se méprendre au point de considérer cette âme si dévouée comme une *âme barbare*. Il le lui avait confessé un jour, et elle lui avait répondu : — Que veux-tu? La nature m'avait joué le mauvais tour de renfermer une âme romanesque dans un corps prosaïque; il

fallait me conformer à l'un des deux antagonismes, et je me suis conformée à mon extérieur, puisque aussi bien je ne pouvais le modifier; je suis donc devenue une ménagère accomplie : du moins je m'en flatte, mais dans mon *par-dedans*, quand j'étais sans témoin, je m'accordais la joie de me plonger dans la poésie; ce sont tes vers qui m'ont appris à t'aimer.

Elle fixa son regard sur le feu.

— Dieu merci, reprit-elle après une courte pause, tout s'est fort bien arrangé. Mais écoute les nouvelles que nous donne le journal : Lothaire a racheté Altenstein; et le journaliste perspicace et bien informé ajoute qu'il destine ce château à son second fils, âgé de quelques mois. D'ici à la majorité de l'enfant, dit le journaliste, le baron Jean de Gérold habitera le château qui lui avait appartenu. Quelle sûreté d'informations!... Quant à moi, Jean, je t'avertis que tu ne me ferais pas quitter de plein gré la maison des Hiboux : je m'y trouve trop heureuse.

— Certes, certes, répondit vivement Jean, nous resterons ici; nous sommes très bien logés, depuis que l'on a reconstruit et si ad-

mirablement tiré parti des ruines... J'espère que les Maisonneuve ne vont pas nous demander de quitter ce cher vieux logis?

— Ne crains rien!... répondit Béate; ils ne pensent à rien, sinon à eux-mêmes, et nous ne pouvons leur en faire un reproche, car nous agissons exactement comme eux. Sais-tu bien que c'est aujourd'hui l'anniversaire de nos fiançailles?... Tu oublies tout, même cela! Oui, il y a aujourd'hui deux ans que nous étions ensemble près du lit d'Élisabeth; nous savions que sa maladie était conjurée, et sa guérison une affaire de temps et de surveillance. Alors nous avons causé ensemble de toutes sortes de choses; tu m'as dit que tu étais bien seul, bien triste, depuis que Claudine t'avait quitté, et...

— Et alors je t'ai demandé, Béate, si...

— Et je t'ai répondu oui, tout de suite.

— Et nous avons causé de la personne qui avait secrètement racheté ma bibliothèque et me l'avait fait remettre.

— Hé, sans doute! Alors déjà j'éprouvais une compassion, — dangereuse, les événements l'ont prouvé, — pour le rêveur, incapable de se suffire et de se diriger ici-bas.

La porte s'ouvrit devant une petite fille qui entra en bondissant et se jeta impétueusement au cou de dame Béate.

— Tout va bien à Maisonneuve?

— Oui, maman.

— Ta tante, Lothaire, les enfants?

— Tous, tous, tous! Et le nouveau baby rit, sais-tu? Et tout le monde rit en le voyant si gai.

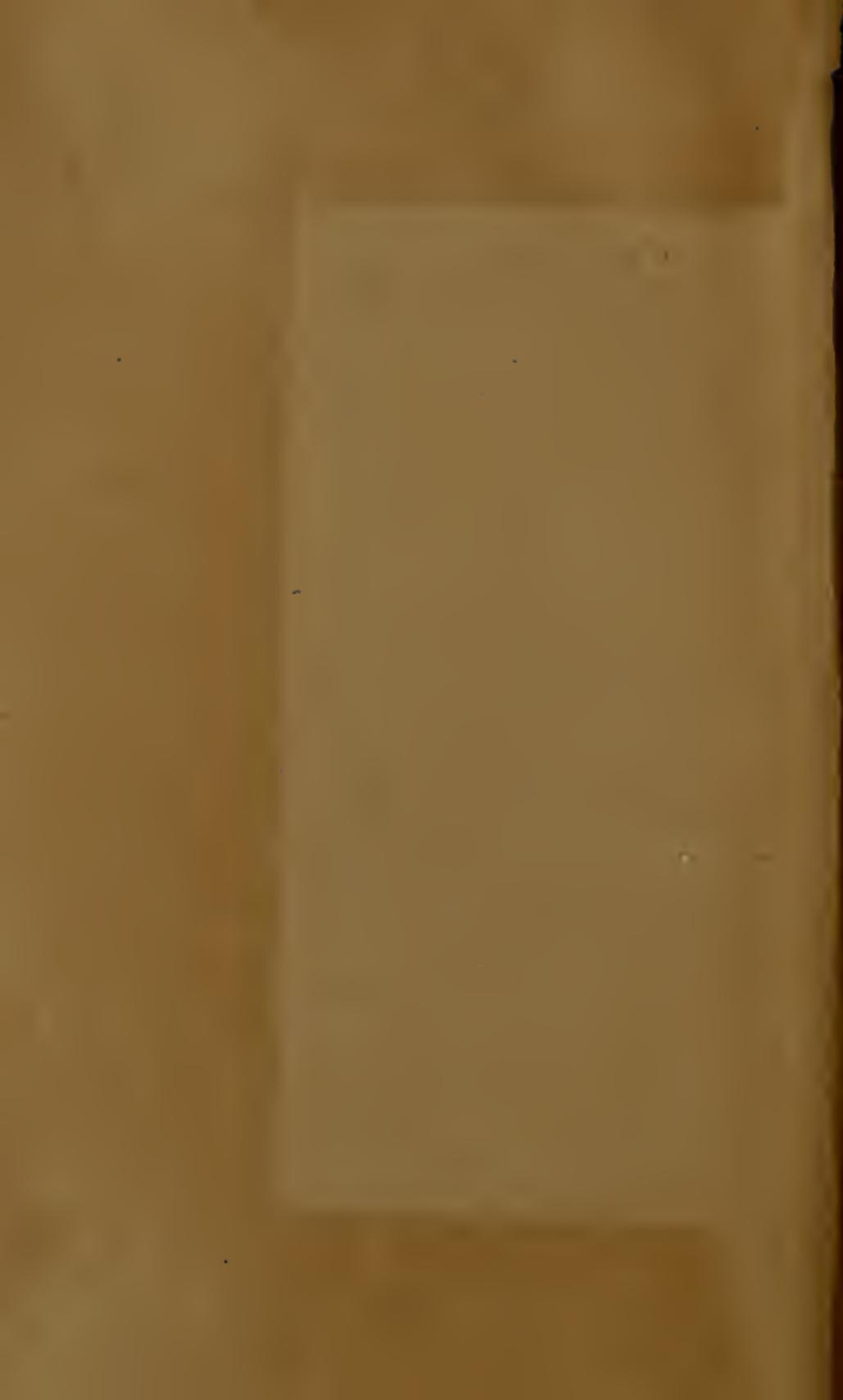
MERCANTILE LIBRARY,

— * —

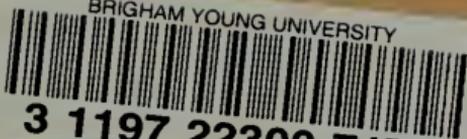
OF NEW YORK.

FIN.





BRIGHAM YOUNG UNIVERSITY



3 1197 22300 7177

